



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

60,260

ŒUVRES

DIVERSES

DE

PIERRE

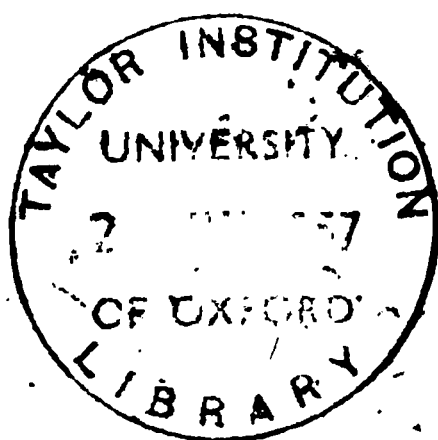
CORNEILLE.

A PARIS,

Chez { GISSEY, rue de la Vieille Bouclerie,
à l'Arbre de Jessé.
BORDELET, rue S. Jacques, vis-à-vis
le College des Jésuites, à S. Ignace.

M. DCC. XXXVIII

Avec Approbation & Privilège du Roi.



215 . 1 .

115 . 1 .

PRÉFACE.



'IL est vrai que *des grands Hommes les moindres choses sont précieuses*,* le Recueil de différentes pièces échappées à M. Corneille, ne peut qu'être favorablement reçu du Public. Quel nom plus illustre dans la République des Lettres ! Mais ce n'est pas de ce nom seul que ce Recueil tire son mérite. Parmi les pièces qui le composent, il en est plusieurs dont la beauté eût fait une grande réputation à tout autre qu'à M. Corneille. Je parle des Poèmes composés à la louange de Louis le Grand & de Monseigneur le Dauphin depuis 1663. jusqu'en 1680. Il me semble qu'il seroit

* M. Pellisson, Hist. de l'Acad. Franç. page 298.
Édit. de 1730. in-12.

P R E F A C E.

difficile de trouver des ouvrages de cette espèce , où la louange soit maniée d'une manière plus noble & plus héroïque. J'ose même avancer, sans craindre le reproche d'une admiration outrée , que Virgile & Horace n'ont jamais loué Auguste avec tant d'élévation. L'ame fière & indépendante de M. Corneille , qui , pour me servir des termes de M. de Fontenelle*, l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, lui a fourni les couleurs avec lesquelles il a peint Louis le Grand. Aussi Despréaux qu'on n'a jamais accusé de trop estimer notre premier Poëte Tragique , n'a pû s'empêcher de dire dans un Discours à ce Prince :

Et parmi tant d'Auteurs , je veux bien l'avouer ;
Apollon en connoît qui te peuvent louer :

Oui , je sçai qu'entre ceux qui t'adressent leurs
veilles ,

Parmi les Pelletiers , on compte des Corneilles.

Je comprends dans le nombre de ces

* Vie de Corneille dans le T. II. de l'Hist. de l'Acad. Franç. page 235.

P R E' F A C E.

morceaux précieux , les traductions de quelques Poèmes Latins du Pere de la Rue , Jésuite , & de M. Santeuil , qui sont autant de Panégyriques de Louis le Grand. „ M. Corneille * esti- „ moit extrêmement ces deux Poètes , „ dit M. de Fontenelle. Lui-même fai- „ soit bien des vers Latins , & il en fit „ sur la Campagne de Flandres en 1667. „ qui parurent si beaux , que non-seule- „ ment plusieurs personnes les mirent „ en François , mais que les meilleurs „ Poètes Latins en prirent l'idée , & les „ mirent encore en Latin “. Un fait aussi singulier a réveillé ma curiosité , & m'a fait chercher avec soin les vers Latins de M. Corneille , les imitations dans la même langue , & les traductions Françaises. Mes recherches ont été inutiles , & je suis presque tenté de croire que ces diverses pièces n'ont jamais existé. Ne peut-il pas se faire que M. de F. ait confondu un fait un peu différent , & d'une date assez approchante ?

* *Ibid.* page 233.

P R E' F A C E.

Le voici. En 1668. M. Corneille fit des vers Latins sur la conquête de la Franche-Comté, mais ce n'est qu'une traduction de ses vers François sur le même sujet, qui parurent en même temps & furent bientôt traduits par le P. de la Rue & M. Santeuil, les meilleurs Poëtes Latins du dernier siècle. Cette conjecture paroîtra fondée, si l'on considère que dans le Recueil de leurs Poësies, les vers François de M. Corneille précèdent les vers Latins. Il ne fit en 1667. qu'un Poëme François sur le retour du Roi, de Flandres, dont nous n'avons aucune traduction.

M. Corneille eut l'honneur de présenter au Roi des vers François & Latins en 1672. à son retour de la guerre de la Hollande, qui ne sont pas moins beaux que ceux dont je viens de parler. Mais je trouve plus de feu dans une Epître, en vers Latins, à M. de Harlay, Archevêque de Rouën, qui l'avoit exhorté en 1634. à célébrer les louanges de Louis XIIII. & du Cardinal de Richelieu.

P R E F A C E.

Cette pièce qu'on trouvera ici , est tirée d'un Recueil imprimé la même année par les soins de l'Abbé de Boisrobert.* M. de Fontenelle nous apprend que M. Corneille avoit traduit sa première Scène de Pompée en vers du stile de Sénèque le Tragique , pour lequel il n'avoit pas d'aversion , non plus que pour Lucain. Mais je ne sçai si cette traduction a été imprimée.

Ces Poèmes seuls auroient dû faire naître l'envie de les recueillir , & d'y joindre les autres pièces sur différens sujets. Je m'imagine qu'on a été arrêté par la difficulté de les rassembler. Où trouver tant de morceaux , dont la partie la plus curieuse est en feuilles volantes ? Le reste , il faut le tirer de divers Recueils aujourd'hui peu connus. Mes recherches particulières & celles de quelques personnes qui ont bien voulu seconder mes vûës , ont abouti à former ce Volume : Voici l'ordre que j'ai suivi.

* *Epinicia Musarum Eminentissimo Duci de Richelieu.*
1634. in-4º.

P R E F A C E.

Comme les Poëmes à la louange du Roi sont l'ornement de ce Recueil, & qu'ils sont relatifs à une suite d'événemens, je les ai placés au commencement du Volume, suivant la date des années. A l'égard des autres pièces, je n'ai eu qu'à les arranger de la même manière, & j'ai exactement indiqué les sources où elles se trouvent.

Les mélanges Poétiques imprimés en 1632. à la suite de *Clitandre*, Tragi-Comédie, viennent immédiatement après les Panégyriques du Roi. Ils sont extrêmement rares, & je les crois les premiers essais de la Muse de M. Corneille; double titre pour en justifier l'impression. Les curieux n'aiment-ils pas à voir les premiers desseins des grands Peintres? On sera étonné qu'après de si faibles commencemens, M. Corneille ait fait *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*. A s'en tenir à ce qu'il dit dans un court Avertissement au Lecteur, il paroît qu'en publiant ces essais, il ne fit que céder aux sollicitations de son Libraire. „ Quel-

P R E' F A C E.

„ques-unes de ces pièces, dit-il, te dé-
„plairont, sçache aussi que je ne les
„justifie pas toutes, & que je ne les
„donne qu'à l'importunité du Libraire
„pour grossir son Livre. Je ne crois pas
„cette Tragi - Comédie si mauvaise,
„que je me tienne obligé de te recom-
„penser par trois ou quatre bons Son-
„nets “. Comme rien ne m'obligeoit
d'avoir la même complaisance, je n'ai
pas fait difficulté de supprimer des plai-
santeries d'un goût peu délicat, & di-
vers traits d'une galanterie trop libre.
• J'ai également rejeté quelques pièces
du même caractère, insérées dans le
Recueil de Sercy.

En retranchant les morceaux d'une
galanterie licentieuse, je n'ai fait que me
conformer à l'exemple de M. Corneil-
le qui a purgé ses premières Comédies
de tout ce qui en pouvoit rappeler l'i-
dée. Pour les autres pièces du même
genre, ouvrage de sa première jeunesse,
& imprimées dans ce Recueil, il m'a
paru qu'en général elles sont plutôt

P R E' F A C E.

L'ouvrage de l'esprit & de l'imagination, que celui du cœur : ce qui est d'autant plus singulier que l'amour avoit fait éclore le talent de M. Corneille pour la Poësie. Il y a pourtant dans quelques-unes de ces pièces, des sentimens vrais & naturels ; & les unes & les autres servent à connoître les différentes formes que cette passion avoit prises dans l'esprit & dans le cœur de ce grand homme. On nous accuse de faire de notre goût actuel, la règle souveraine de nos jugemens , & de n'estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous : si cela est , des idées relatives au goût d'un siècle qui n'étoit ni aussi poli , ni aussi raffiné que le nôtre , déplairont peut-être à des esprits excessivement délicats , & assez injustes pour vouloir que tout ressemble à ce qui frappe leurs yeux , ou à ce qui excite en eux des sensations agréables. Persuadé que les mœurs de différens siècles forment un tableau intéressant pour un esprit Philosophe , je n'ai pas balancé à

P R E F A C E.

réimprimer des pièces composées vraisemblablement avant l'année 1625. qui rappellent des plaisirs , & des amusemens inconnus à notre siècle.

On trouve dans ce Recueil trois Madrigaux, où M. Corneille fait parler des fleurs d'une manière galante. Ne paroîtront-ils pas insipides à un siècle dégouté des ouvrages où l'esprit remplace les sentimens du cœur ? Peut-être que la conjoncture qui fit naître ces Madrigaux , leur servira de passe-port. Voici ce que M. Huet* nous apprend à ce sujet. „ Jamais l'amour n'a inventé de „ galanterie plus ingénieuse , plus polie „ & plus nouvelle que la Guirlande de „ Julie , dont le Duc de Montausier „ régala Julie d'Angennes un premier „ jour de l'an , lorsqu'il la recherchoit „ en mariage. Il fit peindre séparément „ en miniature , toutes les plus belles „ fleurs par un excellent Peintre , sur „ des morceaux de vélin de la même „ grandeur. Il fit ménager au bas de

* Huetiana , pag. 103.

P R E F A C E.

„ chaque figure assez d'espace pour y
„ faire écrire un Madrigal sur le sujet
„ de la fleur qui y étoit peinte , & à la
„ louange de Julie. Il pria les beaux
„ esprits de ce temps-là , qui presque
„ tous étoient de ses amis , de se char-
„ ger de la composition de ces pièces,
„ après s'en être réservé la meilleure
„ partie. Il fit écrire au bas de chaque
„ fleur son Madrigal , par un homme
„ qui avoit alors beaucoup de réputa-
„ tion pour la beauté de son écriture.
„ Il fit ensuite relier tout cela magnifi-
„ quement : il en fit faire deux exem-
„ plaires tout pareils , & fit enfermer
„ chacun dans un sac de peau d'Espa-
„ gne. Voilà le présent que Julie trou-
„ va à son réveil sur sa toilette le pre-
„ mier jour de l'année 1633. ou 1634.“

Les Auteurs du *Menagiana* T. II. p.
300. attribuent l'invention de cette
Guirlande aux beaux esprits qui fré-
quentoient l'Hôtel de Rambouillet ;
mais je préfère le témoignage de M.
Huet , mieux informé que ces com-

P R E' F A C E.

pilateurs. M. Corneille fut chargé des Madrigaux pour la Tulippe , la Fleur d'Orange & l'Immortelle blanche. Ces amusemens de société étoient innocens, & n'excitoient dans les cœurs que des sentimens vertueux. „ L'Hôtel de Ran- „ bouillet si honoré dans le siècle pas- „ sé, dit Madame Lambert *, est de- „ venu le ridicule du nôtre. L'on sortoit „ de ces Maisons , comme des repas „ de Platon , dont il est dit qu'on se „ sentoît long-temps ; non que la santé „ en fût dérangée , mais l'ame s'en trou- „ voit nourrie & fortifiée. Ces plaisirs „ là ne coûtoient rien aux mœurs , ni „ à la fortune ; les dépenses d'esprit „ n'ont jamais ruiné personne. Les jours „ couloient dans la paix ; mais à pré- „ sent , que ne faut-il point pour l'em- „ ploi du temps , pour l'amusement d'u- „ ne journée ? Quelle multitude de goûts „ se succèdent les uns aux autres ! La „ table , le jeu , les spectacles “. Pour peu qu'on réfléchisse sur le caractère de

* Réflex. sur les Femmes, p. 14. Edit. de Paris 1730.

P R E' F A C E.

différens siècles ; on voit qu'il est des plaisirs qui suivent le torrent & le caprice de la mode , que la nouveauté en fait le prix & le charme , & qu'on fait consister ensuite la délicatesse , à regarder comme insipide , ce qu'on ne pense pas pouvoir être une source de volupté. En un mot , nos propres sensations décident presque toujours en cette matière. Mais ce juge est-il infailible ?

J'ai crû devoir insérer dans ce Recueil , les vers que fit M. Corneille par ordre de la Cour, pour être mis au bas de quelques figures de Valdor, qui représentent les plus célèbres exploits de Louis X I I I. Ils furent composés dans une circonstance trop glorieuse à la Poësie en général , & à M. Corneille en particulier, pour ne pas la rappeler ici. Louis X I V. encore mineur , lui fit l'honneur de lui écrire la Lettre suivante, qui se trouve dans la Préface du Livre * dont j'ai tiré ces vers.

* Les Triomphes de Louis le Juste , X I I I. du nom, Roi de France & de Navarre, Paris 1649. in-fol.

P R E' F A C E.

„ Monsieur de Corneille , comme
„ je n'ai point de vie plus illustre à imi-
„ ter que celle du feu Roi , mon très-
„ honoré Seigneur & Pere, je n'ai point
„ aussi un plus grand désir que de voir
„ en un abrégé , ses glorieuses actions
„ dignement représentées , ni un plus
„ grand soin que d'y faire travailler
„ promptement. Et comme j'ai cru que
„ pour rendre cet ouvrage parfait , je
„ devois vous en laisser l'expression , &
„ à Valdor les desseins , & que j'ai vû
„ par ce qu'il a fait , que son invention
„ avoit répondu à mon attente, je juge,
„ par ce que vous avez accoutumé de
„ faire , que vous réussirez en cette en-
„ treprise , & que pour éterniser la mé-
„ moire de votre Roi , vous prendrez
„ plaisir d'éterniser le zèle que vous avez
„ pour sa gloire. C'est ce qui m'a obli-
„ gé de vous faire cette Lettre par l'a-
„ vis de la Reine Régente , Madame
„ ma Mere , & de vous assurer que
„ vous ne sçauriez me donner des preu-
„ ves de votre affection plus agréables

P R E' F A C E.

„ que celles que j'en attens sur ce sujet.
„ Cependant je prie Dieu qu'il vous
„ ait , Monsieur de Corneille , en sa
„ sainte garde. Ecrit à Fontainebleau ce
„ 14. Octobre 1645. *Signé* , LOUIS :
„ *Et plus bas* , DE GUENEGAUD “.
Il faut avouer que , malgré une invitation si flatteuse, le génie de M. Corneille ne s'exerça point heureusement sur ce sujet. J'attribue ce mauvais succès à la gêne où le mit le Graveur , de renfermer en six vers , l'explication de chaque figure.

Mais je me suis abstenu de grossir ce Recueil , des vers que M. Corneille , suivant l'usage de ces temps-là , a adressés à divers Poètes Dramatiques , & d'autres Auteurs depuis 1630. jusqu'en 1660. & qui ont été imprimés au commencement de leurs ouvrages , dont ils contiennent l'éloge. Ces vers faits ordinairement avec précipitation , m'ont paru froids & peu intéressans. Je n'ai imprimé que deux ou trois pièces de ce genre pour en faire connoître le caract.

P R E' F A C E.

tére. Du reste , cet usage fait voir qu'il y avoit alors plus d'union entre les enfans d'Apollon , qu'il n'y en a de nos jours. On trouve dans une des premières Comédies de M. Corneille , des vers faits à sa louange par divers Poètes ; mais soit jalousie de leur part , soit indifférence de la part de ce grand homme , ses autres pièces ont paru sans ces éloges , qui dans le fonds étoient fort inutiles.

Toutes les pièces dont j'ai parlé jusqu'à présent , servent principalement à développer les replis du cœur de ce grand Poète , il se peint d'une manière naïve ; on voit son zèle pour la gloire de son Roi , la fierté de son esprit , sa tendresse pour ses ouvrages , sa passion de procurer des Mécènes aux Muses , sa reconnoissance , sa candeur. Sans rassembler tous les traits du tableau , j'ajouterais que l'homme , le Philosophe , le Poète se montrent à découvert,

Les connoisseurs diront peut-être qu'un grand nombre de ces pièces sem-

P R E F A C E.

blent être jettées au même moule , & qu'il y régne cette pompe & cette facilité de s'élever qui sont propres à M. Corneille. Il faut convenir de cette espèce d'uniformité ; mais elle ne dépare ni les Poèmes composés à la louange du Roi , ni diverses pièces du même genre. Quand l'esprit s'est une fois habitué à prendre un certain essor , difficilement il peut le modérer. Ne dissimulons rien , l'homme de génie ne se plie pas toujours au caractère de toute sorte d'ouvrages, il ne brille d'une manière supérieure que dans le genre pour lequel la nature l'a formé. Mais dans cette pompe de M. Corneille, il y a une diversité d'images & d'expressions Poétiques, qui font moins regréter les nuances d'élocution , & la naïveté , dont certains ouvrages d'esprit tirent une grande partie de leur beauté.

Cette pompe domine sur-tout dans des productions qui exigeoient la plus grande simplicité. Je parle de la traduction en vers d'un ouvrage Latin à la

P R E' F A C E.

louange de la Vierge. L'Original à force d'être simple , dégénère en bassesse : c'est un amas de traits de l'Ecriture Sainte , tournés en allégories , & écrits d'un stile barbare par un Auteur pieux , mais où il y a de l'onction. Monsieur Corneille a senti qu'il ne convenoit pas d'imiter ce stile bas & rampant ; mais comme il avoit le cœur aussi sublime que l'esprit , il n'a pas vû qu'en y substituant la magnificence de son élocution , il s'éloignoit entièrement du caractère simple de l'Original. Ce que la fécondité de son génie fait croître sur un terrain si ingrat , est inconcevable : mais on y voit quelquefois l'empreinte du travail. On sera étonné que Monsieur Corneille , né avec tant d'élévation d'esprit & tant de goût pour la Poësie Latine, ait entrepris la traduction d'un pareil ouvrage. Sa pieté tendre , humble , & affectueuse y a , sans doute, découvert des sentimens supérieurs à la beauté du stile. Il y a néanmoins dans la traduction de M. Corneille, des stances

P R E' F A C E.

extrêmement belles , & d'un tour véritablement sublime : mais la versification est quelquefois sèche , peignée & chargée d'épithètes. Au reste , je ne crois pas que cet ouvrage , attribué à Saint Bonaventure , soit de ce saint Docteur. Il se seroit exprimé d'une manière plus exacte, & moins barbare. Divers traits , tirés de l'Office du Saint-Sacrement , donnent lieu de croire qu'il n'en est pas l'Auteur.

Si M. Corneille a donné un libre essor à son esprit dans l'ouvrage dont je viens de parler , il faut avouer que dans la traduction de cinquante Pseaumes qu'on trouvera dans ce Recueil , il est tombé dans une autre extrémité , en s'assujettissant trop servilement à la lettre. Il est vraisemblable que son respect pour les Livres Saints lui a prescrit des bornes si étroites. Cependant , à travers la contrainte de ses vers , on sent qu'il tâche de proportionner ses expressions aux sentimens du Prophète Roi , qu'il y a de l'onction dans sa Poësie, & que M.

P R E' F A C E.

Corneille parle en homme pénétré des grandes vérités de la Religion. J'ai toujours regardé ces deux ouvrages comme de précieux monumens d'une piété solide, qui étant rares sur le Parnasse, méritoient d'être conservés.

On sera peut-être étonné de trouver dans ce Recueil, divers morceaux que M. Corneille avoit mis à la tête des premières Editions de quelques-unes de ses pièces. Il faut convenir que ce n'est point ici leur véritable place. Aussi, c'est par des ordres supérieurs qu'on les a imprimés. Les personnes qui ont le Théâtre de ce grand homme, feront bien aises de trouver ces morceaux qui sont ou des argumens de Comédies, ou des Préfaces. Les argumens offrent la matière que le Poëte a employée pour construire ses Comédies; & dans ce qui est purement historique on retire l'avantage de démêler le vrai d'avec le faux, & de connoître le génie du Poëte. Dans les examens que M. Corneille a faits de la plûpart de ses pièces, il a

P R E' F A C E.

conservé quelques-unes de ses premières idées sur la Tragédie , mais il en a abandonné d'autres. Il est toujours curieux de voir les différentes pensées d'un grand génie , sur un art qu'il a la gloire d'avoir créé.

J'aurois souhaité orner ce Recueil , de la traduction que M. Corneille a faite des deux premiers Livres de Stace ; mais quelque soin que je me sois donné , il ne m'a pas été possible de la découvrir. „ Il falloit, dit M. de Fontenelle *, qu'il n'eût point d'aversion pour „ Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il „ en a traduit en vers, & publié les deux „ premiers Livres de la Thébaïde. Ils „ ont échappé à toutes les recherches „ qu'on a faites depuis un temps , pour „ en trouver quelque exemplaire “. Je connois des gens de Lettres , qui prétendent que cette traduction n'a jamais été imprimée. Mais le témoignage si précis de M. de F. ne laisse aucun doute sur ce point. Voici de nouvelles preu-

* Vie de Corneille , p. 134.

P R E F A C E.

ves de ce fait. La permission d'imprimer cette traduction est énoncée dans le *Privilège* accordé en 1671. pour la Comédie héroïque de *Tite & Bérénice*. Je n'ignore pas qu'il est arrivé plus d'une fois que des Livres annoncés dans des *Privilèges*, n'ont jamais vû le jour : mais il y a une preuve incontestable de l'impression des deux premiers Livres de la *Thébaïde*, traduits en vers par M. Corneille. Ménage, pag. 133. du T. I. de ses *Observations sur la Langue Françoisè*, en cite le vers suivant, comme étant à la page 68.

Où qu'il jette la vûë, il voit briller des armes.

M. Ménage ayant donné sa Bibliothèque aux RR. PP. Jésuites, de la Maison Professe de Paris, je crus qu'on pourroit trouver cet ouvrage parmi ses Livres. Je me suis adressé au R. P. Tournemine, dont la politesse égale la délicatesse d'esprit & le profond sçavoir. Il s'est donné la peine de faire des recherches ; mais elles ont été inutiles.

P R E' F A C E.

Je ne ſçauois croire cependant que la Thébàide ayant été imprimée en 1671. ou peu de temps après, tous les exemplaires en ſoient entièrement perdus. Ainſi il faut eſpérer qu'elle reparoîtra dans la ſuite. Je me ſuis un peu étendu ſur ce point de Bibliographie, afin d'engager les poſſeſſeurs de cette traduction, à lui donner une nouvelle vie, en la réimprimant.

Mais il eſt temps de finir une Préface déjà trop longue, & de laiſſer au Lecteur le plaisir de lire la *Déſenſe du grand Corneille*, par le Pere Tournemine; ouvrage dicté par l'amour de la patrie & de la vérité, & où regne une éloquence, dûë à l'admiration vive & éclairée du génie & des qualités perſonnelles de cet illuſtre Poète.



DE'FENSE

D E F E N S E DU GRAND C O R N E I L L E.

Par le Pere T O U R N E M I N E , J e s u i t e .

QUand je repousse les traits lancés contre le grand Corneille , l'amour de la Patrie m'anime autant que la justice & la vérité. La gloire de Corneille à qui les Nations les plus jalouses de la nôtre ont donné le magnifique titre de Grand, après avoir traduit ses Ouvrages dans leurs Langues , est inséparable de la gloire de la France. Le Cardinal de Richelieu & l'Académie Française n'en ont pu obscurcir les premiers rayons ; d'Aubignac , Longepierre , Despreaux auroient-ils pu l'obscurcir dans son Midi ? D'Aubignac bon Artiste a donné des leçons judicieuses aux tragiques apprentifs , mais le Précepteur des Poëtes estimé tant qu'il n'est point sorti de sa Sphère , s'est fait siffler dès qu'il a voulu être Poëte & mettre ses leçons en usage. Plus méprisée encore quand il osa censurer Corneille : on lit avec plaisir & avec beaucoup de fruit *sa Pratique du Théâtre* ; on a oublié jusqu'aux

titres de ses Tragédies, & ses Critiques *de Sertorius*, de *Sophonisbe* & d'*Oedipe* sont tombées dans le même oubli. Le froid Traducteur de Bion & de Moschus manquoit des qualités nécessaires pour juger de Corneille; les glaces de son esprit n'avoient jamais été frappées du beau feu qui échauffoit toujours l'Auteur d'*Horace* & de *Cinna*. Sa comparaison de Corneille & de Racine, diffuse, languissante, ennuye & n'instruit pas. Despreaux fut un adversaire plus terrible: Poète véritablement estimable par une versification belle quoique peinée, par un jugement solide qui l'avoit préservé, lorsqu'il commença d'écrire, du mauvais goût trop commun alors & qu'il corrigea. Despreaux, le fleau des longs Romans, de la fade galanterie, des Poètes médiocres, des Ecrivains féconds de paroles & stériles de choses, des Chapelains, des Scuderis, des Cotins, des Pradons, soutenu d'une réputation brillante pouvoit donner le ton à ce Peuple Littéraire qui ne juge que d'après les Censeurs à la mode. Cependant il n'imposa pas aux bons Connoisseurs, aux Esprits justes: ils firent le discernement de ses lumières & de ses caprices, de son habileté & de sa passion. On lui applaudit quand il se signala sur la canaille du Parnasse; mais on le condamna quand fier de ses succès il entreprit de juger les Princes mêmes du Parnasse. Despreaux n'avoit pas consulté ses forces. On ne trouve dans un li-

DU GRAND CORNEILLE. xxvij

vre qu'autant d'esprit qu'on en a ; la perfection supérieure à notre caractère , nous passe & nous échape. Despreaux a traduit le Traité du sublime sans être sublime ; son esprit correct , sage , agréable , n'atteignoit pas la hauteur du Tasse , de Lucain , de Brebeuf. Quelle distance de ses Poësies sur les Conquêtes du Roi , à celles de Corneille , aux Éloges Poétiques de Brebeuf , de l'Ode Pindarique à Pindare , des endroits du Lutrin où il tâche de s'élever , à la Jerusalem délivrée , à la Pharsale ! On a sans balancer appelé de ce Juge incompetent , lorsqu'il a prononcé que le Tasse n'étoit riche qu'en clinquant ; qu'il falloit releguer dans la Province Brebeuf , Lucain , la Pharsale ; que Racine surpassoit Corneille , que Quinault étoit un mauvais Poëte , que ses Vers Lyriques lassoient , que le Vitruve François n'étoit pas Architecte , que Cassagnes , cet excellent Traducteur de Salluste , dont la Préface des Oeuvres de Balzac *in-folio* , passe pour un chef-d'œuvre , dont le genie heureux pour la Poësie , se montre dans ses Poëmes du genie héroïque , dans son Henri le Grand instruisant le Roi , & dans d'autres Poësies délicates ; Cassagne , dont le talent pour l'éloquence paroît dans un Traité sur la valeur , dans l'Oraison funèbre d'Hardouin de Perefixe , Archevêque de Paris : que Cassagnes ne méritoit que du mépris. Corneille , le Tasse , Brebeuf , Quinault , Cassagnes ont con-

servé leur rang sur le Parnasse , ils passeront à la postérité avec toute leur renommée. Un motif particulier poussoit Despreaux à dégrader Corneille , ami intime de Racine il souffroit avec peine qu'une lumière trop brillante offusquât un peu notre second Poète Tragique.

Ce que le Commentateur de Boileau nous apprend des efforts qu'a fait cet ami de Racine pour abaisser le Prince des Poètes Tragiques , nuira moins à Corneille qu'à son ennemi. Monsieur Brossette nous découvre les artifices cachés sous divers ménagemens dont la timide jalousie de Boileau n'a osé se dispenser pendant la vie de Corneille (a) des louanges équivoques , (b) le nom de Corneille supprimé dans les endroits où il est blâmé sans ménagement (c) des traits que Boileau n'avoit osé imprimer, & qu'il confioit à son ami pour les faire passer à la postérité. Mais l'idée que Boileau s'étoit faite de Corneille , & que le Commentateur nous présente , est si fausse , si différente de celle qu'en ont , & ceux qui l'ont connu , & ceux qui lisent ses Ouvrages sans prévention , qu'il n'est pas à craindre qu'elle diminue le nombre des admirateurs du Sophocle François. On veut le faire passer pour Copiste ; on affecte de nous indiquer

(a) Pag. 102. du I. Tome de l'in-4^o.

(b) P. 123. & 124. du même Tome.

(c) P. 146. du I. Tome.

les sources où il a puisé : on ne nous apprend que ce qu'il avoit appris lui-même au Public en lui donnant le Cid , Cinna , Pompée. Dans les premières éditions de ses Tragédies , il fit imprimer les endroits de Guillon de Castro , de Sénèque & de Lucain , qu'il avoit copiés. Ces imitations ne font ni la dixième partie de ces Tragédies , ni ce qu'on y admire le plus. Qu'on nous dise d'après qui ce grand Poète a copié Polyeucte , Rodogune , Heractius , Nicomède , Oedipe , Horace , Sextorius : jamais Auteur ne fut plus original , plus fécond , plus varié. Il sied mal aux Admirateurs de Racine , il sied mal à Despreaux d'attaquer Corneille de ce côté. On lui reproche d'avoir estimé Lucain , & sur cela on l'accuse d'avoir le *goût peu sûr , & de juger sottement.* (a) Une décision si magistrale & si noblement exprimée , soutenue encore de tant de traits lancés contre la belle traduction de la Pharsale en Vers François , où Brebeuf est aussi Lucain que Lucain même , n'empêcheront pas un grand nombre de Connoisseurs d'admirer dans Lucain & dans son Traducteur , des pensées brillantes , sans être fausses , des sentimens généreux , une expression pleine de force , des peintures qui frappent , un vrai sublime.

Forcé d'admirer avec le Public certaines Pièces de Corneille , Boileau pour se dédommager de cette contrainte , voulut du moins

immoler les dernières à Racine son idole. Qu'on se garde de juger de l'Attila de Corneille par une Epigramme assez fade du Poëte Satyrique, & par une note où le Commentateur a prononcé que la décadence de l'esprit de Corneille se fait sentir dans cette Pièce. Qu'on la lise, on y reconnoîtra l'Auteur d'Héraclius & de Nicomède; on y reconnoîtra le féroce Attila, on y admirera cette force de politique & de raisonnement qui distingue toujours Corneille; on y trouvera des caractères nouveaux, grands, soutenus; le déclin de l'Empire Romain, les commencemens de l'Empire François, peints d'une grande manière, & mis en contraste; une intrigue conduite avec art, des situations intéressantes, des Vers aussi heureux & plus travaillés que dans les plus belles Pièces de Corneille; on apprendra enfin à se défier de la Critique de Boileau.* L'Agésilas enveloppé dans la même Epigramme n'est pas comparable aux chefs-d'œuvres de Corneille, ni même à son Attila: mais c'est se jouer du Public que de traiter de pièce misérable une Tragédie où parmi des personnages d'un caractère singulier Agésilas & Lyfander paroissent tels que l'Histoire nous les fait connoître; une Pièce dont le dénouement est un effort héroïque d'Agésilas, qui triomphe en même-temps de l'amour & de la vengeance: une Pièce où l'on

* Tome I. p. 102.

DU GRAND CORNEILLE. xxxj
retrouve le grand Corneille en plus d'un endroit. J'en transcrirai un seul : c'est Agesilas qui parle ;



Il est beau de triompher de soi ;
Quand on peut hautement donner à tous la loi ;
Et que le juste soin de combler notre gloire ,
Demande notre cœur pour dernière victoire :
Un Roi né pour l'éclat des grandes actions ,
Dompte jusqu'à ses passions ;
Et ne se croit point Roi , s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.



Pour obscurcir la réputation de Corneille ;
on a voulu décrier non-seulement son esprit ,
mais aussi son cœur ; je me repose sur le Public du choix de l'Epithète qui convient à ce procédé.

Le Poète Satyrique & son Commentateur parlent de Corneille comme d'un homme intéressé, moins *avide de gloire que de gain*. Corneille , qu'on sçait avoir porté l'indifférence pour l'argent jusqu'à une insensibilité blâmable , qui n'a jamais tiré de ses Pièces que ce que les Comédiens lui donnoient sans compter avec eux ; qui laissa passer un an sans remercier Monsieur Colbert du rétablissement

de sa pension ; qui a vécu sans dépense , & mourut sans biens ; Corneille , qui a eu le cœur aussi grand que l'esprit , les sentimens aussi nobles que les idées. Despreaux a , si on en croit son Commentateur , réparé ses critiques indiscrettes par un beau trait de générosité envers Corneille ; il fit rétablir sa pension , qu'on avoit supprimée. Ce fait , allégué déjà dans la vie de Monsieur Despreaux , avoit été convaincu de faux dans nos mémoires ; on se flatte ici de le rétablir , en changeant les circonstances. Ce n'est plus après la mort de Monsieur Fouquet ; ce n'est plus par Monsieur Colbert , que la pension a été supprimée ; c'est , dit le Commentateur , après la mort de Monsieur Colbert , par Monsieur de Louvoy. En vain réforme-t'on la Fable , on ne peut en faire une vérité : à une fiction grossière , on en substitue une mieux concertée , mais c'est toujours une fiction. La pension de Corneille ne fut point retranchée par Monsieur de Louvoy après la mort de Monsieur Colbert : on défie de donner la moindre preuve de ce fait. Ainsi Monsieur Boileau n'a pas été dans l'occasion de joier le Rôle généreux qu'on lui attribue , de courir chez Madame de Montespan , de parler au Roi avec chaleur. Pour les deux cent Louis envoyés par le Roi au grand Corneille peu de jours avant sa mort ; le fait est vrai , le Roi scut du Père de la Chaise

DU GRAND CORNEILLE. xxxiiij

que l'argent manquoit à cet illustre malade, fort éloigné de thésauriser, & Sa Majesté lui envoya deux cent Louïs. Je ne nie pas qu'ils ayent pû être portés par Monsieur de la Chapelle, parent de Monsieur Boileau & homme illustre. Le reste de la Fable est mal imaginé; Monsieur Despreaux ne put employer le credit de Madame de Montespan qui n'en avoit aucun depuis quelques années. Despreaux n'a donc point eu de part à cette libéralité de Louïs le Grand, & on lui fait un faux honneur de cette intercession; on lui fait un faux honneur du rétablissement de la pension de Corneille. Quand la pension fut supprimée après la disgrâce de Monsieur Fouquet; Boileau renfermé dans la Cour du Palais ne paroissoit pas à Versailles; Monsieur Colbert plus Mécène que le Favori d'Auguste ne tarda pas à la rétablir; Corneille (comme je l'ai dit) laissa passer un an sans demander le brevet & sans remercier, je le sçai de l'Abbé Gallois, à qui le Ministre en avoit fait des reproches & qui conduisit Corneille à l'Hôtel Colbert. La pension n'a pas été supprimée après la mort de Monsieur Colbert; Monsieur l'Abbé de Louvoy jaloux de la gloire de Monsieur son père tira du Trésor Royal des preuves qu'elle avoit été exactement payée.

Il est nécessaire de prévenir le Public sur d'autres malignes impressions que le Com-

xxxiv DÉF. DU GRAND CORNEILLE.

mentateur de Despreaux a reçûes dans ses conversations avec le Poëte Satyrique , & fait passer dans ses notes. Les esprits les plus droits sont séduits par une relation infidèle. Nous en avons un exemple dans l'Editeur de Pellisson, Tome I. p. 215. édition de 1735. Il rapporte sur l'autorité du Commentateur de Despreaux , que Corneille dédia Cinna à Montauron , célèbre Financier , Protecteur libéral & éclairé des belles Lettres , & très-digne de leurs hommages , parce qu'il payoit plus cher l'Epître Dédicatoire , que le Cardinal Mazarin à qui elle avoit été destinée. La preuve sans réplique de la fausseté de cette maligne imputation est dans ce beau Remerciement de Corneille au Cardinal Mazarin : *Non, tu n'es point ingrate, ô Maîtresse du Monde.* Ce Poëte reconnoissant , dit au Cardinal Mazarin , que ce Ministre l'a prévenu par ses *bienfaits* , qu'il n'avoit pas demandés , qu'il n'attendoit pas.

*Tes dons ont devancé même mon espérance,
Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.*



OEUVRES

S O N N E T

Sur la mort de Louis XIII.

SOUS ce marbre repose un Monarque François
 Que ne sçauroit l'envie accuser d'aucun vice,
 Il fut & le plus juste & le meilleur des Rois,
 Son Règne fut pourtant celui de l'injustice.

L'ambition, l'orgueil, l'interêt, l'avarice,
 Revêtus de son nom nous donnerent des Loix:
 Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix,
 Dont long-temps nous & lui portâmes le supplice.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa Cour,
 Son tyran & le nôtre à peine sort du jour,
 Que jusques dans la tombe il le force à le suivre.

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus ?
 Après trente-trois ans sur le trône perdus,
 Commenant à régner, il a cessé de vivre.

ŒUVRES
DIVERSES
DE PIERRE
CORNEILLE.

REMERCIEMENT
AU ROI.*



IN SI du Dieu vivant la bonté sur-
prenante

Verse, quand à lui plaît, sa grace pré-
venante,

Ainsi du haut des Cieux il aime à départir

Des biens dont notre espoir n'osoit nous avertir.

* Ces Vers qui furent imprimés in-4^o. en 1663. furent réimprimés en 1667. & en 1669. à la suite du Poëme sur les Victoires du Roi. Corneille les composa pour remercier ce Prince de l'avoir compris dans le nombre des Soixante Savans célèbres de l'Europe à qui il avoit accordé des gratifications en 1662. Voyez la continuation de l'Histoire de l'Académie Française ; in-12. pag. 155.

2. OEUVRES DIVERSES

Comme ses moindres dons excèdent le mérite ;
Cette même bonté seule l'en sollicite :
Il ne consulte qu'elle , & maître qu'il en est ,
Sans devoir à personne , il donne à qui lui plaît.

Telles sont les faveurs que ta main nous partage ,
Grand Roi , du Roi des Rois la plus parfaite image :

Tel est l'épanchement de tes nouveaux bienfaits ,
Il prévient l'espérance , il surprend les souhaits :
Il passe le mérite , & ta bonté suprême
Pour faire des heureux les choisir d'elle-même.
Elle m'a mis du nombre , & me force à rougir
De ne me voir qu'un zèle incapable d'agir.
Son excès dans mon cœur fait des troubles étranges ,

Je sçai que je te dois des vœux & des louanges ,
Que ne t'en pas offrir , c'est te les dérober ;
Mais si j'y fais effort , je cherche à succomber ;
Et le plus beau succès que ma muse en obtienne,
Profanera ta gloire & détruira la mienne.
Je veux bien l'immoler toute entière à mon Roi ,
Mais si je n'en ai plus , je ne puis rien pour toi ;
Et j'en dois prendre soin , pour éviter le crime
D'employer à te peindre un pinceau sans estime.

Il n'est dans tous les Arts secret plus excellent ,
Que de sçavoir connoître & choisir son talent ;
Pour moi , qui de louer n'eus jamais la méthode ,
J'ignore encor le tour du Sonnet & de l'Ode :
Mon génie au Théâtre a voulu m'attacher ,
Il en a fait mon sort , je dois m'y retrancher.

DE PIERRE CORNEILLE. 3

Par-tout ailleurs je rampe , & ne suis plus moi-même ;

Mais là j'ai quelque nom , là quelquefois on m'aime ,

Là ce même génie ose de temps en temps
Tracer de ton portrait quelques traits éclatans.

Par eux de l'Andromède il sçut ouvrir la scène

* On y vit le Soleil instruire Melpomène ,

Et lui dire qu'un jour Alexandre & César
Sembleroient des vaincus attachés à ton char.

Ton front le promettoit , & tes premiers miracles
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.

A peine tu parois les armes à la main ,

Que tu ternis les noms du Grec & du Romain.

Tout tremble , tout fléchit sous tes jeunes années ,

Tu portes en toi seul toutes les destinées.

Rien n'est en sûreté s'il ne vit sous ta loi ;

On t'offre, ou pour mieux dire, on prend la paix de
toi :

Et ceux qui se font craindre aux deux bouts de la
terre ,

Pour ne te craindre plus renoncent à la guerre.

Ton Hymen est le sceau de cette illustre paix.

Sur ces grands incidens tout parle , & je me tais ;

Et sans me hazarder à ces nobles amorces,

J'attends l'occasion qui s'arrête à mes forces.

* Dans l'édition in-4°. ces trois Vers étoient ainsi :
*On y voit le Soleil prédire à Melpomene
Que nous verrions un jour Alexandre & César
Ainsi que des vaincus attachés à ton char.*

4 OEUVRES DIVERSES

je la trouve , & j'en prends le glorieux emploi ;
Afin d'ouvrir ma scène encore un coup pour toi :
J'y mets la Toison d'or , mais avant qu'on la voie ,
La paix vient elle-même y préparer la joie ;
L'Hymen l'y fait descendre , & de Mars en courroux ,
Par ta digne moitié j'y romps les derniers coups.

On te voyoit dès-lors à toi seul comparable
Faire éclater par-tout ta conduite adorable :
Remplir les bons d'amour & les méchans d'effroi.
Jusques-là toutefois tout n'étoit pas à toi ,
Et quelque doux effets qu'eût produit ta Victoire ,
Les conseils du grand Jule * avoient part à ta gloire.

Maintenant qu'on te voit en digne Potentat
Réunir en ta main les rênes de l'Etat ;
Que tu gouvernes seul , & que par ta prudence
Tu rappelles des Rois l'auguste indépendance ,
Il est temps que d'un air encor plus élevé
Je peigne en ta personne un Monarque achevé :
Que j'en laisse un modèle aux Rois qu'on verra naître ,
Et qu'en toi pour régner je leur présente un maître.

C'est-là que je sçaurai fortement exprimer
L'art de te faire craindre & de te faire aimer :
Cet accès libre à tous , cet accueil favorable ,
Qu'ainsi qu'au plus heureux tu fais au misérable.
Je te peindrai vaillant , juste , bon , libéral ,
Invincible à la guerre , en la paix sans égal ;
Je peindrai cette ardeur constante & magnanime
De retrancher le luxe & d'extirper le crime ;

* Le Cardinal Mazarin.

DE PIÈRE CORNEILLE. ;

Ce soin toujours actif pour les nobles projets ,
Toujours infatigable au bien de tes Sujets ;
Ce choix de serviteurs fidèles , intrépides ,
Qui soulagent tes soins , mais sûr qui tu présides ;
Et dont tout le pouvoir qui fait tant de jaloux ,
N'est qu'un écoulement de tes ordres sur nous.
Je rendrai de ton nom l'Univers idolâtre ;
Mais pour ce grand chef-d'œuvre il faut un grand
Théâtre.

Ouvre-moi donc, grand Roi, ce prodige des Arts
Que n'égalâ jamais la pompe des Césars ;
Ce merveilleux Salon , où ta magnificence
Fait briller un rayon de sa toute-puissance :
Et peut-être animé par tes yeux de plus près ,
J'y ferai plus encor que je ne te promets.
Parle , & je reprendrai ma vigueur épuisée ,
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée.
Vois comme elle renaît dès que je pense à toi ,
Comme elle s'applaudit d'espérer en mon Roi ;
Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute ,
Commande , & j'entreprends ; ordonne , & j'exécute.

A U R O I.

SUR SON RETOUR DE FLANDRE.*

TU reviens, ô mon Roi, tout couvert de lauriers,

Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers :
Et tes Peuples surpris & charmés de leur gloire
Mélent un peu d'envie à leurs chants de victoire.

Ils voudroient avoir vû comme eux aux champs
de Mars

Ton auguste fierté guider tes étendarts :
Avoir dompté comme eux l'Espagne en sa milice ;
Réduit comme eux la Flandre à te faire justice ;
Et sçu mieux prendre part à tant de murs forcés ,
Que par des feux de joie & des vœux exaucés.

Nos Muses à leur tour de même ardeur saisies ;
Vont redoubler pour toi leurs nobles jalousies ;
Et ta France en va voir les merveilleux efforts
Déployer à l'envi leurs plus rares trésors.
Elles diront quels soins, quels rudes exercices,
Quels travaux assidus étoient lors tes délices,
Quels secours aux blessés prodiguoit ta bonté, * *
Quels exemples donnoit ton intrépidité ;

* Imprimés en 1667. in-4°. & réimprimés la même année & en 1669. avec le Poème sur les Victoires du Roi, in-12.

* Ce Vers dans l'édition in-4°. est après le suivant.

DE PIERRE CORNEILLE. 7

Quels rapides succès ont accru ton Empire ,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire :
C'est à moi de m'en taire , & ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.
De mon génie usé la chaleur amortie
A leur gloire immortelle est trop mal assortie ;
Et défigureroit tes grandes actions
Par l'indigne attentat de ses expressions.
Que ne peuvent , grand Roi , tes hautes desti-
nées

Me rendre la vigueur de mes jeunes années !
Qu'ainsi qu'au temps du Cid je ferois de jaloux !
Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux.
Ma veine qui charmoit alors tant de balustres ,
N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze
lustres ;

Et ce seroit en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrois opposer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carrière & si longue & si rude ,
On a trop peu d'haleine & trop de lassitude :
A force de vieillir un Auteur perd son rang ,
On croit ses vers glacés par la froideur du sang ;
Leur dureté rebute , & leur poids incommode ,
Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Ce dégoût toutefois , ni ma propre langueur ,
Ne me font pas encor tout-à-fait perdre cœur :
Et dès que je vois jour sur la scène à te peindre ,
Il rallume aussi-tôt ce feu prêt à s'éteindre.

Mais comme au vif éclat de tes faits inouis
Soudain mes foibles yeux demeurent éblouis ;

8 ŒUVRES DIVERSES

J'y porte au lieu de toi, ces Héros dont la gloire,
Semble épuiser la fable & confondre l'histoire ;
Et m'en faisant un voile entre la tienne & moi,
J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.

Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie,
En applique à leur front la clarté réfléchie,
Et forme tous leurs traits sur le moindre des tiens.
Quand je veux faire honneur aux siècles anciens.
Sur mon Théâtre ainsi tes vertus ébauchées
Sèment ton grand portrait par pièces détachées :
Les plus sages des Rois , comme les plus vaillans ,

Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillans.

J'emprunte pour en faire une pompeuse image

Un peu de ta conduite, un peu de ton courage :

Et j'étudie en toi ce grand art de régner ,

Qu'à leur postérité je leur fais enseigner.

C'est tout ce que des ans me peut souffrir la gla-
ce ;

Mais j'ai d'autres moi-même à servir en ma pla-
ce.

* Deux fils dans ton Armée, & dont l'unique em-
ploi

Est d'y porter du sang à répandre pour toi.

Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plai-
re,

D'aller plus loin pour toi que le nom de leur père :

* Dans l'édition in-4^o. ce Vers & le suivant sont ainsi
tournés.

*Des fils qui de leur sang cherchent à racheter
Ces succès, qu'à l'envi d'autres vous exalter.*

DE PIERRE CORNEILLE. 9

Tous deux impatiens de le mieux signaler
Ils brûleront d'agir quand je tremble à parler,
Et ce feu qui sans cesse eux & moi nous consume
Suppléra par l'épée au défaut de ma plume.

Pardonne, grand Vainqueur, à cet emporte-
ment;

Le sang prend, malgré nous, quelquefois son mo-
ment,

D'un père pour ses fils l'amour est légitime,
Et j'ai droit pour les miens de garder quelque esti-
me;

Après qu'en leur faveur toi-même as bien voulu
M'assurer que l'abord ne t'en a point déplu.

Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses mar-
ques.

D'avoir suivi les pas du plus grand des Monar-
ques :

Mais s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta des Douay ses plus ardens souhaits ;
Il fait gloire du lieu que perça leur tempête ;
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent pas leur tête :

Sur eux à ta fortune ils laissent tout pouvoir,
Ils s'offrent tous entiers aux hazards du devoir.

De nouveau je m'emporte. Encore un coup par-
donne :

Ce doux égarement que le sang me redonne ;
Sa flatteuse surprise aisément nous séduit.
La pente est naturelle, avec joie on la suit :

Elle fait une aimable & prompte violence ,

Dont pour me garantir je n'ai que le silence.

Grand Roi , qui vois assez combien j'en suis com-
fus ,

Souffre que je t'admire , & ne te parle plus. .

DE PIERRE CORNEILLE. II

P O È M E *

SUR LES VICTOIRES

D U R O I.

A U L E C T E U R.

Quelque favorable accueil que Sa Majesté ait daigné faire à cet ouvrage, & quelques applaudissemens que la Cour lui ait prodigués, je n'en dois pas faire grande vanité, puisque je n'en suis que le Traducteur. Mais dans une si belle occasion de faire éclater la gloire du Roi, je n'ai point considéré la mienne : mon zèle est plus fort que mon ambition, & pourvû que je puisse satisfaire, en quelque sorte, aux devoirs d'un Sujet fidèle & passionné, il m'importe peu du reste. Le Public m'aura du moins l'obligation d'avoir déterré ce trésor, qui sans moi seroit demeuré enseveli sous la poussière d'un Collège; & j'ai été bien-aïse de pouvoir donner par-là quelque marque de reconnoissance aux soins que les PP. Jésuites ont pris d'instruire ma jeunesse & celles de mes enfans, & à l'amitié particulière dont m'honore l'Auteur de

* Imprimé en 1667. & en 1669, in-12.

A vj.

ce Panégyrique (a). Je ne l'ai pas traduit *fidèlement*, que je ne me fois enhardi plus d'une fois à étendre ou resserrer les pensées : comme les graces des deux langues sont différentes, j'ai crû à propos de prendre cette liberté, afin que ce qui étoit excellent en Latin ne devint pas insupportable en François. Vous en jugerez, & ne serez pas fâché que j'y aye fait joindre quelques autres Pièces, (b) que vous avez déjà vûes sur le même sujet. L'amour naturel que nous avons tous pour les productions de notre esprit, m'a fait espérer qu'elles se pourroient ainsi conserver l'une par l'autre, ou périr un peu plus tard.

(a) Le Père de la Rue.

(b) On les a rangées suivant la date de l'année où elles ont paru.

LES VICTOIRES DU ROI,

EN L'AN N^ÈE 1667.

MAÎNES des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,

Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la Terre;

Et qu'un climat fécond en glorieux exploits

Pour le soutien des Lys vit fortir de ses Rois;

Ne soyez point jaloux qu'un Roi de votre race

Egale tout d'un coup votre plus noble audace.

Vos grands noms dans le sien revivent aujourd'hui;

Toutes les fois qu'il vainc, vous triomphez en lui:

Et ces hautes vertus que de vous il hérite

Vous donnent votre part aux encens qu'il mérite.

C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang

Que le Lion Belgique a vû percer son flanc:

Il en frémit de rage, & devenu timide

Il met bas cet orgueil contre vous intrépide;

Comme si sa fierté qui vous sçut résister,

Attendoit ce Héros pour se laisser dompter.

Aussi cette fierté par le nombre allarmée

Voit en un Chef si grand encor plus d'une Armée;

Done par le seul aspect ce vieil orgueil brisé

Court au-devant du joug si long-temps refusé.

24 OEUVRES DIVERSES

De là ces feux de joie & ces chants de victoire :
Qui font briller par-tout & rétentir sa gloire ,
Et bien que la Déesse aux cent voix & cent yeux
L'ait publiée en Terre & fait redire aux Cieux ,
Qu'il ne soit pas besoin d'aucune autre trompette ,
Le cœur paroît ingrat quand la bouche est muette ,
Et d'un nom que par-tout la vertu fait voler
C'est crime de se taire où tout semble parler.

Mais n'attends pas , grand Roi , que mes ardeurs
sincères

Appellent au secours l'Apollon de nos pères :
A mes foibles efforts daigne servir d'appui ,
Et tu me tiendras lieu des Muses & de lui.
Toi seul y peux suffire , & dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus célestes flammes ,
Tel qu'épand le Soleil sa lumière sur nous ,
UNIQUE DANS LE MONDE, ET QUI SUF-
FIT A TOUS.

PAR l'ordre de son Roi les armes de la France
De la triste Hongrie avoient pris la défense ;
Sauvé du Turc vainqueur un peuple gémissant ,
Fait trembler son Asie & rongir son Croissant :
Par son ordre on voyoit d'invincibles courages
D'Alger & de Tunis arrêter les pillages ;
Affranchir nos vaisseaux de ces tyrans des mers ,
Et leur faire à leur tour appréhender nos fers :
L'Anglois même avoit vû jusques dans l'Amérique
Ce que c'est qu'avec nous rompre la foi publique ;
Et sur Terre & sur Mer reçu le digne prix
De l'infidélité qui nous avoit surpris.

DE PIERRE CORNE

Ehfin du grand Louïs aux trois parts de
Le nom se faisoit craindte à l'égal du t
L'Espagnol s'en émeut, & gêné de rem
Après de tels succès il craint pour tous
L'injure d'une paix à la fraude enchaî
Les dures pactions d'un Royal Hymén
Tremblent sous les raisons & la facilité
Qu'aura de s'en venger un Roi si redou

Louïs s'en apperçoit, & tandis qu'il
A joindre à tant de droits celui de la c
Pour éblouir l'Espagne & son raisonne
Il tourne ses apprêts en divertissement
Il s'en fait un plaisir, où par un long
L'image de la guerre en affermit l'étu
Et ses passe-temps même instruisant se
Préparent un triomphe où l'on ne pen
Il se met à leur tête aux plus ardentes
Fait en se promenant leçon aux Capit
Se délasse à courir de quartier en quar
Endurcit & soi-même & les siens au m
Les forme à ce qu'il faut que chacun
craigne;

Et par de feints combats apprend l'A
gne.

Il leur montre à doubler leurs files
A changer tôt de face aux ordres dif
Tourner à droite, à gauche, attaque
Enfoncer, soutenir, caracoller, fur
Tantôt marcher en corps, & tantôt
Pouffer à toute bride, attendre, r

18 OEUVRES DIVERSES

Tirer à coups perdus , & par toute l'Armée ;

Faire l'oreille au bruit & l'œil à la fumée .

Ce Héros va plus outre , il leur montre à camper ;

À la Tente , à la hutte on les voit s'occuper ;

Sa présence aux travaux mêle de si doux charmes ,

Qu'ils apprennent sans peine à dormir sous les armes ,

Et comme s'ils étoient en pais dangereux ;

L'ombre de Saint-Germain est un Bivouac pour eux .

Acheve , grand Monarque , acheve , & pars sans crainte ,

Si tu t'es fait un jeu de cette guerre feinte ;

Accoutumé par elle à la poussière , au feu ;

La véritable ailleurs ; ne te fera qu'un jeu .

Tes guerriers t'y suivront sans y voir rien de rude ;

Combattront par plaisir , vaineront par habitude ;

Et la victoire instruite à prendre ici ta loi

Dans les champs ennemis n'obéira qu'à toi ,

L'Espagne cependant qui voit des Pyrénées

Donner ce grand spectacle aux Dames étonnées

Loin de craindre pour foi , regarde avec mépris

Dans un camp si pompeux des guerriers si bien mis ,

Tant d'habits comme au Bal chargés de broderie ;

Et parmi des Canons tant de galanterie .

Quoi ! l'on se joue en France , & ce Roi si puissant

Croit m'effrayer , dit-elle , en se divertissant ?

Il est vrai qu'il se joue , Espagne , & tu devines ,

Mais tu mettras au jeu plus que tu n'imagines ,

Et de ton dernier vol si tu ne te repens

Tu ne verras finir ce jeu qu'à tes dépens .

DE PIERRE CORNEILLE. 17

Son père & son ayeul t'ont fait voir que la France
Sçait trop quand il lui plaît dompter ton arrogance:
Tant d'escadrons rompus , tant de murs emportés ,
T'ont réduite souvent au secours des Traités :
Ces disgraces alors te donnoient peu d'allarmes ,
Tes conseils réparoient la honte de tes armes ;
Mais le Ciel réservait à notre auguste Roi
D'avoir plus de conduite & plus de cœur que toi.

Rien plus ne le retarde, & déjà ses trompettes
Aux confins de l'Artois lui servent d'interprètes ;
C'est de-là , c'est par-là qu'il s'explique assez haut.
Il entre dans la Flandre & rase le Hainaut.

Le François court & vole , une mâle assurance
Le fait à chaque pas triompher par avance ;
Le désordre est par-tout , & l'approche du Roi
Remplit l'air de clameurs & la terre d'effroi.
Jusqu'au fond du climat ses Lions en rugissent ,
Leur vûë enétincelle , & leurs crîns s'en hérissent ;
Les antres & les bois par de longs hurlemens
Servent d'affreux échos à leurs rugissemens :
Et les Fleuves mal sûrs dans leurs grottes profondes
Hâtent vers l'Océan la fuite de leurs ondes ;
Incertains de la marche ils tremblent tous pour eux.
Songe encor , songe , Espagne , à mépriser nos jeux :

Ainsi quand le courroux du Maître de la Terre ,
Pour en punir l'orgueil prépare son tonnerre ,
Qu'un orage imprévu qui roule dans les airs
Se fait connoître au bruit & voir par les éclairs ;
Ces foudres dont la route est pour nous inconnue ,
Baroissent quelque temps se jouer dans la nue ;

18 OEUVRES DIVERSES

Et ce feu qui s'échappe & brille à tous momens ;
 Semble prêter * au Ciel de nouveaux ornemens :
 Mais enfin le coup tombe , & ce moment horrible
 A force de tarder devenu plus terrible ,
 Etale aux yeux surpris des hommes écrasés ,
 Une plaine fumante , & des rochers brisés.
 Telle on voit le Flamand présumer ta venue ,
 Grand Roi , pour fuir ta foudre il cherche à fuir ta
 vue ;

Et de tes justes loix ignorant la douceur ,
 Il abandonne aux tiens des murs sans défenseur.

La Bassée , Armentière , aussi-tôt sont désertes ,
 Charleroi qui t'attend , mais à portes ouvertes ,
 A Forts démantelés , à travaux démolis ,
 Sur le nom de son Roi laisse arborer tes Lys.
 C'est-là le prompt effet de la frayeur commune ,
 C'est ce que font sans toi ton nom & ta fortune.
 Heureux tous nos Flamands , si l'exemple suivi
 Eût par-tout à tes droits fait justice à l'envi !
 Furne n'auroit point vu ses portes enfoncées ,
 Bergue n'auroit point vu ses murailles forcées ;
 Et Tournai de tout temps tout François dans le
 cœur

T'eût reçu comme Maître & non comme vainqueur.
 Les Muses à Douai n'auroient point pris les armes
 Pour coûter à son peuple & du sang & des larmes :
 Courtray sans en verser eût changé de destin ;
 Ce refuge orgueilleux de l'Espagnol mutin ,

* Dans la première édition , il y a , aux Citoyens.

DE PIERRE CORNEILLE. 19

Alost , n'eût point fourni de matiere à ta gloire ,
Oudenarde jamais n'eût pleuré ta victoire.

Que dirai-je de l'Ille , où tant & tant de Tours ,
De Forts , de Bastions , n'ont tenu que dix jours ?

Ces murs si rechantés dont la noble ruine
De tant de Nations flatte encor l'origine ,
Ces ramparts que la Grèce & tant de Dieux ligués
En deux lustres à peine ont pû voir subjugués ,
Eurent moins de défense , & l'Art en leur structure
Avoit moins secouru l'effort de la nature ;

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux.

Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses Dieux.

Ainsi par des succès que nous n'osions attendre
Ton Etat voit sa borne au milieu de la Flandre ;
Et la Flandre qui craint de plus grands change-
mens

Voit ses Fleuves captifs diviser ses Flamands.

C'est-là ton pur ouvrage , & ce qu'en vain ta France
Elle-même a tenu sous une autre puissance ;

Ce que sembloit le Ciel défendre à nos souhaits ,

Ce qu'on n'a jamais vu , qu'on ne verra jamais ;

Ce que tout l'avenir à peine voudra croire...

Mais de quel front osai-je ébaucher tant de gloire ?

Moi , dont le style foible & le Vers mal suivi

Ne sçauroient même atteindre à ceux qui t'ont ser-
vi ?

Souffre-moi toutefois de tâcher à peindre

D'un Roi tout merveilleux l'incomparable frère ;

Sa libéralité pareille à sa valeur ,

A l'espoir du combat ce qu'il sent de chaleur ;

Ce que lui fait ofer l'inexorable envie
 D'affronter les périls au mépris de sa vie,
 Lorsque de sa grandeur il peut se démêler,
 Et trompe autour de lui tant d'yeux, pour y vo-
 ler.

Les tristes champs de Bruge en rendront témoigna-
 ge ;

Ce fut-là que pour suite il n'eut que son courage.
 Il fuyoit tous les siens pour courir sur tes pas,
 Marcin, & ta déroute eût signalé son bras,
 Si le destin jaloux qui l'avoit arrêtée
 Pour en croître l'affront ne l'eût précipitée.
 Et sur ton nom fameux déployé sa rigueur
 Jusques à t'envier un si noble vainqueur.

Enguien le suit de près, & n'est pas moins avide
 De ces occasions où l'honneur sert de guide.
 L'Escaut épouvanté voit ses premiers efforts
 Le couronner de gloire au travers de cent morts,
 Donner sur l'embuscade, en pousser la retraite,
 Triompher des périls où sa valeur le jette,
 Et montrer dans un cœur aussi haut que son rang
 De l'illustre Condé le véritable sang.

Saint Paul de qui l'andeur prévient ce qu'on es-
 père,
 De son côté Dunois & Condé par sa mère,
 A l'un & l'autre nom répond si dignement,
 Que des plus vaillans même il est l'étonnement.
 Des armes qu'il arrache aux mains qui le combat-
 tent

Il commence un trophée où ses vertus éclatent,

DE PIERRE CORNEILLE. 21

Et pour forcer la Flandre à prendre un joug plus
doux

Les pals les plus ferrés font passage à ses coups.

Mais où va m'emporter un zèle téméraire,

A quoi m'expose-t'il, & que prétens-je faire,

Lorsque tant de grands noms, tant d'illustres ex-
ploits.

Tant de Héros enfin s'offrent tous à la fois ?

Magnanimes guerriers, dont les hautes merveilles
Lasseroient tout l'effort des plus sçavantes veilles,

Bien que votre valeur étonne l'Univers

Qu'elle mette vos noms au-dessus de mes Vers,

Vos miracles pourtant ne sont point des miracles ;

L'exemple de Louis vous leve tous obstacles :

Marchez dessus ses pas, fixez sur lui vos yeux,

Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le suivre en tous
lieux,

Qu'à laisser faire en vous l'ardeur qu'il vous inf-
pire,

Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.

Cette ardeur qui des Chefs passe aux moindres
soldats,

Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras ;

Tout est beau, tout est doux sous de si grands aus-
pices,

La peine a ses plaisirs, la mort a ses délices,

Et de tant de travaux qu'il aime à partager,

On n'en voit que la gloire, & non pas le danger.

Il n'est pas de ces Rois qui loin du bruit des armes
Sous des lambris dorés donnent ordre aux allarmes,

Et traçant en repos d'ambitieux projets
 Prodignent à couvert le sang de leurs Sujets.
 Il veut de sa main propre enfler sa renommée,
 Voir de ses propres yeux l'état de son Armée,
 Se fait à tout son Camp reconnoître à la voix
 Visite la Tranchée, y fait suivre ses loix :
 S'il faut des assiégés repousser les sorties,
 S'il faut livrer assaut aux places investies,
 Il montre à voir la mort, à la braver de près,
 A mépriser par-tout la grêle des mousquets,
 Et lui-même essuyant leur plus noire tempête
 Par ses propres périls achete sa conquête.

Tel le grand saint Louïs, la tige des Bourbons,
 Lui-même du Soudan forçoit les bataillons,
 Tel son ayeul Philippe acquit le nom d'Auguste
 Dans les fameux hazards d'une guerre aussi juste,
 Avec le même front, avec la même ardeur
 Il terrassa d'Othon la superbe grandeur,
 Couvrit devant ses yeux la Flandres de ruine,
 Et du sang Allemand fit ruisseler Bovines.

Tel enfin grand Monarque, aux campagnes d'Yvry,
 Tel en mille autres lieux l'invincible Henry
 De la Ligue obstinée enfonçant les cohortes
 Te conquit de sa main le sceptre que tu portes.

Vous, ses premiers Sujets, qu'attache à son côté
 La splendeur de la race ou de la dignité,
 Vous dignes Commandants, vous dextres aguer-
 ries,
 Troupes aux champs de Mars dès le berceau nour-
 ries,

DE PIERRE CORNEILLE. 23

Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand Roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de Victoire,
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de Majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompt justice,
Secourir les blessés, consoler les mourans,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs?

Parlez, nouveaux François, qui venez décon-
noître

Quel est votre bonheur d'avoir changé de maître ;
Vous, qui ne voyiez plus vos Princes qu'en por-
trait,

Sujets en apparence, esclaves en effet,
Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuses ;
Ces fastueux dehors, ces grandeurs sourcilleuses ;
Ces Gouverneurs enfin envoyés de si loin,
Tous-puissans en parade, impuissans au besoin ;
Qui ne montrant jamais qu'un œil farouche & som-
bre

A peine vous jugeoient dignes de voir leur om-
bre ?

Nos Rois n'exigent point cet odieux respect,
Chacun peut chaque jour jouir de leur aspect,
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le salaire
Des services rendus, ou du zèle à leur plaisir,
Et l'amoureux attrait qui régne en leurs bontés
Leur gagne d'un coup d'œil toutes les volontés.

Pourriez-vous en avoir une plus sûre marque,
 Belges ? vous le voyez cet illustre Monarque
 A vos temples ouverts conduire ses vainqueurs,
 Pour y bénir le Ciel de vos propres bonheurs.
 Est-il environné de ces pompes cruelles
 Dont à Rome éclatoient les gloires nouvelles
 Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés,
 Des peuples soupirants & des Rois enchaînés ?
 Qu'elle admiroit l'amas des affreux brigandages
 D'où tiroient leurs grands noms les plus grands per-
 sonnages ,
 Et des fleuves domptés les simulacres vains
 Qui sous des flots de bronze adoroient ses Ro-
 mains ?
 Il n'y fait point porter les dépouilles des villes ,
 Comme ses Marius , ses Métels , ses Emiles ,
 Et ce reste insolent d'avidés conquérants ,
 Grands Héros dans ses murs , par tout ailleurs ty-
 rans .

Il entre avec éclat , mais votre populace
 Ne voit point sur son front de fast , ni de menace ;
 Il entre , mais d'un air qui ravit tous les cœurs ,
 En pere des vaincus , en maître des vainqueurs .
 Peuples , repentez-vous de votre résistance ,
 Il ramène en vos murs la joye & l'abondance ,
 Votre défaite en chasse un sort plus rigoureux
 Si vous aviez vaincu , vous seriez moins heureux .

On m'en croit , on l'aborde , on lui porte des
 plaintes ,
 Il écoute , il prononce , il fait des loix plus saintes ,
 Chacun

DE PIERRE CORNEILLE. 25

Chacun reste charmé d'un si facile accès,
Chacun des maux passés goûte le doux succès,
Jure avec l'Espagnol un éternel divorce,
Et porte avec amour un joug reçu par force.

C'est ainsi que la terre au retour du Printemps

Des graces du Soleil se défend quelque temps,
De ses premiers rayons refuit les avantages,
Et pour les repousser élève cent nuages :
Le Soleil plus puissant dissipe ces vapeurs,
S'empare de son sein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits; & la terre à leur vue
Se trouvant enrichie aussi-tôt que vaincue,
Ouvre à ce Conquérant jusques au fond du cœur,
Et pleine de ses dons adore son vainqueur.
Poursuis, grand Roi, poursuis, c'est par-là qu'on
s'affûre

Un respect immortel chez la race future :
C'est par-là que le Ciel prépare ton D A U P H I N
A remplir hautement son illustre destin :
Il y répond sans peine, & son jeune courage
Accuse incessamment la paresse de l'âge :
Toute son ame vole après tes étendards,
Brûle de partager ta gloire & tes hazards,
D'aller ainsi que toi de conquête en conquête.
Conservez, justes Cieux, & l'une & l'autre tête,

Modérez mieux l'ardeur d'un Roi si généreux,
Faites-le souvenir qu'il fait seul tous nos vœux,

Que tout notre destin s'attache à la personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler la couronne;
Et puisque ses périls nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrez point qui nous puisse acca-
bler.

R E G I E P I N I C I O N.

ILLUSTRES animæ, Divum genus, inclita bello
Nomina, Borbonidæ, grandi quos Gallia partu.
Victores populorum, & Regum exempla creavis:
Si nunc magnanimi decus immortale nepotis
Surgit in immensum, & vestris se laudibus aquat;
Non tamen invidiæ vobis locus: ille parentum
Quando refert factis, animisque, & robore dotes:
Vestraque, dum vincit, pars est quoque magna trium-
phi.

Belgicus hos animos, & inexsuperabile robur
Nequicquam infrendens sensit Leo: quique priores
Luserat ante minas, vestrisque interritus armis
Obluctari ultro gaudebat, & obvius ire;
Ille ducum seriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, & immensam Lodoici in pectore gentem:
Horret ad aspectum, nec jam ausus sistere contra;
Indociles iras & colla ferocia subdit.

Lætior hinc regni facies, hinc festa per urbes
Pompa, triumphales hinc templa per omnia cantus:
Et quanquam cum fama volat, cum maximus orbis
Solvitur in plausus, & plausibus accinit æther,
Nil præcone opus est: scelus est tamen alta silere
Victoris decora, indiētamque relinquere laudem.

*At neque Castalias mihi cura vocare sorores,
 Nec veteri fuerit praeordia pandere Phæbo.
 Tu mihi, tu Regum Rex optime, maxime Regum,
 Numen eris, Lodoice, mihi que in carmina sacrum
 Ardorem, & dignos captis ingentibus ignes
 Adjicies, magnus lucis pater; UNICUS UNI.
 Qui satis es mundo, NEC sis quoque PLURIBUS
 IMPAR.*

*JAM procul Hungaricos tutatus milite fines,
 Lunigeras acies Lodoicus & impia signa
 Fuderat, extremasque Asiae tremefecerat oras.
 Jam quoque & infestum Libycis prædonibus æquor
 Solverat, & priscis America incognita sacris,
 Fœderis immemores Anglos, opibusque feroces
 Et sociis Gallum meditantes pellere terris,
 Viderat ejectos laceris fluitare per undas
 Puppibus, qui casis insternere littora turmis.
 His super attonitum dolor anxius urit Iberum,
 Ingeniesque premunt curæ. Quippe ultima longè
 Terrarum, & Phæbo sub utroque jacentia cernens
 Regna metu trepidare, pari quoque corda moveri
 Sentit & ipse metu: quoties probrosa recursat
 Fractis innexa thoro, rigidaque injuria pacis,
 Junctaque crudeli Regum connubia pacto.*

Hunc adeo suspensum animi, rebusque timen-
tem

*Agnovit Lodoicus, & ardua mente volutans
 Consilia, invictis ut Conjugis ultor in armis
 Hammonios tractus Brabantinosque reposcat.
 Ne tamen, ut quondam, solito sibi callidus astu*

Consuleres, Mariemque dolo præverteret hostis,
 Objicit insuetas Hispanis artibus artes,
 Occultumque struis belli sub imagine bellum.
 Ergo viros ad signa vocat; concurritur, omnis
 Emicat impatiens & corripit arma juvenus.
 Ipse palatinas acies, prætoriaque inuer
 Vexilla, & lætulum sonitus, fremitusque tubarum,
 Sole sub ardenti, planisque in vallibus heros
 Informat refides animos, discisque docendo
 Durum opus, & ficto memorem certamine pascit.

Nunc jubet effusis actem decurrere campis,
 Nunc stare, aut junctis glomeratam incedere turmis;
 Nunc spatiis mixtos equites concordibus ire,
 Aut flexos sinuare orbes, gradibusve repressis
 Exultare solo, aut subitos obvertere vultus:
 Mox quoque direptis per prona per alta volare
 Ensis, aut certas tubulis explodere morces;
 Præcipitesque rapti, cursuque laceßere nimbos.
 Inde locum fossis munine, & cingere vallo
 Castrorum juvat in morem: juvat addere castris
 Excubias, vigilesque solo iradueere noctes,
 Aut duro tenues in cespite carpere somnos.

Mactis istis Lodoice animis, perge omine tanto
 Et tibi, & optatas Gallis portendere lauros.
 Nunc veteres pompas ludorum in prælia mutas,
 Et rigidum inducis læta in spectacula Martem:
 Mox quoque cum fines Morinos, & Nervia vero
 Mania Marte petes, fortemque urgebis Iberum,
 Sic bellum tibi ludas erit, facilesque sequetur,
 Quo tuleris te cumque, Comes victoria nutus.

Audiit ex alto Pyrenes vertice festas
 Ludentium strepitus, pompamque Hispania vidit :
 Defixisque oculis mirataq. tot horrida pilis
 Agmina, tot cristas, galeis fluviare comantes,
 Tot rutilis phaleras vestesque nitere lapillis,
 Tor-latos in equis, juvenes & Et luditur, inquit,
 Hæc sibi depositis Gallus facit otia curis.
 Luditur, at magnos parient hæc otia motus :
 Nec vanum, ludi pars magna, facere ludum ;
 Sæpe manu virtus quid Gallica possit & armis,
 Te Justus, Justique parens, ter maximus olim
 Henricus docuere : tamen liceat hætenus æqua
 Te non Marie parem clades non una probasset,
 Jamdudum instantem ponisti avertere casum
 Consilio melior. Lædoico felices uni
 Laus fuit, hæc servanda, & magnis debita fati,
 Consilioque manuque tuos connumerare fastus.

Nec mora, jam litui, jam raucæ tympana pulsu
 Insonuere : volas spe fervidus, æruæque Gallus
 Flandrica, & Hannoniæ ruit improvisus in arces,
 Jamque adeo ingenui fremere undique visa tumultu
 Belgica, jam patrii circum rugire leones,
 Arrestisque horrere jubis : simul alia fragore
 Misceri nemora, & mistos ululare cavernæ,
 Flandrigenumque procul Scaldis regnator aquarum
 In mare præcipites urgere fugacior undas.
 I modo, regales Hispania despice ludos.

Sic infidas ignes, & ineluctabile selum
 Si quando iratus mundi arbiter, humida rumpens
 Nubila, subjectas hominum molitur in arces :

*Ipse prius tremulis densa in caligine ludis
Fulguribus, volucrique potum circumvolat auro :
Mox rutilum per iter, rapidisque micantia flammis
Erumpit spatia, & magno ruit impete fulmen :
Vim tamen haud minuit splendor, nec inania jactas
Murmura : gens longe tremis omnis, & ardua fumans
Sylvarum, ac subito diffultant saxa fragore.*

*Talis ades, talem te percipit omne, timetque
Vulgus, & insueta fugiant formidine cives.
Passim solae arces, passim indefensa patescunt
Oppida : tuque adeo Bassae ingentibus olim,
Mœnia dum starent, repetita laboribus : & tu
Drues agro, divites pecorum Armentaria culta :
Tu quoque tu Carli de nomine dicta, novoque
Arx fabricata opere, & valido molimine structa :
Te quanquam aggeribus vallatam, & flumine circum
Defensam gemino, tela omnia & omnia contra
Fulmina Gallorum, nil fulminis indiga relive
Una nec aspecti Regis fortuna subegit.*

*Atque utinam hunc morem & vestra hæc exempla secuta
Cessissent reliquæ, nec justa in sceptris rebelles
Indignum hoc propria nomen sibi clade parassent.
At procul ejectos vallis Furnensibus hostes,
Et domita video fractos excedere Berga.
Tornacique arces, Musisque dicata Duaci
Mœnia, & antiquis Curtracum nobile bellis ;
Aldénarant, cultaque caput regionis Alostum
Borbonium everfis victorem admittere portis.
Insuper & victo captivum flumine Lisam,
Moerensemque Sabim nequicquam, injectaque Scaldæ*

*Vincula, perruptosque aditus, & intima fracto
Limite divisos per mille pericula Belgas.*

*Teque adeo denos vix expugnanda per annos,
Ilios ut quondam superum labor : acribus intus.
Facta viris pariter, largoque interrita cinctu
Insula: te decimus transmissam in Gallica vidit.
Iura dies, & plura ingens hic præstitit Heros.
Quam potuit junctis affingere fabula divi.*

*Hæc rerum series, nullique parata priorum
Gloria, nec seris aquanda nepotibus olim :
Indomitum Flandros genus, & firmissima claustris
Oppida, quæ nec opum vis magna, operumve, ducumve,
Nec proavi domuere, nec excita finibus omnis
Gallia adhuc, non mille rates, non mille carinae,
Franare imperiis, armisque metuque subacta
Præcipiti ad nutum sibi posse adjungere bello,
Herois labor ille fuit. Sed nec mihi cuncta
Fas canere, aut meritas procerum decurrere laudes,
Nec magnos modulis aquare jacentibus ausus.*

*Nam quid ego egregiam virtutem & digna Philippi.
Cæpta loquar? Quid prima inter discrimina, lucis
Contemptorem animum? Quid apertam in dona, paremque
Muneribusque armisque manum? tum si qua vocarent
Prælia, si qua sonum procul auribus ara dedissent,
Quam stare indocilis, quam se subducere tardis.
Callidus agminibus sociorum, avidusque negata.
Protinus effræno tentare pericula cursu?
Talis in effusas Brugensi limite turmas
Infestum per iter sese incomitatus agebat,
Victrici impatiens sibi tempora cingere lauro.*

*Cinxissetque adeo, tanta nisi cladis honorem,
Victoremque tibi tantum, Marcine, negassent
Et conjuratam properassent fata ruinam.
Quid memorem reliquos? pulchraque cupidine fama
Flagrantem assidue, & non inferiora sequentem
Enguineum, fervens & inexsaturabile pectus?
Ut belli exultans fremitu, rapidumque fatigans
Alipedem, mediis in cadibus, asperaue inter
Tela, necem stricto Belgasque lacefferet ense?
Ut fracta fugerent acies, dextrâque tonantem
Fulmineâ, procul arma super, lateque jacentium
Corporaue & calido spumantes sanguine cristas,
Bellicus immixtis impelleret ardor habenis,
Et patrem soboles invictum invicta referret?*

*Quid nunc ut paribus Longavillæ propago
Carolus incensus stimulis, & uiroque parentum
Sanguine, spent gestis, sensu præverterit annos,
Exequar? utique manu prostrato ex hoste trophæa
Vi raperet, rapisque viam sibi rumperet armis?*

*Sed neque tot procerum virtus insueta, ducumve
Sive senum labor & Martis constantior usus;
Seu juvenum Lodoici animis audacia certet.
Scilicet ex illo vigor omnibus, omnibus idem
Impetuo, nâ omnis simili succenditur igne
Miles, & in medias tanto ruit auspice mortes.*

*Nempe alii castris procul, armorumque tumultu
Secessu in placido, atque aulæ penetralibus aureis
Bella gerant reges: lentique ingloria ducant
Otia, pugnarum docti describere leges,
Et sedare suas alieno sanguine rixas.*

*Iuverit hoc alios. Tibi famam extendere factis,
 Exemplo refides urgere, offerre pruinis
 Ardorque caput, rigido sadare sub ære,
 Insomnes vigilare inter tentoria noctes,
 Aut vallum lustrare in equo: tum, sicubi portis
 Ingruit, aut subitis petitur conatibus hostis.
 Crebra licet cædes, licet undique plurima telis
 Affluat, & volucris mors grandine verberet aures;
 Impavidum volitare, animos accendere dictis.
 Mercarique tuas proprio discrimine lauros,*

*Hic tibi mos fuerit, Lodoice: his artibus omne
 Borbonidum genus; & generis caput, additus aris
 Bisque Arabum quondam domitor Lodoicus, & ingens
 Augusti titulo ac belli virtute Philippus
 Floruit. His oculis, hac vultu, hoc impete fertur
 Suetus in aduersas aciem deducere gentes,
 Oppida dum quatit Flandrorum, aut sanguine tinctus
 Illustres faceret Germana clade Borinas.*

*Vos mihi nunc Franci proceres, assuetaque Regi
 Peccora, vos opuni fortes ex ordine turma,
 Dicite, quis mentisensus fuit, aut quibus illum
 Spectastis victorem oculis: cum culmine ab alto
 Cederet immixtus turba, communibus omnes
 Vocibus affari, æque openum laudare laborem,
 Vulneraque & sævas dictis mulcere dolores,
 Officiis certare, alios & vincere laus.
 Vos modo felices tanto victore subacti
 Flandrigent, quibus ipsa minus victoria clade
 Profuerat, longumque ferent hac bella salutem.
 En erit, ut vestram postquam Bellona per urbes*

*Sævis , & patrio longum satiata cruore est ,
Curarum expertem liceat decurrere vitam ,
Es sperare aditus ; & principis ora tueri.*

*Non ita quos vobis peregrino è littore mittis
Hispanus dominos : non hanc sibi fingere mores
Ad speciem soliti , similesque capefcere ritus :
At secum assidue veterum decora alia parentum
Et grandes titulos magni versare sub umbra
Nominis : aut sese communi prodere luci
Sicubi conigerit , truculento incedere vultu ,
Cuncta supercilio suspendere , torva iactari ,
Et populo præbere sui spectacula gressus.*

*Sed rigor hic tandem , tumidique ferocia fastus.
Regis ad aspectum tenues vaneſcit in auras.
Hunc adeo effuso devicta per oppida plausu
Sæpe incedentem vidistis , & ordine longo
Ad sacra ducentem victrices templa catervas.
Non illum laurisq; gravem , Tyrioque superbum
Murice , purpurei compta cervice jugales
Quadrijugo in curru duxere , nec agmina pone
Captiva implexis visa hic evincta catenis
Horrendos interferrî reptare sonores.*

*Non siculos , captasque urbes , non diruta ferro
Mœnia , non victis mœrentia flumina ripis ,
Fusaque squalienti rerum simulachra metallo ;
At neque prædam oculis ingentem , auxique talenta ;
Spiculaque , & clypeos , ensesque , aggestaque signa ;
Et rigidis appensa ducum spolia aurea runcis ,
Ostentare labor. Veteres hæc pompa Metellos ,
Hæc Paulos deceat , Mariosve , & quovis inique*

Roma duces plausu celsa ad Capitolia duxit
 Prædatrix populorum : alio se more videndum ,
 Cultu alio gentis decuit præbere parentem.
 Ergo animos placido visus sibi subdere vultu ,
 Indignaque novos formidine solvere cives .
 Undique festino fremit omnis Belgica pubes .
 Murmure ; composito pars labra natantia risu ,
 Pars latos oculorum ignes , & utrimque fluentem
 Erecta cervice comam : pars ardua frontis .
 Miratur decora , & cultu sub simplice laudat .
 Regales habitus , majestatemque serenam .
 Cuncti animum flecti facilem plebisque patentem
 Questibus , & recta librantem singula lance ,
 Et memorant uliro , & tanto sibi vindice gaudent .

Sic ubi post longas hyemes , insanaque Cauri :
 Flamina , & excussis gelidis è nubibus imbres ,
 Sol nostrum radiis afflat propioribus orbem :
 Ipsa licet primo tellus animata calore
 Æstuet in nebulas , reduciq; obistere Phæbo ,
 Et lucem undanti tenet prohibere vapore :
 Sol tamen obstructas densa caligine nubes
 Discutit erumpens , & amica lumine vernas
 Undique spargit opes : donis tum victa recludit :
 Terra sinus , & amat quos ante refugerat ignes .
 Victoremque volens , vel dum superatur , adorat .

Perge age , sic victas , Regum fortissime , gentes .
 Adicere imperio , sic magnum in sæcula nomen .
 Mittere , sic teneram virtutis imagine prolem .
 Excolere , inque aliis crescentem accendere lauros .
 Ipse in cuncta puer jam nunc comes ire pericla ,

*Et propriis Belgas tibi subdere miles in armis
 Gestiret : pudor est , castris dum tota juvenus
 Emicat , imbellilentum nutricis in umbra
 Indecores ludos , Et inania ludere bella :
 Necdum æquas animis vires , annosque morantes
 Increpat. Ah quantus Martis quondam ibis in artes ;
 Quantus honos tibi , Galle , tibi quos Ibere labores ,
 Cum firmata parem genitori hunc fecerit ætas ,
 Gallicaque immensis implebis fata triumphis ?
 Vas superi prolemque patri , prolique parentem :
 Servare interea : neve hunc , dum jura tuetur ,
 Et plenus inondat lethi discrimina passu ,
 Invida fors nobis , aus bellicus auferat ardor :*

CAROLUS DE LA RUE, S. I.

TRADUCTIONS ET IMITATIONS *
de l'Épigramme Latine de Monsieur de
Montmor premier Maître des Requêtes
de l'Hôtel du Roi.

F *Ulmias attonitas Scâldis Lodoicus ad arces ,
Intrepidusque hostes terret ubique suos :
Dum tamen augustum caput objectare periclis
Non times , heu ! populos terret & ille suos.*

T R A D U C T I O N .

Sur l'Escaut étonné tu lances la tempête ,
Grand Prince , & fais trembler par-tout tes en-
nemis :

Mais quand tu ne crains pas d'y hazarder ta tête ,
Tu fais trembler aussi ceux que Dieu ta soumis

I M I T A T I O N .

TEs glorieux périls remplissent tes projets ,
Grand Roi , mais tu fais peur aux deux partis
ensemble ;

Et si devant tes pas toute l'Espagne tremble ,
Ces périls où tu cours font trembler tes Sujets.

A U T R E .

Ton courage , grand Roi , que la gloire accom-
pagne

Jette les deux partis dans un pareil effroi ;
Et si quand tu parois tu fais trembler l'Espagne ,
Les lieux où tu parois nous font trembler pour toi.

* Ces Vers furent imprimés en 1667. & en 1669. à la
suite du Poëme sur les Victoires du Roi.

A U T R E.

ET l'Espagne & les tiens, grand Prince, à te
voir faire,
De pareilles frayeurs te laissent accabler :
L'Espagne à ton aspect tremble à son ordinaire ;
Les tiens par tes périls apprennent à trembler.

A U R O I

Sur sa Conquête de la Franche-Comté. (*)

Quelle rapidité de conquête en conquête
En dépit des hyvers guide tes étendards ?
Et quel Dieu dans tes yeux tient cette foudre prête,
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes regards ?



A peine tu paroïs, qu'une Province entière
Rend hommage à tes Lys, & justice à tes droits,
Et ta course en neuf jours achève une carrière
Que l'on verroit coûter un siècle à d'autres Rois :



En vain pour t'applaudir ma Muse impatiente,
Attendant ton retour, prête l'oreille au bruit :
Ta vitesse l'accable, & sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

[*] Imprimés en 1669. à la suite du Poëme sur les Victoires du Roi de la seconde édition.

Mon génie étonné de ne pouvoir te suivre ,
 En perd haleine & force ; & mon zèle confus ,
 Bien qu'il t'ait consacré ce qui me reste à vivre ,
 S'épouvante , t'admire , & n'ose rien de plus.



Je rougis de me taire , & d'avoir tant à dire ;
 Mais c'est le seul parti que je puisse choisir :
 Grand Roi , pour me donner quelque loisir d'écrire ;
 Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir.

IDEM LATINE. (*)

Quis te per medias hyemes , Rex Maxime , turbo ?
 Quisve triumphandi præseius ardor agi ?
 Quis Deus in sacra fulmen tibi fronte ministrum ,
 Quis dedit ut nusu mœnia castra ruant ?
 Venisti , & Populos Provincia territa subdit ,
 Qui tua suspiciant Lilia , jura probent.
 Quodque alio absolvant vix integra sæcula Rege ,
 Hoc tibi ter terni dant potuisse dies.
 Ecce avida famam properans dum devorat aures ,
 Et querit reduci quæ tibi Musa canat :
 Præcipiti obruitur cursu victoris , & alta
 Spe licet arripiat plurima , plura videt.
 Impar tot rerum sub pondere deficit ipse
 Spiritus , & vires mole premense cadunt.
 Quisque tibi reliquos vates devoverat annos
 Hæret , & insueto cuncta pavore stupet.

[*] Ces Vers Latins sont de Corneille.

DE PIERRE CORNEILLE. 41

Turpe filere quidem, seges est ubi tanta loquendi,

Turpius indigno carmine tanta loqui.

Carmina quippe moram poscunt, vel parce tacenti,

Victor, vincendi vel tibi sume moras.

*Traduction des mêmes Vers François, par le
Pere de la RUE, Jesuite.*

R E G I

PRO DOMITIS SEQUANIS.

Quis te, facta novis cumulantem ingentia factis,

Per medias hyemes belli rapit ardor? & alta

Fulmina quis. fronti Deus indidit, omnia solo

Protinus ut nuda dent moenia sponse ruinam?

Venisti, & positis circum undique Sequanus armis.

Jura colit supplex, & Lilia pronus adorat:

Longaque septenis superas emensa diebus,

Quae spatia haud alius per saecula compleat Heros.

Nequitquam sonitus & primæ murmura famæ

Musa bibit, grandæque avidâ spe præcepit musus,

In laudes arrecta tuas: sed enim impete rerum

Obruitur, tantisque stupet spem cedere factis.

Ipse addò immensis animus progressibus impar

Nititur incassum, & cursu defessus anhelat.

Ac reliquos quamvis tibi dudum adduxerit annos,

Hæret inexplerum admirans, nullusque stupori

Est modus: & pudor est decora inter tanta silere,

Et laudare timor. Tu variis maxime Regum,

Debita ne spatium quondam in præconia desit,

Longius in sales spatium tibi sume triumphos.

Traduction des mêmes Vers François , par
S A N T E U I L.

LUDOVICO MAGNO AD SEQUANOS RAPIDO VICTORI.

Quò te bellandi rapit impetus? obruis hostes
Contemnens duras hyemes, cumulasque triumphos.
Dic quibus auspiciis? quò fulmine? dic quibus armis,
Quisve Deus pugnat tecum, & comitatur euntem?
Te spectante cadunt, vel solo exterrita nutu
Menta, teque probant Dominum, & tua jura cadendo.
Septimà lux palmam afferuit, quam vindice ferro
Non alii obtineant etiam per sæcula Reges.
Jam dudum in plausus mea Musa erumpere gestit,
Te reducem expectans, avidas frustra arrigit aures;
Præcipiti cursu ante volas, falsisque parantem
Dicere multa, animum longè superantibus actis:
Nec jam te capit illa, mis & laudibus impar
Insolitum miratur, & obstupescit recusat
Arduum opus, vatemque negato carmine fraudat.
Quid faciam? pudor est decora inter tanta silere,
Sed laudare labor: nostro succurre labori,
Maxime Rex, mihi quò liceat in a scribere facta,
Da spatium vati, cursusque morare secundos.



IN JUNCTIONEM UTRIUSQUE MARIS,
EPIGRAPHE.

Auctore J. PARISOT, in Senatu Tolosano causarum Patrono. *

NE daret optanti dudum oscula grata Garumna
Mitis Atax, & aquis per mutua jura refusis
Exuvias utriusque Maris concluderet uno
Flumine, & Hesperium pelagus misceret Eoo,
Obstabat Natura, suis obnoxia semper
Legibus, æternos non ausa revellere fines:
Sed divum Lodoicus amor, dispendia longi
Circuitus, victrice manu, jussuque potenti
Amparum, obsequitur supplex natura, superbo
Decrescunt montes, utroque incilia replet
Unda sequax, refluxoque aperit commercium cursu.
Sic præstant elementa fidem, promptoque futurum
Obsequio agnoscant terræque marisque potentem.

SUR LE CANAL DU LANGUEDOC
Pour la jonction des deux Mers.

IMITATION.

LA Garonne & l'Atax dans leurs grottes profondes

Soupiroient de tout tems pour voir unir leurs ondes,

(*) A la suite de la seconde édition du Poème sur les Victoires du Roi, qui avoit paru pour la première fois en 1667.

Et faire ainsi couler par un heureux panchant
 Les trésors de l'Aurore aux rives du Couchant :
 Mais à des vœux si doux , à des flammes si belles ;
 La nature attachée à ses loix éternelles ,
 Pour obstacle invincible opposoit fièrement
 Des Monts & des Rochers l'affreux enchaînement.
 France , ton grand Roi parle , & ces Rochers se fen-
 dent ,
 La Terre ouvre son sein , les plus hauts Monts desc-
 cendent ;
 Tout cède , & l'eau qui suit les passages ouverts ,
 Le fait voir tout-puissant sur la Terre & les Mers.

TRADUCTION DES VERS
 de Corneille, par le Pere CLERIC Jésuite.

DUdm mitis Atax antrisq̃ue Garumna profundis
 Ardebant thalamo lymphas sociare jugali ;
 Scilicet ut junctis tandem feliciter undis
 Littus ad occidentum gazæ veherentur Eoæ :
 Talibus at votis ac talibus ignibus obstant
 Æternamque sequens legent , Natura superbia
 Fluctibus objecit magnos longa ordine montes ,
 Immensoſque optriſcopulos , rupeſque cavendas .
 Gallia ! vix juſſit Lodoix , & Saxa dehiscunt ,
 Terra ſinus aperit , procumbunt vertice montes ,
 Cedunt cuncta , ſubit deſoſſos unda canales ,
 Terrarumque ſimul monſtrat mariumque potentem .

SUR LE DÉPART DU ROI
pour la Hollande. *

MON Nom par la Victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la Paix un Lion endormi;
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs,
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre Pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hauffer la parole.

REX ITER MEDITANS.

Sic captis favet usque meis Victoria, ut hostes
Me quoque pace datâ timeant, credantque Leonem,
Qui maiè sopitos premit alto corde furores,
Ancipiti dudum meditans bella horrida somno,
Nec tam blanda Venus mediâ dominatur in Aulâ,
Quin Marti tantùm annuerim, mox pallent orbis.

* Ces Vers François se trouvent dans la Scène I. Acte II. de la Tragédie de Tite & Berenice. Il y a apparence que Corneille en les mettant dans la bouche de Tite, fit allusion au départ du Roi pour la Hollande. La traduction Latine est de M. Santeuil. Ils ont été critiqués, pag. 16. & suiv. d'une Comédie en Prose intitulée : Tite & Titus, ou Critique sur les Berenices, imprimée en 1673. à Utrecht, chez Jean Ribbys, in-12.

VERS PRÉSENTÉS AU ROI
à son Retour de la Guerre d'Hol-
lande, le 2. Août 1672.

R E G I

Pro restitutâ apud Batavos Catholicâ Fide. *

Quid mirum rapido tibi si Victoria cursu
Tot Populos subdit facilis, tot moenia pandit ?
Vix sua cuique dies Urbi, nec pluribus horis
Castra locas, quam iusta vides tibi crescere Regna.
Nempè Deus, Deus ille, sui de culmine Caeli
Quem trahis in partes, cui sub te militat omnis
In Batavos effusa Phalanx, Deus ille, tremendum
Ponere cui properas communi ex hoste trophæum,
Ipse tibi frangitque obices, arcetque pericla
Fidus, & æterna tecum mercede paciscens,
Prævia pro reduce appendit miracula cultu.

Jamque fidem excedunt, jam lassis viribus impar
Sub te fama gemit, rerumque interrita custos
Te paver historia, it tantorum conscius ordo
Factorum, ac merito eventu spem votaue vincit.

Perge modò, & pulsum Victor redde omnibus aris
Victis redde Deum, fac regnet & ipse, tibi que
Quantum exempla præire dedis, tantum & sua cunctas
Et belli & pacis præeat tibi gloria curas.

* Ces Vers Latins sont de Corneille Ils furent imprimés
la même année, in-12. en feuille volante.

DE PIERRE CORNEILLE. 47

*Interea totus dum te unum suspicit orbis ,
Dum Musæ fortemque animum, mentemque profundam,
Toi regnandi artes certatim ad sidera tollent ,
Fas mihi fas tacuisse semel , Rex magne , Deique
Nil nisi in invicto mirari Principe donum.*

A U R O I

SUR LE RETABLISSEMENT
de la Foi Catholique en ses Conquêtes de
Hollande.

TEs Victoires, grand Roi, si pleines & si promptes,
N'ont rien qui me surprenne en leur rapide cours ;
Ni tout ce vaste effroi des Peuples que tu domptes,
Qui t'ouvre plus de murs que tu n'y perds de jours,



C'est l'effet , c'est le prix des soins dont tu travailles

A ranimer la foi qui s'y laisse étouffer :
Tu mets de leur parti le Maître des batailles ;
Et dès qu'ils ont vaincu , tu les fais triompher.



Tu prends ses intérêts , il brise tous obstacles ;
Tu rétablis son culte , il se fait ton appui ;
Sur ton zèle intrépide il répand ses miracles ;
Et prête son secours à qui combat pour lui.

Ils font de jour en jour nouvelle peine à croire ,
 Ils vont de marche en marche au-delà des projets ,
 Laissent la Renommée , épouvantent l'Histoire ,
 Préviennent l'espérance , & passent les souhaits.



Poursuis , digne Monarque , & rends-lui tous ses
 Temples ,
 Fais lui d'heureux Sujets de ceux qu'il t'a soumis ;
 Et comme il met ta gloire au-dessus des exemples ,
 Mets la sienne au-dessus de tous ses ennemis.



Mille autres à l'envi peindront ce grand courage ,
 Ce grand art de régner qui te suit en tout lieu ,
 Je leur en laisse entre eux disputer l'avantage ,
 Et ne veux qu'admirer en toi le don de Dieu.

LES VICTOIRES
DU ROI

SUR LES ETATS DE HOLLANDE

EN L'ANNEE M. DC. LXXII. *

Par PIERRE CORNEILLE.

Lès douceurs de la Paix, & la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la
France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses
Rois;
Ce courroux sûr de vaincre, & vainqueur tant de
fois.
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lor-
raine,
L'Espagne & sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de Nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile & si prompte victoire
Pour le Victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls, & du pénible honneur,
Il ne sçauroit goûter ce rapide bonheur:

* Ces Vers furent imprimés à Paris, chez de Luyne & Benard, avec le Latin du Pere de la Rue, en 1672, in-8°.

Il ne sçauroit tenir pour illustres conquêtes
 Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes,
 Des Forts avant l'attaque entre ses mains remis,
 Ni des Peuples tremblans, pour justes Ennemis.
 Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
 Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en ba-
 lance,

Les triomphes sanglants & long-temps disputés,
 Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés.
 Sa gloire inconsolable après ces hauts exemples,
 Brûle d'en faire voir d'égaux, ou de plus am-
 ples ;

Et jalouse du sang versé par ses Guerriers
 Se reproche le peu que coûtent ses Lauriers.

Pardonne, grand Monarque, à ton destin pro-
 pice,

Il va de ses faveurs corriger l'injustice ;
 Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
 Puissant, opiniâtre, & tel que tu le veux.
 Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la Ter-
 re,

Au Levant, au Couchant elle a porté la guerre :
 L'une & l'autre Java, la Chine, & le Japon
 Frémissent à sa vûe, & tremblent à son Nom.
 C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
 Qui te doit ce qu'il est, & hautement te brave ;
 Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
 Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la Loi.

Ne le regarde point dans sa basse origine,
 Confiné par mépris aux bords de la Marine :

DE PIERRE CORNEILLE. 34

S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poissons,
S'il n'y connut le fer que par ses hameçons ;
Sa fierté maintenant au-dessus de la rouë
Méconnoît ses Ayeux qui rampoient dans la bouë.
C'est un Peuple ennobli par cent fameux exploits ;
Qui ne veut adorer , ni vivre qu'à son choix ;
Un Peuple qui ne souffre Autels ni Diadèmes ,
Qui veut borner les Rois , & les régler eux-mêmes :

Un Peuple enflé d'orgueil & gorgé de butin ,
Que son bras a rendu maître de son destin ;
Pirate universel , & pour gloire nouvelle ,
Affocié d'Espagne , & non plus son Rebelle.

Sur ce digne ennemi venge le Ciel , & toi ;
Venge l'honneur du Sceptre & les droits de la Foi.
Tant d'illustres fureurs , tant d'attentats célèbres
L'ont fait assez gémir chez lui dans les ténèbres ;
Romps les fers qu'elle y traîne , & rends-lui le plein
jour ,

Régne , & fais y régner le vrai culte à son tour.

Ce grand Prince m'écoute , & son ardeur guerrière
Le jette avidement dans cette aspre carrière ;
La juge avantageuse à montrer ce qu'il est ,
Et plus la course est rude , & plus elle lui plaît.
Il s'oppose déjà des troupes formidables ,
Des Ostendes , trois ans à tout autre imprénables ,
Des Fleuves teints de sang , des champs semés de
corps ,

Cent périls éclatans , & mille affreuses morts.

52 OEUVRES DIVERSES

Car enfin , d'un tel Peuple , à lui rendre justice ,
 Après une si longue & si dure Milice ;
 Après un siècle entier perdu pour le dompter ,
 Quelle plus foible image ose se présenter ?
 Des orageux reflux d'une Mer écumeuse ;
 Des trois canaux du Rhin , de l'Isel , de la Meuse ;
 De ce climat jadis si fatal aux Romains ,
 Et qui défie encor tous les efforts humains :
 De ces flots suspendus , où l'Art soutient des rives
 Pour noyer les vainqueurs dans les plaines capti-
 ves ;
 De cent bouches par-tout si prêtes à tonner ,
 Qui peut se former l'ombre , & ne pas s'étonner ?
 Si ce Peuple au secours attire l'Allemagne ,
 S'il joint le Mein au Tage , & l'Empire à l'Espagne ;
 S'il fait au Dannemarck craindre pour ses deux
 Mers ;
 Si contre nous enfin , il ligue l'Univers ,
 Que fera-t-il ? Mon Roi n'en conçoit point d'alar-
 mes ,
 Plus l'orage grossit , plus il y voit de charmes :
 Son ardeur s'en redouble au lieu de s'arrêter ,
 Il veut tout reconnoître , & tout exécuter ,
 Et présentant le front à toute la tempête ,
 Agir également du bras & de la tête.
 La même ardeur de gloire emporte ses Sujets ;
 Chacun veut avoir part à ses nobles projets ;
 Chacun s'arme , & la France en guerriers si fécon-
 de ,
 Jamais sous ses Drapeaux ne rangea tant de monde.

DE PIERRE CORNEILLE. 53

L'Anglois couvre pour nous la Mer de cent Vaisseaux ,

Cologne après Munster nous prête ses Vassaux ;
Ces Prélats , pour marcher contre des Sacriléges ,
De leur sacré repos quittent les privilèges ;
Et pour les intérêts d'un Dieu leur Souverain ,
Se joignent à nos Lys , le tonnerre à la main.

Cependant la Hollande entend la Renommée
Publier notre marche , & vanter notre Armée.
Le Nautonnier brutal , & l'Artisan sans cœur
Déjà de sa défaite osent se faire honneur :
Cette ame du Parti , cet Amsterdam , qu'on nomme

Le Magasin du Monde , & l'émule de Rome ,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal ,
S' imagine à sa porte un second Annibal ; ..
S'y figure un Pyrrhus , un Jugurthe , un Persée ;
Et sur ces Rois vaincus promenant sa pensée ,
S'applique tous ces temps , où les moindres Bourgeois ,

Dans Rome avec mépris regardoient tous les Rois :
Comme si son trafic & des armes vénales ,
Lui pouvoient faire un cœur & des forces égales.

Voyons , il en est temps , fameux Républicains ,
Nouveaux enfans de Mars , rivaux des vieux Romains ,

Tyrans de tant de Mers , voyons de quelle audace
Vous détachés du toit l'armet & la cuirasse ,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés ,
Que du sang Espagnol vos peres ont souillés.

Juste Ciel ! me trompai-je , ou si déjà la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonner-
re ?

C'est de presse Vesel , tandis qu'avec mon Roi
Le généreux PHILIPPE assiège & bat Orsoi :
Ce Monarque avec lui devant Rhimbergue tonne ,
Et TURENNE promet Buric à sa Couronne.
Quatre sièges ensemble , où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars ;
Où tout défend l'abord , (qui l'auroit osé croire !)
Mon Prince ne s'en fait qu'une seule Victoire..
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler ,
Et les divise exprès pour faire moins trembler :
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage ,
Pour faire plus d'éclat il prend moins d'avantage ;
Et n'envoyant par-tout que des partis égaux
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts..

Que te sert , ô grand Roi , cette noble contrainte ?
Partager tes Drapeaux , c'est partager la crainte ;
L'épandre en plus de lieux , & faire sous tes Loix
Tomber plus de remparts & de Peuple à la fois..
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre ,
Ta fortune par-tout sçait l'art de te rejoindre :
L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout ,
Tu ne bats qu'une Place , & tes soins vont par-tout ;
Par-tout on croit te voir , par-tout on t'appréhende ,
Et tes ordres font tout , quelque Chef qui com-
mande.

Ainsi tes Pavillons à peine sont plantés ,
A peine vers les murs tes canons sont pointés ,

DE PIERRE CORNEILLE. 55

Quel'Habitant s'effraye, & le Soldat s'étonne ;
Un bastion le couvre, & le cœur l'abandonne ;
Et le front menaçant de tant de boulevarts ,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts ;
Tant de foudres d'airain , tant de masses de pierre ,
Tant de munitions & de bouche & de guerre ,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas ,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas .
L'épouvante domine , & la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience ;
Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés ,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés .

Misérables ! quels lieux cacheront vos misères ,
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos Pères ,
Qui morts pour la Patrie & pour la liberté ,
Feront un long reproche à votre lâcheté ?
Cette noble valeur autrefois si connue ,
Cette digne fierté , qu'est-elle devenue ?
Quand sur Terre & sur Mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés ;
Quand vos braves Nassaus , quand Guillaume &
Maurice ,

Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice ;
Quand du Sceptre Danois vous paroissiez l'appui ;
N'aviez-vous que les cœurs , que les bras d'aujourd'hui ?

Mais n'en réveillons point la mémoire importune ;
Vous n'êtes pas les seuls , l'habitude est commune ,
Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur Roi .

Il en rougit pour vous , & lui-même il a honte
 D'accepter des Sujets que le seul effroi dompte ;
 Et vainqueur malgré lui sans avoir combattu ,
 Il se plaint du bonheur qui prévient sa vertu.

Peuples l'abattement que vous faites connoître
 Ne fait pas bien sa Cour à votre nouveau Maître ,
 Il veut des ennemis , & non pas des fuyards
 Que faïsit l'épouvante à nos premiers regards :
 Il aime qu'on lui fasse acheter la Victoire ,
 La disputer si mal c'est envier sa gloire ;
 Et ce tas de captifs , cet amas de Drapeaux ,
 Ne font qu'embarraffer ses projets les plus beaux.
 Console-t'en , mon Prince , s'il s'ouvre une autre-
 voie

A te combler de gloire aussi-bien que de joie ;
 Si ce Peuple à l'effroi se laisse trop dompter ,
 Ses Fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
 Ils ont fait aux Romains assez de résistance
 Pour en espérer une en faveur de ta France ;
 Et ces bords où jamais l'Aigle ne fit la Loi ,
 S'oseront quelque temps défendre contre toi.
 A ce nouveau projet le Monarque s'enflamme ,
 Il l'examine , tâte , & résout en son ame ;
 Et tout impatient d'en recueillir le fruit ,
 Il part dans le silence & l'ombre de la nuit.
 Des Guerriers qu'il choisit l'Escadron intrépide ,
 Glorieux d'un tel choix & ravi d'un tel guide ,
 Marche incertain des lieux où l'on veut son em-
 ploi ,
 Mais assuré de vaincre où l'emploira son Roi.

DE PIERRE CORNEILLE. 57.

Le jour à peine luit que le Rhin se rencontre ;
Tholus frappe les yeux , le Fort de Skeink se montre :

On s'apprête au passage , on dresse les pontons ,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerrière
Prend les devants sur elle , & passe la première :
Le tumulte à la suite & la confusion
Entraînent le désordre & la division.
La discorde effarée à ces Monstres préside ;
S'empare au Fort de Skeink des cœurs qu'elle in-
timide ;

Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des François , & le courroux des Cieux ;
Leur étale des fers & la mort préparée ,
Et des Autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper ,
Que le Fleuve alarmé ne sçait où s'échapper :
Sur le point de se fendre , il se retient , & doute
Ou du Rhin ; ou du Vhal , s'il doit prendre la
route.

Les tremblemens de l'Isle ouvrant jusqu'aux En-
fers ;

(Ecoute , Renommée , & repete mes Vers)

Le grand nom de Louïs & son illustre vie
Aux champs Elysiens font descendre l'envie ,
Qui pénètre à tel point les Manes des Héros ;
Que pour s'en éclaircir ils quittent leur repos :
On voit errer par-tout ces ombres redoutables :
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables :

8 OEUVRES DIVERSES

Drusus marche à leur tête , & se poste au fossé -

Que pour joindre l'Issel au Rhin il a tracé :

Varus le suit tout pâle , & semble dans ces Plai-
nes

Chercher le reste affreux des Légions Romaines :

Son vengeur après lui , le grand Germanicus ,

Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas
vaincus :

Le fameux Jean d'Autriche , & le cruel Tolède ,

Sous qui des maux si grands crurent par leur reme-
de ; :

L'invincible Farnèse , & les vaillants Nassaus ,

Fiers d'avoir tant livré , tant soutenu d'assauts ,

Reprennent tous leur part au jour qui nous éclai-
re ,

Pour voir faire à mon Roi , ce qu'eux tous n'ont
pû faire ; :

Eux-mêmes s'en convaincre , & d'un regard jaloux

Admirer un Héros qui les efface tous.

Il range cependant ses Troupes au rivage ,

Mesure de ses yeux Tholus & le passage ; :

Et voit de ces Héros Ibères & Romains ,

Voltiger tout autour les simulachres vains.

Cette vûe en son sein jette une ardeur nouvelle ,

D'emporter une gloire & si haute & si belle ,

Que devant ces témoins à le voir empressés ,

Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés.

Nous n'avons plus , dit-il , affaire à ces Bataves ,

De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'es-
claves : :

Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,

C'est Rome, & les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencez, abandonnez l'ouvrage;
François, ce n'est qu'un Fleuve, il faut passer à nage.
Et laisser en dépit des fureurs de son cours
Aux autres Nations un si tardif secours.
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie,

Allez, & faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le Ciel en vos mains a remis.

C'étoit assez en dire à de si grands courages,
Des barques & des ponts on haït les avantages,
On demande, on s'efforce à passer des premiers,
GRAMONT ouvre le Fleuve à ces bouillants
guerriers:

VENDOSME, d'un grand Roi race toute héroïque,
VIVONNE, la terreur des galères d'Afrique,
BRIOLE, CHAVIGNY, NOGENT, &
NANTOUILLET,

Sous divers Ascendants montrent même souhait.

DE TERMES, & COASLIN, & SOUBISE,
& LA SALLE,

Et DE SAULX, & REVEL, ont une ardeur
égale,

Et GUITRY que la Parque attend sur l'autre
bord;

SALLART & BERINGHEN font un pareil
effort.

Je n'acheverois point, si je voulois ne taire
 Ni pas un Commandant, ni pas un Volontaire.
 L'Histoire en prendra soin, & sa fidélité
 Les consacrera mieux à l'immortalité.
 De la Maison du Roi l'Escadre ambitieuse
 Fend après tant de Chefs la vague impétueuse,
 Suit l'exemple avec joie, & peut-être, grand Roi,
 Avois-je là quelqu'un qui te servoît pour moi,
 Tu le sçais, il suffit. Ces Guerriers intrépides,
 Percent des flots grondants les montagnes liquides;
 La tourmente & les vents font horreur aux cour-
 fiers,

Mais cette hõrreur en vain résistẽ aux Cãvaliẽrs;
 Chacun pousse le sien au travers de l'orage,
 Le péril redoublẽ redouble le courage;
 Le guẽ manque, & leurs pieds semblent à pas perdus
 Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus.
 Ils battent l'eau de rage, & malgré la tempête
 Qui bondit sur leur croupe, & mugit sur leur tête,
 L'impérieux-ẽclat de leurs hennissemens
 Veut imposer silence à ses mugissemens.
 Le guẽ renaît sous eux. A leurs crins qu'ils secouẽnt
 Des restes du péril on diroit qu'ils se jouẽnt;
 Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
 Victorieux des flots n'a plus qu'un ennemi.

Tout à coup il se montre, & de ses embuscades
 Il fait pleuvoir sur eux cent & cent mousquetades:
 Le plomb vole, l'air siffle, & les plus avancẽs
 Chancellent sous les coups dont ils sent traver-
 sẽs.

DE PIERRE CORNEILLE. 61

NOGENT qui flotte encor dans les gouffres de l'onde
En reçoit dans la tête une atteinte profonde ;
Il tombe , l'onde achève , & l'éloignant du bord
S'accorde avec le feu pour cette double mort.

Que vois-je ? Les chevaux que leur sang effarou-
che ;
Bouleversent leur charge , & n'ont ni frein , ni bou-
che ,

Et le Fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres & d'eux pêle-mêle engloutis :
Le mourant qui se noye à son voisin s'attache ,
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu ! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des François.

Rien n'étonne , on fait alte , & toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de
remise ;

Attendant qu'on les joigne , & qu'un Gros qui les
suit -

Enfle leur bataillon que l'osil du Roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage ,
Fond sur ces faux vaillants , leur fait perdre coura-
ge ,

Les pousse , perce , écarte , & maître de leur bord
Leur porte à coups pressés l'épouvante & la mort.

Tel est sur tes François l'effet de ta présence ,
Grand Monarque , tels sont les fruits de ta pru-
dence ,

Qui par des feints combats prit soin de les former
Aront ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.

62 OEUVRES DIVERSES

Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire ;
Et l'espoir d'un grand nom , ni celui du salaire ,
Ne font point cette ardeur qui régné en leurs esprits ;

Tu les vois , c'est leur joie , & leur gloire , & leur prix.

Tandis que l'Escadron fier de cette dérouté
Mêle au sang Hollandois les eaux dont il dégouté ,

De honte & de dépit les Manes disparus
De ces bords asservis qu'en vain ils ont courus ,
Y laissent à mon Roi pour éternel trophée
Leurs noms ensevelis & leur gloire étouffée.

Mais qu'entens-je , & d'où part cette grêle de coups ?

Généreuse Noblesse , où vous emportez-vous ?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée ;
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embûche est dressée à votre emportement :
A peine y ferez-vous cinquante contre mille :
Le vent s'est abattu , le Rhin s'est fait docile ;
Mille autres vont passer & vous suivre à l'envi :
Mais je donne un avis que je vois mal suivi.

GUITRY tombe par terre ; O Ciel , quel coup de foudre !

Je te vois , LONGUEVILLE , étendu sur la poudre ,

Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom & le sang des Dunois ;

DE PIERRE CORNEILLE. 62

Et ces dignes Ayeux qui te voyoient les suivre

Perdēt & la douceur & l'espoir de revivre.

CONDE' va te venger, CONDE' dont les regards :

Portent toute Norlinghe, & Lens aux champs de Mars ;

Il ranime, il soutient cette ardente Noblesse

Que trop de cœur épuisé ou de force, ou d'adresse :

Et son juste courroux par de sanglants effets.

Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.

L'ennemi qui recule & ne bat qu'en retraite

Remet au plomb volant à venger sa défaite :

On l'enfonce. Arrêtez, Héros, où courez-vous ?

Hazarder votre sang c'est les exposer tous ;

C'est hazarder ENG UI EN votre unique espérance ;

ENG UI EN, qui sur vos pas à pas égaux s'avance :

Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect ;

Mais le plomb n'a point d'yeux & vole sans respect :

Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,

Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate ;

Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers ;

Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'Univers.

Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde,

D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde :

Les plus heureux climats en vont être jaloux ;

Et quoi que vous perdiez ; nous perdons plus que vous.

64. OEUVRES DIVERSES

La Hollande applaudit à ce coup téméraire ;
Le François indigné redouble sa colere ;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit ;
Arnheim qui l'ose attendre , en deux jours est réduit ;

Et ce Fort merveilleux sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie ,
Qui de tous ses vaillants onze mois fut l'écueil ,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.

Que peut Orange ici pour essais de ses armes ,
Que dérober sa gloire aux communes allarmes ,
Se séparer d'un Peuple indigne d'être à lui ,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui ?

La rive de l'Issel si bien fortifiée ,
Par ce juste mépris à nos mains confiée ,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchemens & de ses Déserteurs.

Issel trop redouté , qu'ont servi tes menaces ?
L'ombre de nos Drapeaux semble charmer tes Places :

Loin d'y craindre le joug on s'en fait un plaisir ,
Et sur tes bords tremblans nous n'avons qu'à choisir.

Ces Troupes qu'un beau zèle à nos destins allie
Font dans l'Ouver-Issel régner la Westphalie ;
Et Grolle , Swol , Kempen montrent à Déventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.

L'où il s porte à Doësbourg sa Majesté suprême ,
Et fait battre Zutphen par un autre lui-même :

DE PIERRE CORNEILLE. 65.

L'un ouvre , l'autre traite , & soudain s'en dedit :
De ce manque de foi P H I L I P P E le punit ,
Jette ses murs par terre , & le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces Colosses de chair robustes & pesants
Admirent tant de cœur en de si jeunes ans :
D'un Héros dont jamais ils n'ont vû le visage
En cet illustre Frère ils pensent voir l'image ;
L'adorent en sa place , & recevant sa loi
Reconnoissent en lui le sang d'un si grand Roi.

Ainsi lorsque le Rhin-maître de tant de Villes ,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles ,
Enflé des eaux de source & des eaux de tribut ,
Approche de la Mer que sa course a pour but ;
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde ,
dé ,

Il prête au Vhal , son frère , une part de son onde :
Le Vhal qui porte ailleurs cet éclat emprunté
En soutient à grand bruit toute la majesté ;
Avec pareil orgueil précipite sa course ,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même source ;
ce ;

Qu'il a part aux grandeurs de son être divin ,
Et sous un autre nom fait adorer le Rhin.

Qu'il m'est honteux , grand Roi , de ne pouvoir
te suivre

Dans Nimégue qu'on rend , dans Uirecht qu'on te
livre ;

Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la Foi
Sortir de ses cachots , triompher avec toi ;

66 OEUVRES DIVERSES

Et de ses droits sacrés par ton bras reffaisie
Chez tes nouveaux Sujets détrôner l'hérésie !
La Victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul confterne aux lieux où tu n'es pas :
Amsterdam & la Haye en redoutent l'insulte,
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est toute en tumulte :
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le Peuple aux plus injustes morts,
Les meilleurs Citoyens aux mutins sont en butte,
L'ambition ordonne, & la rage exécute :
Et qui n'ose souscrire à leurs sanglants Arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts.
Sous ce cruel prétexte on pille, on assassine,
Chaque Ville travaille à sa propre ruine ;
Chacun veut d'autres Chefs pour calmer ses ter-
reurs.

Laisse-les, grand Vainqueur, punir à leurs fureurs,
Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un Peuple qui ne vaut ni tes soins, ni ta haine,
Et tandis qu'on s'acharne à s'entredéchirer,
Pour quelque mois ou deux laisse-moi respirer.



LUDOVICO MAGNO

POST EXPEDITIONEM

BATAVICAM

EPINICION.

Auctore CAROLO RUXO, Societatis Jesu.

Pacificus labor, & longæ comes aurea pacis
 Copia, victrices LODOICI mulserat iras :
 Millè triumphalia suadebant otia gentes ;
 Et Lothani, & Bèlga, & frustra cunctator Iberus.
 Non tamen illa, licet geminum celebrata per orbem,
 Laudis inexpletum satiabat gloria pectus.
 Jamque adeo facilis vilescunt pramia belli :
 Victoremque piget, quod Martem prævenit hostis.
 Obsequio ; quod præcipites in vincula turma,
 Totque suis ultro veniant cum civibus urbes,
 Tam si quando animo priscae virtutis imago
 Incidit, & veterum pervolvens acta parentum.
 Quasitas per multa videt discrimina lauros,
 Errantemque diu media inter pralia Martem ;
 Uritur exemplis tacite, heroumque periclis
 Invidet, & partos secum fastidit honores.
 Ergo age, tam lætis ultra ne irascere fatis :
 En fortuna tibi, quantum appetis, annuit hostem.

68 OEUVRES DIVERSES

Ille peretrato jam formidabilis orbi
 Contemptor superum Batavus, quem Seres, & Indi,
 Extremique hominum Japonæ, quem divæ adorant
 Africa, cui rutilas America expendit arenas,
 Cujus & ipse jugum placido subit aquore Nereus;
 Ille tibi probris jamdudum infestus & armis
 Imminet, ille Dei dono tibi debitus hostis.
 Nec te humiles ortus, generisque infamia primi
 Avocet incepto, fuerint huc rustica cura
 Quondam opera, & dura piscosis amnibus artes;
 Atque modo, & rigidos intendant undique fascēs
 Imperium in magnum terra grassatur & undis,
 Nec jam novit avos; audax & ludere regum
 In capita, & belli pacisque imponere leges;
 Hispano socius, nec tantum impune rebellis.
 Exorere o tandem speretis pro regibus ultor,
 Rumpere moras, LODOICE. Vides, ut pulsa tot
 annos

Religio, trepidisque fides male tuta latebris,
 Regatē implorant solvenda in vincula dextram.
 Nulla mora in MAGNO: placet hic, quia du-
 rior, hostis.

Jamque sibi immensas acies, jamque horrida centum
 Prælia; difficilesque aditus, lægæque rubentes
 Cade viram fluvios, & inhospita littora fingit;
 Scilicet; exultatque fremens. Nam quid sibi quisquam,
 Et studia expendens, & opes, & robora gentis,
 Informetque animo levius, speretue futuram?
 Quis vaga tergemini non horreat ostia Rhæni,
 Aquoredsque Mosæ fremitus, Vahālimque sonantem;

DE PIERRE CORNEILLE. 69

*Nomina tot nuribus quondam execrata Latinis?
Adde Isalam vallis defensum, adde anea mille
Hæsis in occursum tormenta tonantia ripis;
Tot validas urbes, tot propugnacula passim
Obvia, tot riguis arva intercisa fluentis,
Totque lacus, tantosque. Adde & franata per ar-
tem*

*Æquora, luctantesque adversa in claustra procellas;
Rumpendosque obices, refluique pericula ponti.
Quid si præterea vicino emota tumultu
Conjurata ruat Germania, si metus acres
Idem agitet Danos, Batavum si fraudibus orbis
Excitus in Gallos socialibus ingruat armis?*

*At neque sic L O D O I C I alacer deferueat au-
dor:*

*Ignescit magis, idem animo nosse omnia promptus,
Et prestare manu. Simul undique buccina Martem
Increpuit, simul agminibus coit ultima iunctis
Gallia, quod foeto bellatrix patria nusquam
Exderat ante sinu; ratibus simul æquora centum
Anglusque Francusque tegunt; ruit Itala pubes;
Helvetiusque ferox, Bavarisque Colonia signis,
Et sacros acuens jamdudum Westphalus enses.
Nec bene collectæ terraque marique rapinæ
Unius in Franca cessissent præmia gentis:
Tot populos inter communis præda jacere
Debuit, Occidui populator & orbis Eoi.*

*Interea Batavus crebrescit fama per urbes,
Et propius belli fragor intonat. Ocynus omnes
Incaluere animis, operumque ignobile vulgus*

Perpetuum tanto sperat sibi nomen ab hoste.
 Imprimis rerum illa potens, validisque superba
 Classibus, & magnæ, si Dis placet, æmula Romæ
 Curia, prisca sequens Latiae vestigia laudis,
 Porfennam ad muros iterum, Pyrrhique elephantos,
 Annibalisque minas, & divitis agmina Persei,
 Tot regum clades, & tot fecunda triumphis
 Sæcla putat spatiis iterumvolvenda remensis;
 Demens, quæ Latii viresque animosque senatus
 Mercatu simulet turpi, & venalibus armis.
 Quin agite, Æneadis suppar genus, & nova Martis
 Progenies, belli ferratos rumpite postes.
 Tela focis rapite, & galeas ensesque parentum
 Induite? Austriacæ scabros rubigine cædis.

Ludimur? an gemino Rheni de litore clamor
 Insonuit? Jam Vesaliæ furit acer in arces
 CONDÆUS, jam Buricio TURENNIUS instat,
 Jam simul Orsoyam LODOIX cum fratre PHILIPPO

LIPPO

Rhimbergamque premant. Quippe uni insistere len-
 tum est

Ignavumque operi: numero neve obruat hostes,
 Partiturque aciem & curas divisus in omnes
 Fit minor, ut paribus sese hosti accommodez armis;
 Æquior & veniat, nec jam sine sanguine, palma.
 Parce tamen, LODOICE, etiam divisus, ubique
 Magnus es, & spatio dum distrahis arma, timo-
 rem.

Distrahis in plures, atque omnibus ingruis absens.
 Aspice, vix arces fulserunt signa sub ipsas,

DE PIERRE CORNEILLE. 71

Primaque vicino steterunt tentoria campo ;
Jamque timor, cives quatit intus, & ipse fatiscit
Clausus adhuc miles. Non illi patria virtus,
Aut Cereris vis ampla, aut belli immensa supellex,
Aut vigor, aut numerus : non vivo condita saxo
Mania, non plenis undantia flumina fossis
Dant animos, acuuntque ; novo juvat obvia ferre
Colla jugo, juvat enerves in vincula dextras,
Necdum tentatos victori pandere muros.

Quo fugitis Batavi? non est satis apta triumpho
Materies, quatuor, totidem nec solibus, urbes
Hostis in imperium, peregrinaque cedere jura?
Reza quid, & vacuo patet insuper Embrica vallo?
Proh pudor! Egregios cineres, albeniaque ossa,
Proque focis quondam, pro libertate cadentum
Magnorum tumulos pedibus pulsatis avorum,
Hac quacumque fuga est. At quo gens Martia vo-
bis

Auriaci proceres, vanæque superbia mentis,
Quonam abiit? quonam ille mari tam nobilis ardor,
Et nuper Dani servatrix dextera sceptri?
Nil agimus monitis : casus malaque omnia contra
Hactenus esse viros licuit, fortesque videri :
Nunc alio res versa, neque est ignavia probro;
Ducitur in morem populis, ubi Gallicus ensis
Imminet, & Gallos urget præsentia Regis.

Ipse autem attonitus cœpit atque omine belli
Fortunam incusat, quod tam pernicipibus alis
Antevolet virtutem, & votis prælia desint.
Nam neque captivi peditumque equitumque ducumque

*Mille greges, neque rapta placent Mauortia signa.
Exuviae indecores, Hostem, non vilia quaerit
Servitia, infamem censerì digna sub hastam:
Nec praedae sitis, at laudum generosa cupido
Hos illum in fines, atque haec in bella vocavit:*

*Ergo tibi alterius via laudis, & altera, MAGNE;
Alta pertentanda; fuga tibi cessit inermi
Degener Hollandus; sed non sic flumina cedent,
Romanis ut quondam, & nunc impervia Francis:
Hic labor, hic decus est. Stimulis ille acribus intus
Accensus, taciturnumque alto sub pectore versans
Consilium, & placidae subducens membra quieti,
Lecta virum capita & primam rapit agmina secum
Sub noctem, dux ipse operis, sociisque pericli.
Incedunt densi ordinibus per opaca viarum,
Incerti quo jussa trahant, sed vincere certi
In quoscumque trahant casus. Et jam nova coelo
Coeperat ire dies, dubiaque albescere luce;
Insula cum Batavum, & bifidis apparuit ingens
Rhenus aquis, vacuasque acies insedit arenas
Tholusium contra, & Skinki memorabile vallum.
Nec mora, pars manibus glebas & grandia ligna,
Provisamque struem ponti, pars aerea plaustris,
Fulmina convolvunt. Lacero simul horror amictu
Et pavor, & rigidos vellens discordia crines
Prævolat, & Skinki summas evadit in arces.
Inde cayo stridens per propugnacula cornu,
Intima jam patriæ labentem in viscera Francum;
Ultiores superos invictaque fata ferentem,
Et letum ante oculos, & ferrum, & vincula, & ignes
Occidit.*

DE PIERRE CORNEILLE. 73

*Occinit. Æthereas it raucus clangor in auras,
 Insula quo longe tremat omnis, & omnibus horrens
 Pressit corda gelu; stupet hinc atque inde refusum.
 Flumen, & allapsi nota ad divortia fluctus
 Hærent ambigui quo sit fuga tutior amne,
 Quos teneant cursus, Rhenum Vahalinne sequantur
 Quin & inaccessos fines lætumque pererrans
 Elysium, & clausos æterna nocte recessus,
 Insignes ea fama animas atque invidus ardor
 Elicit in lucem. Volitant exanguia ripis
 Heroum simulacra, impacatque Sicambri,
 Casareumque genus, nomenque insigne Neronis;
 Effossor Drusus fluviorum; & squalidus ora
 Varus, & ultrici fervens Germanicus ira.
 Tu quoque sanguineas quatiens Albane secures,
 Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria Jane,
 Nassaviique: omnes, dum fors & vita sinebat,
 His olim insignes terrarum in sinibus, omnes
 Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent;
 Mixanturque suas coram decrescere laudes.*

*Ut stetit, & validos famoso in litore MAGNUS
 Explicuit cuneos, Rhenumque immensa fluentem
 In spatia, & rapido surgentem murmure vidit;
 Continuo ingentes umbra, circumflua turba,
 Heroumque altrix menti sese obtulit ætas,
 Et mentem subitus calor insilit; ardet inausum
 Moliri facinus, veterumque laceffere famam
 Æmulus, & priscis unum se opponere sæclis.*

*Ergo pares gaudens tandem delapsus in hostes;
 Nec fore cum Batavis, sed Roma & Casare bellum?*

74 . . OEUVRES DIVERSES

Ite, ait, incosptum Franci dimittite pontem,

Hoc egeant alia tardo molimine gentes ;

Certa mihi vobisque via est , hac qua via cūmque

Esse potest ferro : tumidos pervadite fluctus ,

Ite , fugas Batavus inimicaque sentiet unda

Meque , Deumque ducem. Nec plura effatus , & in-
gens

Latantum exoritur clamor , primique petentium

Laudem aditus : reliquos fortis GRAMMONTIUS
anteit

Agmen agens equitum , loricatosque maniplos.

Hunc & Borbonidas referens ab origine reges

VENDOCINUS , Libycæque VIVONIUS arbi-
ter undæ ,

SUBISIUSQUE , COESLINUSQUE , & SALLEUS ,
& in

THERMIADÉ , SALLARTUSQUE , & CHAVINIUS
audax ,

Et BRIOLUS , REVELUSQUE , & LESDIGUERIA
proles

SALSIUS , adversamque hand emersurus in oram

NOGENTUS sequitur : cum NANTULIETUS , & ar-
dens

BERENGHENUS , & exanimos mox inter acervos

GUITRIUS hostili victor sternendus arena ;

Inde alii centum , atque alii , quos æmula virtus

Excitat. Olli alacres , quanquam refugique tremis-
cans

Alipedes , ventoque tumens immugiat unda ,

Invadens fluvium. Strictis læva instat habenis ;

DE PIERRE CORNEILLE. 75

*Dextera sublato micat ense, nec usus in armis
Est super. At, collum quàm thorax pressior ambis,
Ignivomos texere tubos, nitrataque flammæ
Semina, ne madido vaneſcant uda liquore,
Implicuere comis & summo in vertice gestant.*

*Jam sola deſeriere, & jam vacua omnia nutant
Sub pedibus; timido tymphas ruit ungula pulſu,
Incertusque jubaſonipes quatit, & caput alto
Arduus hinnitu: vix illum fræna coërcens
Frendentem, & patulis ruſtântem naribus undas.
His adêo incenſis numero plauſuque ſequentum
Ripa recedebat longè, mediumque tenebant
Infrænium curſu vaſtaque voragine flumen.
Ecce autem è latebris acies inimica repente
Cum ſonitu erumpens & barbarico ululatu,
Adverſum obvallat numeroſo milite littus.
Mox, patriam ulciſci quando pudor ultimus urget;
Præcipitant in aquas, & certa in vulnera proni
Sulphureum excutiant ſanſis feralibus imbrem.
Fit fragor, ignito ſtridens it limite plumbum
NOGENTI in frontem, ruit ille, hauſtuſque fluente
Morte perit gemina: paribus cadit undique fatiſ
Turba frequens, mixtique viris, paſſimque ſoluti
Per medios rapiuntur equi: ſpumantia fervens
Cæcula, & emotis exæſtuat amnis arenis;
Horrendum! ſcirent ſi quicquam horreſcere Galli.*

*Aſt illi capſi inſidiis ſubſiſtere primum,
Dum coëat laſis diſperſum fluctibus agmen.
Tum certi inter ſe, collectoque impete, leiſ
Mille minas inter volucrisque tonitrua flammæ;*

*Deproperare viam, & cæco vada sternere cursu:
 Instigant studiis socii, & spectator adurget
 MAGNUS. His irato luctantes aspicit amni,
 Agnoscitque suos: & quas ipse indidit artes,
 Quos animos, quas ante manus in bella, per æstus
 Perque hyemes, fictis toties formavit in armis,
 Nunc usu probat, & vero discrimine gaudet.
 Ilicet, haud telis & adacto saucius igne
 Terga dedit Batavus; cunctantem audacia victrix
 Expulit. Incurrunt juvenes, ausoque positi
 Perrumpunt aditum, atque alto se gurgite tollunt
 Manantes rivis, nec segnius arma frementes.*

Quæ nunc prima loquar? Famamque remota peten-
tem

*Terrarum, & plena fluviorum effracta sonantem
 Clastra tuba? refugosne sua in penetralia Manes;
 Nudatos titulis & priscae laudis honore?
 An magis immensam bellantium ex ordine gentem;
 Totaque sub signis ducibusque natantia castra,
 Jam docili Rheno, jam languescentibus undis?
 An potius, cæca insidias in valle parantem,
 Arboribus tutum dubiisque anfractibus hostem,
 Mille viros: huc immixtis erumpere frænis
 Nobilium impavidam, turma licet impare, pubem:
 Scrutarique vepres gladio, palisque revulsis
 Cominus extremos Batavum stimulare furores?
 Audio displosos inimicæ grandinis ictus,
 Pugnantumque minas, suspiriaque ægra cadentum.
 Tene etiam in mediis LONGAVILLÆE jacen-*
tem,

DE PIERRE CORNEILLE. 77

*Tecum atavos , tecum ah ! nomen Dunense sepultum
 Aspieio ? Tene angustis in rebus , iniquo
 Congressos numero proceres , juveniliaque ausa
 Sustentantem animis video , CONDÆE ? feraque
 Strage virum longa redimentem iacta pacis ?
 Qua ruis , impulsos repetito vulnere cadis
 Obstantum cuneis ; qua non ruis , ignea vultus
 Fulgura semotos etiam sine vulnere cædunt :
 Multa ocalis Norlinga , & Lentia multa recursat.
 Nec jam audent conferre manum , tantum eminus imbrem
 Fatiferum ingeminant. Ah ! te ne ferrea lædat
 Tempestas ! neu te , neu tecum passibus æquis
 Currentem E NGUINEUM tantis imminere periculis
 Heu scelus ! infami violatur pervia glande
 Læva manus. Victas Batavi ne plangite ripas ,
 Concisasque acies , & cæde natantia rura.
 Borbonio maduit tellus captiva cruore :
 Hoc vinci decuit pretio , eladisque pudorem
 Eluit , hic vestro commixtus sanguine sanguis :
 Non impune tamen , nec erit sine vindice vulnus.
 Erudescunt iræ Francorum , & promptius arces
 Itur in adversas. Vix Knozemburgica noctem ,
 Vix lucem geminam Arnhemum ; vix desinet unam
 Ille olim Batavæ scopulus virtutis , & unus
 Undecimum in mensem belli mora , Skinkius agger.
 Ipse fugam Auriacus te tergo inopinus inhærens
 Præripit victor , versis prius occupat armis ,
 Hostiles etiam ante minas : deserta patefcunt
 Munimenta. Isalæ , & fragili congestus arena
 Cespitibusque labor Gallo fit ludus inermi.*

*Hinc Isalæ impositas idem rapit impetus urbes ,
 Kempenque Zuvolamque : jugum Daventria felix
 Pastorale subit , Grolleque exterrita casu
 Westphalicum avertit testis flagrantibus ignem.
 Fulminat ante alios LODOVICUS , & edita Druso
 Moenia Dosburgi proprio dum numine terret ;
 Lectam aciem tradens & prospera fata PHILIPPO ;
 Zuphania quassat fraterno numine muros.*

*His ille auspiciis commistoque agmine lætus
 Nutantem , inque ipsa jam deditioe rebellem
 Castigat populum. Mirantur inertia vulgi
 Pectora robustis nequicquam obducta lacertis ,
 Tantum animi , tantas tam pulchro in corpore vi-
 res ,*

*Tam vigiles numeri coepta ad castrensia curas :
 Heroumque genus , Regemque in fratre pavescent.*

*Sic postquam anfractu vario centumque volutus
 Urbibus , extremum properat jam Rhenus in orbem ;
 Nativisque tumens & vectigalibus undis
 Germanum in Vabalim diviso gurgite fluctus
 Exonerat : sonat ille vadis , fratrisque timenda
 Majestate ferox , fremitumque imitatus & iras ,
 Communes probat æternis è fontibus ortus ,
 Et Divum Deus ipse refert , aliisque colendum
 Ostentat populis alio sub nomine Rhenum.*

*Nec satis est animos passim trepidare labantes
 Inque novos mores urbes transire coactas :
 Sub juga jam totis regionibus itur.
 Cessit & Austrini latus æquorisi , ardua cessit
 Neumagus , & magnæ Trajectum nobile gentis*

DE PIERRE CORNEILLE. 79

Tota adeo cum gente caput: Micat eruta fracto
 Carcere Relligio, festaue per oppida pompa
 Feda suis longo patrum delubra revisens
 Expiat: crepta fugiunt mendacia larva.
 Francum urbes, Francum arua sonant, Francum al-
 ta volutanti

Littora: discordi convellitur. Flaga tumultu:
 Et vinci impatiens, prodi se curia jactat.
 Nulla fides: Gallus jam quisque nocensque putatur
 Ni furat in procures, & vulgi exempla secutus
 Sese odiis turpique probei formidans civem:
 Nec furis modus. Ipsa manu subvertere claustra
 Admissoque lubet sola naufraga mergere ponto:
 Et miseris ea visa salus. Labor omnibus, aurum
 Defodere, in quo alios subvectum avertere fines;
 Et servire leve est, dum ne victoris in usus
 Tot captiva cadant aggesta pondera gazæ:
 Tanta famet atri, utraque oblitio laudis.
 At non idem animus tamen omnibus, aut furor idem:
 Sunt qui fraude suis quærant solatia rebus.
 Ergo pacem alii verbis & supplice cultu,
 Victoris fusi ante pedes, veniamque precantur
 Exosi veniam, legesque eludere certi:
 Bella alii, sociasque Aquilas, fœdusque minantur &
 Martis inexperti, peregrino at Marte feroces.

Nec regem latuere doli: fallacia gentis
 Vota, levesque minas, pacti belloque paratus
 Despiciit: Et venia sic nomine nodis, inquit?
 Nec venta, Batavi, nec vos dignabitur tra.
 Nam quid iners ultra, socii, nos detinet hostis?
 D iij

*Parcamus ferre : Franca cecidisse superbum est ..
 Regalique manu : proprio ruas ipse furore ,
 Vertat & imbellem scelerata in viscera dextram ,
 Hostibus haud aliis , alioque haud funere dignus .
 Dixit , & exciûm Stygiis è faucibus agmen
 Civilesqûe irahens secum discordia pestes
 Infaustas populat , quibus heros abstinet , oras .
 Hic patriæ fines , votisque vocantia regna
 Securus rerum spoliisque revixit onustus .
 Intremuit tellus , abeuntique alta Genapi
 Culmina : & irrigui princeps Rommelia tractus ,
 Es Vornum , & Gravia , & Crepicordi nobile vallum
 Se simul advaluère , & iter stravère ruinâ ,*

** Tu tamen ignavam ne sperne evenere gentem .
 Non alio , L O D O I C E , datum est tibi vincere fato .
 Credo equidem . Deceant alios ea prælia reges .
 Ipse ubi cum victis partitur victor honorem :
 Certa tibi laus tota . Cadunt , quoscumque lacossis ,
 Indecores ; tibi que in partem titulumque triumphâ
 Non fusæ veniunt acies , non eruta tantum
 Oppida ; fracta etiam virtus , delectaque fama
 Nominis , & victæ si quæ sit gloria genti ,
 His quoque victor evas spoliis ; nec se tibi quicquam
 Subducit , toto vinci quod possit in hoste .
 Hæc tua sors : tali tibi se victoria lege
 Despondit famulam ; si talia bella recusas .
 Stat tibi perpetuæ decus inviolabile pacis .*

C. DE LA RUE, S. J.

* Les Vers suivans ont été supprimés dans la sixième
 édition des Poésies du Pere de la Rue , faites à Anvers ,
 en 1693.

S O N N E T *

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

Grand Roi, Mastricht est pris, & pris en treize
jours ;

Ce miracle étoit sûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuse suite;
Qui de tes grands destins enfile le juste cours.



La Hollande qui voit, du reste de ses tours,
Ses amis consternés, & sa fortune en fuite,
N'aspire qu'à baiser la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés son unique recours.



Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre Provin-
ces ;
Tú ne prens qu'une Place & fais trembler cent Prin-
ces ;
De l'Escaut jusqu'à l'Ebre en rejaillit l'effroi.



Tout s'alarme, & l'Empire à tel point se ména-
ge,
Qu'à son Aigle lui-même il ferme le passage,
Dès que son vol jaloux ose tourner vers toi.

* Ce Sonnet fut imprimé en 1674. dans le Mercure Ga-
lant.

A U R O I

Sur sa Liberalité envers les Marchands
de la Ville de Paris.

Chantez, Peuple, chantez la valeur libérale;
La bonté de Louis à son grand cœur égale :
Du Trône, d'où ses soins insultent les Remparts,
Forcent les Bastions, brisent les Boulevarts,
Il vous tend cette main qui lance le tonnerre ;
Et quand vous lui portez des secours pour la guerre
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tous
prêts ,

Il vous rend , & vos dons , & d'heureux intérêts.

Ainsi quand du Soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les Cieux sa pompe dominante ;
Qu'en Maître souverain de ce brillant séjour
Il règle les saisons & dispense le jour ;
Il ne dédaigne point d'épandre ses lumières
Sur les sables déserts & les tristes bruyères :
Et sans que pour regner il veuille aucun appui ;
Il aime à voir l'amour que la Terre a pour lui.
La Terre qui l'adore exhale des nuages,
Qui du milieu des Airs lui rendent ses hommages ;
Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux,
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux :
Et de tous les présens que lui fait la nature ,
Il n'en reçoit aucun sans rendre avec usure.

DE PIERRE CORNEILLE. 83

O vous , célèbre Corps , à qui de l'Univers
Tous les bords sont connus , & tous les Ports ou-
verts ;

Vous , par qui les trésors des plus heureuses Plages
Viennent de notre France enrichir les rivages ;

Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand Roi prononce en faveur de vos dons ;

Ce qu'en votre faveur la Muse me révéle.

Peuples , dit ce Héros , je connois votre zèle ;

J'en aime les efforts ; & dans tout l'avenir

J'en sçaurai conserver l'amoureux souvenir.

Vous n'avez que trop vû ce qu'ose l'Allemagne ;

Ce que fait la Hollande , & qu'a tramé l'Espagne ;

Ce que leur union attente contre moi ;

Plus l'attentat est grand , plus grande est votre foi ;

Et vous n'attendez point que je vous fasse dire

Comme il faut soutenir ma gloire & mon Empire ;

Vous courez au-devant , & prodiguez vos biens

Pour en mettre en mes mains les plus aisés moyens.

C'est votre seul devoir qui pour moi s'intéresse ,

C'est votre pur amour qui pour moi vous en presse.

Je le vois avec joie. A ces mots ce Vainqueur ,

Sur son Peuple en vrai père épanchant son grand
cœur ,

Fait prendre ces présents , qu'un léger intervalle

Renvoye accompagnés de sa bonté Royale.

C'est assez , poursuit-il , d'avoir vû votre amour ;

La tendresse du mien veut agir à son tour.

Pour rendre cette guerre à ses Auteurs funeste ,

Sujets dignes de moi , j'ai des trésors de reste :

J'en ai de plus sûrs même & de beaucoup plus
grands ,

Que ceux que vous m'offrez , que ceux que je vous
rends.

J'ai le fond de vos cœurs , & c'est de quoi suffire.

Aux plus rares exploits où mon courage aspire :

C'est aux ordres d'un Roi ce qui donne le poids ,

C'est là qu'est le trésor , qu'est la force des Rois.

Reprenez ces présens dont l'offre m'est si chère :

Si je les ai reçus , c'est en dépositaire ,

Et je sçaurai sans eux dissiper les complots ,

Que la triple alliance oppose à mon repos.

Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre ,

Ces tributs que vous font , & la Mer , & la Terre ,

Votre amour , votre ardeur à servir mes desseins ,

Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains :

Mes Troupes par moi-même au péril animées

Renverseront sans eux les murs & les Armées ,

J'en ai la certitude ; & de vous , je ne veux

Aucun autre secours , que celui de vos vœux :

Offrez-les sans relâche au grand Dieu des Batailles ,

Tandis que mes canons foudroyeront les murailles ,

Et devant ses Autels prosternés à genoux

Invoquez-le pour moi , je combattrai pour vous.

Là se taît le Monarque , & sûr de ses conquêtes :

Aux triomphes nouveaux il tient ses armes prêtes :

Cet éclat surprenant de magnanimité

Par-là Nymphe à cent voix en tout lieux est porté :

Que de ravissemens suivent cette nouvelle !

COLBERT y met le comble en Ministre fidèle :

DE PIERRE CORNEILLE. 83

Ce grand homme sous lui maître de ses trésors ,
Mande par ordre exprès ce grand & nombreux
Corps ;

Le force d'admirer des bontés sans mesure ,
Et remet en ses mains ces dons avec usure.

De-là ces deux transports , ces prompts frémisse-
mens ;

Qui pouffent jusqu'au Ciel mille applaudissemens ;

Ces vœux si redoublés qui hâtent la victoire

Ces titres par avance élevés à sa gloire.

On voit Paris en foule accourir aux Autels ,

Implorer le grand Maître , & tous les Immortels :

Ses Temples sont ornés ; des lumières sans nombre

Y redoublent le jour , y font des nuits sans ombre :

Son Prélat donne l'ordre , & par un saint emploi ,

Répond aux dignités dont l'honneur son Roi :

L'effet fût tant de vœux. Les plus puissantes Villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fra-
giles :

On les perce , on les brise , on écrase les Forts ;

Il y pleut mille feux , il y pleut mille morts.

Les Fleuves , les Rochers , ne sont que vains obsta-
cles ,

Notre camp à toute heure est fertile en miracles :

Et l'exemple d'un Roi qui se mêle aux dangers ,

Enfant les cœurs aux siens , l'abat aux Etrangers :

BEZANÇON voit bien-tôt sa citadelle en poudre :

DOLE avertit SALINS de ce que peut sa foudre :

Et toute la Comté pour la seconde fois

Rentre sous l'heureux joug du plus juste des Rois.

86 OEUVRES DIVERSES

Mais ce n'est encor rien ; & tant de murs par terre
N'étaient aux regards que l'essai d'une guerre ,
Où le manque de foi qu'il commence à punir
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.

Généreux Citoyens de cette immense Ville ,
A qui par ce grand Roi tout commerce est facile :
Vous , qui ne trouvez point de bords si peu connus
Où son illustre Nom ne vous ait prévenus :
Si vous n'exposez point de sang pour la victoire ,
Vos cœurs , vos dons , vos vœux , ont du moins cette gloire ,

Que votre exemple montre au reste des sujets
Comme il faut d'un tel Prince appuyer les projets :
Plus à ses ennemis il fait craindre ses armes ,
Plus la paix qu'il souhaite aura pour vous de charmes.

Ce sera , Peuple , alors que par d'autres vertus
Ses loix triompheront des vices abattus :
Chaque jour , chaque instant lui fournira matière
A déployer sur vous sa bonté toute entière :
Les malheurs que la guerre aura trop fait durer
Cette même bonté saura les réparer.
Pour augure certain , pour assuré présage ,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage ,

Et si jamais le Ciel remplit ce doux souhait ,
Vous voyez son amour , vous en verrez l'effet.

*Présenté par les Gardes des Marchands
de la Ville de Paris.*

R E G I S

PRO SUA ERGA URBIS MERCATORES
amplioris ordinis munificentia.

E N C O M I U M. *

Non frustra est, tanto quod ferveas undique
plausu.

Urbs omnis, lætique novum per compita Cives
Festum agitent : solio nuper vos magnus ab alto
Respexit LODOICUS, & inter Martia signa
Nunc Bellator, opes castris, Martique dicatas,
Quas ultro fertis, MAGNO CUM ROENORE
REDDIT.

Sic ubi sidereos lustrat Sol aureus orbes,
Cælestesque plagas, & lucida regna pererrat :
Nil telluris egens, patrio cum solus Olympo
Iam valeat sese afferere, & regnare perastra ;
Ille tamen steriles non dedignatur arenas
Respicere, & campos radiis recreare jacentes.
Quod si forte nova tellus afflata calore
In tenuem exhalet nebulam, imbriferumque vaporem
(Grata quidem, supero sed inania munera Soli)
Excipit hunc primum, radioque humente repentis
Semina cogit aquæ, nutritque, fovetque propinquam

* Ces Vers furent imprimés avec la traduction de Corneille en 1674. chez Pierre le Petit, in-8°. avec une figure de Chauveau, qui représente la Ville de Paris.

18 ŒUVRES DIVERSES

*Desuper irradians nubem; quam deinde refundis
Prodigus, & terras MELIORI MUNERE
DITAT.*

O fortunati tanto sub Principe Cives!

*Optima pars Urbis, gemino gens nota sub axe;
Quorum nominibus sese ultima littora, & omnes
Undique se portus, sese Maria omnia pandunt;
Pervos, dicam equidem, spoliis Orientis onusta,
Barbaricisque superba opibus, jam Gallica puppis
Post tot vota redux Francis allabitur oris.
Huc omnes huc ferte pedem: Rex ipse tubarum
Clangores inter medios, bellicque tumultus
Alloquitur, vos ô memores mihi dicite Musæ,
Vos, audistis enim, Regales dicite Vari.
Affatus: Vestri non muneris immemor, inquit;
O Cives, dum sævit atrox conjunctus Ibero
Germanus, Batavique truces sua fœdera jactant;
Pro decore imperii, pro majestate tuenda,
Omnes thesauros, omnes effundere gazas,
Certatim vobis fuit omnibus una voluntas,
Idem animus: sensus agnosco hoc munere vestros.
Hos vestrum officium velit, & mea gloria poscat.
Muneris id quodcumque, & vestri pignus amoris.
Accipio lætus (Regis quam provida cura!)
Ille quidem, secum belli dum fata volutat,
Urbis amore suæ victus, pectusque paternum
In Populum accipiens, COLBERTO credidit ingens
Jam jam pensandum Regali munere munus
Depositum vocat; hac dextra, his victricibus armis
Bellandum est, inquit: sat erit mihi Martia virtus.*

DE PIERRE CORNEILLE. 89

*Qua conjuratas triplici sub fœdere gentes
Proinus abrumptam, meque in mea jura reponant.
Quas Populus sibi quartæ opes, quas anxia cura,
Et quas mille artes, terraque marique petitas
Accumulant, vester, tanti in dispendia belli.
Communes mihi fœcit amor, jam ponite curas,
Quæ Populos, eadem Reges opulentia ditat.
Unum oro, dum me implicitum ferra bella tenebunt
Multa implorantes suspensi hærebitis aris,
Ille Deus bellorum, unus qui præsidet armis,
Hostiles Deus ille dabit perrumpere turmas.*

*Contiuit, rigidisque Heros se involuit in armis
Securus fatorum, & jam præiuncta fama:
Ibat per Populos, & splendida numera Regis
Vulgabat, lætis Cives rumoribus acti
Confusos Urbis strepitus prona aure bibebant,
Cum pulchra accensus patriæ COLBERTUS
amore*

*COLBERTUS, gazæ cui credita cura tuendæ
Consciis ingentis facti, (sic jussa ferebam)
Congestat tot opes populorum inopinæque dona
Ingens depositum, MAGNO CUM FOENORE*

REDIT.

*Hinc subiti plausus, hinc publica gaudia vulgi,
Undique lætitiæ fremitus, votisque triumphos
Accelerant victoris, & amplam inscribere certant
Nobilibus titulis & belli insignibus Urbem.
Templa adeunt, onerantque aras & fronde coronant,
Aspiceres Populos concursu accedere magno,
Et manibus passis omnes exposcere divos,*

90 OEUVRES DIVERSES

Omnes cœlicolas : appensi altaribus ignes
 Dans lucem laie, & largo loca lumine complent.
 Ipse aderat mirâ effulgens, & vestibus aureus,
 Longe omnes supra, media inter vota Sacerdos :
 Hic ille est, magnis quem Rex præfecerat aris
 HAREBUS, titulisque novis, & honoribus au-
 ctus.

Audivere omnes superi, qui præsidet armis
 Audiit ipse Pater, dexter jam vota secundat.
 Ecce ruunt magnæ concussis mœnibus Urbes,
 Rumpunturque obices : de collibus insonat altis
 Mille neces & mille ferens incendia fulmen.
 Luctus ubique & ubique fragor, jam Gallica ca-
 stra

Montis inatceffas præruptis rupibus arces
 Invadunt, Rex ipse subit discrimina Martis.
 Unde pavor victis, victoribus inde furores ;
 Jam superant fossas, non agger ab aggere tutus,
 Non juga, non amnes, non propugnacula tardant.
 Obstupere cavis mœnibus turribus hostes ;
 Suppliciter tenduntque manus, veniamque precati.
 Disiectis gaudent victorem admittere muris.
 I, nunc antiquas jacta VESUNTIO turres,
 Et tua nequicquam celsæ capita ardua rupis,
 Et GRÆUM, & DOLAM, & salibus loca fœ-
 ta SALINAS,

Et bis capita tuas jacta BURGUNDIA vires.
 Exigua ingentis sunt hac præludia belli.

Felices Populi, Regi jam plaudite vestro,
 Vosque Parisiâci nova per commercia Cives,

DE PIERRE CORNEILLE. 91

*Quo victor penetrat famâ & velocibus armis ,
Ultra Indos , Arabesque , & arenivagos Garaman-
sas ,*

*Quo vos , ingenuem benefacti extendite famam.
Nec vos officio pigeat certasse priores.
Si belli expertes non diro occurritis hosti ,
Saltum animis , vestrisque opibus , votisque favetis.
Hostibus incussis terrorem armatus , inermis
Conciliare animos , vos devincire merendo
Gessit , & bello quondam perfunctus & armis
Diabunt populos , defendet legibus urbes.
Es res afflictas per tot discrimina belli
Restituet bonus , & fata ad meliora vocabis :
Hæc certa auguria , & longa læta omnia pacis
Augustus Princeps Augusto hoc munere firmat.*

*Offerebant amplioris Mercaturæ
Præfecti & Custodes.*

A U R O I

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE

en 1676.

LE Printemps a changé la face de la Terre,
Il ramene avec lui la saison de la Guerre;
Et nos champs reverdis font renaître, grand Roi,
En ton cœur martial, des soins dignes de toi.
La trompette a sonné, son Armée intrépide,
Prête à marcher te demande pour guide ;
Et tous ses Escadrons sur ta frontière épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence & tes destins propices
Au zèle impatient qui presse leurs efforts :
Daigne servir de tête & d'ame à ce grand Corps,
Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle & folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'en orgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France :
Que de pleurs, que de sang, que de cuisans regrets
Vous va coûter ce refus de la paix !
Son Vengeur à partir s'apprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis.
Sur autant de vos murs foudroyés par ses Lys.

DE PIERRE CORNEILLE. 93

Bellone qui l'attend au sortir de son Louvre
Veut tracer à ses pas la carrière qu'elle ouvre ;
Son zèle impatient d'arborer ce grand nom
Pour conduire son char s'empare du timon ;
D'un prompt & sûr triomphe écoutez le prélude ;

Et par quels vœux poussez tous à la fois
De ses heureux Sujets la noble inquiétude

Hâte ses glorieux exploits.

Parts, grand Monarque, & vole aux justes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages ;

C'est ce que dit toute sa Cour.

Parts, grand Monarque, & vole aux conquêtes nou-
velles,

Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidèles :

C'est ce que dit tout Paris à son tour.

Il part, & la frayeur chez les siens inconnue

Annonce en même-temps parmi vous sa venue :

La Victoire le suit dans une majesté ,

Dont l'inéxorable fierté

Semble du Ciel autorisée

A venger le mépris d'une paix refusée

Avec tant de témérité.

Et commençant par un miracle

Bellone fait par-tout retentir cet Oracle :

Ennemis de la Paix, vous la voudrez trop tard,

Le Ciel ne peut aimer ceux qui troublent la Terre

Et je vous le dis de sa part :

La Guerre punira ceux qui veulent la Guerre.

L'Anglois avec chaleur souscrit à cet Arrêt

Au belliqueux Suédois également il plaît :

Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme,

Et pour nos François c'est un charme
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déjà le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut dont le front jaune & cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vu brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux;
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

R E G I

Ad exercitum ineunte vere proficiscenti.

O D E. *

Auctore P. L U C A S Societatis Jesu.

F Rugiferis rediere sua vice gramina campis,
Dudumque fixa postibus

Deripere arma jubet

Ver, bona tempestas bello. Nunc, Maxime Regum

Permitte dignis pectora

Sollicitudinibus.

Ut litui strepuere, coit procul excusa pubes;

Audere quidlibet ferox

Auspice te, duce te.

* Imprimée in-4°. la même année, chez Simon Benard, avec la traduction de Corneille.

DE PIERRE CORNEILLE. 95

*Posceris : En pendent centum tibi mille tuorum
Exerta in ictus dextera.*

*His capus , his animam ,
Fortunamque tuam , & praesentes adjice divos ;
Ades , volabunt ilices
Tela ministra necis ,
Grandinis in morem ; & nutus haud tarda regentis
Audire , quod minaberis
Cumque , simul ferient.*

*O multum nobis dolituri pace negatæ
Nunc insolentes Austrii
Foedere tergemino :*

*Mox aderit vindex. Olli pro casside laurus ,
Centenas quam nuper dabant
Oppida capta manu.*

*Non ut Threicio tunica est Adamantina Marti :
Hunc una magna protegit
Martia vis animæ.*

*Nulla mora est : Addicta tibi , LODOICE , jugales
Bellona jungit igneos
Ante fores Lupatæ.*

*Teque jubet medio sublimen insistere curru ,
Et ambit aurigæ locum
Cedere læta suo.*

*Iam tenso remone rotæ crepat orbua primæ ;
I , perge terror Austriæ ,
Præsidiumque tuis ,
Clamas venturis præludens aula triumphis :
I , perge sed nostri memor ,
Ut citius redeas ,*

Aula non unquam discors Lætia clamas.

Hæc inter, Euris ocyor

Per tremefacta sola

Is currus. Pavor antevolat : Victoria pacis

Ultra contemptum decus

Ponè fremens sequitur.

Quaque via est, Bellona truci intonat ore :

Belli ferent dispendia

Quos fera bella juvant :

Et fœdus sanxisse volent. Latum accipit omem

Sequester Anglus fœderis ;

Accipit Hermioni,

Et æquibus Danus infensa Suecia ; miles

Hac noster omen accipit,

Quod dabit ipse ratum.

Et jam Mosæ tremuit, jam pallet Rhœnus, & alto ;

Qua parte nec noster fluit,

Gurgue Scaldus amat

Occulisse caput, non uno vulnere quassum,

Et ante vulsis hæc semel

Depile arundinibus.

VERS PRESENTES AU ROI

SUR SA CAMPAGNE DE 1676. *

ENnemis de mon Roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
 Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
 Et n'avanciez vers lui qu'e pour voir comme il faut
 Régler l'ordre d'un siège, ou livrer un assaut;
 Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
 Apprendre ses leçons quand il vous prend des Villes:
 N'y perdez plus de temps; ses François aujourd'hui
 Sont les Disciples seuls qui soient dignes de lui,
 Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
 D'embrasser son exemple, & marcher sur ses traces.
 Laissez de toujours perdre, & fiers de son retour,
 Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
 Vous aviez espéré de voir par son absence
 Nos Troupes sans vigueur, & nos murs sans défense
 Mais vous n'aviez pas sçu qu'un courage si grand,
 De loin comme de près sur les siens se répand:
 De loin comme de près sa prudence les guide,
 De loin comme de près son destin y préside.
 Les Rois sçavent agir tout autrement que nous;
 Souvent sans être en vûë ils frappent les grands
 coups.

* Imprimés la même année in-4°. chez Guillaume de Luyne.

Le nom seul de mon Roi vous est par-tout à craindre,
 A triompher de vous , cessez de le contraindre:
 Et jusques à la paix qu'il vous offre en Héros ,
 Craignez sa vigilance , & même son repos.

A U R O I ,

*Sur Sinna , Pompée , Horace , Sertorius ,
 Oedipe , Rodogune ' qu'il a fait représenter
 de suite devant lui à Versailles , en Octo-
 bre 1676. **

EST-il vrai , grand Monarque ? Et puis-je me
 vanter ,

Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au bout de quarante ans , Cinna , Pompée , Ho-
 race ,

Reviennent à la mode , & retrouvent leur place ;

Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux

N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers tra-
 vaux ?

Archevêques les derniers n'ont rien qui dégénere ,

Rien qui les fasse croire enfans d'un autre Père.

Ce sont des malheureux étouffés au berceau ,

Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.

On voit Sertorius , Oedipe & Rodogune

Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;

Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena

Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.

* Imprimés d'après un Manuscrit.

DE PIERRE CORNEILLE. 101

Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie;
Agéfilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avouë, & la Cour les dégradent:
Je soiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien éerire encor, j'ai trop long-temps écrit;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu dorinois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse Loi,
Rameneroit bientôt, & Peuple & Cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athé-
nes,

Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veī-
nes,

Diroient-ils à l'envi, lorsqu'Oedipe aux abois,
De ses Juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; & si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux Modernes illu-
stres;

S'il en est de fâcheux, jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à crain-
dre,

C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre.
Sur le point d'expirer il tâche d'ébloüir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanöüir.
souffre, quoiqu'il en soit, que mon ame ravie,
Te consacre le peu qui me reste de vie.

L'offre n'est pas bien grande, & le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.

Préviens ce dur moment par des ordres propices,
Compte mes bons desirs comme autant de services.

Je fers depuis douze ans, mais c'est par d'autres
bras,

Que je verse pour toi du sang dans nos combats.
J'en pleure encore un fils, & tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos & le nôtre :

Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'Etats les plus ardens souhaits.
Cependant s'il est vrai que mon service plaise,
SIRE, un bon mot, de grace, au Père de la Chaise.

PLACET AU ROI.

P Laise au Roi ne plus oublier,
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice, &
Et qu'il avoit chargé le feu Père Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier :
Le Père est mort, mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avoit pour moi même bonté
Le Père de la Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand Roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

(a) Imprimé d'après un Manuscrit.

(b) Le Roi gratifia son fils à peu près vers l'année 1680.
de l'Abbaye d'Aiguevive près de Tours.

SUR LES VICTOIRES D U R O I

E N L' A N N É E 1677. *

JE vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la Victoire auroit peu de confiance ;

Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux Zéphirs est ouverte,
Et trois Villes déjà réparent notre perte ;
Trois Villes, dont la moindre eût pû faire un Etat,
Lorsque chaque Province avoit son Potentat ;
Trois Villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le Ciel à L o u i s ne les eût destinées :
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous,
Mont-Cassel vous apprend ce que pésent nos coups.

Loüis n'a qu'à paroître, & vos murailles tombent,
Il n'a qu'à donner l'ordre, & vos Héros succom-
bent ;

Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence & l'effort de ses yeux,
L'Ange de qui le bras soutient son Diadème
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même ;

* Imprimés la même année in-40.

Et Dieu pour lui donner un ferme & digne appui,
Ne fait qu'un Conquérant de PHILIPPE & de lui.

Ainsi quand le Soleil fait naître un Parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la fienne s'allie;
Leur hauteur est égale, & leur éclat pareil,
Nous voyons deux Soleils qui ne font qu'un Soleil :
Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant, s'il lui ressembloit moins.

Mais c'est assez, grand Roi, c'est assez de conquêtes,

Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes :
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vûe à tes nouveaux Sujets.
Ils bravent, tes Drapeaux, tes Canons les foudroyent,

Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voyent :
Quel prix de leur défaite, & que tant de bonté
Rarement accompagne un Vainqueur irrité !

Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vûe,
Venge-nous du long temps que nous l'avons perdue :
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison,
Ramene nos Soleils dessus notre horizon.

Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire ;
Et je te le redis, nous devenons jaloux.

De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux de ton Versailles,
Forcer des bastions & gagner des batailles :

DE PIERRE CORNEILLE. 103

Et tes pareils , pour vaincre en ces nobles hazards ,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.

C'est de ton Cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples ;
Et par quel long tissu d'illustres actions ,
Ils sçauront profiter de tes instructions.

Passiez , Héros , passez , venez courir nos plaines ;
Egalez en six mois l'effet de six semaines ;
Vous seriez assez forts pour en venir à bout ,
Si vous ne trouviez pas notre grand Roi par-tout.
Par-tout vous trouverez son ame , & son ouvrage ;
Des Chefs faits de sa main , formez sur son courage ,
Pleins de sa haute idée , intrépides , vaillans ,
Jamais presque assaillis , toujours presque assaillans ;
Par-tout de vrais François , soldats dès leur enfance ,
Attachez au devoir , prompts à l'obéissance ;
Par-tout enfin des cœurs qui sçavent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre & ne craindre que lui.

Sur le zèle , grand Roi , de ces ames guerrières
Tu peux te reposer du soin de tes frontières ,
Attendant que leur bras vainqueur de tes Flamands ,
Mêle un nouveau triomphe à tes délassemens ;
Qu'il réduise à la paix la Hollande & l'Espagne ;
Que par un coup de maître il ferme ta campagne
Et que l'Aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des Lions que tu viens de dompter.



A U R O I,

S U R L A P A I X D E 1678. *

CE n'étoit pas assez, grand Roi, que la victoire
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute
gloire :

Il falloit, pour fermer ces grands événemens,
Que la paix se tint prête à tes commandemens.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'Univers de ta toute-puissance ;
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.

Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre,
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre :
Ces projets tout-à-coup se sont évanouis,
Et pour toute raison, AINSI LE VEUT LOUIS ;
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache :
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est-là résoudre en Maître, & l'imposer en Roi ;
Et c'est comme un Tribut que tes vaincus te ren-
dent,

Si-tôt que par pitié tes bontés le commandent.

Prodige ! Ton seul ordre acheve en un moment
Ce qu'en sept ans Nimégue a tenté vainement.

* Imprimés la même année in 4.^o chez Pierre le Petit.

Ce que des Députés la fameuse Assemblée ,
 D'intérêts opposés trop souvent accablée ;
 Ce que n'espéroit plus aucun Médiateur ,
 Tu le fais par toi-même , & le fais de hauteur.

On l'admire avec joie , & loin de t'en dédire ,
 Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire :
 Un zèle impatient de t'avoir pour soutien
 Réduit leur politique à ne contester rien.
 Ils ont vû tout possible à tes ardeurs guerrières ;
 Et sûrs que ta justice y mettra des barrières ,
 Qu'elle se défendra de rien garder du leur ,
 Ils la font seule arbitre entre eux & ta valeur.

Qu'il t'épargne de sang , Espagne ! Il te veut rendre

Des Villes qu'il faudroit tout un siècle à reprendre :
 Il en est en Hainaut , en Flandre , que son choix ,
 En t'imposant la paix , remettra sous tes loix :
 Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice ,
 En tous tes Alliés il veut même justice ;
 Et qu'aux loix qu'il se fait leurs intérêts soumis
 Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.

O vous qu'il menaçoit , & qui vous teniez prêtes
 A l'infailible honneur d'être de ses conquêtes ,
 Places dignes de lui , Mons , Namur , plaignez-
 vous :

La paix vous ôte un Maître à préférer à tous ;
 Et Louïs au vieux joug vous laisse condamnées ,
 Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.

Heureux au prix de vous Ypres , & Saint-Omer :
 Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer ,

Ils ont vû comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim & l'épouvante ;
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré ,
Ils ont mon Roi pour Maître & tout est réparé..

Ainsi fait le bonheur de l'Egypte inondée ,
Du Nil impétueux la fureur débordée :
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger ,
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.

Consalez-vous pourtant , Places , qu'il abandon-
ne ,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa Couronne ;
Charles , dont vous aurez à recevoir les Loix ,
Voudra d'un si grand Maître apprendre l'art des
Rois ;

Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude ,
S'attacher à le suivre avec exactitude.

Magnanime Dauphin , n'en soyez point jaloux ,
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous.
Il pourra faire un jour ce que déjà vous faites ,
Etre un jour en vertu ce que déjà vous êtes :
Mais exprimer au vif ce grand Roi tout entier ,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier :
Le privilège est grand , & vous serez l'unique
A qui du juste Ciel le choix le communique.

J'allois vous oublier , Bataves généreux ,
Vous , qui sans liberté ne sçauriez vivre heureux ;
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'Alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'Etat si long-temps balancé ,
Si tout ce reste suit , vous avez commencé ;

Et Louis qui jamais n'en perdra la mémoire,
 Se promet de vous rendre à toute votre gloire ;
 De rétablir chez vous l'entière liberté,
 Mais ferme , mais durable à la postérité ;
 Et telle qu'en dépit de leurs destins sévères
 Vos Ayeux opprimés l'acquirent à vos Pères.
 M'en défavoûras-tu , grand Roi , si je le dis ?
 Me pardonneras-tu , si par-là je finis ?

Mille autres te diront que pour ce bien suprême,
 Vainqueur de toutes parts , tu t'es vaincu toi-même ;

Ils diront à l'envi les bonheurs que la paix
 Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes Sujets :
 Ils diront les vertus que vont faire naître
 L'observance des loix , & l'exemple du Maître ;
 Le rétablissement du commerce en tous lieux ,
 L'abondance par-tout répandue à nos yeux ,
 Le nouveau siècle d'or qu'assûre ton Empire ,
 Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.

Moi pour qui ce beau siècle est arrivé si tard,
 Que je n'y dois prétendre ou point , ou peu de part ;
 Moi , qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie,
 Quand il faut que je songe à sortir de la vie ;
 Ja n'ose en ébaucher le merveilleux portrait ,
 De crainte d'en sortir avec trop de regret.



A MONSIEUR, SUR SON MARIAGE. *

PRince, l'appui des Lys, & l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'en-
fance,

Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du Souverain des Rois un si bel avenir :

Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, & passer nos attentes ;
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé !

D'autres y suppléront, & tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin pleins de sang & d'effroi
Je fis suivre à mes Vers notre invincible Roi.

Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jetta sous ses loix tant de murs & de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir.

D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir :

Je m'enplaignis dès-lors, & quoique leur histoire
A qui les écriroit, dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans
Qui ne m'en laissoient plus la force ni le temps ;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense,

* Ces Vers furent imprimés in-4°. sans date d'année.

DE PIERRE CORNEILLE. 111

Et sans plus attenter aux miracles divers
Qui portent son grand nom au bout de l'Univers,
J'espérai dignement terminer ma carrière,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche grossière,
Qui servît d'un modèle à la Postérité
De valeur, de prudence, & d'intrépidité :
Mais comme je tremblois de n'y pouvoir suffire,
Il se laissa de vaincre, & je cessai d'écrire ;
Et ma plume attachée à suivre ses hauts faits
Ainsi que ce Héros acheva par la paix.

La paix, ce grand chef-d'œuvre, où sa bonté sur-
prême

Pour triomphe dernier triompha de lui-même ;
Il la fit, mais en Maître : il en dicta les loix,
Il rendit, il garda des Places à son choix.
Toujours grand, toujours juste, & parmi les alar-
mes

Que répandoit par-tout le bonheur de ses armes ;
Loin de se prévaloir de leurs brillants succès,
De cette bonté seule il en crut tout l'excès ;
Et l'éclat surprenant d'un Vainqueur si modeste
De mon feu presque éteint consuma l'heureux reste.

Ne t'offense donc point si je t'offre aujourd'hui
Un génie épuisé, mais épuisé pour lui :
Tu dois y prendre part. Son Trône, sa Couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de Peuples réduits à rentrer sous sa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conserve pour toi ;
Et mes Vers à ses pas enchaînant la victoire
Préparoient pour ta tête un rayon de sa gloire.

112 ŒUVRES DIVERSES

Quel gloire pour toi , d'être choisi des Cieux
Pour digne Successeur de tous nos Demi-Dieux !
Quelle faveur du Ciel , de l'être à double titre
D'un Roi que tant d'Etats ont pris pour seul arbitre ;

Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre , & qui le font bénir !
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espère
Quand elle admire en toi l'image d'un tel Père.

N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers :
Où trouveras-tu , Prince , à cueillir des lauriers ,
Des Peuples à dompter , & des murs à détruire ?
Vois-tu des Ennemis en état de te nuire ?
Son bras , ou sa valeur les a tous défarmés ,
S'ils ont tremblé sous l'un , l'autre les a charmés :
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vûe ,
Un respect amoureux y prévient ta venue ;
Tous les murs sont ouverts , tous les cœurs sont soumis ,

Et de tous ses Vaincus il t'a fait des amis.

A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire ,
Voi moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire ;
La paix a ses vertus , & tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire & de lui ressembler.

Voi quelle est sa justice , & quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramène l'abondance ;
Rétablit le commerce , & quels heureux projets :
Des charges de l'Etat soulagent ses Sujets :
Par quelle inexorable & propice tendresse
Il sauve des duels le Sang de sa Noblesse ;

DE PIERRE CORNEILLE. 113

Comme il punit le crime , & par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'hor-
reur.

Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque ;
Quelque exemple par-tout à faire un vrai Monar-
que.

Mais sçais-tu quel salaire il s'en promet de toi ?
Une Postérité digne d'un si grand Roi ,
Qui fasse aimer ses loix chez la race future ;
Et les donne pour règle à toute la nature.

C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre Moitié.
Ses Ancêtres ont sçu de plus d'une manière
Unir le Sang de France à celui de Baviere ;
Et l'heureuse Beauté qui t'attend pour Mari
Descend ainsi que toi de notre grand Henri :
Vous en tirez tous deux votre auguste origine ;
L'un par Louïs le Juste , & l'autre par Christine ,
Endegré tout pareil. Ses Ayeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos Autels ;
Joignirent leurs Drapeaux contre le fier insulte
Que Luther & sa secte osoient faire au vrai culte :
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ses murs faire accepter les loix.

Ils ont assez donné de Césars à l'Empire ,
Pour en donner encor , s'il en falloit élire ;
Et notre grand Monarque est assez redouté ,
Pour faire encor voler l'Aigle de leur côté.

Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assurer ton cœur à la jeune Princesse ?

114 OEUVRES DIVERSES

Comme si ses vertus, & l'éclat de ses yeux,
A son mérite seul ne l'assûroient pas mieux ?

La grandeur de son ame, & son esprit sublime
S'élèvent au-dessus de la plus haute estime ;
Son accueil, ses bontés ont dequoi tout charmer,
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.

Voi bénir en tous lieux l'Hymen qui te l'amène
Des rives du Danube aux rives de la Seine :
Voi-le suivi par-tout des Graces & des Jeux,
Voi la France à l'envi lui porter tous ses vœux.

Je t'en peindrois ici la pompeuse allégresse,
Mais pour s'y hasarder il faut de la jeunesse :
De quel front oserois-je avec mes cheveux gris ;
Ranger autour de toi les Amours & les Ris ?
Ce sont de petits Dieux, enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes ri-
des ;

Et ne me point mêler à leur galant aspect
C'est te marquer mon zèle avec plus de respect.



MES LANGES POËTIQUES. *

A MONSIEUR D. L. T.

Enfin échapé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable,
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux.
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée,
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement :
Crois-moi qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin, ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs,
Pour te servir de lénitifs,

* Imprimés à la suite de *Clitandre*, Tragi-Comédie,
à Paris en 1632. in-8°.

116 OEUVRES DIVERSES

Et ne sçai point d'autre remède
 A la douleur qui te possède,
 Qu'écrivant la félicité
 Qu'on goûte dans la liberté,
 Te faire une si bonne envie
 Des douceurs d'une telle vie,
 Qu'enfin tu puisses à ton tour
 Envoyer au diable l'amour.
 Je meure, ami, c'est un grand charme
 D'être *insusceptible* d'alarme,
 De n'espérer ni craindre rien,
 De se plaire en tout entretien,
 D'être maître de ses pensées
 Sans les avoir toujours dressées,
 Vers une beauté qui souvent
 Nous estime moins que du vent,
 Et pense qu'il n'est point d'hommage
 Que l'on ne doive à son visage.
 Tu t'en peux bien fier à moi,
 J'ai passé par-là, comme toi;
 J'ai fait autrefois de la bête,
 J'avois des Philis à la tête,
 J'épiois les occasions,
 J'épiloguois mes passions,
 Je paraphrasois un visage,
 Je me mettois à tout usage,
 Debout, tête nue, à genoux,
 Triste, gaillard, rêveur, jaloux,
 Je courois, je faisois la grue
 Tout un jour au bout d'une rue.

DE PIERRE CORNEILLE. 117

Soleils , flambeaux , attraits , appas ,
Pleurs , désespoirs , tourmens , trépas ,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche ,
Je sçavois bien m'en escrimer ;
Par-là je m'appris à rimer ,
Par-là je fis sans autre chose
Un sot en vers , d'un sot en prose ;
Et Dieu sçait alors si les feux ,
Les flammes , les soupirs , les vœux ,
Et tout ce menu badinage
Servoit de rime & de remplage .
Mais à la fin hors de mes fers ,
Après beaucoup de maux soufferts ;
Ce qu'à présent je te conseille
C'est de pratiquer la pareille ,
Et de montrer à ce bel œil
Qui n'a pour toi que de l'orgueil ,
Qu'un cœur si généreux & brave
N'est pas né pour vivre en esclave .
Puis quand nous nous verrons un jour
Sans soin tous deux , & sans amour ,
Nous ferons de notre martyre
A commun frais une Satire :
Nous *incagnerons* les beautés ,
Nous rirons de leurs cruautés ;
A couvert de leurs artifices
Nous pasquinerons leurs malices ;
Impénétrables à leurs traits ,
Nous ferons nargue à leurs attraits ;

Et toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie
Entre les verres & les pots
Nous dirons le mot à propos
On nous *erra* conter merveilles
En préconisant les bouteilles,
Nous rimerons au cabaret,
En faveur du blanc & clai-ret;
Où quand nous aurons fait ripaille
Notre main contre la muraille
Avec un morceau de charbon
Paranimphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc comme moi pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

O D E.

SUR UN PROMPT AMOUR.

O Dieux ! qu'elle sçait bien surprendre !
Mon cœur adore ta prison,
Et n'écoute plus la raison
Qui fait mine de te défendre ;
Accepte une si douce loi ,
Voir Aminte , & rester à soi ,
Sont des choses incompatibles ;
Devant une telle beauté
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.



Ses yeux d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des Rois ,
Interdisant à notre choix
De disposer plus de nous-même :
Ravi que j'en fus à l'abord
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance ;
Et je sentis un changement
Par une douce violence ,
Que j'eusse fait par jugement.

Regards brillants , clartés divines ,
 Qui m'avez tellement surpris ;
 Oeillades qui sur les esprits
 Exercez si bien vos rapines ;
 Tyrans secrets , Auteurs puissants
 D'un esclavage où je consens ,
 Chers ennemis de ma franchise ,
 Beaux yeux , mes aimables vainqueurs ,
 Dites-moi qui vous autorise
 A dérober ainsi les cœurs ?



Que ce larcin m'est favorable !
 Que j'ai sujet d'appréhender ,
 La conjurant de le garder ,
 Qu'elle me soit inexorable !
 Amour , si jamais ses dédains
 La portent à ce que je crains ,
 Fais qu'elle se puisse méprendre ;
 Et qu'aveuglée , au lieu du mien
 Qu'elle aura dessein de me rendre ,
 Amynte me donne le sien.



A
MONSIEUR LE CARDINAL
DE
RICHELIEU.
SONNET.

PUIS qu'un d'Amboise & vous d'un succès ad-
mirable

Rendez également nos Peuples réjouis,
Souffrez que je compare à vos faits inouis,
Ceux de ce grand Prélat, sans vous incompara-
ble.



Il porta comme vous la pourpre vénérable,
De qui le saint éclat rend nos yeux éblouis;
Il veilla comme vous d'un soin infatigable;
Il fut ainsi que vous le cœur d'un Roi Louis.



Il passa comme vous les monts à main armée,
Il sut ainsi que vous convertir en fumée
L'orgueil des Ennemis & rabattre leurs coups;



Un seul point de vous deux forme la différence,
C'est qu'il fut autrefois Légat du Pape en France
Et la France en voudroit un envoyé de vous.

S O N N E T

*Pour M. D. V. envoyant un Galand
A. M. L. C. D. L.*

AU point où me réduit la distance des lieux
Souffrez que ce Galand vous porte mes hom-
mages ,

Comme si ces couleurs étoient autant d'images
De celle qu'en mon cœur je conserve le mieux.



Parez en ce beau sein , ce chef-d'œuvre des
Cieux ,

Cette honte des lys , cet aimant des courages ;
Ce beau sein où nature a mis tant d'avantages ,
Qu'il dérobe le cœur en surprenant les yeux.



Il va mourir d'amour sur cette gorge nue ,
Il en pâlit déjà , sa vigueur diminuë ,
Et finit languissante en des traits effacés :



Hélas ! que de mortels lui vont porter envie ,
Et voudroient en langueur finir ainsi leur vie ,
S'ils pouvoient en mourant être si bien placés.

M A D R I G A L

*Pour un Masque donnant une boîte de
Cérises confites à une Demoiselle.*

Allez voir ce jeune Soleil,
Cérises, je vous en avouë ;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lèvre, un peu plus que sa
jouë :
Montrez-lui votre rouge teint,
Où la nature a peint
Comme sur une vive image,
La cruauté de son courage.
Après, en ma faveur dans le contentement
Que vous aurez, si la belle vous touche,
Dites-lui secrètement
Approchant de sa bouche,
Philis, notre beauté
Ne porte les couleurs que de la cruauté ;
Mais ce qui la conserve, & la fait être aimée ;
Ce n'est que la douceur qu'elle tient enfermée ;
Ainsi doncque soyez vous
Belle & douce comme nous.



EPITAPHE DE DIDON,

Traduite du Latin d'AUSONE.

INFELIX DIDO, &c.

Misérable Didon, pauvre amante séduite.
Dedans tes deux maris je plains ton mauvais sort,

Puisque la mort de l'un est cause de ta fuite,
Et la fuite de l'autre est cause de ta mort.

AUTREMENT.

Quel malheur en maris, pauvre Didon, te suit!
Tu t'enfuis quand l'un meurt, tu meurs quand
l'autre fuit.

MASCARADE DES ENFANS GASTES.

L'OFFICIER.

UNe ambition déréglée
Dont mon ame s'est aveuglée,
Plus forte que mon intérêt,
Pour donner un arrêt en cornes
A tellement passé les bornes
Qu'elle n'a point trouvé d'arrêt.

Ce vain honneur , & cette pompe ,
 De qui le faux éclat nous trompe ,
 M'a fait engager tout mon bien ;
 Et pour être Monsieur , & Maître ,
 Je crains fort à la fin de n'être
 Ni Maître , ni Monsieur de rien.



Pressé de Creanciers avides ,
 Mes coffres sont tellement vuides ;
 Qu'étant au bout de mon Latin
 Ma robe a gagné la pélade ;
 Et ma bourse encor plus malade
 Se voit bien proche de sa fin.



Ainsi mes affaires gâtées
 Voyant mes terres décretées ,
 Gages , profits , droits arrêtés ,
 Et ma finance au bout réduite ,
 Je mene ici sous ma conduite
 La troupe des Enfans gâtés.



LE GENTIL-HOMME.

IL faut qu'en dépit de mon sang
Je lui cede mon premier rang :
En vain ma noblesse me flatte
En ce lieu par où nous allons ;
On respecte mal l'écarlate,
Qui ne va pas jusqu'aux talons :
Et celle qui souvent accompagne nos bottes ;
Tombant dans le mépris ,
Près de celle qu'on traîne aux crottes ,
Perd son lustre & son prix.



Trop d'or sur mes habits en a vuidé ma bourse ;
La meute de mes chiens
N'a chassé que mes biens
Qui dessus mes chevaux se fauvoient à la course ;
Et mes oyseaux au bout d'un an ou deux
M'ont fait léger comme eux.
Voilà donc sans chercher tant de contes frivoles ,
Tout ce qui m'a gâté , déduit en trois paroles ;
Et pour un Cavalier c'est bien bourrer des Vers ,
A tort & à travers.



LE PLAIDEUR.

L Es procès m'ont gâté, Messieurs, je m'en repens,

C'est dans mon déplaisir tout ce que j'en puis dire :

Car je crains tellement de payer des dépens,
Que même au Mardi-gras je n'ose plus médire.

L'AMOUREUX.

J'Ai fait ce qu'il a fallu faire ;

Mais le Bal, les collations,

Les présens, les discrétions

N'ont point avancé mon affaire :

J'ai corrompu trente Valets,

Afin de rendre mes poulets ;

J'ai donné mille sérénades,

On persiste à me dédaigner ;

Et deux misérables œillades

C'est tout ce que j'ai pu gagner.



Quoi que m'ait promis l'espérance ;

A la fin il ne m'est resté

Que l'incommode vanité

D'une sotte persévérance ;

Ma profusion sans effet,

N'a servi qu'à gâter mon fait,

Et dissiper mon héritage :

Quel malheur me va poursuivant !

D Oieu ! j'ai mangé mon partage

Sans avoir vécu que de vent.

R E C I T

POUR LE BALLET DU CHATEAU DE BISSESTRE.

T Oi dont la course journaliere
 Nous ôte le passé, nous promet l'avenir ,
 Soleil , pere des temps comme de la lumiere,
 Qui vois tout naître & tout finir ;
 Depuis que tu fais tout paroître
 As-tu rien vû d'égal au Château de Bissêtre ?



Toutes tes pompeuses machines ,
 Qu'autrefois on flattoit de titre orgueilleux ,
 Pourroient-elles garder auprès de ces ruines ,
 Le nom d'ouvrages merveilleux ?
 Et toi qui les faisois paroître ,
 Qu'y voyois-tu d'égal au Château de Bissêtre ?



Ces Tours qui semblent désolées ,
 Et ces vieux monumens qu'on laisse à l'abandon ;
 C'est ce qui fait périr le nom des Mausolées ,
 Et des Palais d'Apollidon ;
 Puisque tu les fis tous paroître ,
 Sans y voir rien d'égal au Château de Bissêtre ?



DE PIERRE CORNEILLE. 129

Cache-toi donc plus tard sous l'onde ,
Sur ce nouveau miracle arrête ton flambeau :
Et sans aller fitôt apprendre à l'autre monde
Ce que le nôtre a de plus beau ,
Sois long-temps à faire paroître
Que rien n'est comparable au Château de Biffêtre.

POUR MONSIEUR

L. C. D. F.

Représentant un Diable au même Ballet.

EPIGRAMME.

Quand je vois , ma Philis , ta beauté sans fécon-
de ,

Moi qui tente un chacun je m'y laisse tenter ;
Et mes desirs , brûlants de perdre tout le monde ,
Se changent aussi-tôt à ceux de l'augmenter.

STANCES

Sur une absence en temps de pluye.

Depuis qu'un malheureux adieu ,
Rendit vers vous ma flamme criminelle ,
Tout l'Univers prenant votre querelle ,
Contre moi conspire en ce lieu.



Ayant ôsé me séparer
 Du beau Soleil qui luit seul à mon ame,
 Pour le venger, l'autre cachant sa flamme
 Refuse de plus m'éclairer.



L'air qui ne voit plus ce flambeau,
 En témoignant ses regrets par ses larmes,
 M'apprend assez qu'éloigné de vos charmes
 Mes yeux se doivent fondre en eau.



Je vous jure, mon cher souci,
 Qu'étant réduit à voir l'air qui distille,
 Si j'ai le cœur prisonnier à la Ville,
 Mon corps ne l'est pas moins ici.

S O N N E T.

Après l'œil de Melite il n'est rien d'admirable,

Il n'est rien de solide après ma loyauté;
 Mon feu comme son teint se rend incomparable,
 Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.



Quoique puisse à mes sens offrir la nouveauté,
 Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;

Et quoi qu'elle ait au sien la même cruauté,
 Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.



DE PIERRE CORNEILLE. 131

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur ,

Trouve chez cette belle une extrême froideur ;
Et que sans être aimé , je brûle pour Melite.



Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnerent par nous deux d'amour & de mérite ,
Elle a tout le mérite , & moi j'ai tout l'amour.

M A D R I G A L

JE suis blessé profondément ;
Amour , & ma Maîtresse ,
Qui de vous deux me blesse ?
Un aveugle n'a point l'adresse
De porter dans le cœur les coups si justement ,
Et Philis n'a point de flèches ,
Pour faire de telles brèches.
Mon mal n'est point l'effet ni de ses seuls regards ,
Ni des traits qu'un aveugle tire ;
Mais la mauvaise avecque lui conspire ,
Et lui prête ses yeux pour adresser ses dards .



DIALOGUE

TIRSIS, CALISTE.

TIRSIS.

Caliste, mon plus cher souci,
Prends pitié de l'ardeur qui me devore l'âme.

CALISTE.

Tirsis, ne vois-tu pas aussi
Que mon cœur embrasé brûle de même flamme ?

TIRSIS.

Je n'ose l'espérer.

CALISTE.

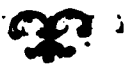
Tu t'en peux assurer

TIRSIS.

Mais mon peu de mérite,
Défend un si haut point à ma présomption :

CALISTE.

Mais cette récompense est trop petite :
Pour tant d'affection.



TIRSIS.

Je croirai ; puisque tu le veux,
Que maintenant mon mal aucunement te touche.

CALISTE.

La mort seule éteindra mes feux,
Et j'en ai plus au cœur mille fois qu'en la bouche :

DE PIERRE CORNEILLE. 137

T I R S I S.

Je n'ose l'espérer

C A L I S T E.

Tu t'en peux assurer.

T I R S I S.

Hélas que ton courage,

M'apprête de rigueurs à souffrir sous ta loi!

C A L I S T E.

Ce que j'ai de rigueur j'en réserve l'usage.

Pour tout autre que toi.



T I R S I S.

Si quelqu'un plus riche, ou plus beau,

Et mieux fourni d'appas à te servir se range.

C A L I S T E.

J'élirois plutôt le tombeau,

Que ma volage humeur se disposât au chan-
ge.

T I R S I S.

Je n'ose l'espérer

C A L I S T E.

Tu t'en peux assurer.

T I R S I S.

Mais pourrois-tu, ma belle,

Dédaigner un amant qui vaudroit mieux que
moi?

C A L I S T E.

Pourrois-je préférer à ton amour fidelle

Une incertaine foi?

34 OEUVRES DIVERSES
T I R S I S.

Si la rigueur de tes parens
A' quelqu'autre parti plus sortable t'engage ?

C A L I S T E.

Les saints devoirs que je leur rends ,
Jamais dessus ma foi n'auront cet avantage.

T I R S I S.

Je n'ose l'espérer.

C A L I S T E.

Tu t'en peux assurer.

T I R S I S.

Quoi ! parens, ni richesses ,
Ni grandeurs ne pourront ébranler tes esprits ?

C A L I S T E.

Tout cela , mis auprès de tes chastes caresses ,
Perd son lustre , & son prix.

C H A N S O N.

T Oi qui près d'un beau visage ,
Ne veux que feindre l'amour ,
Tu pourrois bien quelque jour
Epruver à ton dommage ;
Que souvent la fiction
Se change en affection.



DE PIERRE CORNEILLE. 135

Tu dupes son innocence ,
Mais enfin ta liberté
Se doit à cette beauté ,
Pour reparer ton offense ;
Car souvent la fiction
Se change en affection :



Bien que ton cœur desavoue :
Ce que ta langue lui dit ;
C'est en vain qu'il la dédit ,
L'Amour ainsi ne se joue ;
Et souvent la fiction
Se change en affection :



Scache enfin que cette flamme
Que tu veux feindre au dehors ,
Par des inconnus ressorts ,
Entrera bien dans ton ame ;
Car souvent la fiction
Se change en affection :



Tirsis auprès d'Hyppolite
Pensoit bien garder son cœur ,
Mais ce bel objet vainqueur
Le fit rendre à son mérite ;
Changeant en affection :
Malgré lui sa fiction .



CHANSON

SI je perds bien des maîtresses ,
 J'en fais encor plus souvent ,
 Et mes vœux & mes promesses
 Ne sont que feintes caresses ;
 Et mes vœux & mes promesses
 Ne sont jamais que du vent.



Quand je vois un beau visage ,
 Soudain je me fais de feu ;
 Mais long-temps lui faire hommage ,
 Ce n'est pas bien mon usage :
 Mais long-temps lui faire hommage ,
 Ce n'est pas bien là mon jeu.



J'entre bien en complaisance :
 Tant que dure une heure ou deux ,
 Mais en perdant sa présence ,
 Adieu toute souvenance :
 Mais en perdant sa présence ,
 Adieu soudain tous mes feux.



Plus inconstant que la Lune ,
 Je ne veux jamais d'arrêt ;
 La blonde comme la brune ,
 En moins de rien m'importune :
 La blonde comme la brune ,
 En moins de rien me déplaît.



Si je feins un peu de braise
Alors que l'humeur m'en prend ;
Qu'on me chasse , ou qu'on me baise ,
Qu'on soit facile ou mauvaise ,
Qu'on me chasse , ou qu'on me baise ,
Tout m'est fort indifférent.



Mon usage est si commode ;
On le trouve si charmant ,
Que qui ne suit ma méthode ,
N'est pas bien homme à la mode :
Que qui ne suit ma méthode.
Passe pour un Allemand :

Fin des Mélanges Pœniques.

PETRI CORNELII ROTHOMAGENSIS,

Ad illustrissimi Francisci Harlæi , Archiepiscopi Normanix Primatis Invitationem ; quâ Gloriosissimum Regem , Eminentissimumque Cardinalem Ducem versibus celebrare jussus est , *

EXCUSATIO.

N *Eustriacæ lux alma plagæ , quo nostra super-*
bit

Insula , & Aonii laurus opaca jugi ;
Heroum ad laudes , dignosque Marone triumphos
Parce , precor , tenuem sollicitare Chelyn.
Non ingrata canit , sed & impar fortibus ausis ;
Quæ canat , exiguis viribus apta legit.
Ad scenam teneros deducere gaudet amores ,
Et vetus insuetis drama novare jocis.
Regnat in undanti non tristis Musa theatro ,
Atque hilarem populum tædia nosse veras ,
Hanc doctique , rudesque , hanc mollis & aulicus , &
jam
Exeso mitis Zoilus ungue stupet.

* Ces Vers sont imprimés à la page 248. & suit. de l'Ouvrage intitulé : *Epimicia Musarum Eminentissimo Cardinali Duci de Richelieu* , in-4°. Paris 1634.

DE PIERRE CORNEILLE. 139

*Nil tamen hîc fortes opus altè intendere nervos ,
 Nostraque nil duri scena laboris eget ;
 Vulgare eloquium ; sed quo improvisus amator
 Occurrens Dominae fundere vota velit.
 Obvius hoc blandum compellet amicus amicum ;
 Hoc subitum excipiat læta puella procum.
 Ars artem fugisse mihi est , & spontè fluentes
 Ad numeros facilis pleraque Rhythmus obit.
 Nec solis addicta jocis , risuque movendo ,
 Semper in exiguo carmine vena jacet :
 Sapiùs & grandes soccis miscere cothurnos ,
 Et simul oppositis docta placere modis.
 In lacrymas natam pater , aut liris egit amator
 Sapiùs , aut lusu sævit ira proci.
 Atque ubi penè latus venalis pergula rumpit ;
 Hîc aliquid dignum laude , Lysandre , furis &
 Nec minus Angelicæ dolor & suspiria spreta ,
 Quàm placuere tui , Phylli jocosa , sales ;
 Et quorum in patulos solvis tata ora cachinnos ,
 Multa his Angelicâ lachryma flente cadit :
 Sed tamen hîc scena est , & gestu & voce juvamus ,
 Forsitan & mentem Roscius implet opus.
 Tollit si qua jacens , & toto corpore prodest ,
 Forsan & inde ignis versibus , inde lepos.
 Vix sonat à magno divulsa Camœna theatro ,
 Blæsaque nil proprio sustinet ore loqui.
 Hi mihi sunt fines , nec me quæsiveris extrà ,
 Carminibus ponent clausa theatra modum :
 Nec , L O D D I C E , tuos ausim temerare triumphos ,
 R I C H E L I U M V E humili dedecorare lyrâ ,*

Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon ;
Cent Vers lui coûtent moins que deux mots de
chanson :

Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de Musique. *
Et que pour donner lieu de paroître à sa voix ,
De sa bizarre quinte il se fasse des loix ;
Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées ,
Sur chaque tremblement ses syllabes comptées ,
Et qu'une foible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phebus donne à l'art un soufflet :
Enfin cette prison déplaît à son génie ,
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne se leurre point d'animer de beaux chants ,
Et veut pour se produire avoir la clef des champs.
C'est lors qu'il court d'haleine , & qu'en pleine car-
rière

Quittant souvent la terre , en quittant la barrière ,
Duis d'un vol élevé se cachant dans les Cieux ,
Il rit du désespoir de tous ses envieux.

Ce trait est un peu vain , Ariste , je l'avoue :
Mais faut-il s'étonner d'un Poëte qui se loue ?

Le Parnasse autrefois dans la France adoré
Faisoit pour ses mignons un autre âge doré :
Notre fortune enflloit du prix de nos caprices ,
Et c'étoit une Blanque à de bons bénéfices :
Mais elle est épuisée , & les Vers à présent

Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;

* M. Corneille avoit été prié de composer des paroles pour être mises en Musique ; mais il ne voulut pas se donner cette peine.

DE PIERRE CORNEILLE. 143

Chacun s'en donne à l'aise & souvent se dispense
A prendre par ses mains toute sa récompense. (a)
Nous nous aimons un peu , c'est notre foible à tous,
Le prix que nous valons , qui le sçait mieux que
nous ?

Et puis la mode en est , & la Cour l'autorise ,
Nous parlons de nous-même avec toute franchise ,

La fausse humilité ne met plus en crédit ;
Je sçai ce que je vaux , & croi ce qu'on m'en dit ;
Pour me faire admirer , je ne fais point de ligue ,
J'ai peu de voix pour moi , mais je les ai sans bri-
gue ;

Et mon ambition pour faire plus de bruit
Ne les va point quêter de Reduit en Reduit ;
Mon travail sans appui monte sur le Théâtre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre ,
Là sans que mes amis prêchent leurs sentimens
J'arrache quelquefois leurs applaudissemens ;
Là content du succès que le mérite donne
Par d'illustres avis je n'ébloüis personne ;
Je satisfais ensemble & Peuple & Courtisans ;
Et mes Vers en tous lieux sont mes seuls Parti-
sans ;

Par leur seule beauté ma plume est estimée ,
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée , (b)

(a) Cette Pièce marque assez bien quel étoit le caractère de M. Corneille ; il croyoit avoir assez de mérite pour être dispensé de faire sa cour à qui que ce soit.

(b) Vers , qui attira à M. Corneille une infinité de Pièces piquantes.

Et pense toutefois n'avoir point de rival

A qui je fasse tort en le traitant d'égal :

Mais insensiblement je donne ici le change,

Et mon esprit s'égare en sa propre louange ;

Sa douceur me séduit , je m'en laisse abuser ;

Et me-vante moi-même au lieu de m'excuser.

Revenons aux chansons que l'amitié demande,

J'ai brûlé fort long-temps d'une amour assez grande ,

Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer ,

Puisque ce fut par là que j'appris à rimer : *

Mon bonheur commença quand mon ame fut prise,

Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise ;

Charmé de deux beaux yeux , mon Vers charma la

Cour ,

Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.

J'adorai donc Philis , & la secrète estime

Que ce divin esprit faisoit de notre rime ,

Me fit devenir Poète aussi-tôt qu'amoureux ,

Elle eut mes premiers Vers , elle eut mes premiers

feux ,

* Il avoit aimé très-passionnément une Dame de Roüen, nommée Madame du Pont, femme d'un Maître des Comptes de la même Ville, qui étoit parfaitement belle, qu'il avoit connue toute petite fille, pendant qu'il étudioit à Roüen au College des Jesuites, & pour qui il fit plusieurs petites Pièces de galanterie qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui ayent fait ses amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquoit la plupart de ses Pièces avant de les mettre au jour, & comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle les critiquoit fort judicieusement, en sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui étoit redevable de plusieurs endroits de ses premières Pièces.

Et

Et bien que maintenant cette belle inhumaine
 Traite mon souvenir avec un peu de haine,
 Je me trouve toujours en état de l'aimer ;
 Je me sens tout ému quand je l'entens nommer ,
 Et par le doux effet d'une prompte tendresse
 Mon cœur sans mon aveu reconnoît ~~Ma~~ maîtresse.
 Après beaucoup de vœux & de soumissions
 Un malheur rompt le cours de nos affections ;
 Mais toute mon amour en elle consommée ,
 Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
 Aussi n'aimai-je plus , & nul objet vainqueur
 N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
 Vous le dirai-je , ami ? tant qu'ont duré nos flam-
 mes

Ma Muse également chatoüilloit nos deux ames ;
 Elle avoit sur la mienne un absolu pouvoir ,
 J'aimois à le décrire , elle à le recevoir.
 Une voix ravissante , ainsi que son visage ,
 La faisoit appeller le Phoenix de notre âge ;
 Et souvent de sa part je me suis vû presser
 Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
 Jugez vous-même , Ariste , à cette douce amor-
 ce ,

Si mon génie étoit pour épargner sa force :
 Cependant mon amour , le pere de mes Vers ,
 Le fils du plus bel œil qui fût en l'Univers ;
 A qui desobéir c'étoit pour moi des crimes ,
 Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes ;
 Tant mon esprit alors contre moi révolté
 En haine des chansons sembloit m'avoir quitté ;

Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
 Tant avec la Musique elle a d'antipathie ;
 Tant alors de bon cœur elle renonce au jour.
 Et l'amitié voudroit ce que n'a pû l'amour !
 N'y pensez plus , Ariste , une telle injustice
 Exposerait ma Muse à son plus grand supplice ;
 Laissez-la toujours libre agir suivant son choix,
 Céder à son caprice , & s'en faire des loix.

R O N D E A U. (a)

QU'il fasse mieux , ce jeune jouvencel , (b)
 A qui le Cid donne tant de martel,
 Que d'entasser injure sur injure ,
 Rimer de rage une lourde imposture ,
 Et se cacher ainsi qu'un criminel. (c)
 Chacun connoît son jaloux naturel,
 Le montre au doigt comme un fou solennel ;
 Et ne croit pas , en sa bonne écriture
 Qu'il fasse mieux.

(a) Cette Pièce fut faite par Corneille peu de temps après la précédente environ 1637. dans le temps du différend qu'il eut contre Scudery , au sujet des Observations sur le Cid.

(b) M. Scudery.

(c) M. Scudery n'avoit pas d'abord mis son nom à ses Observations sur le Cid ; & cela parce qu'il étoit ami de M. Corneille ; il en fut fait deux éditions sans qu'on scût de quelle part elles venoient, Cela se découvrit néanmoins & les brouilla ensemble.

Paris entier ayant vu son cartel,
L'envoie au Diable & sa Muse au B***.
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel, (a)
Qu'il fasse mieux.

Omnibus inideas, livide, nemo tibi.

(a) La Tragédie du Cid.

A M O N S E I G N E U R
D E G U I S E.

S O N N E T. (b)

Croissez, jeune Héros, notre douleur profonde
N'a que ce doux espoir qui la puisse affoiblir;
Croissez & hâtez-vous de faire voir au Monde
Que le plus noble sang peut encor s'ennoblir.



Croissez pour voir sous vous trembler la Terre &
l'Onde;
Un grand Prince vous laisse un grand nom à rem-
plir:
Et ce que se promet sa valeur sans seconde,
C'est par vous que le Ciel réserve à l'accomplir.

(b) Ce Sonnet est adressé à Henri de Lorraine II. du nom, Duc de Guise, fils de Charles de Lorraine Duc de Guise, mort en 1640. Il fut composé la même année par Corneille.

148 OEUVRES DIVERSES

Vos Ayeux vous diront par d'illustres exemples

Comme il faut mériter des Sceptres & des Temples ;

Vous ne verrez que gloire , & que vertus en tous.



Sur des pas si fameux suivez l'ordre céleste ,
Et de tant de Héros qui revivent en vous ,
Egalez le dernier , vous passerez le reste.

V E R S

SUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

QU'on parle mal ou bien du fameux Cardinal ,
Ma Prose ni mes Vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

A LA REINE, SONNET.*

Que vos soins , grande Reine , enfantent de miracles !

Bruxelles & Madrid en font tous interdits ;
Et si notre Apollon me les avoit prédits ,
J'aurois moi-même osé douter de ses miracles.



Sous vos commandemens on force tous obstacles ;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Et par de coups d'essai vos Etats aggrandis
Des Drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.



La Victoire elle-même accourant à mon Roi ,
Et mettant à ses pieds Thionville & Rocroi ,
Fait retentir ces Vers sur le bord de la Seine.



France , attends tout d'un Regne ouvert en triomphant ,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains , des armes d'un Enfant.

* Dans l'Épître Dédicatoire de Polyeucte , à la Reine Régente, Paris 1643. 17-12.

*A Maître Adam Billaut ; Menuisier de
Nevers , sur ses Chevilles.*

S O N N E T. *

LE Dieu de Pythagore , & sa Métémphysique,
Jettans l'ame d'Orphée en un Poète François,
Par quel crime , dit-elle , ai-je offensé vos Loix ,
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose?



Les Vers font bruit en France , on les loue , on
en cause ,
Les miens en un moment auront toutes les voix ;
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux
aboies ,
Si pour gagner du pain il ne sçait autre chose.



Nous sçavons , dirent-ils , le pourvoir d'un mé-
tier :
Il fera fameux Poète & fameux Menuisier ,
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime.



A ce nouveau parti l'ame les prit au mot ,
Et s'assurant bien plus au Rabot qu'à la Rime ,
Elle entra dans le corps de Maître Adam Billaut.

* Ce Sonnet est parmi différentes Pièces sous le nom
d'Approbation du Parnasse , imprimées à la tête des *Che-
villes du Menuisier de Nevers* , qui parurent à Paris en
1644. in-40.

R E M E R C I M E N T
A M O N S I E U R L E C A R D I N A L
M A Z A R I N.

A U L E C T E U R.

A Yant dédié ce Poëme (a) à M. le Cardinal Mazarin, j'ai trouvé à propos de joindre à l'Epitre le Remerciment que je présentai il y a trois mois à Son Eminence, pour une libéralité dont elle me surprit. Cette Pièce, quoique faite à la hâte, a eu le bonheur de plaire assez à un homme sçavant, (b) pour ne dédaigner pas de perdre une heure à donner une meilleure forme à mes pensées, & les faire passer dans cette Langue illustre qui sert de truchement à tous les Sçavans de l'Europe. Je te donne ici l'un & l'autre, afin que tu voyes & ma gloire & ma honte. Il m'est extrêmement glorieux qu'un esprit de cette trempe, ait assez considéré mon Ouvrage pour le vouloir traduire; mais il m'est presque aussi honteux de

(a) La mort de Pompée, imprimée à Paris en 1644. in-12.

(b) Adrien Blondin, Poëte Latin de ce temps-là, dont j'ai vu plusieurs morceaux de Poësie Latine.

voir ses expressions tellement au-dessus des miennes , qu'il semble que ce soit un Maître qui ait voulu mettre en lumière les petits efforts de son Ecolier. C'est une honte toutefois qui m'est très-avantageuse ; & si j'en rougis , c'est de me voir infiniment son redevable. L'obligation que je lui en ai , est d'autant plus grande qu'il m'a fait cet honneur , sans que j'aye celui de le connoître ni d'être connu de lui. Un de ses amis m'a dit son nom , mais comme il ne l'a pas voulu mettre au-dessous de ses Vers. quand il les a fait imprimer , je te l'indiquerai seulement par les deux premières Lettres , de peur de fâcher sa modestie à laquelle je ne veux ni déplaire , ni consentir tout-à-fait..

REMERCIEMENT

A MONSIEUR LE CARDINAL
MAZARIN.

N On, tu n'es point ingrate, ô Maîtresse du monde;

Qui de ce grand pouvoir sur la terre, & sur l'onde;
Malgré l'effort des temps, retiens sur nos Autels.

Le souverain empire, & des droits immortels.

Si de tes vieux Héros j'aime encor la mémoire,

Tu reeves mon nom sur l'aîle de leur gloire;

Et ton noble génie en mes Vers mal tracé,

Par ton nouveau Héros m'en a recompensé.

C'est toi, grand Cardinal, homme-au-dessus de
l'homme;

Rare don qu'à la France ont fait le Ciel, & Rome :

C'est toi, dis-je, ô Héros, ô cœur vraiment Ro-
main,

Dont Rome, en ma faveur, vient d'emprunter la
main.

Mon honneur n'a point eu de douteuse apparence;

Tes dons ont devancé même mon espérance;

Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait

Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.

La grace s'affoiblit quand il faut qu'on l'attende;

Tel pense l'acheter alors qu'il la demande.

Et c'est je ne sçai quoi d'abaissement secret ;
 Où quiconque a du cœur ne consent qu'à regret.
 C'est un terme honteux que celui de prière ;
 Tu me l'as épargné , tu m'as fait grace entière.
 Ainsi l'honneur se mêle au bien que je reçois ;
 Qui donne comme toi , donne plus d'une fois.
 Son don marque une estime & plus pure & plus
 pleine ,

Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
 Et prenant nouveau prix de la main qui le fait ,
 Sa façon de bien faire est un second bienfait.
 Ainsi le grand Auguste autrefois dans ta Ville
 Aimoit à prévenir l'attente de Virgile :
 Lui que j'ai fait revivre , & qui revit en toi ,
 En usoit envers lui , comme tu fais vers moi .

Certes dans la chaleur que le Ciel nous inspire ,
 Nos Vers disent souvent plus qu'ils ne pensent dire ;
 Et ce feu qui sans nous pousse les plus heureux ,
 Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
 Quand j'ai peint un Horace , un Auguste , un Pom-
 pée ,

Assez heureusement ma Muse s'est trompée ;
 Puisque , sans le sçavoir , avecque leur portrait ,
 Elle tiroit du tien , un admirable trait.
 Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage ,
 N'y font que prendre un rang pour former ton
 image.

Quand j'aurai peint encor tous ces vieux Conquérans ,
 Les Scipions vainqueurs , & les Catons mourans ,

DE PIERRE CORNEILLE. 155

Les Pauls , les Fabiens ; alors de tous ensemble
On en verra sortir un tout qui te ressemble ;
Et l'on rassemblera de leur pompeux débris ,
Ton ame , & ton courage , épars dans mes écrits.
Souffre donc que pour guide au travail qui me reste ,

J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleste ;
Et que de tes vertus le portrait sans égal
S'acheve de ma main sur son original.
Quand j'étudie en toi ces sentimens illustres
Qu'a conservé ton sang à travers tant de lustres ;
Et que le Ciel propice , & les destins amis
De tes fameux Romains en ton ame ont transmis :
Alors de tes couleurs peignant leurs aventures ,
J'en porterai si haut les brillantes peintures ,
Que ta Rome elle-même , admirant mes travaux ,
N'en reconnoitra plus les vieux originaux ;
Et se plaindra de moi de voir sur eux gravées
Les vertus qu'à toi seule elle avoit réservées ;
Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnoîtras sous de noms empruntés.

Mais ne te lasse point d'illuminer mon ame ,
Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme ;
Et de ces grands soucis que tu prends pour mon
Roi ,

Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.
Délasse en mes écrits ta noble inquiétude ,
Et tandis que sur elle appliquant mon étude ,
J'emploierai pour te plaire , & pour te divertir ,
Les talens que le Ciel m'a voulu départir ;

156 OEUVRES DIVERSES.

Reçois avec les vœux de mon obéissance ,
 Ces Vers précipités par ma reconnoissance.
 L'impatient transport de mon ressentiment,
 N'a pû , pour les polir , m'accorder un moment.
 S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de
 zèle ,
 Leur rudesse est le sceau d'une ardeur plus fidèle :
 Et ta bonté verra dans leur témérité ,
 Avec moins d'ornement , plus de sincérité.

GRATIARUM ACTIO

EMINENTISSIMO CARDINALI

JULIO MAZARINIO.

EX GALlico CORNELII.

Roma caput mundi, quæ quondam vindice fer-
 ro ,
 Quæ terræ , pelagusque patent , fatalia victis
 Jura dabas populis ; Et nunc , sed sanctior , orbem
 Religione Deum , Et verâ pietate gubernas..
 Non te ingrata meæ cepere oblivio Mûsæ ,
 Nec labor irritus est , nam si mea carmina crescunt
 In laudes fecunda tuas , Gentisque Latina
 Heroas , veterumque Ducum celebramus honorem..
 Par virtute suis Patribus novus emicat Heros ,
 Maxima qui tenui pro munere dona refundit..

Te duce , magne Heros , quo nil sublimius æther
 Francigenis , & nil melius dedit Itala tellus ,
 JULI , purpureâ Flamen dignissime pallâ ,
 Te duce , Roma suos , largo in me prodiga sæm ,
 Fudit opes , nec in ancipiti fortuna pependit ;
 Spem merces oblata præit. Charitesque profusâ
 Occurrere manu , quodque est mirabile , munus
 Non optare licet , tu me auri pondere sponte
 Obruis , & votis potior non ante cupitis.
 Gràtia quæ petitur subito evolat , & prece emacri
 Qui prior ambat opes , tacitum sub pectore vulnus
 Sentit , & inuitus concessio munere gaudet ;
 Nam pudor est , verba & vultum præferre precantis.
 At tu dum pleno spargis tua præmia cornu
 Magnificus , parcis precibus , votumque remittis.
 Sic donis accedit honos , & munere in uno
 Munera bina latent , cum se uliro gratia profert.
 Hinc amor ætior est , nam blanda sine arte vo-
 luntas
 Dat pretium donis , & munera munere crescunt.
 Sic quondam Augustus , vestrae alter Romulus Ur-
 bis ,
 Mittere gaudebat dona insperata Maroni ,
 Et quem nostra tibi redivivum carmina fingunt ,
 Virgilium excepit , quo me dignaris honore.
 Et certè ille augur qui nos inspirat Apollo
 Obscuris vera involvens , plus carmine promit
 Interdum , quàm verba sonant ; motuque latenti
 Sæpè aliò vatem , quàm quò velit , abripit ardor.
 Cum cecini laudes Pompei , aut rebur Horatii ,

158 OEUVRES DIVERSES

*Augustique pios mores, domitamque furorē,
 Musa quidem erravi; nam dum putat, inſciā fati,
 Romanos pānxiſſe Duces, tua facta, tuamque
 Exprimis effigiem: veterum decora alia Quirinum
 Per tot ſparſa viros, tot nobilitata trophæis,
 Ad te unum redeunt; tua in illis vivit imago.
 Nec tamen hīc ſinis; nam cum celebrabo Cætonum
 Funera, Scipiadumque decus, Paulosque ſagaces;
 Et cunctatores Fabios, tua gloria ſurget
 Conſtata ex illis, ſed erit magis inclyta virtus.
 Sit mihi fas igitur, ſub te, renovare laborem,
 Adque tui exemplar Proceres formare Latinos.
 Et divina tuæ ſecreta recludere mentis,
 Verſuque arcanos generoſo expromere ſenſus,
 Quos tibi naſcenti Charites, Urbisque Quirini
 Faſta, & ſanguis Avūm ſtellis tranſfudit amicis.
 Tunc ſplendore novo aſſlatus, longo ordine pingam
 Romulidas, operique tuos adhibebo colores,
 Materiam ſuperabit opus; talique cothurno
 Aſſurgam, ut noſtros Roma admirata labores,
 Eloquii ſtupeat vires, neque priſca ſuorum
 Ora recognoscat: quin & fortaiſſe queretur,
 Me Ducibus Latiis illas adſcribere laudes,
 Quas ſolus vera ingenii virtute mereris.
 Interea proprio latè ſplendore refulgens,
 Sapè tuas alio cernes ſub nomine doctes.
 Ne tamen, ô Divine Heros, ne ſubtrahē lūmen;
 Vive diu, præſensque meis illabere capis.
 Subduc te Regni excubiis, quās nocte dieque
 Irrequietus agis, paulumque labrumpe labores*

Affiduos, nostroque in carmine dilue curas :
Cumque tuas veneror Charites, & Musa requirit-
Quæ placeant, magna que parem solatia menti,
Accipe præcipiti mea carmina condita venâ ;
Carmina perpetui testes, & pignora cultus :
Imperfecta quidem, nec enim tua dona sinebant
Esse diu immemorem, ars nostro successit amori.
Et si lingua rudis, læset imis sensibus ardor ;
Nostrique plus fidei, quàm fastus verba recen-
dunt.
Nam quò Musa magis caret arte, minusque leporis
Invenio, magis est pura & sincera voluntas.

A. B. . *

* C'est-à-dire, *Adrian Blondin* ; comme je l'ai déjà re-
marqué.

158 OEUVRES DIVERSES

Augustique pios mores, domitumque furorem,
 Musa quidem erravit; nam dum putat, inscia fati,
 Romanos p̄nxisse Duces, tua facta, tuamque
 Exprimis effigiem: veterum decora alta Quirinum
 Per tot sparsa viros, tot nobilitata trophæis,
 Ad te unum redeunt; tua in illis vivit imago.
 Nec tamen hîc finis; nam cum celebrabo Catonum
 Funera, Scipiadumque decus, Paulosque sagaces,
 Et cunctatores Fabios, tua gloria surget
 Conflata ex illis, sed erit magis inclyta virtus.
 Sit mihi fas igitur, sub te, renovare laborem,
 Adque tui exemplar Procures formare Latinos.
 Et divina tuæ secreta recludere mentis,
 Versuque arcanos generoso expromere sensus;
 Quos tibi nascenti Charites, Urbisque Quirini
 Fata, & sanguis Avum stellis transfudit amicis.
 Tunc splendore novo afflatus, longo ordine pingam
 Romulidas, operique tuos adhibebo colores,
 Materiam superabit opus; talique cothurno
 Affurgam, ut nostros Roma admirata labores,
 Eloquii stupeat vixes, neque prisca suorum
 Ora recognoscat: quin & fortasse quereatur,
 Me Ducibus Latiis illas adscribere laudes,
 Quas solus vera ingenii virtute mereris.
 Interea proprio latè splendore refulgens,
 Sæpè tuas alio cernes sub nomine doctes.
 Ne tamen, ô Divine Heros, ne subtrahè lumen;
 Vive diu, præsensque meis illabere capis.
 Subduc te Regni excubiis, quâs nocte dieque
 Irrequietus agis, paulumque labrumpe labores

DE PIERRE CORNEILLE 159

Affiduos, nostroque in carmine dilue curas :
Cumque tuas veneror Charites, & Musa requirit -
Qua placeant, magnaue parem solatia menti,
Accipe præcipiti mea carmina condita venâ ;
Carmina perpetui testes, & pignora cultus :
Imperfecta quidem, nec enim tua dona sinebant
Esse diu immemorem, aut nostro successit amori.
Et si lingua rudis, lateat unis sensibus ardor ;
Nestraque plus fidei, quàm fastus verba recen-
dunt.
Nam quò Musa magis caret arte, minusque leporis
Inveniet, magis est pura & sincera voluntas.

A. B. *

* C'est-à-dire, Adrien Blanckin ; comme je l'ai déjà noté
 ailleurs.

L E T T R E

*DE PIERRE CORNEILLE
à M. d'Argenson, Conseiller du
Roi en son Parlement de Norman-
die, & Intendant de sa Justice en
Xaintonge.**

M O N S I E U R,

Votre Lettre m'a surpris de deux façons ; l'une par les témoignages de votre souvenir , que je n'avois garde d'attendre , sçachant bien que je ne les méritois pas ; l'autre par l'honneur que vous faites à nos Muses ; je ne dirai pas de leur donner vos loisirs , car je sçai que vous n'en avez point ; mais de dérober quelques heures aux grandes affaires qui vous accablent , pour vous délasser en leur conversation. Trouvez donc bon que je vous remercie très-humblement du premier , & me réjouisse infiniment de l'autre. Ce n'est pas vous que j'en dois congratuler ; c'est le Parnasse entier , que vous élevez au dernier point de sa gloire , par la dignité des choses dont vous faites voir

* Cette Lettre se trouve dans la seconde partie du Tome X. pag. 439. des *Mémoires de Littérature & d'Histoire* , imprimé à Paris en 1730.

qu'il est capable. Il est trop vrai que communément la Poësie ne trouve pas bien ses graces dans les matières de dévotion ; mais j'avois toujours crû que ce défaut provenoit plutôt du peu d'application de notre esprit , que de sa propre insuffisance ; & m'étois persuadé que d'autant plus que les passions pour Dieu sont plus élevées & plus justes que celles qu'on prend pour les créatures , d'autant plus un esprit qui en seroit bien touché , pourroit faire des pensées plus hardies & plus enflammées en ce genre d'écrire. Je m'étois fortifié dans ce sentiment par la nature de la Poësie même , qui a les passions pour son principal objet , n'étant pas vraisemblable que l'excellence de leur principe les doive faire languir. Mais qu'on puisse apprivoiser avec elle la partie la plus sublime & la plus farouche de la Théologie ; mettre saint Thomas en rimes , & trouver des termes éloquens & mesurés , pour exprimer des idées que l'esprit a peine à concevoir que par abstraction , & en captivant les sens qui ne le peuvent souffrir sans répugnance & sans rébellion ; c'est ce que je ne me serois jamais imaginé faisable , & dont toutefois vous venez me détromper.

Pour vous en dire mon sentiment en particulier , je vous confesse que cet échantillon m'a jetté dans une admiration si haute , que je ne rencontre point de paroles pour m'expliquer là-dessus qui me satisfassent. Tout ce que

Je vous puis dire sincèrement , c'est que vous me laissez dans une impatience d'en voir d'autres fragmens , puisque votre peu de loisir nous défend d'en espérer autre chose. Je m'y promets des ornemens d'autant plus grands , que vous étant débarrassé dans celui-ci de tout ce qu'il y a de plus épineux dans ce grand dessein , vous allez tomber dans de vastes campagnes , où la Poésie étant en pleine liberté , trouve lieu de se parer de tous ses ornemens , & de nous étaler toutes ses graces. Cependant , pour ce premier chapitre que vous m'avez envoyé , je ne puis que souscrire à tout ce que vous en aura dit M. de Balzac. Comme il a des connoissances très-achevées , & une franchise incorruptible , je sçai qu'il vous en aura dit la vérité , & tout ensemble d'excellentes choses. Il n'appartient qu'à lui de trouver des termes dignes des vertus & des perfections qui sont hors du commun. Vous vous pouvez reposer sur son témoignage , qui a été autrefois le plus ferme appui du Cid au milieu de sa persécution , & dont avec une générosité qui lui est toute particulière , il a fait une illustre Apologie , en faisant des complimens à son persécuteur.

Je n'ajouterais donc rien à ce que je sçais qu'il vous en a dit , & me défendrai seulement , pour achever cette Lettre , des civilités par où vous commencez la vôtre. Je veux bien croire que Cinna & Polyeucte ont

DE PIERRE CORNEILLE. 163

été assez heureux pour vous divertir ; mais je ne m'abuserai jamais jusqu'à m'imaginer qu'ils aient pû servir de quelque modèle ou à la force de vos Vers , ou à la piété de vos sentimens. J'en rappelle derechef à M. de Balzac , je ne doute aucunement qu'il ne soutienne avec moi que le Plan de ce merveilleux Ouvrage est dressé par un Génie tout à vous , & qui n'empruntant rien de personne , se doit nommer à très-juste titre *αὐτοδιδάκτος*. J'espérerai que vous m'honorerez non-seulement de ce que vous ajouterez à ce grand coup d'essai , mais aussi de cette paraphrase de Jérémie , dont vous vous défiez injustement , puisque M. de Balzac est pour elle. Je vous la demande avec passion , & demeure de tout mon cœur ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
C O R N E I L L E.

*A Rouen ce 18.
de May 1446.*

A MONSIEUR
DE BOISROBERT,
ABBE' DE CHATILLON.

SUR SES ÉPÎTRES.

Que tes entretiens sont charmans,
Que leur douceur est infinie !
Que la facilité de ton heureux génie
Fait de honte à l'éclat des plus beaux ornemens !
Leur grace naturelle aura plus d'idolâtres,
Que n'en a jamais eu le *fast* de nos Théâtres :
Le temps respectera tant de naïveté ;
Et pour un seul endroit où tu me donnes place,
Tu m'assûres bien mieux de l'immortalité,
Que Cinna, Rodogune, & le Cid, & l'Horace.

* Ces Vers sont au commencement de la première partie des *Épîtres* de l'Abbé de *Boisrobert*, imprimée en 1647. in-4.



DISCOURS

*PRONONCÉ PAR PIERRE
CORNEILLE, Avocat Gé-
néral à la Table de Marbre de
Normandie, le 22. Janvier 1647.
lorsqu'il fut reçu à l'Academie
Françoise, à la place de Monsieur
Maynard.*

MESSIEURS,

S'il est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, & que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche, que pour les idées qu'il emprunte de son imagination : j'avouë qu'il faut que je condamne tous les applaudissemens qu'ont reçu jusqu'ici mes Ouvrages, & que c'est injustement qu'on m'attribuë quelque adresse à décrire les mouvemens de l'ame, puisque dans la joye la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par

la gloire même qui la devoit achever , puis-
qu'elle me jette dans la nécessité de vous
montrer mon foible , prenant possession des
graces qu'il vous a plu me faire : je ne me
dois regarder que comme un de ces indi-
gnes mignons de la fortune , que son caprice
n'éleve au plus haut de la rouë sans aucun
mérite , que pour mettre plus en vûë les
taches de la fange dont elle les a tirés. Et
certes , voyant cette honte inévitable dans
l'honneur que je reçois , j'aurois de la pei-
ne à m'en consoler , si je ne considérois que
vous rappellerez aisément en votre mémoire
ce que vous sçavez mieux que moi , que la
joie n'est qu'un épanouissement du cœur ,
& , si j'ose me servir d'un terme dont la dé-
votion s'est faisie , une certaine liquefaction
intérieure , qui s'épanchant dans l'homme
tout entier , relâche toutes les puissances de
son ame ; de sorte qu'au lieu que les au-
tres passions y excitent des orages & des tem-
pêtes , dont les éclats sortent au dehors avec
impétuosité & violence , celle-ci n'y produit
qu'une langueur , qui tient quelque chose
de l'extase , & qui se contentant de se mê-
ler & de se rendre visible dans tous les traits
extérieurs , laisse l'esprit dans l'impuissance
de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu
nos Grands Maîtres du Théâtre , qui n'ont
jamais amené leurs Héros jusqu'à la félicité
qu'ils leur ont fait espérer , qu'ils ne se soient

arrêtés là tout aussi-tôt , sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction , dont ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient venir à-bout.

Vous êtes trop équitables , pour exiger de leur Ecolier une chose dont leurs exemples n'ont pû l'instruire ; & vous aurez même assez de bonté pour suppléer à ce défaut , & juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait , en me donnant une place dans votre illustre Compagnie. Et véritablement , MESSIEURS , quand je n'aurois pas une connoissance particulière du mérite de ceux qui la composent , quand je n'aurois pas tous les jours entre les mains les admirables chef-d'œuvres qui partent des vôtres ; quand je ne sçau-rois enfin autre chose de vous , sinon que vous êtes le choix de ce grand Génie , qui n'a fait que des miracles , feu Monsieur le Cardinal de Richelieu ; je serois l'homme du monde le plus dépourvû de sens commun , si je n'avois pas pour vous une estime & une vénération toujours extraordinaire , quand je vois que de la même main , dont ce grand homme sapoit les fondemens de la Monarchie d'Espagne , il a daigné jeter ceux de votre établissement , & confier à vos soins la pureté d'une langue , qu'il vouloit faire entendre , & dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire , & j'en tire

encore cet avantage , qu'il est impossible que de vos sçavantes assemblées , où vous me faites l'honneur de me recevoir , je ne remporte les belles teintures & les parfaites connoissances , qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens , dont la nature m'a favorisé , mettront en un plus haut degré ma réputation ; & feront remarquer aux plus grossiers , même dans la continuation de mes petits travaux , combien il s'y sera coulé du vôtre , & quels nouveaux ornemens le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois , MESSIEURS , parmi cet excès d'honneur , & ces avantages infaillibles , que ce n'est pas de vous que j'attens ni les plus grands honneurs , ni les plus grands avantages. Vous vous étonnerez , sans doute , d'une civilité si étrange : mais bien loin de vous en offenser , vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité , quand je vous aurai nommé Monseigneur le Chancelier , & que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espère & ces honneurs & ces avantages , dont je vous parle , puisqu'il a bien voulu être le Protecteur d'un Corps si fameux , & qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit ; en devenir un des Membres , c'est devenir en même-temps une de ses Créatures ; & puisque par l'entrée que vous m'y donnez je trouve & plus d'occasions , & plus de facilité de
lui

DE PIERRE CORNEILLE. 169

lui rendre mes devoirs plus souvent , j'ai quelque droit de me promettre , qu'étant illuminé de plus près , je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes Ouvrages avec plus d'éclat & de vigueur , les lumieres que j'aurai reçues de sa présence. Comme c'est un bien que je devrai entièrement à la faveur de vos suffrages , je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnoissance envers ceux qui me l'ont procuré , & qu'encore qu'il soit très-vrai que vous ne pourriez donner cette place à personne , qui se sentît plus incapable de la remplir , il n'est pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à personne , ni qui l'eût plus ardemment souhaitée , ni qui s'en tint votre redevable en un plus haut point , ni qui eût enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins & de toutes ses forces au service d'une Compagnie si célèbre , à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les mériter.



V E R S

*Mis au-dessous des Estampes , qui représentent les glorieuses Actions de Louis XIII. **

I.

La Reddition de Caën.

LE Château révolté donne à Caën mille alarmes ,

Mais si-tôt que Louis y fait briller ses armes
Sa présence reprend le cœur de ses Guerriers ;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçue
Que par l'ambition de jouir de sa vûe,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

La Déroute du Pont de Cé.

Que sert de disputer le passage de Loire ?
Le sang sur la discorde emporte la Victoire ,
Notre mauvais destin cède à son doux effort :
Et les canons quittant leurs usages farouches ,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches ,
Pour rendre grace au Ciel de cet heureux accord.

* Ces Inscriptions sont au-dessous des Figures Enigmatiques que *Valdor* a faites à la louange du Roi Louis XIII. dans le Livre intitulé : *Les Triomphes de Louis le Juste XIII. du Nom , Roi de France & de Navarre , &c.* Paris 1649. in fol.

III.

La Réduction du Béarn.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire,
 Il prend l'honneur du Ciel, pour but de sa victoire ;
 Et la Religion combat l'impiété.
 Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée,
 Les Temples sont ses forts ; & son plus beau Tro-
 phée
 Est un présent qu'il fait à la Divinité.

IV.

La Reddition de Saumur.

En vain contre le Roi vous opposez vos armes ;
 Sa Majesté brillante avec de si doux charmes ,
 Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers ;
 Ne vous enquérez pas si ses Troupes sont fortes :
 Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts ;
 D'un seul trait de ses yeux , il ouvrira vos portes.

V.

La Prise de Saint-Jean d'Angely.

Soubise ouvre les yeux , ce foudre que tu crains
 N'est plus entre ses mains ,
 Sa clémence l'arrache à sa juste colere :
 Et de quoi que ton crime ose l'entretenir ,
 Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire ,
 Et quand il voit tes pleurs , il oublie à punir.

VI.

L'Entrée dans les Villes rebelles de Guyenne.

Tel entrant ce grand Roi dans ses Villes rebelles
De ces cœurs révoltés fait des Sujets fidèles ;
Un profond repentir désarme ses rigueurs.
Et quoique le Soldat soupire après la proie ,
Il l'appaise , il l'arrête , & se montre avec joie
Et Pere des Vaincus & Maître des Vainqueurs.

VII.

La Punition des Villes rebelles.

Enfin aux châtimens il se laisse forcer ;
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour ;
Et qui veut affermir un Thrône légitime ,
Doit semer la terreur aussi-bien que l'amour.

VIII.

Défaite dans l'Isle de Ré.

Va , fier Tyran des Mers , mon Prince te l'or-
donne ,
Prens toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser.
Calme les flots mutins , dissipe les tempêtes ;
Obéis , & par-là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

I X.

La Digue de la Rochelle.

Vois Eole & Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,
Rochelle; & crains enfin le plus puissant des Rois.
Ta fureur est bien sans seconde
De t'obstiner encore à rejeter des loix
Que reçoivent le vent & l'onde.

X.

La Grace faite à la Rochelle.

Ici l'audace impie en son Thrône parût,
Ici fût l'arrogance à soi-même funeste:
Un excès de valeur brisa ce qu'elle fût,
Un excès de clémence en sauva ce qui reste.

XI.

Le Pas de Suze forcé.

L'orgueil de tant de Forts sous mon Roi s'humilie,
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie
Dont elle voit qu'il tient les intérêts si chers.
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle;
Ouvrons à ce grand Prince, ouvrons lui tôt, dit-elle,
Qui dompte l'Océan, ne craint pas nos rochers.

XII.

Paix de Casal.

Lorsque Mars se prepare à tout couvrir de morts ,
 Un illustre Romain étouffe ses discords ,
 En dépit des fureurs en deux camps allumées.
 En ce moment d'espérance il remplit ses souhaits ;
 Et se montrant tout seul plus fort que deux armées ,
 Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

La Protection de Mantoné.

Lorsqu'aux pieds de mon Roi tu mets ton jeune
 Prince ,
 Manto , tu ne vois point soupçonner la Province ,
 Dans l'attente d'un bien qu'on espère & qui suit ;
 Et de sa main à peine a-t'il tari les larmes ,
 Que la France en la tienne aussi-tôt met ses armes ,
 Que la gloire couronne , & la victoire suit.

XIV.

La Paix d'Alet.

Que ce fut un spectacle , Alet , doux à tes yeux ,
 Quand tu vis à ses pieds ces Peuples factieux
 Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace !
 Apprenez de mon Prince , ô Monarques vainqueurs ,
 Que c'est peu fait à vous de reprendre une Place ,
 Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

XV.

Paix accordée aux Chefs des Rébelles.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au Parti qui se rend,
Déjà par la Victoire assez bien établie :
Et la noble fierté qui l'oblige à punir,
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie,
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

XVI.

La Prise de Nanci.

Troye, auprès de ses murs l'espace de dix ans ;
Vit contre elle les Dieux & les Grecs combattans,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand Roi, l'on avoûra que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée ;
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux Dieux.

XVII.

La Reprise de Corbie.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous
importe :
Tu la rends à mon Roi plus puissante & plus forte.
Avant qu'il en ait pû concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, & ta gloire à sa gloire
Et s'il t'a par pitié permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

H iij

XVIII.

La Prise de Hesdin.

A peine de Hesdin les murs sont renversés.
 Que sur l'affreux débris des bastions forcés
 Tu reçois le bâton de la main de ton Maître;
 Généreux Maréchal, (a) c'est de quoi nous ravir
 De le voir aussi prompt à te bien reconnoître,
 Que ta haute valeur fut prompt à le servir.

XIX.

La Protection du Portugal & de la Catalogne..

Que le Ciel vous fût doux, lorsque dans votre effroi,
 Il vous sollicita de courir à mon Roi,
 Pour voir entre vos murs la liberté renaître !
 Le succès à l'instant suivit votre desir.
 Peuples, qui recherchez un Protecteur ou Maître,
 Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

La Prise de Perpignan

Illustre boulevard des frontières d'Espagne,
 Perpignan, sa plus belle & dernière campagne,
 Tout mourant contre toi nous le voyons s'armer: (b)
 Tout mourant il te force, & fait dire à l'envie,
 Qu'un si grand Conquérant n'eût jamais pû fermer.
 Par un plus digne exploit, une si belle vie.

(a) Le Maréchal de Meilleraye.

(b) Louis XIII. qui mourut dans ce temps-là.

ÉPITAPHE.

*Sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet ;
femme de Monsieur du Chevreul, Escuyer,
Seigneur d'Esturnville. **

S O N N E T.

NE verse point de pleurs sur cette sépulture,
re,

Passant ; ce lit funébre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure,
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.



Avant que de payer le droit à la nature ;
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle étoit dans les Cieux.



Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa ri-
chesse,
L'humilité, la peine étoient son allégresse,
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.



* On trouve cette Epitaphe dans la vie de cette Beate, imprimée à Paris pour la première fois en 1655. & pour la seconde fois en 1660. chez Charles Savreux.

H v

178. OEUVRES DIVERSES

Passant, qu'à son exemple un beau feu te trans-
 porte,
 Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
 Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la
 sorte.

V E R S

*Présentés à Monseigneur le Procureur-Général
 Fouquet, Sur-Intendant des Finances. **

L Aisse aller ton effor jusqu'à ce grand Génie
 Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont ban-
 nie,

Muse, & n'oppose plus un silence obstiné :

A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.

De ton âge importun la timide foiblesse

A trop & trop long-temps déguisé ta paresse,

Et fourni des couleurs à la raison d'Etat

Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat.

L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles

Rendre à tes grands travaux paroles pour paroles,

* Imprimés à la tête de l'*Oedipe*, Paris 1657. in-12. Ce fut Monsieur Fouquet qui engagea Corneille à faire cette Tragédie. „ Si le Public (dit ce grand Poète) a reçu quel-
 „ que satisfaction de ce Poëme, & s'il en reçoit encore de
 „ ceux de cette nature & de ma façon, qui pourront le sui-
 „ vre; c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque
 „ sans ses commandemens je n'aurois jamais fait l'*Oedipe* „
 Dans l'avis au Lecteur qui est à la tête de la Tragédie, de
 l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

Et le stérile honneur d'un Eloge impuissant
 Terminer son accueil le plus reconnoissant ;
 Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
 L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite ,
 Par un juste dégoût , ou par ressentiment ,
 Lui pouvoit de tes Vers envier l'agrément :
 Mais aujourd'hui qu'on voit un Héros magnanime
 Témoigner pour ton nom une toute autre estime ,
 Et répandre l'éclat de sa propre bonté
 Sur l'endurcissement de ton oisiveté ;
 Il te seroit honteux d'affermir ton silence
 Contre une si pressante & douce violence :
 Et tu ferois un crime à lui diffimuler
 Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler !

Oùi , généreux appui de tout notre Parnasse ,
 Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grace ,
 Et je veux bien apprendre à tout notre avenir ,
 Que tes regards benins ont sçu me rajeunir.
 Je m'éleve sans crainte avec de si bons guides ,
 Depuis que je t'ai vû , je ne vois plus mes rides ;
 Et plein d'une plus claire & noble vision ,
 Je prens mes cheveux gris pour une illusion.
 Je sens le même feu , je sens la même audace ,
 Qui fit plaindre le Cid , qui fit combattre Horace ;
 Et je me trouve encor la main qui crayonna
 L'ame du grand Pompée , & l'esprit de Cinna.
 Choisis moi seulement quelque nom dans l'Histoire
 Pour qui tu veuilles place au Temple de la Gloire ;
 Quelque nom favori qu'il te plaise arracher
 A la nuit de la tombe , aux cendres du bûcher.

Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,
 Par un noble attentat sur Homère & Virgile ;
 Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
 Ceux que j'ai sur la Scène affranchi de la mort ;
 Tu me verras le même, & je te ferai dire ;
 Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire ;
 Que dix lustres & plus n'ont pas tout emporté
 Cet assemblage heureux de force & de clarté ;
 Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
 Qu'à l'envi m'ont prêtée & l'Art & la Nature.

N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir,
 Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir ;
 Ce seroit présumer que d'une seule vûe,
 J'aurois vû de ton cœur la plus vaste étendue ;
 Qu'un moment suffiroit à mes débiles yeux
 Pour démêler en toi ces dons brillans des Cieux,
 De qui l'inépuisable & perçante lumière,
 Si-tôt que tu parois, fait baisser la paupière.
 J'ai déjà vû beaucoup en ce moment heureux,
 Je t'ai vû magnanime, affable, généreux ;
 Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
 Je t'ai vû tout d'un coup libéral pour les Muses.
 Mais pour te voir entier il faudroit un loisir,
 Que tes délassemens daignassent me choisir.
 C'est lors que je verrois la saine Politique
 Soutenir par tes soins la Fortune publique ;
 Ton zèle infatigable à servir ton grand Roi ;
 Ta force & ta prudence à régir ton emploi ;
 C'est lors que je verrois ton courage intrépide ;
 Unir la vigilance à la vertu solide ;

DE PIERRE CORNEILLE 181

Jé verrois cet illustre & haut discernement
Qui te met au-dessus de tant d'accablement ;
Et tout ce dont l'aspect d'un Astre salutaire
Pour le bonheur des Lys t'a fait dépositaire.
Jusque-là ne crains pas que je gâte un portrait ;
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait ;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles,
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles :

Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs :
Jusqu'à ce que l'effet succède à mes desirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime,
Au génie amorti que ta bonté ranime ;
Et dont l'impatience attend pour se borner ,
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner :

LA POÉSIE

A LA PEINTURE.

*En faveur de l'Académie des Peintres illustres.**

ENfin tu m'as suivie, & ces vastes montagnes
Qui du Rosne & du Pô séparent les campagnes
N'ont eu remparts si forts, ni si haut élevés,
Que ton vol, chere Sœur, après moi n'ait bravés :
Enfin ce vieux témoin de toutes nos merveilles,
Toujours pour toi tout d'yeux, & pour moi tout
d'oreilles,

Le Tibre voit la Seine, autrefois son appui,
partager tes trésors & les miens avec lui ;
Tu me réjoins enfin, & courant sur mes traces
En cet heureux séjour du mérite & des graces,
Tu viens, à mon exemple, enrichir ces beaux
lieux

De tout ce que ton Art a de plus précieux.
O qu'ils te fourniront de brillantes matières !
Que d'illustres Objets à toutes tes lumières !
Prépare des pinceaux, prépare des efforts
Pour toutes les beautés de l'esprit & du corps ;

* Cette Pièce & les suivantes au nombre de vingt sont tirées du Recueil des *Poësies choisies* de Sercy, en 5. vol. in 12. dont le premier parut en 1660. & le dernier en 1666.

DE PIERRE CORNEILLE. 185.

Pour tous les dons du Ciel , pour tous les avantages.

Que la Nature & lui sement sur les visages :
Prépare-en enfin pour toutes les vertus
Sous qui nous puissions voir les vices abbatus.
Sans te gêner l'idée après leur caractère ,
Pour les bien exprimer , tu n'auras qu'à peindre ;
La France en est féconde , & tes nobles travaux
En trouveront chez elle assez d'originaux.
Mais n'en prépare point pour la plus signalée
Qu'on a depuis long-temps de la Cour exilée ;
Pour celle qui départ le solide renom :
Hélas ! j'en ai moi-même oublié jusqu'au nom ,
Tant je vois rarement mes plus fameux ouvrages
Pouvoir s'enorgueillir de ses moindres suffrages.
Ronsard qu'elle flattoit à son commencement ,
L'a crut avec son Roi couchée au monument ;
Il en perdit l'haleine , & sa Muse malade
En laissa de ses mains tomber la Franciade.
Maynard l'a chaque jour criée à haute voix ,
Il n'est porte où pour elle il n'ait frappé cent fois ;
Mais sans en voir l'image en aucun lieu gravée ,
Il est mort la cherchant , & ne l'a point trouvée.
J'en fais souvent reproche à ce climat heureux ,
Je me plains aux plus grands comme aux plus généreux :

Pour trop m'en plaindre en vain je deviens ridicule ,
Et l'on ne m'entend pas , où l'on le dissimule.
Qu'aujourd'hui la valeur sçait mal se secourir !
Que je vois de grands noms en danger de mourir !

Que de gloire à l'oubli malgré le Ciel se livre ,
 Quand il m'a tant donné de quoi la faire vivre !
 Le siècle a des Héros , il en a même assez
 Pour en faire rougir tous les siècles passés ;
 Il a plus d'un César , il a plus d'un Achille ,
 Mais il n'a qu'un Mécène , & n'aura qu'un Virgile :
 Rare exemple , & trop grand pour ne pas éclater ;
 Rare exemple , & si grand , qu'en ne l'ose imiter.
 Cette haute vertu va toutefois renaitre ,
 A quelques traits déjà je crois la reconnoître.
 Chere & divine Sœur , prépare tes crayons ,
 J'en vois de temps en temps briller quelques rayons ;
 Les Sophocles nouveaux dont s'honore la France ,
 En ont déjà senti quelque douce influence ;
 Mais ce ne sont enfin que rayons inconstans ,
 Qui vont de l'un à l'autre , & qui n'ont que leur
 temps :

Et ces heureux hazards des fruits de mon étude ,
 Laissent tout l'avenir dedans l'incertitude.
 Fixe avec ton pouvoir leur éclat vagabond ,
 Fais les servir d'ébauche à ton sçavoir profond ;
 Et mêlant à ces traits l'effort de ton génie ,
 Fais revoir en portrait cette illustre bannière ;
 Peins bien toute sa pompe & toutes ses beautés ,
 Son Empire absolu dessus les volontés ;
 Fais-lui donner du lustre aux plus brillantes mar-
 ques

Dont se pare le chef des plus dignes Monarques ;
 Fais partir de nos mains à ses commandemens
 Tout ce que nous avons d'éternels monumens ;

Fais-lui distribuer la plus durable gloire,
 Mets l'Histoire à ses pieds, & toute la mémoire;
 Mets en ses yeux l'éclat d'une divinité;
 Mets en ses mains le sceau de l'immortalité;
 Et rappelle si bien un juste amour pour elle,
 Qu'à son tour en ces lieux cet amour la rappelle;
 Et que les cœurs plongés dans le ravissement,
 N'en puissent plus souffrir ce long bannissement.
 Mais que dis-je ? Tu vas rappeler cette Reine
 Avec bien plus de gloire, & beaucoup moins de
 peine.

Ce que je n'ai pu faire avec toutes mes voix,
 Quoique j'aye eu pour moi jusqu'à celle des Rois;
 Quoique toute leur Cour de mes douceurs char-
 mée,

Ait par delà mes vœux enflé ma renommée;
 Un coup d'œil le va faire, & ton Art plus charmant
 Pour un si grand effet ne veut qu'un seul moment.
 Je vois, je vois déjà dans ton Académie,
 Par de royales mains en ces lieux affermie,
 Tes Zeuxis renaissans, tes Appelles nouveaux,
 Etaler à l'envi des chef-d'œuvres si beaux,
 Qu'un violent amour pour des choses si rares,
 Transforme en généreux les cœurs les plus avarés,
 Et les précipitant à d'inouïs efforts,
 Fait déroüiller les clefs des plus secrets trésors.
 Je les vois effacer ces chef-d'œuvres antiques,
 Dont jadis les seuls Rois, les seules Républiques,
 Les seuls Peuples entiers pouvoient faire le prix,
 Et pour qui l'on traitoit les talens de mépris;

186 OEUVRES DIVERSES

Je vois le Potofi te venir rendre hommage,
Je vois se dérober le Pactole & le Tage,
Je les vois à grands flots se répandre sur toi.
N'accusons plus le siècle, enfin je la revoi,
Je la revois enfin cette belle inconnue,
Et par toi rappelée, & pour toi revenue.
Oui, désormais le siècle a tout son ornement,
Puis qu'enfin tu lui rends en cet heureux moment,
Cette haute vertu, cette illustre bannière,
Cette source de gloire en torrens infinie,
Cette Reine des cœurs, cette divinité;
J'ai retrouvé son nom, la Libéralité.

*SUR LA CONTESTATION entre le Sonnet d'Urania & de Job. **

S O N N E T.

Demeurez en repos Frondeurs & Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France;
Laissez en tout l'honneur aux partis d'importance,
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.



* Voyez l'histoire de cette Contestation dans les Mémoires de Littérature, imprimés à la Haye. Tome I. pag. 120. Des trois Pièces de Corneille sur ce sujet, l'Auteur n'a connu que la seconde.

DE PIERRE CORNEILLE. 187

Nos Uranins ligüés contre nos Jobelins ,
Portent bien au combat une autre véhémence ;
Et s'il doit s'achever de même qu'il commence ,
Ce sont Guelfes nouveaux , & nouveaux Gibelins.



Vaine démangeaison de la guerre Civile ,
Qui partagiez naguère & la Cour & la Ville ,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs ;



Que vous avez de peine à demeurer oisive !
Puisqu'au même moment qu'on voit bas les Fron-
deurs ,
Pour deux méchants Sonnets , on demande, qui vi-
ve ?

S O N N E T.

DEux Sonnets partagent la Ville ,
Deux Sonnets partagent la Cour ,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre Civile.



Le plus sot & le plus habile
En mettent leur avis au jour ;
Et ce qu'on a pour eux d'amour ,
A plus d'un échauffe la bile.



Chacun en parle hautement
 Suivant son petit jugement ;
 Et s'il y faut mêler le nôtre ,



L'un est sans doute mieux révé ,
 Mieux conduit , & mieux achevé ;
 Mais je voudrois avoir fait l'autre.

EPIGRAMME.

A Mi veux-tu sçavoir , touchant ces deux Son-
 nets

Qui partagent nos Cabinets ,
 Ce qu'on peut dire avec justice ?

L'un nous fait voir plus d'art , & l'autre plus de
 vif ;

L'un est le mieux peigné , l'autre est le plus naïf ;

L'un sent un long effort , & l'autre un prompt ca-
 price ;

Enfin l'un est mieux fait , & l'autre est plus joli ;

Et pour te dire tout en somme ,

L'un part d'un Auteur plus poli ,

Et l'autre d'un plus galant homme.



LA TULIPPE,

MADRIGAL

A U S O L E I L.

B El Astre à qui je dois mon être & ma beauté,
Ajoûte l'immortalité
A l'éclat nonpareil dont je suis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs.
Pour Thrône donne-moi le beau front de Julie,
Et si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la Reine des fleurs.

LA FLEUR D'ORANGE,

MADRIGAL.

D U Palais d'Emeraude, où la riche Nature
M'a fait naître & régner avecque majesté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le Soleil n'est rien qu'une foible peinture:
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes odeurs je suis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.

Je ne suis point sujette au fragile destin

De ces belles infortunées ,

Qui meurent dès qu'elles sont nées ,

Et de qui les appas ne durent qu'un matin ;

Mon sort est plus heureux , & le Ciel favorable

Conserve ma franchise & la rend plus durable.

Ainsi , charmant objet , rare présent des Cieux ;

Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux ,

J'ai la pompe de ma naissance ;

Je suis en bonne odeur en tout temps , en tous lieux ,

Mes beautés ont de la constance ,

Et ma pure blancheur marque mon innocence :

J'ose donc me vanter , en vous offrant mes vœux ,

De vous faire moi seule une riche Couronne ,

Bien plus digne de vos cheveux ,

Que les plus belles fleurs que Zéphire vous donne :

Mais si vous m'accusez de trop d'ambition ,

Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire ;

Condamnez ma présomption ,

Et me traitez en téméraire ;

Punissez , j'y consens , mon superbe dessein ,

Par une sévère défense ,

De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein ,

Et ma punition sera ma récompense.



L'IMMORTELLE BLANCHE.

MADRIGAL.

Donnez-moi vos couleurs, Tulipes, Anemo-
nes ;
Oeillets, Roses, Jasminés, donnez-moi vos odeurs,
Des contraires faisons le froid, ni les ardeurs,
Ne respectent que les Couronnes
Que l'on compose de mes fleurs ;
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni bel-
les ;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps :
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contens,
Il ne faut point être mortelles ;
Si vous voulez affranchir du trépas,
Vos brillans, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie ;
Et si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

JALOUSIE.

N'Aimez plus tant, Philis, à vous voir ado-
rée,
Le plus ardent amour n'a pas grande durée,

192 OEUVRES DIVERSES

Les nœuds les plus serrez sont le plutôt rompus ;
A force d'aimer trop , souvent on n'aime plus ,
Et ces liens si forts ont de loix si sévères ,
Que toutes leurs douceurs en deviennent amères.

Je sçai qu'il vous est doux d'affervir tous nos
soins ;

Mais qui se donne entier , n'en exige pas moins ,
Sans réserve il se rend , sans réserve il se livre ,
Hors de votre présence il doute s'il peut vivre ;
Mais il veut la pareille , & son attachement
Prend compte de chaque heure , & de chaque moment.

C'est un esclave fier qui veut régler son Maître ,
Un censeur complaisant qui cherche à trop con-
noître ,

Un tyran déguisé qui s'attache à vos pas ,
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'est pas.
Sans cesse il importune , & sans cesse il assiège ,
Importun par devoir , fâcheux par privilège ;
Ardent à vous servir jusqu'à vous en lasser ,
Mais au reste un peu tendre & facile à blesser.
Le plus léger chagrin d'une humeur inégale ,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle ,
Un souris par mégarde à ses yeux dérobé ,
Un coup d'œil par hazard sur un autre tombé ;
Le plus foible dehors de cette complaisance ,
Que se permet pour tous la même indifférence ;
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état ,
Et plus l'amour est fort , plus il est délicat.

Vous

DE PIERRE CORNEILLE. 173

- Vous avez vu, Philis, comme il brise sa chaîne.
Si-tôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne :
Et comme vos bontés ne sont qu'un foible appui,
Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.
Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
Pour vous voir en coupable, il suffit qu'on le die ;
Et lorsqu'une imposture a quelque fondement
Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjouement,
Tout ce qu'il sçait de vous & de votre innocence,
N'ose le révolter contre cette apparence ;
Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés,
Votre humeur sociable & vos civilités.
Sa raison au dedans vous fait en vain justice,
Sa raison au dehors respecte son caprice ;
- La peur de sembler duppe aux yeux de quelques
fous,
Etouffe cette voix qui parle trop pour vous.
La part qu'il prend sur lui de votre Renommée,
Forme un sombre dépit de vous avoir aimée ;
Et comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,
Il fait gloire par-tout d'éteindre un si beau feu :
Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
Et brave le pouvoir qu'il ne sçauroit détruire.
Voilà ce que produit le don de trop charmer,
Pour garder vos Amans faites vous moins aimer.
Un amour médiocre est souvent plus traitable ;
Mais pourriez-vous, Philis, vous rendre moins
aimable ?

Pensez-y, je vous prie, & n'oubliez jamais,
Quand on vous aimera, que l'amour est doux, mais...

*Sur le départ de Madame la Marquise de
B. A. T. **

Allez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux,
Vous trouverez par-tout les ames toutes prêtes
A recevoir vos loix, & grossir vos conquêtes;
Et les cœurs à l'envi se jettant dans vos fers,
Ne feront point de vœux qui ne vous soient of-
ferts.

Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos
chaînes,

Que vous teniez vos soins tout-à-fait dispensés
De faire un peu de grace à ceux que vous laissez.
Apprenez à leur noble & chere servitude
L'art de vivre sans vous & sans inquiétude;
Et si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.

En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence:
Quand j'ai crû le soustraire à des yeux si charmans,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourmens.
Il a fait quelques jours le mutin & le brave,
Mais il revient à vous, & revient plus esclave,
Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.

* Cette Pièce avoit déjà paru en feuille volante, in-4°
mais sans date d'année.

Vengez-vous du rebelle , & faites-vous justice ;

Vous devez un mépris du moins à son caprice :
Avoir un si long-temps des sentimens si vains ,
C'est assez mériter l'honneur de vos dédains.

Quelle bonté superbe , ou quelle indifférence ,
A sa rébellion ôte le nom d'offense ?

Quoi , vous me revoyez sans vous plaindre de rien ?

Je trouve même accueil , avec même entretien ;
Hélas ! & j'espérois que votre humeur altière ,
M'ouvriroit les chemins à la révolte entière ;
Ce cœur , que la raison ne peut plus secourir ,
Cherchoit dans votre orgueil une aide à se guérir.

Mais vous lui refusez un moment de colere ,
Vous m'enviez le bien d'avoir pû vous déplaire ;
Vous dédaignez de voir quels sont mes attentats ,
Et m'en punissez mieux , ne m'en punissant pas.
Une heure de grimace , ou froide , ou sérieuse ,
Un ton de voix trop rude , ou trop impérieuse ;
Un sourcil trop sévère , une ombre de fierté ,
M'eût peut-être à vos yeux rendu la liberté.
J'aime , mais en aimant je n'ai point la bassesse ,
D'aimer jusqu'aux mépris de l'objet qui me blesse :
Ma flamme se dissipe à la moindre rigueur ,
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur.

Je voi mes cheveux gris , je sçai que les années
Laissent peu de mérite aux ames le mieux nées ;

* Que les plus beaux talens des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés , perdent bien de leur
prix.

Que si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop long-temps aimé, pour être encore aimable,

Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Mêlent un triste charme au prix de mon encens.
Je connois mes défauts ; mais après tout , je pense
Être pour vous encor un captif d'importance.
Car vous aimez la gloire , & vous sçavez qu'un
Roi

Ne vous en peut jamais assurer tant que moi ;
Il est plus en ma main qu'en celle d'un Monarque
De vous faire égaler l'Amante de Pétrarque ;
Et mieux que tous les Rois , je puis faire douter,
De sa Laure, ou de vous , qui le doit emporter.

Aussi, je le vois trop, vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire :
Votre ame de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans doute avec regret.

Marquise, dites-donc ce qu'il faut que je fasse ;
Vous ratachez mes fers quand la saison vous chasse,
Je vous avois quittée, & vous me rappelez,
Dans le cruel instant que vous vous en allez.
Rigoureuse faveur , qui force à disparaître,
Ce calme étudié que je faisois renaitre ;

* Dans l'édition in 4°. ces deux Vers étoient ainsi tournés :
*Que les plus beaux esprits, que les plus embrasés,
Sont de méchans ragoirs , quand les corps sont usés.*

DE PIERRE CORNEILLE. 197

Et qui ne rétablit votre absolu pouvoir ,
Que pour me condamner à languir sans vous voir !

Payez , payez mes feux d'une plus foible estime ,
Traitez-les d'inconstans , nommez ma fuite un crime ;

Prêtez-moi par pitié quelque injuste courroux ,
Renvoyez mes soupirs qui volent après vous :
Faites-moi présumer qu'il en est quelques autres ,
À qui jusqu'en ces lieux vous renvoyez des vôtres ,
Qu'en faveur d'un Rival vous allez me trahir ;
J'en ai , vous le sçavez , que je ne puis haïr
Négligez-moi pour eux , mais dites-en vous-même :

Moins il me veut aimer , plus il fait voir qu'il m'aime ;

Et m'aime d'autant plus , que son cœur enflammé ,
N'ose même aspirer au bonheur d'être aimé.
Je fais tous ses plaisirs , j'ai toutes ses pensées ,
Sans que le moindre espoir les ait intéressée.
Puissai-je malgré-vous y penser un peu moins ,
M'échaper quelques jours vers quelques autres
soins ,

Trouver quelques plaisirs ailleurs qu'en votre idée ,
Et voir toute mon ame un peu moins obsédée !
Et vous , de qui je n'ose attendre jamais rien ,
Ne ressentir jamais un mal pareil au mien !

Ainsi parla Cléandre , & ses maux se passèrent ;
Son feu s'évanoüit , ses déplaisirs cessèrent :
Il vécut sans la Dame , & vécut sans ennui ,
Comme la Dame ailleurs se divertit sans lui :

198 OEUVRÉS DIVERSES

Heureux en son amour, si l'ardeur qui l'anime,
N'en conçoit les tourmens que pour s'en plaindre
en rime ;

Et si d'un feu si beau la céleste vigueur,
Peut enflammer ses Vers sans échauffer son cœur.

*Pour une Dame qui représentoit la Nuit, en
la Comédie d'Endymion.*

MADRIGAL.

SI la Lune & la Nuit sont bien représentées,
Endymion n'étoit qu'un sot :
Il devoit dès le premier mot
Renvoyer à leur Ciel les cornes argentées.
Ténébreuse Déesse, un œil bien éclairé
Dans tes obscurités eût cherché sa fortune ;
Et je n'en connois point qui n'eût tôt préféré
Les ombres de la Nuit aux clartés de la Lune.

ELEGIE.

Ris, je vais parler, c'est trop de violence,
Il est temps que mon feu se dérobe au silence,
Et qu'il fasse échapper au respect qui me nuit,
L'aveu du triste état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je soupire,
Mes yeux se sont cent fois chargés de vous le dire ;

Et cent fois , si mon mal vous pouvoit émouvoir ,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait sça-
voir.

Mais les vôtres par-tout certains de leur victoire ,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire ;
Et veulent pour daigner en faire part au cœur ,
Que l'éclat du triomphe en apporte au Vainqueur.
C'est par-là que jaloux de l'orgueil qu'il inspire ,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire ;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins
Il en a refusé mes soupirs pour témoins ;
Et craint de s'exposer , s'il avouoit mes peines ,
A' rougir d'un captif indigné de vos chaînes.
Jé le confesse , Iris , il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A' voir ce que je suis tout mon espoir chancelle ;
Mais le peu que jé vaux ne vous rend pas moins
belle :

J'ai des yeux comme un autre à me laisser char-
mer ,

J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer ;
Et dans les doux appas dont vous êtes pourvûe ,
J'ai dû brûler pour vous puisque je vous ai vûe.
Oui , de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussi-tot le cœur , qu'il vient frapper les
yeux ;

Ce n'est point un brillant dont la fausse lumière
Ne fasse qu'éblouir , au moment qu'elle éclaire ;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants ,
Qui prennent pour appui la surprise des sens :

Quoi qu'en nous leur rapport vante d'un prix extrême ,

La raison convaincue y souscrit elle-même ;

Et sans appréhender de le voir démenti ,

Par son propre suffrage affermit leur parti.

Alors que ne peut point sur les plus belles ames

Ce vif amas d'attraits , cette source de flammes ,

Ces beaux yeux qui portant le jour de toutes parts ;

Font autant de captifs qu'ils lancent des regards !

Alors que ne peut point ce pompeux assemblage

Des traits les plus perçans dont brille un beau visage ;

Et qui dessus le vôtre , étalent hautement

Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant !

Aussi , que leur adresse , aux dons de la nature ,

Ajoute encor de l'art la plus douce imposture ;

Que de lys empruntés leur visage soit peint ,

On les verra pâlir auprès de votre teint :

Ce teint dont la blancheur , sans être mandiée ,

Passe , en vivacité la plus étudiée ;

Et pare avec orgueil le plus brillant séjour

Où les Graces jamais aient attiré l'Amour :

C'est-là , c'est en vous seule , Iris , que l'on doit croire ,

Qu'aimant à triompher , il triomphe avec gloire ;

Et qu'il trouve aussi-tôt de quoi s'affujettir

Quiconque de ses traits s'étoit pu garantir.

Pour moi , je l'avouerai , comme aucune surprise ,

N'avoir jusques ici fait trembler ma franchise ,

Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder ;
 Mon cœur trop imprudent ne crût rien hazarder :
 Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles ,
 Je voulus à loisir contempler les merveilles ;
 Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
 Que prodigua le Ciel à former votre corps ;
 Ce port noblement fier , cette taille divine ,
 Qui par sa majesté marque son origine ;
 Seule égale à soi-même , & tellement à vous ,
 Que la formant unique , il s'en montra jaloux.
 De tant d'appas divers mon âme possédée
 Conclut d'en conserver la précieuse idée :
 Je l'admirai sans cesse , & de mon souvenir
 Ne croyant qu'admirer , j'eus peur de la bannir.
 Mais de ce sentiment la flatteuse imposture ,
 N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure ,
 Et ce soin d'admirer , qui dure plus d'un jour ,
 S'il n'est amour déjà , devient bientôt amour.
 Un je ne sçai quel trouble où je me vis réduire ,
 De cette vérité sçût assez-tôt m'instruire :
 Par d'inquiets transports me sentant émouvoir ,
 J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
 A prendre ce dessein mon âme toute émue
 Eut peine à soutenir l'éclat de votre vue :
 Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement ,
 Qui me fit découvrir que j'allois être Amant.
 Un désordre confus m'expliqua son martyre ,
 Je voulus vous parler , & ne sçûs que vous dire.
 Je rougis , je pâlis , & d'un tacite avou
 Si je n'aime point , dis-je , hélas , qu'il s'en faut peu !

Soudain , le pourrez-vous apprendre fans colere ?

Je jugeai la révolte un parti nécessaire ;

Et je n'épargnai rien dans cette extrémité ,

Pour soulever mon cœur contre votre beauté .

L'ardeur de dégager ma franchise asservie ,

Me fit prendre les yeux de la plus noire envie ;

Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts ,

Qui détruisant ma flamme adoucissent mes maux .

Mais , las ! cette recherche un peu trop téméraire

Produisit à sa cause un effet bien contraire ;

Et vos attraits par elle à mes sens mieux offerts ,

Au lieu de les briser redoublerent mes fers .

Plus je vous contemplai , plus je connus de charmes ,

Contre qui ma raison me refusa des armes ;

Et sans cesse l'amour par de vives clartés ,

Me découvrit en vous de nouvelles beautés .

Tout ce que vous faisiez étoit inséparable

De ce je ne sçai quoi sans qui rien n'est aimable ;

Tout ce que vous disiez avoit cet air charmant ,

Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment .

J'en connus le pouvoir , j'en ressentis l'atteinte ;

Contraint de vous aimer , j'aimai cette contrainte ;

Et je n'aspirai plus par mille vœux offerts ,

Qu'à vous faire avouer la gloire de mes fers .

Y consentirez-vous , belle Iris , & pourrai-je

Promettre à mes desirs ce charmant privilège ?

Je ne demande point que sensible à mon sens ,

L'assurance du vôtre en couronne l'aveu .

Je ne demande point qu'à mes vœux favorable ,
Vous vous montriez Amante , en vous montrant
aimable ;

Et que par un transport qui n'examine rien ,
Le don de votre cœur suivre l'offre du mien.

Quoiqu'on ait fait pour vous & de grand & d'in-
signe ,

C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne ;

Et que ma passion me faisant desirer ,

L'excès de mes défauts me défend d'espérer.

Permettez seulement pour flatter mon martyre ,

Que vous osant aimer, j'ose aussi vous le dire ;

Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour

Les sermens redoublés d'un immuable amour ;

Que là par son ardeur je vous fasse connoître

Qu'étant pur & sincere , il doit toujours s'accroître ;

Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit

Que le desir fit naître , & que l'espoir nourrit ;

Et qu'aimant par raison , d'un amour véritable ,

Ce que jamais le Ciel forma de plus aimable ;

Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort

Pour en bannir les traits , que par ceux de la
mort.



S O N N E T.

JE vous estime , Iris , & croi pouvoir sans crime

Permettre à mon respect un aveu si charmant :

Il est vrai qu'à chaque moment

Je songe que je vous estime.



Cette agréable idée , où ma raison s'abîme ,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement ;

Mais pour vouloir fuir ce tourment

La cause en est trop légitime.



Aussi quelque désordre où mon cœur soit plongé ,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé ,
Entretenir sa peine est toute mon étude.



J'en aime le chagrin , le trouble m'en est doux ,

Hélas , que ne m'estimez-vous

Avec la même inquiétude !

S O N N E T.

D'Un accueil si flatteur , & qui veut que j'espère ,
Vous payez ma visite alors que je vous voi ,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi ,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.



Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirans , ces doux je ne sçai quoi ,
Sont des biens pour tout autre aussi-bien que pour
moi ;

Et c'est dont un beau feu ne se contente guère.



D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins :
Un mutuel échange , & de vœux & de soins ;
Un transport de tendresse à nul autre semblable ,



C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux :
Le mien le sent pour vous , le vôtre en est capa-
ble ,

Hélas ! si vous vouliez que je serois heureux !

STANCES

M Arquise , si mon visage
A quelques traits un peu vieux ,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guères mieux.



Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront ,
Et sçaura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.



Le même cours des Planettes ,
 Règle nos jours & nos nuits ;
 On m'a vu ce que vous êtes ,
 Vous ferez ce que je suis.



Cependant j'ai quelques charmes ;
 Qui sont assez éclatans ,
 Pour n'avoir pas trop d'alarmes
 De ces ravages du temps.



Vous en avez qu'on adore ;
 Mais ceux que vous méprisez ,
 Pourroient bien durer encore
 Quand ceux-là seront usés.



Ils pourroient sauver la gloire
 Des yeux qui me semblent doux ;
 Et dans mille ans faire croire
 Ce qu'il me plaira de vous.



Chez cette race nouvelle
 Où j'aurai quelque crédit ,
 Vous ne passerez pour belle
 Qu'autant que je l'aurai dit.



Pensez-y, belle Marquise ;
 Quoi qu'un grison fasse effroi ,
 Il vaut bien qu'on le courtise ,
 Quand il est fait comme moi.

S O N N E T.

U Sez moins avec moi du droit de tout charmer;
 Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez
 garde. .

J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hazarde;
 Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.



Cependant mon repos a de quoi s'alarmer;
 Je sens je ne sçai quoi dès que je vous regarde;
 Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retar-
 de, .

Et c'est déjà sans doute un peu plus qu'estimer.



Ne vous-y trompez pas, l'honneur de ma dé-
 faite .

N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite;
 Je sçai l'art d'échapper aux charmes les plus forts,



Et quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
 Sçavez vous, belle Iris, ce que je fais alors?

Je m'enfuis de peur de me rendre. .



SONNET PERDU AU JEU.

JE chéris ma défaite , & mon destin m'est doux ;
 Beauté, charme puissant des yeux & des oreilles ;
 Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
 Me coûte en votre absence & des soins & des veilles.



Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles ,
 C'est un malheur commode à faire cent jaloux :
 Et le cœur ne soupire en des pertes pareilles ,
 Qu pour baiser la main qui fait des si grands coups.



Recevez de la mienne , après votre victoire ,
 Ce que pourroit un Roi tenir à quelque gloire ;
 Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.



Je vous en rends, Iris, un juste & prompt hommage,
 Hélas ! contentez-vous de me l'avoir gagné
 Sans me dérober davantage.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE SERMENT. *

MEs deux mains à l'envi disputent de leur gloire,
 Et dans leurs sentimens jaloux
 Je ne sçais ce que j'en dois croire.
 Philis , je m'en-rapporte à vous ,

* Mademoiselle Serment ayant baissé la main à M. Corneille par un excès d'estime , il lui envoya ce Madrigal.

Réglez mon amour par le vôtre :

Vous sçavez leurs honneurs divers,
La droite a mis au jour un million de Vers,
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.
Adorable Philis, peut-on mieux désirer,
Que la droite lui doit céder ?

R É P O N S E

DE MADEMOISELLE SERMENT.*

S I vous parlez sincèrement
Lorsque vous préférez la main gauche à la droite,
De votre jugement je suis mal satisfaite:
Le baiser le plus doux ne dure qu'un moment ;
Un million de Vers dure éternellement,
Quand'ils sont beaux comme les vôtres :
Mais vous parlez comme un Amant,
Et peut-être comme un Normand ;
Vendez vos coquilles à d'autres.

* Cette Réponse n'est point dans le Recueil de Sercy,
& est imprimée pour la première fois.



L E T T R E

*DE PIERRE CORNEILLE
à M. de saint Evremond, pour le
remercier des louanges qu'il lui avoit
données dans la Dissertation sur l'A-
lexandre de Racine.*

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai, est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confusion où je suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a battu ; & vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut dou-

* Cette Lettre & la Réponse sont au Tome-III. des Oeuvres de M. de Saint Evremond, pag. 45. & suiv. de l'édition d'Amsterdam, 1726.

ter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avouë après cela , que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicule ces vains Trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens , & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici , que vous m'avez pris par mon foible , & que ma Sophonisbe * , pour qui vous montrez tant de tendresse , a la meilleure part de

* Voici l'endroit de la Dissertation de M. de Saint Evremond. „ Un des grands défauts de notre Nation , c'est de
 „ ramener tout à elle , jusqu'à nommer *Etrangers* dans
 „ leur propre Pays , ceux qui n'ont pas bien ou son air ,
 „ ou ses manières. De là vient qu'on nous reproche juste-
 „ ment de ne sçavoir estimer les choses que par le rapport
 „ qu'elles ont avec nous ; dont Corneille a fait une injus-
 „ ste & fâcheuse expérience dans sa *SOPHONISBE*.
 „ Mairer , qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux Sy-
 „ phax , & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse ,
 „ plût quasi généralement à tout le monde , pour avoir
 „ rencontré le goût des Dames , & le vrai esprit des Gens
 „ de la Cour. Mais Corneille qui fait mieux parler les
 „ Grecs que les Grecs , les Romains que les Romains , les
 „ Carthaginois que les Citoyens de Carthage parloient
 „ eux-mêmes ; Corneille qui presque seul a le bon Goût
 „ de l'Antiquité , a eu le malheur de ne plaire pas à notre
 „ siècle , pour être entré dans le génie de ces Nations , &
 „ avoir conservé à la fille d'Asdrubal , son véritable cara-
 „ ctère. Ainsi , à la honte de nos jugemens , celui qui a
 „ surpassé tous nos Auteurs , & qui s'est peut être ici sur-
 „ passé lui-même , à rendre à ces grands noms tout ce qui
 „ leur étoit dû , n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce
 „ que nous lui devons , asservis par la coutume aux cho-
 „ ses que nous voyons en usage , & peu disposés par la
 „ raison à estimer des qualités & des sentimens qui ne
 „ s'accoutument pas aux nôtres. „ *Oeuv. de S. Evr. T. II.*
 P. 449.

la mienne ? Que vous flattez agréablement mes sentimens , quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies , & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres , ces caractères de leur temps , de leur Nation , & de leur humeur ! j'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesses , pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement , & non pas de corps ; & que les grandes âmes ne la laissent agir , qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis , mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point , & me dire toute ma vie ,

MONSIEUR.

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
C O R N E I L L E.

R É P O N S E

DE M. DE S. EVREMOND
à M. Pierre Corneille.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde , d'une grace qu'on vous feroit , puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages , vous devriez des remerciemens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois , assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient , renoncent à cette opinion souvent bien fondée , & croient faire honneur à leur Ben. Johnson (*) de le nommer le Corneille d'Angleterre. Monsieur

* Benjamin Johnson , célèbre Poëte Anglois , fleurissoit sous les Regnes de la Reine Elisabeth , de Jacques I. & de Charles I. Comme il étoit versé dans la lecture des Anciens , il en profita habilement , & donna au Théâtre Anglois une forme & une régularité qu'il n'avoit point eue jusqu'alors. Il a fait des Tragédies , comme le *Sejan* & le *Catiline* , qui ont eû l'approbation des Connoisseurs. On

Waller ,

Waller , un des plus beaux esprits du siècle , attend toujours vos Pièces nouvelles , & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en Vers Anglois , pour la satisfaction particulière (*). Vous êtes le seul de notre Nation , dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous , dit-il , de tous les François , qui sçache penser. Monsieur Vossius , le plus grand admirateur de la Grece , qui ne sçauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs , vous préfère à Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux , vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes , qui commencent à s'établir chez les Etrangers , quand elles se passent à Paris ? Je ne m'étonnerois point qu'on prit quelque dégoût pour les vieux Héros , quand

estime infiniment ses Comédies , particulièrement celles qui ont pour titre , *Vilpoux* , ou *le Renard* ; *l'Alchymiste* ; *la Foire de la saint Barthelemy* ; & *la Femme qui ne parle point*. Monsieur de St. Evremond étoit charmé de la dernière Pièce. Ben-Johnson mourut en 1637. âgé de 63. ans. Il est enterré dans l'Abbaye de Westminster , où pour toute Epitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur la tombe : *O rare Ben-Johnson !*

* Monsieur Waller a travaillé à la traduction Angloise du *Pompée* de Corneille , conjointement avec Charles Sackville , Comte de Dorset , un des plus beaux esprits d'Angleterre , mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille.

on en voit un jeune qui efface toute leur gloire : mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer ; & la première Pièce que vous donnerez au Public fera voir, par le retour de ses applaudissemens, le recouvrement du bon sens, & le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon jugement : mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la beauté de vos Ouvrages, je confonds nos intérêts, & me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

O D E.

*Au Reverend Pere Delidel , de la Compagnie
de Jesus , sur son Traité de la Theologie
Saintes. **

TOi qui nous apprens de la Grace
Quelle est la force , & la douceur,
Comme elle descend dans un cœur ,
Comme elle agit , comme elle passe ;
Docte Ecrivain , dont l'œil perçant ,
Va jusqu'au sein du Tout-puissant
Pénétrer ce profond abîme ,
Que les hommes te vont devoir !
Et que le prix en est ineffable & sublime ,
De ces biens , que par là tu mets en leur pouvoir !



Oùï , tant que durera ta course ,
Tu peux , mortel , à pleines mains
Puiser des bonheurs souverains
En cette inépuisable source.
Un guide si bien éclairé
Te conduit d'un pas assuré.
Au vivant Soleil qui l'éclaire ,
Suis , mais avec zèle , avec foi ,
Suis , dis-je , tu verras tout ce qu'il te faut faire ,
Et si tu ne le fais , il ne tiendra qu'à toi.



* Cette Ode est au commencement de ce Traité , imprimé à
Paris en 1668. in-4°.

Tu

Tu péches , mais un Dieu pardonne ,
 Et pour mériter ce pardon ,
 Il te fait ce précieux don ,
 Il n'en est avare à personne.
 Reçois avec humilité ,
 Conserve avec fidélité ,
 Ce grand appui de ta foiblesse.
 Avec lui ton vouloir peut tout ,
 Sans lui tu n'es qu'ordure , impuissance , bassesse ;
 Fais-en un bon usage , & la gloire est au bout.



C'en est la digne récompense ;
 Mais aussi , tu le dois sçavoir ,
 Cet usage est en ton pouvoir ,
 Il dépend de ta vigilance :
 Tu peux t'endormir , t'arrêter ,
 Tu peux même le rejeter
 Ce don , sans qui ta perte est sûre ,
 Et n'en tireras aucun fruit ,
 Si tu déferes plus aux sens , à la nature ,
 Qu'aux mouvemens sacrés qu'en ton ame il pro-
 duit.



J'en connois par toi l'efficace ;
 Sçavant & pieux Ecrivain ,
 Qui jadis de ta propre main
 M'as élevé sur le Parnasse ;
 C'étoit trop peu pour ta bonté
 Que ma jeunesse eût profité

Des leçons que tu m'as données ;
 Tu portes plus loin ton amour,
 Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années
 De tes instructions, profitent à leur tour.



Je suis ton Disciple, & peut-être
 Que l'heureux éclat de mes Vers,
 Ebloüit assez l'Univers,
 Pour faire peu de honte au Maître.
 Par une plus sainte leçon
 Tu m'apprends de quelle façon
 Au vice on doit faire la guerre.
 Puissai-je en user encor mieux,
 Et comme je te dois ma gloire sur la Terre,
 Puissai-je te devoir un jour celle des Cieux !

Par son très-obligé Disciple
P. CORNEILLE.

*Quòd scribo & placeo, si placeo, omne tuum est. **

* Imité du dernier Vers de la troisième Ode d'Horace,
 Liv. IV.

Quod spiro, & placeo (si placeo) tuum est.



B I L L E T

A M. P E L L I S S O N. (a)

EN matière d'amour je suis fort inégal ,
 J'en écris assez bien , & le fais assez mal.
 J'ai la plume féconde & la bouche stérile ,
 Bon galant au Théâtre , & fort mauvais en Ville ,
 Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
 Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà , Monsieur , une petite peinture
 que je fis de moi-même il y a près de vingt
 ans. Je ne vaux guère mieux à présent.
 Quoi qu'il en soit , Monsieur le Surintendant (b) a voulu sçavoir ces six Vers , &
 je ne suis point fâché de lui avoir fait voir
 que j'ai toujours eu assez d'esprit pour con-
 noître mes défauts , malgré l'amour propre
 qui semble être attaché à notre métier. J'o-
 béis donc sans répugnance aux ordres qu'il
 lui a plû m'en donner , & vous supplie de
 me ménager un moment d'audience pour
 prendre congé de lui , puisqu'il a voulu que
 je l'importunasse encore une fois. Il me té-
 moigna Dimanche dernier assez de bonté
 pour me faire espérer qu'il ne dédaignera

(a) Copié sur l'Original de Corneille.

(b) M. Fouquet Surintendant des Finances.

pas de prendre quelque soin de moi , & je ne doute point que tôt ou tard elle n'aye son effet , principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire souvenir. Je me promets cela de la généreuse amitié dont vous m'honorez , & suis à vous de tout mon cœur ,

CORNEILLE.

CLARISSIMO VIRO

D. Pellissonio , Regi Christianissimo à Secretioribus Consiliis , Supplicum Libellorum Magistro.

NEc te silebo , carmine non meo
 Indictus ibis , digne perennibus
 Ævum Pellisoni per omne
 Laudibus eloquiisque ferri.

*Sculptis superbo marmore , & aureis
 Altè columnis , Auree saculo
 Vir decolori , & concolorum
 Effigies rediviva morum.*

DE PIERRE CORNEILLE. 221

*Quæ condiderunt jura securibus
Armata gentes, sceptraque provida,
Secura ne poenæ nocendi
In vetitum rueret libido;*

*Passim scelestas contineant manus;
Dent prurienti frana licentia;
Te fraudis osorem nefanda,
Te sceleris dedit abstinentem;*

*Quæ rectitudo est visceribus piis
Innata. Gaudes officiis prior
Certare promptis: nil moraris,
Immeritus, meritisve poscas.*

*Omnis reatus esto aliis satis
Expers honestas; non tibi: sit nisi
Omni decoro compita virtus,
Omni etiam specie decori.*

*Jus ergo contra fasque perurgeant
Dirum minantis jura potentia;
Carcer, catenæ, sæviensque
Supplicii miseros in artus*

*Immanè tortor: Pelliciens suis
Accedat & spes credula fascinis;
Te vis nec auri blanda, sævi
Nec moveat metuenda ferri.*

*Stares, sonanti litore qualiter
 Immota rupe mole stat ardua,
 Fluctus retundens. Sic & olim
 Te populi stupera stantem.*

*Defuncta duris, quando laboribus
 Tandem triumphavit tua pertinax
 Constanzia, absque ulla pudoris
 Vel fidei violatione.*

*Sic & probari debuerat fides,
 Ac fortitudo; iudice Principe,
 Usus in arcanos vocanda
 Ad penitos. Lupara recessus.*

*Sacris latefcens, quid penetralibus
 Volvas, opinari temeraria
 Plebs ausit; occultata Regum
 Mirer ego, fileamque cautus.*

*Sic quanda Moses colloquiis Dei
 Caliginoso culmine conditus
 Gauderet, ac voces amicas
 Auribus exciperet beatis;*

*Dignationem Nummis, & Viri
 Vix mussitantes Abramidum tribus
 Sorrem stupebant insolentem.
 Ille homines rediens ad imos,*

DE PIERRE CORNEILLE. 223

*Fætor superni luminis , & Dei
Sensus reportans , dia volumina
Condebat æternos in annos
Eximia monumenta genti.*

*Tu nonne mentis cum tibi Regiæ
Sis particeps mens , scriniaque abditæ
Ingressa veri , tandem aperta
Luce frui dabis alia tanti*

*Commenta Regis , Consilia , & Pii
Mavortis artes , fortia prælia ,
Ludosque fortunæ malignæ
Auspicio meliore cassos ?*

*Expectat orbis. Te sine Principis
Splendescat ingens gloria maximi.
Non nota : cultu non decente
Materiæ pretiositatem.*

VERSION DE L'ODE

A MONSIEUR

PELLISSON.

NOn je ne serai pas , ILLUSTRE PELLISSON ,
Ingrat à tes bienfaits , injuste à ton beau nom.
Dans mes chants , dans mes vers il trouvera sa
place ,
Et tes bienfaits dans moi ne perdront pas leur grace.

Je sçai bien que ce nom par la gloire porté ,
 A déjà pris l'effor vers l'immortalité ;
 Et que pour le placer avec quelque avantage
 Il faudroit mettre l'or & le marbre en usage :
 Mais ne pouvant dresser de plus beaux monumens,
 Approuve dans mes Vers ces justes sentimens.

C'est toi, GRAND PELLISSON, qui malgré
 la licence ,

Ramenes dans nos jours le siècle d'innocence :
 Par toi nous retrouvons la candeur , la bonté ,
 Et du monde naissant la sainte probité.
 Que la Justice armée & les Loix souveraines
 Contiennent les mortels par la crainte des pei-
 nes ,

De peur que le forfait & le crime indompté
 N'entraîne le désordre avec l'impunité.

Ni la rigueur des Loix , ni l'austère Justice
 Ne te retiendront pas sur le penchant du vice :
 L'amour de la vertu fait cet effet dans toi ,
 Elle seule te guide , elle est seule ta loi.

Au milieu de la Cour ton ame bienfaisante
 Verse indifféremment sa faveur obligeante ;
 En bien loin d'encherir , ou vendre les bienfaits ,
 Tu préviens , en donnant , les vœux & les souhaits.
 Ces mortels dont l'éclat emporte notre estime ,
 N'ont souvent pour vertu que d'être exempts de
 crime :

Mais ta vertu qui suit des sentimens plus hauts ,
 Ne borne pas ta gloire à vivre sans défauts.

En mille beaux projets , en mille biens féconde ;
Ta solide vertu se fait voir dans le monde ;
Et sans les faux appas d'un éclat emprunté
Elle porte à nos yeux sa charmante beauté.

En vain pour ébranler ta fidèle constance ,
On vit fondre sur toi la force & la puissance :
En vain dans la Bastille on t'accabla de fers ;
En vain on te flatta sur mille appas divers ;
Ton grand cœur inflexible aux rigueurs , aux ca-
resses

Triompha de la force & se rit des promesses.
Et comme un grand rocher par l'orage insulté ,
Des flots audacieux méprise la fierté ;
Et sans craindre le bruit qui gronde sur sa tête ;
Voit briser à ses pieds l'effort de la tempête ;
C'est ainsi , P E L L I S S O N , que dans l'adversité
Ton intrépide cœur garda sa fermeté ;
Et que ton amitié constante & généreuse
Du milieu des dangers sortit victorieuse :
Mais c'est par ce revers que le plus grand des
Rois

Sembloit te préparer aux plus nobles emplois ;
Et qu'admirant dans toi l'esprit & le courage ,
De la Bastille au Louvre il te fit un passage ,
Où ta fidélité dans son plus grand éclat ,
Conserve le dépôt des secrets de l'Etat.
De moi , je ne veux point , comme le bas vulgaire ,
De tes divers emplois pénétrer le mystère :
Je ne m'introduis point dans le Palais des Grands ,
Et me fais un secret de ce que j'y comprends.

Mais je te vois alors comme un autre Moysé ;
 Quand le Peuple de Dieu, par sa seule entremise ;
 Sur le mont de Sina reçut la sainte Loi
 A travers les carreaux, la terreur & l'effroi,
 De sa haute faveur, les Tribus étonnées,
 Au pied du sacré Mont demeuroident prosternées ;
 Pendant que ce Prophète élevé dans ce lieu,
 Dans un nuage épais parloit avec son Dieu ;
 Et qu'il puisoit à fonds dans le sein de sa gloire -
 Le merveilleux projet de sa divine Histoire :
 Monument éternel, où la postérité
 Viendra dans tous les temps chercher la vérité.
 Mais puisqu'un même sort te donne dans la France ;
 Du plus grand des Héros l'illustre confiance,
 Et que par sa faveur tu vois jusques au fonds
 Des secrets de l'Etat les abîmes profonds ;
 Ne donneras-tu pas, après tes doctes veilles,
 De ce grand Conquérant les faits & les merveilles ;
 Et d'un style éloquent ne décriras-tu pas
 Ses conseils, ses exploits, ses sièges, ses combats ?
 Le monde attend de toi ce merveilleux ouvrage,
 Seul digne des appas de ton divin langage.
 Les faits de ce grand Roi perdroient de leur beauté ;
 Si tu n'en soutenois l'auguste Majesté ;
 Et sa gloire après nous ne seroit pas entière,
 Si tout autre que toi traitoit cette matière.
 Poursuis-donc, PELLISON, cet auguste projet,
 Et ne t'étonne point par l'éclat du sujet :
 Ton seul art peut donner d'une main immortelle
 Au plus grand de nos Rois une gloire éternelle.

INSCRIPTION

Pour l'Arcenal de Brest. *

LUDOVICO MAGNO.

QUæ pelago sese Arx aperit metuenda Britanno ;
Classibus armandis , omniq.ue accommoda bello ,
Prædonum terror , Francis tutela Carinis ,
Æternæ Regni excubiæ , Domus hospita Martis ,
Magni opus est Lodoici. Hunc omnes omnibus undis
Agnoscant venti Dominum , & Maria alta tremiscant.

TRADUCTION.

Palais digne de Mars , qui fournis pour armer
Cent Bataillons sur Terre , & cent Vaisseaux
sur Mer :

Dè l'Empire des Lys foudroyant Corps de garde ,
Que jamais sans pâlir Corsaire ne regarde :

De Louis le plus grand des Rois ,

Vous êtes l'immortel ouvrage.

Vents , c'est ici qu'il lui faut rendre hommage ;

Mers , c'est d'ici qu'il faut prendre ses Loix.

* Imprimée d'abord en feuille volante in-4°. sans date
d'année ; & réimprimée dans les Œuvres de Santeuil.



AD P. BELLEVRÆUM,

PRO DEFENSIONE FABULARUM. *

Ergò sacra novæ mutabunt carmina Leges,
 Et suus Antiquis præripietur honos?
 Tot Vatum monumenta, tot & decora alq̃ peribunt?
 Musarum tot opes auferet una dies?
 Ah ! tantum prohibe facinus, Pater optime Vatum,
 Non aliâ fueris tu mihi Lege Deus.
 Vos tantum prohibete nefas, prohibete Camæna,
 Non aliâ dicam vos ratione Deas.
 Exquis erit vestros posthàc qui curet honores,
 Irrita si nullam Numina fertis opem?
 Non ita : tot veterum præclara inventa manebunt,
 Et quod sacravit fabula prisca melos.
 Numen habent Musæ, vos Fontes Numen habetis,
 Sunt etiam & sylvis, arboribusquo Deæ.
 Et nemora, & montes, vallesque, & in hospita saxa,
 Ipsaque cum rivis flumina Numen habent.
 Nuper multa gemens in litore flebat Amyntas,
 Et fato raptum sæpè vocabat Hylam.
 Flebant & rupes, fontesque & littora flebant;
 Flere etiam visa est conscia Nympha loci.
 Et montes doluisse, annosaque robora circum
 Corticibus ruptis ingemuisse ferunt.

* Ces Vers Latins sont de M. Santeuil, & la Traduction de Pierre Corneille.

Quid non Pierides , quid non finxere Poëtæ ?

Vidimus argutâ mœnia structa lyrâ.

Vidimus auritas motare cacumina Quercus ,

Et cursus Amnes sustinuisse suos.

Dant Vates vultus varios , variosque colores ,

Eque solo ducunt quæ super astra ferant.

Surda vocant , immota movent , mentem omnibus addunt ;

Artis opus sumnum , mille placere modis.

Obscuris vera involvunt , celantque docendo ,

Sublustri & nebulâ splendidiora regunt.

Sed veluti rutilis quando fulgoribus ardet ,

Nubibus obvolvi , quâ videatur , amat :

Maxima sunt , plerumque regit quæ fabula , & istis

E tenebris fulget pulchrius orta dies.

Lector amat veros dubiâ sub imagine sensus ,

Quæsitæque diu cernere gaudet opes.

Quin etiam humanis divina affingimus ora ,

Et sunt , quæ proprio nomine spontè carent.

Ignem Mulciberum , Cererem frumenta vocabo ,

Et pluvium , in terras dum cadit unda , Jovem.

Si Venetas describam arces , molimine magno

Non homines dicam , sed posuisse Deos.

Illic Adriacis surgat Neptunus ab undis ,

Atque novæ admirans hæreat Urbis opus.

Quod si bella canam , Jani Mars limina vellat ,

Et bellatores ducas in arma Deos .

Mulciber Aenæis recoquat fornacibus arma ,

Thracibus , aus rigidis arma tremenda Getis

230 OEUVRES DIVERSES.

*Tum scelerum inventrix. lacerâ Discordia pallâ
Advoces infernas ex Acheronte Deas.*

*Mox Amnes trepidare, imis pallere sub antris,
Dum Bellona furens impia bella movet.*

*Si decora hæc tollas, sine vi, sine pondere carmen
Lectori fesso tædia mitte feret.*

*Quid memorem flores? Si Namina floribus absunt;
Cur pallens Viola, cur Hyacinthe rubes?*

*Cur sibi cognatos Anemone deperit Earos?
Undè color Calthis, & color undè Rosis?*

*Non his Terra putris det floribus, undè rubescant,
Sed Pueri, aut Veneris sanguine tingat Amor.*

*Vos sine Pomonâ nusquam florebitis horti,
Et mæsti, nisi Pan pascat, abie greges.*

*Sunt hæc magna quidem veterum mysteria Varum,
Temporibus seris quæ violare nefas.*

*Ergo tui, Bellevræ, canam fr gaudia Ruris,
Alloquar & Nymphas, Sylvicolasque Deos:*

*Et Charites aderunt, zonis de more solutis,
Alternò terram concutientque pede.*

*Illuc Pastores, illuc mihi Rustica turba,
Et pariter veniant, Dique Deæque loci.*

*Fauni cum Satyris, Clavam, Thyrsumque relinquunt;
Tympana cum fistris æraquè pulsa sonent:*

*Pampineâ incompertos redimitti fronde capillos,
Lascivis celebrent orgia læta modis.*

*Jam madidi vina media inter pocula, libent
Et tibi magna Pales, & tibi Bacche pater.*

*Manades hic ululenti sparsis sine lege capillis;
Et fuget astonitos turba proterva viros.*

DE PIERRE CORNEILLE. 231

*Non lector gaudebit, amat nam mille figuras,
Se quoque festivis crederi adesse choris:
Quin etiam arxidens, jam tunc mihi plaudat Apollo,
Plaudat Apollinei docta caserva chori:
Et Nympha properant alacres ambire Poëtam,
Et viridi lauro tempora nostra tegunt.
Ruris & ipse mihi Dominus quoque plaudat amico
Numine, & incæptis annuit usque meis.
Exulet ergo procul sacris Gens invida Musis,
Et placuisse tibi sit, Bellevrae, satis..*

Ne impietati mihi ascribas, quod quædam ex
Antiquorum superstitione homo Christianus ver-
sibus meis insperferim; hæc styli exercendi causa
lusi, quo aptior fierem ad ea scribenda quæ spe-
ctant ad Religionem. Hæc autem, candide Lector,
nolim te nescisse..

D E F E N S E

DES FABLES DANS LA POESIE.

IMITATION DU LATIN.

QU'on fait d'injure à l'Art de lui voler la fa-
ble!

C'est interdire aux Vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hazarder la Muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,

Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés ,

Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez ;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines Critiques.

Quoi ! bannir des enfers Proserpine & Pluton ?
Dire toujours le Diable , & jamais Aleçon ?
Sacrifier Hécate & Diane à la Lune ,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune ?
Un Berger chantera ses déplaisirs secrets ,
Sans que le triste Echo répète ses regrets ?
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades ,
L'air sera sans Zéphirs , les fleuves sans Naiades ,
Et par nos délicats les Faunes affommés
Rentreront au néant dont on les a formés ?

Pourras-tu , Dieu des Vers , endurer ce blasphème ,

Toi , qui fis tous ces Dieux , qui fis Jupiter même ?
Pourras-tu respecter ces nouveaux Souverains ,
Jusqu'à laisser périr l'ouvrage de tes mains ?

O ! digne de perir , si jamais tu l'endures !
D'un si mortel affront sauve tes créatures :
Confonds leurs Ennemis , insulte à leurs Tyrans ,
Fais-nous en dépit d'eux , garder nos premiers
rangs ;

Et retirant ton feu de leurs veines glacées ,
Laisse leurs Vers sans force , & leurs rimes forcées.

La fable en nos Ecrits , disent-ils , n'est pas bien ;
La gloire des Payens deshonne un Chrétien.

L'Eglise toutefois, que l'Esprit Saint gouverne,
Dans ses Hymnes sacrés nous chante encor l'Aver-
ne ;

Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y deshonore point un Dieu résuscité.
Ces rigides Censeurs ont-ils plus d'esprit qu'elle ;
Et font-ils dans l'Eglise une Eglise nouvelle ?
Quittons cet avantage, & ne confondons pas
Avec des droits si saints de profanes appas.
L'œil se peut-il fixer sur la vérité nue ?
Elle a trop de brillant pour arrêter la vue ;
Et telle qu'un éclair qui ne fait qu'éblouir,
Elle échappe aussi-tôt qu'on présume en jouir.
La fable qui la couvre, allume, presse, irrite
L'ingénieuse ardeur d'en voir tout le mérite :
L'art d'en montrer le prix consiste à le cacher,
Et sa beauté redouble à se faire chercher.

Otez Pan & sa flûte, adieu les pâturages :
Otez Pomone & Flore, adieu les jardinages,
Des Roses & des Lys le plus superbe éclat,
Sans la fable en nos Vers n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en Sçavant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une Amante, ou le sang d'un Amant ?
Qu'aura de beau la Guerre, à moins qu'on n'y
crayonne,

Ici le Char de Mars, là celui de Bellone ;
Que la Victoire vole, & que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la Nymphé à cent
voix ?

234 OEUVRES DIVERSES

Qu'ont la Terre & la Mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser une navire ?
Cet Empire qu'Eole a sur les tourbillons,
Bacchus, sur les côteaux, Cérés sur les sillons ?
Tous ces vieux ornemens, traitez-les d'antiquail-
les ;

Moi, si je peins jamais Saint Germain, & Ver-
sailles,

Les Nymphes, malgré-vous, danseront tout au-
tour,

Cent Demi-Dieux folets leur parleront d'amour ;

Du Satyre caché les brusques échappées

Dans les bras des Sylvains feront fuir les Népées :

Et si je fais Ballet pour l'un de ces beaux lieux,

J'y ferai, malgré-vous, trépigner tous les Dieux.

Vous donc, encore un coup, troupe docte &
choisie,

Qui nous forgez des Loix à votre fantaisie ;

puissiez-vous à jamais adorer cette erreur,

Qui pour tant de beautés inspire tant d'horreur :

Nous laisser à jamais ces charmes en partage,

Qui portent les grands noms au-delà de notre âge :

Et si le vôtre atteint quelque postérité,

Puisse-t'il n'y traîner qu'un Vers décréité !



LES FONTAINES

DE PARIS.

Pour la Pompe du Pont Notre - Dame. *

S Equana cum primum Reginae allabatur Urbi,
Tardat præcipites ambitiosus aquas.

Captus amore loci cursum obliuiscitur, anceps.
Quò fluat, & dulces nectit in Urbe moras.

Hinc varios implens fluctu subeunte canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

* Les Vers Latins sont de Santeuil, & se trouvent avec la traduction de Corneille dans les Oeuvres de Santeuil.

IMITATION

DES VERS LATINS.

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris!
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse:
Lui-même à son Canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait réjaillir par de secretes veines;
Et les plaisirs qu'il prend à voir des lieux si beaux;
De grand Fleuve qu'il est, le transforme en Fontaines.

Pour la Fontaine des Quatre Nations,
vis-à-vis le Louvre. *

S Equanides flebant imo sub gurgite Nymphæ,
Cum premerent densæ pigra fluentia rates:
Ingentem Luparam nec jam aspectare potestas,
Tarpeii cedat cui domus alta Jovis.
Huc alacres, Rex ipse vocat, succedite Nymphæ,
Hinc Lupara adverso littore tota patet.

* Les Vers Latins sont de Santeuil, & sont imprimés avec la traduction de Corneille dans les Oeuvres de Santeuil.

IMITATION.

C'Est trop gémir, Nymphes de Seine,
Sous le poids des bateaux qui cachent votre lit;
Et qui ne vous laissoient entrevoir qu'avec peine,
Ce chef-d'œuvre étonnant, dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aisée, aussi-bien qu'imprévûe,
Plus haut que le rivage un Roi vous fait monter,
Qu'avez-vous plus à souhaiter?
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en
vûë.



LOUANGES

DE LA

SAINTE VIERGE,

Composées en Rimes par saint Bonaventure ; & mises en Vers François par Pierre Corneille.

AU LECTEUR.*

Cette Pièce se trouve imprimée sous le nom de Saint Bonaventure, à la fin de ses Oeuvres. Plusieurs doutent si elle est de lui, & je ne suis pas assez sçavant en son caractère pour en juger. Elle n'a pas l'élevation d'un Docteur de l'Eglise, mais elle a la simplicité d'un Saint, & sent assez le zèle de son siècle, où dans les Hymnes, Proses, & autres compositions pieuses que l'on faisoit en Latin, on recherchoit davantage les heureuses cadences de la rime, que la justesse de la pensée. L'Auteur de celle-ci a voulu trouver l'image de la Vierge en beaucoup de figures du Vieux & Nouveau Testament; les applications

* Ce petit Ouvrage parut à Paris en 1665. in-12.

qu'il en a faites, sont quelquefois un peu forcées, & quelque aide que j'aie tâché de lui prêter, la figure n'a pas toujours un entier rapport à la chose. Je me suis réglé à rendre chacun de ses huitains par un dizain, mais je ne me suis pas assujetti à les faire tous de la même mesure. J'y ai mêlé des Vers longs & courts, selon que les expressions en ont eu besoin, pour avoir plus de conformité avec l'Original, que j'ai tâché de suivre fidèlement. Vous y en trouverez d'assez passables, quand l'occasion s'en est offerte; mais elle ne s'est pas offerte si souvent que je l'aurois souhaité pour votre satisfaction. Si ce coup d'essai ne déplaît pas, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la Gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçus. Il ne faut pas toutefois attendre de moi dans ces sortes de matières autre chose que des Traductions ou des Paraphrases. Je suis si peu versé dans la Théologie & dans la dévotion, que je n'ose me fier à moi même, quand il en faut parler. Je les regarde comme des routes inconnues, où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides; & ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du Monde, & si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il

ainsi voulu pour me donner d'autant plus de-
 quoi m'humilier devant lui & rabattre cette
 vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écri-
 re , quand ils ont eu quelque succès avanta-
 geux. En attendant qu'il lui plaise m'inspirer
 & m'attirer plus fortement , je vous fais cet
 aveu sincere de ma foiblesse , & ne me ha-
 zarderai à vous rien dire de lui , que je n'em-
 prunte de ceux qu'il a mieux éclairés.



L A U S

BEATÆ VIRGINIS.

AVE cœleste lilium ,
Ave rosa speciosa ,

Ave mater humilium ,

Superis imperiosa :

Deitatis triclinium ,

In hac valle lacrymarum

Da robur , fer auxilium ,

O excusatrix culparum.

Virgo , pia sine pare ;

Gabriele nuntiante ,

Quæ meruisti portare

Christum , flatu sacro flante :

Virgo partum post & ante ,

Refugium singulare ,

In hac vita vacillante

Tuos servos consolare.

LOUANGES

LOUANGES

DE LA

SAINTE VIERGE.

A Ccepte notre hommage , & souffre nos
louanges ,

Lys tout céleste en pureté ,

Rose d'immortelle beauté ,

Vierge, mère de l'humble, & maîtresse des Anges:

Tabernacle vivant du Dieu de l'Univers ,

Contre le dur assaut de tant de maux divers

Donne-nous de la force , & prête-nous ton aide ;

Et jusques en ce vallon de pleurs

Fais-en du haut du Ciel descendre le remède ,

Toi qui sçais excuser les fautes des pécheurs.

O Vierge sans pareille , & de qui la réponse

Mérita de porter & conçut Jesus-Christ ,

Si-tôt que Gabriel t'eut fait l'heureuse annonce ,

Qu'en un souffle sacré suivit le Saint-Esprit :

Vierge devant ta couche, & Vierge après ta couche ,

Montre en notre faveur que la pitié te touche ,

Qu'aucun refuge à toi ne se peut égaler ;

Et comme notre vie en disgraces fertile

Durant son triste cours incessamment vacille ;

Incessamment aussi daigne nous consoler.

L

*Ecce stupet humanitas
 Quod sis Virgo puerpera ,
 Scire nequit fragilitas
 Tanta virtutis opera ,
 Fides transcendens Aethera
 Confitetur , & veritas :
 Ex te , mater Christifera ,
 Carnem sumpsit Divinitas.*

*Mater natum , patrem nata ,
 Stella Solem genuisti ,
 Increatum res creata ,
 Fontem rivus emisisti :
 Vas figulum perperisti ,
 Virgo manens illibata ;
 Per te nobis , Mater Christi ,
 Est perdita vita data.*

*Almissima sunt viscera
 Quae Domini sunt conclave ,
 Sanctissima sunt ubera
 Quae suxit , & lac suave
 Quo lactatur ; Mater , Ave ,
 Quae regnas super sydera ,
 Perpetuae mortis à va
 Nos & à malo libera.*

DE PIERRE CORNEILLE. 243

L'esprit humain se trouble au nom de Vierge-mère,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui ;
De la vertu d'enhaut ce chef-d'œuvre inouï
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystère ;
La Foi dont l'humble vol perce au-delà des Cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule en dépit des sens la connoît, la confesse,
Et le cœur éclairé par cette aveugle foi,
Voit avec certitude, & soutient sans faiblesse
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige, qui renverse & confond la Nature !
Le père de sa fille est le fils à son tour,
Une Etoile ici bas met le Soleil au jour,
Le Créateur de tout naît d'une créature ;
La source part ainsi de son propre ruisseau ;
L'Ouvrier est produit par le même vaisseau

Que sa main a formé de terre ;
Et toujours Vierge & Mère, un accord éternel
De ces deux noms en toi qui par-tout sont en guerre
Fait grace, & rend la vie à l'homme criminel.

Que pures étoient les entrailles
Où s'enferma ce Fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnoit au chaste sein

Que suça ce Dieu des batailles ?
Que ce lait qu'il en prit fut doux & favorable ;

Et que seroit heureux
Un cœur qui s'en verroit arrosé d'une goutte !
O Mère qui peux tout, prends soin de notre sort ;
Guide nos pas tremblans jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

*Rosa decens , rosa munda ,
 Rosa recens sine spina ,
 Rosa florens & fecunda ,
 Rosa , gratiâ divinâ
 Facta cœlorum Regina ,
 Non est nec erit secunda
 Tibi , Rei medicina ,
 Nostris cœptis obsecunda.*

*In Scripturis figurata
 Multis locis ostendcris ,
 Enigmatibus monstrata ,
 Sacris ut patet litteris ;
 Testamentorum veteris
 Et novi jure , prælata
 Mulieribus cæteris ,
 Super omnes elevata.*

*Ante Mundi originem
 Te Dominus ordinavit ,
 Dum cœli latitudinem ,
 Sapienter fabricavit :
 Ex tunc sancta mente cavis
 Per te , Matrem & Virginem ;
 Protoplasti qui peccavit
 Expirare voraginem.*

DE PIERRE CORNEILLE. 245

Rose sans flétrissure , & sans aucune épine ,

Rose incomparable en fraîcheur ,

Rose salutaire au pécheur ,

Rose enfin toute belle , & tout-à-fait divine ;

La Grace dont jadis la prodigalité ,

Versa tous les trésors sur ta fécondité ,

N'a fait & ne fera jamais rien de semblable :

Par elle on te voit Reine & des Cieux & des Saints ,

Par elle sers ici de remède au coupable ,

Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Que d'Enigmes en l'Ecriture

T'offrent sous un voile à nos yeux !

L'Esprit qui la dicta s'y plaît en mille lieux :

A nous tracter lui-même & cacher ta peinture.

Le Vieux & Nouveau Testament ,

Tous deux comme à l'envi te nomment hautement ,

La première d'entre les femmes ;

Et cette préférence acquise à tes vertus ,

Comme elle a mis ton ame au-dessus de nos ames ,

De nos périls aussi t'a sçu mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde

Sur la Terre & les Cieux daignât se déployer ,

Avant que du néant sa voix tirât le Monde

Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer ;

De toute éternité sa prudence adorable

Te destina pour Mère à son Verbe ineffable ,

A ses Anges pour Reine , aux hommes pour appui :

Et sa bonté dès-lors élut ton ministère

Pour nous tirer du gouffre où notre premier père

Nous a d'un seul péché plongez tous avec lui.

L. iiij.

*Gaude Virgo, Mater gaude,
 Per te Mundus restauratur,
 Cum civibus cœli plaude,
 A queis honor tibi datur;
 Decus decenter solvatur
 Tibi majus omni laude,
 Quia per te liberatur
 Omnis homo facta fraude.*

*Rigans Mundum novo rore,
 Nova protis novitate,
 Nova facis novo more,
 Cuncta mirâ claritate;
 Ex divina bonitate
 Fons ascendens in honore,
 Rigans terram Charitate,
 Dei crescens in amore.*

*Arbor & lignum vitale
 In Paradisi medio
 Plantaris spirituale,
 Cujus fructus fruitio
 Replet omnia gaudio:
 Numquam fuit, nec est tale
 Nec erit procul dubio
 Lignum ita commodale.*

1. Figurata fuit
 per fontem qui
 ascendebat de ter-
 ra, irrigans uni-
 versam superfi-
 ciem terræ. Gen.
 2.

2. Figurata fuit
 per lignum vite
 plantatum in me-
 dio Paradisi.
 Gen. 2.

DE PIERRE CORNEILLE. 247

Ouvre donc , Mère-Vierge , ouvre l'ame à la joie
D'avoir remis en grace , & nous , & nos Ayeux ,
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les Cieux ,
D'en avoir aplani , d'en avoir fait la voie.
Les Hôtes bienheureux de ces brillans Palais
T'offrent & t'offriront tous ensemble à jamais
Des Hymnes d'allégresse & de reconnoissance ;
Et nous que tu défens des ruses de l'Enfer ,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevoit du milieu des abîmes ,
Au point de la naissance & du Monde & du Temps
Cette source abondante en flots toujours montans ,
Qui des plus hauts rochers arroseront les cimes :
Telle en toi du milieu de notre impureté
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Eleve de la Grace une source féconde ;
Son cours s'enfle avec gloire , & ses flots qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde ,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admiroit la Nature ,
La vie avoit son arbre , & ses fruits précieux
Remplissant tout l'Eden d'un air délicieux ,
A nos premiers parens s'offroient pour nourriture.
Ainsi les dignes fruits que tes flancs ont porté ,
Remplit tout l'Univers de sainte volupté ,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux ames :
Il n'est point d'arbre égal , & jamais il n'en fut ,
Et jamais ne sera de plantes , ni de femmes ,
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

*Castâ Virgo , te fluvius
Voluptatis irrigavit
Paradisi , dum filius
Dei , corpus habitavit
Tuum. Terra tunc donavit
Nostra fructum uberius ,
Et naturam reformavit ,
Nostram Deus in melius.*

3. Figurata fuit
per Paradisum ir-
rigatum à fluvio ,
qui egrediebatur
de loco volupta-
tis. Gen. 2.

*In Paradiso posuit
Deus hominem filium
Suum , custodem voluit
Tuum corpus egregium ,
Per Gabrielem nuncium
Dum visitare placuit :
Redemptorem eximium
Nobis eum exhibuit.*

*Arcam Noe fabricavit ,
Sed de lignis levigatis ,
Fabricatam subintravit
Cum uxore & cum natis :
De parentibus beatis
Sibi matrem te formavit
Dominus , & à peccatis
Te subintrans conservavit.*

4. Figurata fuit
per Arcam Noe.
Gen. 6. & 7.

Un fleuve qui sortoit du séjour des délices
 Arrosoit de plaisirs ce Paradis naissant,
 Et sur l'homme encore innocent
 Rouloit avec ses flots l'ignorance des vices ;
 Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit ;
 Quand pour nous affranchir de ce qui nous perdit
 Ton corps du Fils de Dieu fût l'illustre demeure :
 La Terre au grand Auteur en rendit plus de fruit ;
 La Nature en reçut une face meilleure ;
 Et triompha dès-lors du vieux péché détruit.

Ce Fils comme son Père arbitre du tonnerre,
 Ce Maître comme lui des hommes & des Dieux,
 Ayant pour son Palais un Paradis aux Cieux,
 Voulut pour sa demeure un Paradis en Terre :
 Ce Père tout-puissant l'y forma de ton corps,
 Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
 Dès qu'il te vit de l'Ânge agréer la visite :
 Ainsi se commença notre Rédemption,
 Ainsi tu donnas place au souverain mérite :
 Qui nous dégage tous de la corruption.

Noé bâtit un Arche avant que le Déluge
 Fit de toute la Terre un vaste lit des eaux,
 Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux,
 Où sa famille trouve un assuré refuge.
 Cette Arche est ton portrait, son bois poli nous peint :
 Des parens dont tu sors le choix heureux & saint,
 Dieu s'en fait un vaisseau comme ce Patriarche :
 Mais on voit un autre ordre au mystère caché,
 Pour se sauver des eaux Noé monte en son Arche,
 Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

*Pactum suum antiquitus
Deus promisit Patribus ;
Arcum suum divinitus
Ostendendum in nubibus ,
Qui fœderis est omnibus
Signum promissum cœlitus :
A Deo pax hominibus
Datur in eo penitus.*

5. Figurata fuit
per Arcum quem
Dominus dedit
Noe in signum
fœderis. Gen. 9.

*Labor & timor fugiunt
Arcu monstrato fœderis ,
Spes & gaudium veniunt
Peccatoribus miseris :
Qui de reatu sceleris
Flentes , arcum conspiciunt ,
Per promissum de superis
Se consolatos sentiunt.*

*Est in Arcu cœruleus
Color , qui Virginitatis
Typum gerit , & rubens
Etiam qui charitatis
Formam notat , puritatis
Tua demonstrat aqueus
Notam , & humilitatis
Quam elegit in te Deus.*

DE PIERRE CORNEILLE. 252

L'onde enfin se retire en ses vastes abîmes,
La Terre se revêt des plus vives couleurs;
Et la pitié du Ciel s'épand sur nos malheurs,
Ainsi que sa colere avoit fait sur nos crimes.
Si la tempête encore ose nous menacer,
Sa fureur a sa borne, & ne la peut forcer,
Un grand Arc sur la nuë en marque l'assurance,
Et Dieu l'y fait briller pour signal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra l'amoureuse alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que se crève à grand bruit le plus épais nuage;
Qu'il verse à gros torrens ce qu'il a de plus noir;
L'Arc témoin de ce pacte à peine se fait voir,
Qu'il dissipe la crainte & nous rend le courage:
La joie avec l'espoir rentre au cœur des pécheurs;

Qui l'œil battu de pleurs
Avec sincérité détestent leurs foiblesses,
Et quoique sur leur tête ils entendent rouler,
Le souvenir d'un Dieu fidelle en ses promesses,
Leur donne à cet aspect de quoi se consoler

Vois, ô Reine du Ciel, vois comme il te figure;
Comme de tes vertus ses couleurs sont les traits:
Son azur dont l'éclat n'a que de purs attraits,
De ta Virginité fait l'aimable peinture;
Par le feu dont le rouge est si bien animé
Ton zèle ardent pour Dieu voit le sien exprimé,
Ta charité vers nous y trouve son image;
Et de l'humilité qui par un prompt essor
Du choix du Tout-puissant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux est le tableau parfait.

*Nubibus cœli cerneris
 Arcus , quæ nos illuminas ,
 Refulgens morum miseris
 Exempla cunctis seminas ,
 Hæreses omnes terminas ,
 Et hæreticos conteris ,
 In Christo quando geminas
 Naturas simul congeris.*

*Arcus insuperabilis ,
 Arcus potens , arcus fortis ;
 Arcus dulcis , amabilis ,
 Arcus patens cœli portis ,
 Post præsentis metam mortis
 Nobis inevitabilis ,
 Fac consortes tuæ sortis
 Nos , Virgo venerabilis.*

*Dormiens Jacob somnio
 Scalam vidit contingentem
 Cœlum , cujus confinio
 Deum vidit invitentem ;
 Angelorum descendentem
 Cœtum vidit , promissio
 Terra sanctæ per Patentem
 Datur , & benedictio.*

6. Figurata fuit :
 per scalam quam
 Jacob in somnis
 vidit. Gen. 28.

DE PIERRE CORNEILLE. 253

Telle donc que cet Arc la Terre te contemple ;
Tu fais pleuvoir du Ciel cent lumières sur nous ,
Ta brillante splendeur sème de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque Hérésie a son cours terminé ,
En vain de ses enfans le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures ;
Il suffit de te voir unir en Jesus-Christ
Par ta submission deux contraires natures ,
Pour briser tout l'orgueil dont s'emfle leur esprit.

Arc invincible , Arc tout aimable ,
Qui guéris en blessant au cœur ,
Arc en pouvoir comme en douceur.
Egalement incomparable ;
Arc qui fais la porte des Cieux ,
Vierge sainte enfin , qu'en tous lieux
Un respect sincère doit suivre ,
Quand de notre destin l'inévitable loi

Nous aura fait cesser de vivre ,
Fais-nous part de ta gloire & revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles ,
L'échelle qu'il lui montre en lui fermant les yeux ,

De la Terre atteint jusqu'aux Cieux ,
Dieu s'appuye au-dessus pour rendre ses Oracles :
Les Anges dont soudain un luisant escadron ,
De célestes clartés couvre chaque échelon ,
S'en servent sans relâche à monter & descendre ;
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assurent de la Terre où son sang doit prétendre ,
Et de ce qu'a le Ciel de bénédictions.

O Maria ; figuraris
 Scala , sed scalam superas ,
 Ab Angelo salutaris ,
 Deum hominem generas ,
 Super Virtutes superas
 Per Angelos collocaris ,
 Genus humanum liberas ,
 Ergo longè plus bearis.

Mater , tua virginitas
 Rubo montis ostenditur
 Orb , cujus viriditas
 Per ardorem non uritur :
 Sic nec tua corrumpitur
 Virginalis integritas ,
 Dum ventre tuo jungitur
 Humanitati Deitas.

7. Figurata fuit
 per rubum qui ac-
 debat nec combu-
 rebatur. Ex. 3-i

In vase Manna positum
 Ut conservetur , legitur
 Israëlitis traditum ,
 Nec vas Manna polluitur :
 In te Christus concipitur ,
 Virgo , per sanctum Spiritum ,
 Neque tua minuitur
 Virginitatis meritum.

8. Figurata fuit
 per vas in quo
 servatum fuit
 Manna. Ex. 16.

DE PIERRE CORNEILLE. 257

Marie est cette échelle, elle l'est, & la passe,
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avoit promis,
Aussi pour lui parler l'Ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de Grace.
Elle nous donne un fils, mais un fils Homme-Dieu,
Et quand son corps sacré quitte ce triste lieu,
Pour le porter au Ciel elle a des milliers d'Ange,
De ce brillant séjour elle rompt tous nos fers,
De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête son nom pour braver les Enfers.

Moyse est tout surpris quand pour lui toucher l'ame :

Dieu se revêt de flamme :

Celle que sur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buisson ardent au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un thrône où plus elle s'allume,
Et moins elle consume.

Ton adorable intégrité,

O Vierge-Mère, ainsi ne souffre aucune atteinte,
Lors qu'en tes chastes flancs se fait l'union sainte
De l'essence divine à notre humanité.

Que la Manne au désert est d'étrange nature !
Son goût le premier jour se conforme au souhait,
Et quand pour d'autres jours la réserve s'en fait,
Elle souille le vase & tourne en pourriture :
Ce peu seul qui dans l'Arche en tient le souvenir
S'y garde incorruptible aux siècles à venir,
Sans que souillure aucune à son vaisseau s'attache ;

Ainsi tu conçois Jesus-Christ,

Et ta virginité demeure ainsi sans tache,
En nous donnant ce Fils conçu du Saint-Esprit.

256 OEUVRES DIVERSES

*Nobis Manna mirificum
 Servasti mirabiliter ,
 Manna terminans typicum ,
 Figuratum veraciter
 In se misericorditer
 Per illud Manna cœlicum ,
 Quod dabatur communiter
 Israël in viaticum.*

*Vetustum Manna novitas
 Tue Gratia terminat ,
 Figurarum antiquitas
 Fugit , & lux illuminat
 Nova , quos lex discriminat
 Nova , cessat obscuritas ,
 Purgat , mundat , eliminat
 Antiqua , nova claritas.*

*Summus artifex omnium
 Te providit , vas nobile ,
 Vas dignum , vas egregium ,
 Vas gratum , vas landabile ,
 Vas cunctis venerabile ,
 Famulis ut edulium
 Ministres delectabile ,
 Panemque cœli civium.*

DE PIERRE CORNELLE. 257

Comme tomboit du Ciel cette Manne mystique
Qui du Peuple de Dieu faisoit tout le soutien ;
Ainsi du sein du Père est descendue au tien
Celle qui des Enfans est le seul viatique.
La Manne merveilleuse, & que nous figuroit
Celle qu'en la cueillant tout ce Peuple admiroit,
Par une autre merveille ainsi nous est donnée :
Ainsi nous pouvons prendre, ainsi nous est offert
Plus que ne recevoit cette troupe étonnée,
Qui durant quarante ans s'en nourrit au désert.

Ta Grace par l'effet avilit la figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en sème l'oubli ;
Et par sa nouveauté l'Univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture.
Les nouvelles clartés de la nouvelle Loi

Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laissent rien d'obscur pour ces nouveaux Fidèles ;

Et ce qui jadis ébloüit,
Si-tôt que tu répans ces lumières nouvelles,
Ou s'épure, ou s'évanouit.

Ce grand Auteur de toutes choses,
Ce Dieu qui fait d'un mot quoiqu'il ait résolu ;
Te regarda toujours comme un vase impollu

Où ses Graces seroient enclosés ;
Vase noble, admirable, & charmant à l'aspect ;
Digne d'un saint hommage & d'un sacré respect :
Digne enfin du trésor qu'en toi sa main enferme ;
C'est par toi qu'il voulut qu'on goûtât en ces lieux
Pour arrhes d'un bonheur & sans borne & sans terme
Ce pain des habitans des Cieux.

*Tu ministras hominibus
 Verum panem Angelorum ,
 Tuis natum visceribus
 Pro salute peccatorum .
 Hic est panis viatorum ,
 Qui non est dandus canibus ,
 Qui est salus miserorum ,
 Prestans omnibus panibus .*

*Ecce panis dulcissimus ,
 Ecce panis amplectendus ,
 Ecce panis pinguiissimus ,
 Ecce panis diligendus ,
 Ecce panis recolendus ,
 Ecce panis preoptimus ,
 Cibus cunctis preferendus ,
 Et præ cunctis gratissimus .*

*Cibus iste nos reficit ,
 Recreat , & regenerat ,
 Et sibi mentem allicit ,
 Dirigit , & confœderat ,
 Omne bonum exaggerat ,
 Et omne malum abjicit ,
 Vincit , regnat , & imperat ;
 Auget , alit , & perficit .*

DE PIERRE CORNEILLE. 255

Tu nous donnes ce pain des Anges

Que tes entrailles ont produit ,

Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit

Jusqu'où ces purs Esprits entonnent ses louanges :

C'est ce pain des enfans , ce comble de tous biens ,

Qu'il ne faut pas donner aux chiens ,

A ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes.

Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris ,

Et comme il les guérit des plus mortelles chutes ,

Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.

C'est en lui que sont renfermées

Les plus salutaires douceurs :

Que puissent aimer de tels cœurs ,

Et les plus dignes d'être aimées :

Il est plein d'un suc ravissant ,

D'un suc si gracieux , d'un suc si nourrissant ,

Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde :

Il est pain , il est viande , il est tout autre mets ,

Il rend seul une table en délices féconde ,

Et doit être pour nous le banquets des banquets.

Ce mets nous rétablit , ce mets nous régénère ,

Il ramène la joie & fait cesser l'ennui ;

Ton Fils qui par ce mets attire l'ame à lui

La guide par ce mets & l'allie à son Père :

Ce mets de tous les biens est l'accomplissement ,

Il est de tous les maux l'anéantissement ,

Pour nous il vainc , il régne , il étend son empire ,

Il soutient , il fait croître en sainte ambition ,

Et pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire ,

Il élève tout l'homme à sa perfection.

260 OEUVRES DIVERSES

*Vivus panis , & vitalis ,
Via , veritas , & vita ,
Est hic panis immortalis ,
Et bonitas infinita ,
Quo refulget prœmunita
Nova sponsa spiritalis :
Synagoga definita
Perit , & umbra legalis.*

*Manna cessat , & cœlicus
Nobis panis proponitur ,
Panis verus vivificus ,
Nobis de cœlo mittitur ,
Christianis comeditur
Solis hic panis mysticus ,
Quibus communis traditur
Verus panis Angelicus.*

*Beatus Tabernaculo
Moïses virgam posuit.
Aaron , sed pro titulo
Sacerdotis , quæ fronduit ,
Floruit , fructum habuit ,
Evidenti miraculo :
Sacerdotis obtinuit
Jus Aaron in populo.*

9. Figurata fuit :
per virgam Aa-
ron quæ habuit
fructum præter
opus Naturæ.
Num. 17.

DE PIERRE CORNEILLE. 261

Il est le pain vivant , & qui seul vivifie ,
Il est ensemble & vie , & voie , & vérité ,
Lui-même il nous départ son immortelle vie
Par les épanchemens d'une immense bonté.
L'Eglise avec ce pain reçoit tant de lumière ,
Que la nouvelle épouse efface la première
Par les vives splendeurs qui font briller sa foi ;
La Synagogue tombe , & périt auprès d'elle ,
Et l'ombre de la vieille Loi
Fait place au jour de la nouvelle.

La Manne a donc tari , le Ciel n'en verse plus ,
La figure cède à la chose ,
Et le pain que Dieu nous propose
D'un Ciel encor plus haut descend pour ses Elûs.

Si la Manne eut cet avantage
Que des fils d'Israël elle fut le partage ,
Ce pain est celui du Chrétien :
O Chrétien , pour qui seul est fait ce pain mystique ,
Viens, mange, & puisqu'enfin c'est un pain angélique,
Fais comme un Ange, & montre un zèle égal au sien.

Passons de miracle en miracle:
Moyse met au nom des Tribus d'Israël ,
Pour faire un Prêtre à l'Eternel ,
Douze verges au Tabernacle :
Aaron y joint la fiente , elle seule y produit
Des feuilles , des fleurs , & du fruit ,
Par là du Sacerdoce il emporte le titre ,
Tout ce Peuple n'a qu'une voix ,
Et de ce même Dieu qu'il en a fait l'arbitre
Il accepte à grands cris & bénit l'heureux choix.

Ecce valde mirabilis

Res , & miranda novitas : .

Floret siccitas sterilis ,

Gignit sicca sterilitas ,

Parturit virga siccitas ,

Fructum profert , & fertilis

Efficitur ariditas ,

Non fuit ante similis.

Notat virga florigera ,

Que Natura non opere

Efficitur fructifera ,

Sed puro Dei munere ,

Quod debebas concipere ,

Virgo , nova puerpera ,

Et novum fructum parere ,

Post partum Virgo libera.

Ergo , Virgo verè parens ,

Germinasti campi florem ,

Dei patris verbo parens

Mundi paris Salvatorem ,

Puritatisque decorem

Non amittis , sorde carens ,

Charitatis fundens rorem ,

Quo rigatur Mundus arens.

DE PIERRE CORNEILLE. 263

Quelle nouveauté surprenante !

La fleur sort de l'aridité ,

Le fruit , de la stérilité ,

Un bois sec reverdit , il germe , éclôt , enfante ;

Où sont tes loix , Nature , & que devient ton cours

Dans ces miraculeux retours ,

Qui rendent malgré toi l'impuissance fertile ?

Et quel est le pouvoir qui ne prend qu'une nuit ,

Pour tirer d'une branche , & séchée , & stérile ,

Ces feuilles , ces fleurs , & ce fruit ?

Ce fruit , & ces fleurs , & ces feuilles ,

Pour étaler aux yeux un si nouvel effet ,

N'attendent point que tu le veuilles ;

Dieu le veut , il suffit , le miracle se fait :

Il est son pur ouvrage , & comme ce grand Maître

Sans prendre ton avis toi-même t'a fait naître ,

Sans prendre ton avis il renverse tes loix :

Un bois sec rend du fruit par son ordre suprême ,

Par son ordre suprême , ô Vierge , tu conçois ,

Et ta virginité dans ta couche est la même.

Elle est toujours la même , & ce grand Souverain

En conserve les fleurs toujours immaculées ,

Alors qu'il fait germer dans ton pudique sein

La fleur de la Campagne , & le Lys des Vallées.

Ta prompte obéissance attire sa faveur

Qui te fait de la Terre enfanter le Sauveur ,

Sans que ta pureté demeure moins entière ,

Et cette obéissance enfant ta charité ,

D'un amour tout divin fait comme une rivière.

Qui s'épanche à grands flots sur notre aridité.

*De Jacob exoritura
 Nova stella predicitur ,
 Ex Israël nascitura
 Virga nobis ostenditur ,
 Per quam Moab percutitur :
 Te presignat hac figura ,
 De qua virga producitur
 Christus , mirante natura.*

10. Figurata fuit
 per Stellam &
 per virgam de
 quibus propheta-
 vit Balaam, Num.
 15.

*Ita stella carissima ,
 Quam non violat radius ,
 Luce nitens purissimâ ,
 Crystallo fulgens clariùs ,
 Te significat veriùs ,
 Virgo semper castissima ,
 Quam non violat filius ,
 Ex te nascens mundissima.*

*Consurgens virga mystica
 Ex Israël propheticè ,
 Promissa virgo nitida ,
 Diceris virga mysticè ;
 Egrediens de radice
 Jesse , potens , & valida ,
 Florem profers mirificè ,
 Virgo materque gravida.*

DE PIERRE CORNEILLE. 265

Un Prophète promet une nouvelle Etoile ,
Du milieu de Jacob cet Astre doit sortir ;
Une verge nouvelle en doit aussi partir :
L'une & l'autre a paru, l'une & l'autre est ton voile.
La verge d'Israël dont Moab est battu

Est un portrait de ta vertu ,
Qui de tous ennemis t'assûre la défaite ;
Et la fleur qu'elle porte est ton Fils Jesus-Christ ,
En qui d'étonnement la Nature muette
Voit ce qu'elle attendoit & jamais ne comprit.

L'Etoile garde encor sa chaleur toute entière
Bien qu'un rayon en sorte & brille sans égal ,

La pureté de sa lumière
Fait toujours même honte à celle du crystal :
Ce rayon qui la laisse ainsi brillante & pure ,
De ton Fils & de toi nous offre la figure ;
De ce Fils , qui conserve en toi la pureté ,
De toi , qui le conçois sans souillure & sans tache ;
Et qui gardes encor la même intégrité
Quand même de tes flancs pour naître il se détache :

Verge mystique d'Israël ,
Par les Prophètes tant promise ,
Verge que le Père éternel
Sur toutes autres favorise ;
De la racine de Jessé ,
Comme ils nous l'avoient annoncé ,
Nous te voyons sortir exempte de foiblesse :
Tu conçois par miracle , & ton merveilleux fruit
Rend pour toi compatible avecque la grosse
Cette virginité que tout autre détruit.

*Tu es virga , tu es stella ,
 Tu es Gratia fluvius ,
 Deitatis munda cella ,
 Genitrix cujus filius
 Flos dicitur , & radius ,
 Charitatis fundens mella
 Cœlo , luctus superius
 Mundum servans à procellâ.*

*Ave virga fertilior
 Universis arboribus ,
 Ave stella fulgidior
 Universis syderibus ;
 Factis , dictis , virtutibus ,
 Universis præstantior
 Creaturis , hominibus
 Custos & quies tutior.*

*Tu Gedeonis rorida
 Concha celestis diceris ,
 Rore manans & fluida ,
 Lanâ compressa velleris ;
 Divini dono muneris
 Tu semper manes madida ,
 Solatium das miseris ,
 Sed Terra manet arida.*

11. Figurata fuit
 per concham quâ
 Gedeon implevit
 rore. *Judic. 6.*

N'es-tu pas cette Etoile ensemble & cette verge,
 Verge que de la Grace arrose un clair ruisseau,
 Etoile en qui Dieu fait un Paradis nouveau,
 Vierge & Mère à la fois, & Mère toujours Vierge ?
 L'Etoile a son rayon, & la verge a sa fleur,
 Ton Fils est l'un & l'autre, & de ce cher Sauveur
 La fleur & le rayon nous présente l'image :
 Fleur céleste qui porte un miel tombé des Cieux,
 Et rayon dont l'éclat dissipe tout l'orage
 Qui fit trembler la Terre & gémir nos Ayeux.

O Verge dont aucune plante
 N'égale la fertilité,
 Etoile de qui la clarté
 Sur toutes autres est brillante :
 Tes paroles, tes actions
 Ont toutes des perfections
 Au-dessus de la Créature ;
 Et l'homme accablé de malheurs
 Ne sçauroit où choisir protection plus sûre,
 Ni se faire un repos moins troublé de douleurs.

Gédéon voit couvrir la Toison de rosée,
 En presse les flocons, & remplit un vaisseau
 De cette miraculeuse eau
 Qu'au reste de son champ le Ciel a refusée.
 O Marie, ô vaisseau plein de Graces d'enhaut,
 Que Dieu pour te former sans tache & sans défaut
 Réserva pour toi seule & fit inépuisables,
 Daigne pour consoler notre calamité
 En verser quelque goutte aux pécheurs misérables,
 Que tu vois ici-bas languir d'aridité.

*Verus caelestis fluminis
 Tuam concham munditia.
 Ros replevit, dum Numinis
 Sacri munere Gratia,
 Plena Solis justitia,
 Mater Dei & hominis
 Fis, flore pudicitia
 Vermans matris & virginis.*

*Implevit domum Domini
 Superni Regis gloria,
 Suo sacratam nomini
 Salomonis industria:
 Dum te superna Gratia
 Gabrielis affamini
 Parentem, Virgo Maria,
 Replet dicatam Numini.*

12. Figurata fuit
 per domum Do-
 mini quam ædifi-
 cavit Salomon &
 gloria Domini
 eam implevit.
 3. Reg. c. 6.

*Notat hic Dei filium
 Salomon Rex pacificus
 Qui fecit thronum regium:
 Ut hic artifex cœlicus,
 Et nuncius Angelicus
 Preparavit hospitium,
 Nostræ salutis pisticus,
 Verum deferens gaudium.*

O que cette rosée étoit vraiment céleste

Qui tomba dans ton chaste sein ,

Lorsque de nous sauver un Dieu prit le dessein ,

Et que la Grace en toi devint si manifeste !

Le Soleil de Justice alors qui te remplit :

Fit qu'en toi s'accomplit

Le mystère où ce Dieu devoit s'unir à l'homme :

Il est homme , il est Dieu dans ton flanc virginal ,

En commençant dès-là ce que sa Croix consomme ,

Il t'honore à jamais d'un titre sans égal.

Sa Grace te remplit si-tôt qu'à son message

Ton humble obéissance eut donné son aveu ,

Et que son messager y vit un digne fer

Te consacrer entière à ce divin ouvrage.

Telle dès le moment qu'acheva Salomon

De consacrer un Temple aux grandeurs de son nom ,

La gloire du Seigneur en remplit tout l'espace ;

D'un miracle pareil il couronne ta foi ,

Et joint dès ici-bas tant de gloire à ta Grace ,

Que la Grace & la Gloire est même chose en toi.

Salomon , ce Roi pacifique

Eleva dans ce Temple un trône au Dieu des Dieux ,

Et le Dieu de la Paix , le Monarque des Cieux

S'en fait un dans ton sein pudique.

Il vient y prendre place & finir notre ennui ,

Un messager céleste envoyé devant lui

En ce pudique sein lui prépare la voie ;

Mais bien que de tout temps ce Dieu l'eût résolu ,

Bien que l'Ange à toi-même en eût porté la joie ,

Ce Dieu n'auroit rien fait si tu n'avois voulu.

*Maria , mater gratia ;
 Mater & fons bonitatis ,
 Mater misericordia ,
 Fons & fomes pietatis ,
 Triclinium Deitatis ,
 Mater Solis iustitiæ ,
 Perpetuae claritatis
 Confer lumen , & gloria.*

*Uxor Nabal cum Davide
 Pacem datis muneribus
 Nabal reformat solidè ,
 Benignissimis precibus ;
 Licet Nabal sermonibus ,
 Dictis , factisque stolidè ,
 Meruisset doloribus
 Vitam finire turbidè.*

23. Figurata fuit
 per Abigail. Re-
 gum 1. c. 25.

*Larga Nabal convivia
 Suo faciens tonsori ,
 Quarendo temporalia ,
 Gula vacans & honori ,
 Comparatur peccatori
 Dei danti convitia
 Servis , unde morte mori
 Debet propter hac vitia.*

Mère-Vierge , Mère de Grace ,
 Palais de la Divinité
 Torrent d'amour & de bonté
 Dont le cours jamais ne se lasse ,
 Illustre original de tant d'heureux rayons ;
 Mère du Soleil de Justice ,
 Fais-en jusques sur nous descendre les rayons ,
 Porte-lui jusqu'au Ciel nos vœux en sacrifice ,
 Et prête à nos besoins un secours si propice ,
 Que nous puissions enfin voir ce que nous croyons.

Créatures inanimées ,
 Qui formez jusqu'ici ce merveilleux portrait ,
 Souffrez que le beau sexe en réhaussé le trait ,
 Et montre ses vertus encor mieux exprimées.
 Laissez-nous admirer l'illustre Abigail ,
 Laissez-nous voir sa grace , & son discours civil
 Arrêter un torrent de fureurs légitimes ;
 Elle n'épargne dons , ni prières , ni pleurs ,
 Et force ainsi David à pardonner des crimes ,
 Qui s'attiroient déjà le dernier des malheurs.

Son arrogant époux en festins si prodigue
 Pour tous ceux qu'il assemble à tondre ses troupeaux ,
 Qui de ces jours d'excès fait ses jours les plus beaux ,
 Et pour de vains honneurs lâchement se fatigue ;
 Ce Nabal dont l'orgueil enflé de tant de biens
 Passe jusqu'au mépris de David & des siens ,
 Du pécheur insolent est une affreuse image :
 Il brave comme lui le Maître de son sort ,
 A ses vrais serviteurs comme lui fait outrage ,
 Et comme lui s'attire une infaillible mort.

Iste desiderabilis

*Vultu David gratiosus ,
Rex nulli comparabilis ,
Manu fortis , bellicosus ,
Clemens , pius , amorosus ,
Christus est immutabilis ,
Qui semper est gloriosus
In Sanctis , & mirabilis.*

*Es tu Abigail sapiens ,
David referens munera ,
Nabal & David faciens
Precibus tuis fœdera ,
Dum pia lactis ubera
Christo dedisti nutriens ,
Hinc peccatoris scelera
Tuis meritis leniens.*

*Regina , Virgo regia ,
De genere David Regis ,
Dei mater & filia ,
Christum paris , Christum regis ,
Nostra mater , nostræ legis
Gaudium & letitia ,
Peccatoris fortis Ægis ,
Decus , honor , & gloria.*

D'ailleurs, ce David tout aimable ,
 Qu'à se venger on voit si prompt ,
 Flexible à la prière, & sensible à l'affront ,
 En clémence, en rigueur, à nul autre semblable ;
 Ce Guerrier si benin, qui devient sans pitié
 Au mépris & des siens & de son amitié ,
 Forme de Jesus-Christ l'adorable peinture ;
 Bien qu'il soit Dieu de Paix, le foudre est en ses mains
 Et tout bon qu'il veut être , il sçait venger l'injure ,
 Et qu'on fait à sa gloire , & qu'on fait à ses Saints.

A force de présens, à force de prières
 La belle Abigail arrête ce grand cœur ,
 Et desarme elle seule une juste fureur
 Qu'allumoient de Nabal les réponses trop fières ,
 Elle fait alliance entre David & lui :

O Vierge, notre unique appui,
 Pour nous près de ton Fils tu fais la même chose ;
 Et ce lait virginal de quoi tu le nourris ,
 Si-tôt que ta prière à sa fureur s'oppose ,
 D'infames criminels nous rend ses favoris.

De ce même David race vraiment Royale ;
 Digne sang des plus dignes Rois ,
 Mère & fille d'un Dieu qui te laisse à ton choix
 Dispenser les trésors de sa main libérale ;
 Ce Dieu qui près de lui te donne un si haut rang ,
 Par la nouvelle Loi qu'il scella de son sang .
 Nous a tous faits tes fils , montre-toi notre Mère ,
 Sois de cette Loi même & la joie & l'honneur ,
 Et contre tous les traits d'une juste colere ,
 Sers-nous de bouclier , & fais notre bonheur.

*In te sola spes figitur
 Omnis humani generis ,
 Per te solam destruitur
 Ada peccatum veteris :
 Vita portus es miseris ,
 Per te salus acquiritur ,
 Nescit reatum sceleris
 Qui te devotè sequitur.*

*Bonum est ergo subdere
 Sese tua servituti ,
 Secundum te se regere ,
 Disponendo se virtuti.
 Namque tui servi tui
 Per te possunt ascendere
 Cælum , vitam assecuti ,
 Tecum semper & vivere.*

*Volens Mundum servitia
 Principis Assyriorum
 Subjicere , nefariâ
 Manu collecta virorum ,
 Magnam plebem Judæorum
 Obsedit in Bethulia ,
 In mortem mœstam eorum
 Mente debacchans impiâ.*

14. Figurata fuit
 per Judith , quæ
 Holofernem pere-
 mit , & populum
 liberavit, Judith
 13.

DE PIERRE CORNEILLE. 275

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain,
Toi seule as dans ta main
De quoi du vieil Adam purger toute l'offense :
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert,
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime;
Et quoi que les Enfers osent nous suggérer,
Quiconque te sçait honorer
Ne sçait plus ce que c'est que crime.
Il fait donc bon te rendre un sincère respect,
En faire sa plus noble étude,
Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect,
Mettre toute sa gloire à cette servitude :
Car enfin les sentiers que tu laisses battus
Sont par-tout semés de vertus
Qui de tes serviteurs sont l'entière assurance :
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le Ciel fait revivre à jamais.
Après Abigail, aussi sage que belle
Judith montre un courage égal à sa beauté,
Quand des Assyriens le Monarque irrité
Traite Béthulie en rebelle.
Pour venger le mépris qu'on y fait de ses loix
Ce Roi qui voit sous lui trembler tant d'autres Rois
Envoie à l'assiéger une effroyable Armée ;
Holoferne préside à ce barbare effort ;
Et de la multitude en ses murs enfermée
Aucun ne sçauroit fuir, ou les fers, ou la mort.

*Sancta Judith pro populo
 Salvando se preparavit ,
 Nocte surgens de lectulo ,
 Vocans Abram properavit ,
 Holoferni præsenta vit
 Se , pro gentis periculo ,
 Necans eum , liberavit
 Cives à mortis jaculo.*

*Est civitas Bethulia ,
 Quam obsidet dissensio ,
 Demonisque perfidia ,
 Et heresis deceptio :
 Conjuncta tuo filio
 Nostra mater Ecclesia ,
 Tuo tuta subsidio ,
 Munita tuâ Gratiâ.*

*Tu es Judith pulcherrima ,
 Quæ liberas Ecclesiam ,
 Holofernibus acerrima ,
 Ut per divinam Gratiâ :
 Heresisque perfidiam
 Confutas , beatissima ,
 Fundens super familiam
 Spem quæ manet certissima.*

Que résous-tu, Judith ? qu'oppose pour remède
L'amour de ta Patrie à de si grands malheurs ?
Et que doit ce grand peuple accablé de douleurs
Contre tant d'ennemis espérer de ton aide ?
Tu portes dans leur Camp le doux art de charmer ;
Tu vois leur Holoferne , & tu t'en fais aimer ,
Sa joie est sans pareille , & son amour extrême ;
Il croit par un festin te le témoigner mieux ,
Il s'enyvre , il s'endort , & de son poignard même
Tu lui perces le cœur qu'avoient percé tes yeux.

Cette Béthulie assiégée
Des bataillons Assyriens ,
Et prête à s'en voir saccagée
Par la division des siens ,
C'est , ô Vierge , qu'un Dieu révère ,
L'Epouse de ton Fils , l'Eglise notre Mère ,
Qu'assiège l'hérésie , & qu'attaque l'Enfer :
Forte de ton secours elle en brave l'audace ,
Et tant que pour appui ses murs auront ta grace ,
Elle est sûre d'en triompher.

Belle & forte Judith , qui sauves d'Holoferne
Ta chere Béthulie & tous ses habitans ,
Puisque par ton esprit l'Eglise se gouverne ,
Ses triomphes iront aussi loin que le temps :
Tu combats , tu convains , tu confonds l'hérésie ;
Et quoi qu'ose sa frénésie ,
Elle tremble à te voir les armes à la main ,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille ,
Sur nous qui sommes ta famille
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

*Benignus sapientia
Spiritus , & dulcedinis ,
Consilii , scientia ,
Timoris , fortitudinis ,
Lumen divini Numinis
Omni genere Gratia
Te replevit , ut hominis
Causa sis indulgentia.*

*Elissa per connubium
Assuero conjungitur ,
Thalamum subit regium ,
Coronatur , praeficitur
Cunctis ; Vasthi deponitur ,
Amittit regni solium ;
Superba Vasthi tollitur ,
Esther habet dominium.*

15. Figurata fuit
per Esther, quæ
populum suum li-
beravit. Esther 7.

*Notat Esther cor humile ,
Cor contritum humiliter ,
Cor dulce , cor amabile ,
Cor diligens veraciter ,
Cor contemplans sublimiter :
Vasthi notat cor fragile ,
Exaltans se perniciter ,
Superbum , & indocile.*

Ils n'y répandent pas cette seule espérance,
 Ils y joignent l'esprit qui mène à son effet,
 Un esprit de douceur qu'en Dieu tout satisfait,
 Un esprit de clarté, de conseil, de science :
 La sagesse à la force en nous s'unit par eux,
 La crainte filiale au respect amoureux
 Qui donne un vol sublime aux âmes les plus basses ;
 Tous ces trésors sur nous par toi sont épanchés,
 Et Dieu t'a départi toute sorte de Graces,
 Pour faire en ta faveur grace à tous nos péchés.

La charmante Esther vient ensuite,
 Assuérus l'épouse & la fait couronner,
 Et la part qu'en son lit on le voit lui donner
 Montre l'heureux succès d'une sage conduite.
 La superbe Vasthi que son orgueil déçoit
 Rejette avec mépris l'ordre qu'elle en reçoit,
 Et son propre festin par sa perte s'achève :
 Quelle vicissitude en ce grand changement !
 L'arrogance fait choir, l'humilité relève,
 L'une y trouve son prix, l'autre son châtiment.

O que ces deux beautés ont peu de ressemblance !
 En l'une on voit un cœur à la vertu formé,
 Un cœur humble, un cœur doux, & digne d'être aimé,
 Mais qui ne sçait aimer qu'avec obéissance :
 En l'autre, une fierté qui ne veut point de loi,
 Qui croit faire la Reine en dédaignant son Roi,
 Et que l'orgueil du Thrône a rendu indocile ;
 Cet orgueil obstiné ne sert qu'à la trahir,
 Et prépare à sa chute une pente facile
 Par l'horreur que lui fait la honte d'obéir.

*Et te quid-est humilior
Per cuncta Mundi climata,
Dulcius, amabilior,
Destruens cuncta Schismata?
Te sacra probant dogmata
Nil esse gratiosius,
Sacra probant Enigmata
Te nihil esse mundius.*

*Designat Esther igitur
Te, quâ nunquam humilior
In creaturis legitur
Fuisse, nec suavior:
Pulchrior, amabilior,
Dulcior nulla dicitur;
Et propter hoc sublimior
Esse nulla te noscitur.*

*In Judæos invidia
Sævit Aman perversitas,
Damnat eos perfidia,
Crudelisque dolositas:
Mardochei benignitas
Esther scribit euprepia,
Mutetur ut crudelitas
Decreti Regis impia.*

Sainte Vierge , est-il rien au Monde
Ou plus humble, ou plus doux, ou plus charmant que toi?
Est-il rien sous les Cieux qui fasse mieux la loi

Aux Schismes dont la Terre abonde?

Non , il n'est rien si gracieux ,

Rien si beau , rien si précieux ,

Si nous en croyons l'Ecriture ,

Et même sous l'obscurité

L'Enigme y fait trop voir qu'aucune Créature

N'approche de ta pureté.

Tu veux donc bien qu'Esther ait place en ton image;
Que ses traits les plus beaux servent d'ombres aux tiens,

Toi dont les actions , toi dont les entretiens

Ont tant d'humilité, tant d'amour en partage:

Parmi tout ce qu'envoie aux siècles à venir

La lecture ou le souvenir ,

Ta bonté , ta douceur , ne trouvent point d'égaux ;

Elles charment Dieu même aussi-bien que nos yeux,

Et plus ici tu te ravales ,

Plus il t'élève haut dans l'Empire des Cieux.

Mêmes vertus en elle ébauchoient ton mérite ,

Et son pouvoir au tien n'a pas moins de rapport ;

Aman en fait l'épreuve , & son perfide effort

Voit retomber sur lui l'orage qu'il excite.

Un Juif voit tant d'orgueil sans fléchir les genoux .

Pour ce mépris d'un seul il veut les perdre tous ,

Il en fait même au Roi signer l'ordre barbare :

L'affligé Mardochée à sa nièce en écrit .

Ne tremblez plus , ô Juifs , une beauté si rare

Veut périr ou sauver son peuple qu'on proscriit.

*Condolet Esther fratribus
 Totius sui generis ,
 His auditis rumoribus
 Regem adit , qui fœderis
 Signum dedit ; pestiferis
 Morti datis complicibus ,
 Damnatur Aman sceleris ,
 Ejus notis criminibus.*

*Tu es Esther , perfidiam
 Aman reprimens graviter ,
 Famulorum miseriam
 Exterminans benigniter ,
 Regi summo feliciter
 Desponsata per gratiam ,
 Coronata perenniter
 Regis tenes potentiam.*

*Verè notat inimicum
 Aman humani generis ,
 Dirum serpentem lubricum ,
 Jure pulsum de Superis ,
 Condemnatum in inferis ,
 Accusatorem iniquum ,
 Quem tu calcas & conteris ,
 Deum reddens pacificum.*

DE PIERRE CORNEILLE. 183

Esther tendre & sensible au mal qui le menace
Y hazarde sa vie, & se présente au Roi,
Le Roi pour l'affranchir des rigueurs de sa loi
Vers des appas si doux tend le signal de grace :
Esther avec respect le convie au festin ,
Lui peint d'elle & des siens le malheureux destin
Et de son favori l'insolence & les crimes ;
Ce lâche tout surpris demeure sans parler ,
Et les siens avec lui sont livrés pour victimes
A ce peuple innocent qu'il vouloit s'immoler.

Ce que fait Esther pour ses freres ,
Tu le fais pour tes serviteurs ,
Tu fais retomber nos misères
Sur la tête de leurs Auteurs ;
Quoi qu'attente leur perfidie ,
La Grace qui te donne un Dieu pour ton époux
En un moment y remédie ;
Et pour rudes que soient leurs coups ,
Ta pitié par elle enhardie
Ose tout & peut tout pour nous.

L'implacable ennemi de l'homme
Sous l'orgueilleux Aman dépeint ,
C'est l'Ange en qui jamais cet orgueil ne s'éteint ,
Le Serpent déguisé qui fit mordre la pomme.
Chassé du Paradis il nous le veut fermer ,
Banni dans les Enfers il y veut abîmer
Ceux dont sa place au Ciel doit être la conquête ;
Mais quoi qu'ose sa haine à toute heure, en tout lieu
Vierge, ton pied l'écrase , & lui brisant la tête
Tu fais d'un seul regard notre paix avec Dieu.

*Sicut pupillam oculi
 Servos servas , servos regis ,
 Tu solamen es saculi ,
 Refugium tui gregis ,
 Summa sponsa summi Regis
 Caput conteris Zabuli ;
 Tu es verus liber Legis ,
 Tu Arca Tabernaculi.*

*Flos vernalis , flos lilii ,
 Flos florum , decus Virginum
 Diceris , & auxilii
 Fons plenus , custos hominum ,
 Cujus attraxit Dominum ,
 Et Angelum Consilii ,
 Dulcis odor , ut terminum
 Nobis daret exilii.*

*Ramum ferens virentibus
 Ore columba proprio
 Eotiis , fluctuantibus
 Generali diluvio ,
 Quos turbabat undatio ,
 Noe , natis , conjugibus ,
 Refovuit eos gaudio ,
 Salutis intuitibus.*

16. Figurata fuit
 per columbam ,
 quæ attulit ra-
 mum olive Noe
 & filiis suis in
 Arcam. Gen. 8.

DE PIERRE CORNEILLE. 285

Tu te plais à garder tes serviteurs fidèles
Comme la prunelle des yeux,
Ta main pour avant-goût des Cieux
Leur fait un nouveau siècle & des douceurs nouvelles,
Tu leur fers de refuge, & pour les consoler
Sur eux tu laisses découler
Mille & mille faveur du Monarque suprême :
Tu puises comme épouse en ses divins trésors,
Vrai livre de la Loi que fait sa bonté même,
Et sacré tabernacle où repose son Corps.

Vive fleur du Printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des Vierges, fleur des fleurs,
Fontaine de secours, dont les saintes liqueurs
Conservent toute notre race ;

L'odeur de ton mérite ici-bas sans pareil
Attire l'Ange du Côneil,
Le Souverain des Rois, le Seigneur des Armées ;
Et tu fais que du Firmament
Les portes si long-temps fermées

S'ouvrent pour terminer notre bannissement.

Noé flotloit encor sur les eaux du Déluge,
Et troublé qu'il étoit d'avoir yû tout périr,
Il doutoit si lui-même auroit où recourir,
S'il auroit hors de l'Arche enfin quelque refuge :
Il lâche la colombe, & les monts découverts

Lui présentent des rameaux verts
Que jusques dans cette arche en son bec elle apporte,
Ce retour le ravit, & ses enfans & lui
Reprennent une joie aussi pleine, aussi forte,
Que l'étoient jusques-là leur trouble & leur ennui.

*Una serpentem pertica
 Deserto tulit aneum ,
 Ut si intus vis toxica
 Quemquam laferat Hebraum ,
 Sanaretur videns eum ,
 Ope Dei mirificâ ,
 Propellente vipereum
 Virus virtute mysticâ.*

17. Figurata fuit
 per perticam quæ
 tulit serpentem
 aneum in dele-
 ro. Num. 21.

*Columbâ tu simplicior
 Omni , tutrix humilium ,
 Salus hominum tutior ;
 Mundo tulisti gaudium ,
 Enixa Dei Filium ,
 Omni veneno fortior ,
 Medicina peccantium ,
 Signo serpentis promptior.*

*Tu es porta qua clauditur ,
 Apertionis nescia ,
 De qua Propheta loquitur ,
 Hominum nulli pervia ,
 Qua Dei Sapiëntia
 Ingreditur , egreditur ,
 Semotâ violentiâ ,
 Per egressum non frangitur.*

18. Figurata fuit
 per portam clau-
 sam , per quam
 vir non transivit.
 Ezech. 44.

DE PIERRE CORNEILLE. 287

Les Hébreux au Désert par l'ordre de Moïse,

Elevent un serpent d'airain,
Sa vûë est un remède & facile & soudain.

Qui leur rend la santé promise.

Les Vipères & les Serpens

Qu'en ce vaste Désert ce peuple voit rampans,

N'ont plus de morsures funestes;

Cet aspect salutaire en fait la guérison,

Et contre eux leur figure a des vertus célestes

Plus fortes que tout leur poison.

Plus simple que n'est la Colombe

Tu nous rends plus de joie & plus de sûreté,

Et protéges si bien la vraie humilité

Que jamais elle ne succombe :

Un Dieu qui sort de toi te laisse des vertus

A relever nos cœurs sous le vice abattus,

Quel qu'en soit le poison, ta force le surmonte,

Et cet heureux remède à nos péchés offert

Passé le Serpent du Désert,

Et fait la guérison plus prompte.

Cette porte fermée & qui n'ouvroit jamais

Que vit Ezéchiël à l'Orient tournée,

Par ce même Orient de ses splendeurs ornée,

Est encore un de tes portraits ;

Aucun n'entre ni sort par elle

Que cette Sagesse éternelle

Qui doit de notre chair un jour se revêtir ;

Mais soit qu'elle entre ou sorte, on voit même clôture,

Et Dieu n'y fait point d'ouverture,

Ni pour entrer, ni pour sortir.

*Virginitas est janua
 Qua Coelis fulgens altiùs ,
 Coeli non linquens ardua ,
 Messias Dei filius
 Conceptus est , exterius
 Carne tectus exigua ,
 Corpus sumens perfectius
 Ex te , Virgo precipua.*

*Sicut Sydus perluitur
 Infuso Solis lumine ,
 Et eo lux emittitur
 Sine syderis fragmine ,
 Sic sine carnis crimine
 Christus in te concipitur ,
 Ex te manente virgine
 Super naturam oritur.*

*Vidit Joannes mysticum
 Signum quoddam mirabile ,
 Quod in Cœlo propheticum
 Apparuit notabile :
 Nunquam fuerat simile
 Prophetis enigmaticum
 Signum datum , quod utile ,
 Præcedens ut mirificum.*

19. Figurata fuit
 per mulierem quâ
 vidit Joannes.
Apocal. 12.

DE PIERRE CORNEILLE. 289

Ta virginité sainte est la porte sacrée
Dont ce Dieu fit le digne choix
Pour faire au Monde son entrée,
Comme pour en sortir il le fit de la Croix.
Il entre dans tes flancs , il en sort sans brisure,
Avec ce privilège il y descend des Cieux:
Sans que ta pureté souffre de flétrissure
Il prend un corps en toi pour se montrer aux yeux;
Et n'est pas moins assis au-dessus du tonnerre
Bien qu'en ce corps fragile il marche sur la Terre.
Tel qu'au travers d'un Astre on voit que le Soleil
Trouve une impénétrable voie ,
Sa lumière en descend avec éclat pareil ,
Et ne brise ni rompt l'Astre qui nous l'envoie ;
Ce canal transparent toujours en son entier
Peint l'inviolable sentier
Par où le vrai Soleil passe sans ouverture :
Telle en ta pureté, Vierge , tu le conçois ,
Mais l'Astre suit ainsi l'ordre de la Nature,
Et tu conçois ton Fils en dépit de ses loix.
Son bien-aimé Disciple à qui ce digne Maître
Te donna pour mère en mourant ,
Lui que le tendre amour de ce Fils expirant
Fit ton Fils en sa place & qui se plut à l'être ;
Cet Apôtre Prophète à Pathmos exilé ,
Y voit plus que n'a révélé
D'aucun de ses pareils l'énigmatique histoire :
Il voit un signe au Ciel si merveilleux en soi ,
Il y voit un crayon si parfait de ta gloire ,
Qu'il doute s'il y voit ou ta figure , ou toi.

*Erat patens Cœlestibus
 Amicta Solis lumine
 Mulier, Lunam pedibus
 Supponens, cujus culmine,
 Capitis pro tegimine,
 Duodecim syderibus
 Sertum fulgebat, Numine
 Suis plenis visceribus.*

*Nihil te magis propriè
 Per istam intelligitur
 Mulierem, quæ serie
 Propheta nobis panditur;
 In te namque concipitur,
 Et oritur justitia
 Verus Sol, unde oritur
 Regnum caelestis curia.*

*Tuis Luna supponitur
 Pedibus, & militia
 Cœli quæ per te regitur;
 Caput duodenarium
 Patriarcharum gloriæ,
 Quæ per te benedicitur,
 Et bisseñâ victoriâ
 Apostolorum tegitur.*

DE PIERRE CORNEILLE. 291

Il y voit une femme en beauté singulière,
Le Soleil la revêt de ses propres rayons,
La Lune est sous ses pieds avec même lumière
Qu'en son plus grand éclat d'ici nous lui voyons.
Douze Astres forment sa couronne,
Et si tant de splendeur au dehors l'environne ;
Ce que le dedans cache est encor plus exquis :
Elle est pleine d'un fils qu'à peine l'on voit naître ;
Qu'aussi-tôt le Souverain Maître
Lui fait place en son Thrône & le reçoit pour Fils ;
Est-elle autre que toi , cette femme admirable ?
Et son lumineux appareil
D'Astres, de Lune , & de Soleil ,
N'est-il pas de ta couche un apprêt adorable ?
Est-ce une autre que toi , que de tous ces trésors
Et remplit au-dedans & revêt au-dehors
Le brillant Soleil de Justice ;
Et fait-il commencer par une autre en ces lieux
Ce Royaume de Dieu si doux & si propice
Qui réunit la Terre aux Cieux ?
La Milice du Ciel qui sous tes loix se range
Comme la Lune sous tes pieds ,
Y fait incessamment résonner ta louange ,
Et sert d'illustre base au Thrône où tu te sieds ;
De tes plus saints Ayeux la troupe glorieuse
Fait la couronne précieuse
Des Astres qui ceignent ton front ;
Le nombre en est égal à celui des Apôtres ,
Et nous donne l'exemple & des uns & des autres
Pour être un jour par toi près de Dieu ce qu'ils sont.

*Repleris plenitudine
 Generis omnis Gratia ,
 Totaque multitudine
 Virtutum , & potentia :
 Tu decus excellentia ,
 Tu lux carens fuligine
 Culpa , tu splendor gloria ,
 Mundum decorans lumine.*

*In te totum perficitur
 Quicquid verbis propheticis
 De te , virgo , pradicitur ,
 Et Legis enigmaticis ;
 Sive quicquid Angelicis
 Tibi verbis exprimitur ,
 Finitis verbis typicis ,
 Res manifesta cernitur.*

*Salve solamen hominum ,
 Salve munda stella maris ,
 Salve purgatrix criminum ,
 Salve virgo singularis ;
 Consortio carens maris
 Concipis , paris Dominum :
 Tu lapis es angulatis ,
 Quae das figuris terminum.*

Cette plénitude étonnante

De Grace que sa main sur toi seul épandit ,
Joint à tant de vertus , joint à tant de crédit
La gloire de la voir toujours surabondante.
Vierge par excellence , & Mère du Très-haut ,
Toujours sans tache & sans défaut ,
Lumière que jamais n'offusque le nuage ,
De tant de plénitude épandis quelque ruisseau ,
Et de tant de splendeurs dont brille ton visage
Laisse jusque sur nous tomber un jour nouveau.

En toi toutes les Prophéties

Qui de toi jamais ont parlé ,

Par le plein effet éclaircies

Font voir ce que leur ombre a si long-temps voilé ;

Les énigmes de l'Ecriture

Dont s'enveloppe ta figure

Ont perdu leur obscurité ;

Et ce que t'annoncent les Anges ,

Ce qu'ils te donnent de louanges

Est rempli par la vérité.

Refuge tout-puissant de la foiblesse humaine ,

Incomparable Vierge , Etoile de la Mer ,

Calme-nous-en les flots prêts à nous abîmer ,

De nos vieux ennemis dompte pour nous la haine :

Purge en nous tout l'impur, tout le terrestre amour ,

Toi qui conçois ton Dieu , toi qui le mets au jour ,

Sans en être un moment moins pure ;

Toi , la pierre angulaire en qui l'on voit s'unir

Les vérités à la figure ,

Où plutôt la figure en vérités finir.

*Tu supra cœli solium
 Ad dextram Dei resides ,
 Juxta proprium filium
 Cœli Regina presides ,
 Confirmans mentes desides
 Prestans eis auxilium ,
 Et tuis servis provides
 Impetrando subsidium.*

*Ubi namque sanctissima
 Caro , quam Dei filius
 Sumpsit ex te mundissima ,
 Inthronisatur celsius ,
 Creatis gloriosius ;
 Ratio vult certissima
 Esse te non inferius ,
 Vel sede magis infima.*

*Ubi mater cum filio
 Gaudes in Cœli patria
 Trinitatis consortio ,
 Creata super omnia ;
 Tua benigna gratia
 Felicitatis gaudio
 Nos coronet & gloriâ ,
 Beatorumque premio.*

Les figures ont peint l'excès de ta puissance,

Fais-nous-en ressentir l'effet :

Parle , prie , & Dieu satisfait

Laissera defarmer sa plus juste vengeance.

Tu te sies à sa dextre à côté de ton Fils ,

La tiennè de ce Thrône où lui-même est assis

Peut aux plus lâches cœurs rendre une sainte audace ;

De là de tous les tiens tu secours les besoins ,

Et comme ta prière obtient pour eux sa Grace ,

L'œuvre de leur salut est l'œuvre de tes soins.

Cette adorable chair qu'il forma de la tienne ,

Ce sang qu'il tira de ton sang ,

Quelque haut rang au Ciel que l'un & l'autre tienne ,

T'ont cru devoir le même rang :

Comme sans cesse il considère

Qu'il prit & l'un & l'autre en ton pudique flanc ;

Sans cesse il te chérit , sans cesse il te révere ;

Et comme il est ton Fils aussi-bien que ton Dieu ,

L'amour & le respect qu'il garde au nom de mère ,

Ne t'auroient pû jamais souffrir en plus bas lieu.

Ce Fils t'élève ainsi sur toute Créature ,

Te fait ainsi jouir de la société

De cette immense Trinité

Qui donne à tes vertus un pouvoir sans mesure :

Fais-nous-en quelque part pour monter jusqu'à toi ,

Donne-nous cet amour , cet espoir , cette foi ,

Qui doivent y servir d'échelle ;

Et d'un séjour si dangereux

Tire-nous à celui de la gloire éternelle

Qui fait le prix des bienheureux.

P R O
 SANCTO VICTORE
 MARTYRE.
 H Y M N U S.

V Os ó Christi adum fortia pectora ,
 Clarum Massiliæ dicite Militem :
 Tinxit qui proprio sanguine , quam sacra
 Gestas vertice lauream.



VICTOR militiae præmia respiciens ,
 Christi castra ducis nudus amat sequi ;
 Ritum sacrilegos , signaque Cæsaris
 Felix transfuga deserit.



Vinctum compedibus turba satellitum
 Nequicquam rigido carcere detinet :
 Carcer perpetuis noctibus obsitus
 Tanto lucet ab hospite.



Miles Pontificis munere fungitur ,
 Custodes pavidos crimina dedocet ,
 Sacris lustrat aquis , & nova pectora.
 Vero numine roborat.



*Sit laus summa Patri, summaque Filio,
Sit par sancte tibi gloria Spiritus :
Tali praesidio praelia sustinent
Fuso sanguine Martyres.*

A D A U R O R A M.

I Nunc sancte Pugil, quod pia praelia
Quod te magna vocant praemia Militem :
Praesens Christus adest, hoc duce ferreas
Vinces carnificum manus.



Urbem per mediam victima nobilis
Raptaris, lacero corpore pulchrior :
Dum discerpta trahit membra ferox equus,
Coelum mente praecipuas.



Quo te cumque furor barbarus abripit,
Fusus vulneribus signat iter cruor,
Sparsa quo veluti semine, latior
Surgit Christiadium seges.



Hic dum verberibus plectitur asperis,
Eongâ perfruitur supplicii morâ :
Affixumque cruci nobilis Aemulus
Christum, quâ licet, exprimit.



*Aras ante Jovis non timidus mori
 VICTOR ibura negat : sacrilegam pede
 Deturbat statuam , nec metuit gravem
 Vano fulmine dexteram.*



*Plebs irata pedem Militis amputat ;
 Sed non ille gravi vulnere tardior
 Ad mortem properat , certaue præmia ,
 Vitam fundere prodigus.*



Sit laus summa , &c.

AD UTRASQUE VESPERAS.

T*empla solemnem resonent triumphum :
 Hæc dies , longi pretium laboris ,
 Sirenum Christi Pugilem supremæ
 Vexit ad æces.*



*Dum terit sacros mola grandis artus ,
 Rumpitur venis cruor è profundis :
 Tum cruentatæ caput immolandum
 Devovet ara.*



*Vindices æther jaculatus ignes
 Machinam solvit , tremuere turba ,
 Nil tremens unus pia colla VICTOR
 Subjicit ensi.*



*Mox triumphali petit astra curru,
Splendido frontem vedimitus auro :
Compedes, Virga, Mola, Crux, Securis
Pompa triumphi.*



*VICTOR, exemplis animosiores,
Fac tuis nostras sociare palmas,
Es quibus Christi superemus hostes,
Arma ministra.*



*Ille, quo sternis, simulacra divum.
Ille pes nostris venerandus aris,
Ire calcatum monet execranda
Fercula pompa.*



*Laus tibi, summi moderator orbis,
Præmiis duos recreans labores,
Quem Fides, veri studiosa, Trinum.
Credis & Unum.*



V E R S I O N

DES HYMNES DE SAINT VICTOR.*

A M A T I N E S.

Chantons, Peuple, chantons ce Guerrier dont
Marseille

Vit le sang insulter au Démon étonné ;
Produire en s'épanchant merveille sur merveille ,
Et teindre les lauriers dont il fut couronné.



V I C T O R quitte les rangs, & dédaigne la paye,
Pour suivre pauvre & nud l'étendart de la Croix,
Et du camp des Césars où sa valeur s'essaye
Il passe, heureux transfuge, au camp du Roi des
Rois.



On le charge de fers, on lui choisit des peines,
Au fond d'un noir cachot on le tient garroté ;
Il est libre au milieu des prisons & des chaînes,
Et remplit le cachot de sa propre clarté.



Ses Gardes effrayés par ce double miracle,
Conçoivent des faux Dieux une invincible horreur,
Prennent le Saint pour guide, & sa voix pour ora-
cle,

Et dans un bain sacré lavent leur vieille erreur.



Imprimé in-4°. sans date d'année.

Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
 Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin ;
 Gloire à leur Unité, dont l'essence adorable
 Règne sans borne aucune, & régnera sans fin.

A L A U D E S.

ENtre, heureux Champion, la carrière est ou-
 verte,
 Dieu te voit & t'appelle au Thrône préparé ;
 Entre, & vois les Tyrans animés à ta porte,
 De l'œil dont tu verrois un Trophée assuré.



Quand d'un cheval farouche à la queue on te lie,
 S'il déchire ta chair, elle en éclate mieux ;
 Et s'il brise ton corps, ton ame recueillie
 Par un vol avancé va s'emparer des Cieux.



Ton sang en, quelques lieux que la fougue t'em-
 porte,
 Laisse empreinte à longs traits la gloire de ton
 nom ;
 Et c'est une semence illustre, vive, & forte,
 Qui de nouveaux Martyrs germe une ample moisson.



Les verges sur la Croix te font un long supplice ;
 Tu jouïs en secret de toute sa lenteur ;
 Et ton zèle applaudit à la fureur propice
 Qui fait l'image en toi de ton saint Rédempteur.



322 OEUVRES DIVERSES

Tu braves Jupiter, tu ris de sa statue ,
Tu la jettes par Terre au lieu de l'encenser ;
Et ne redoutes point ce foudre qui ne tue ,
Qui n'agit qu'en peinture , & ne se peut lancer.



On venge sur ton pied ce noble sacrilège ,
Tu n'en cours pas moins vite où t'appelle ton Dieu ;
Ton Dieu dont il reçoit ce digne privilège ,
Qui sans corruption le garde en ce saint lieu.



Gloire au Père éternel , gloire au Fils ineffable ,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin ,
Gloire à leur Unité , dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune , & régnera sans fin.

A V E S P R E S.

Que d'un chant solennel tout le Temple ré-
sonne ,
Ce grand jour du Martyr paye enfin les travaux ,
Le Ciel en est le prix , & Dieu qui le couronne
Change en biens éternels ce qu'il souffrit de maux.



Ses membres écrasés sous la meule palpitent ,
Il offre à Dieu le sang qu'il en fait ruisseler ,
Et plein d'un feu nouveau que ces gênes excitent ,
Sur cet Autel sanglant il aime à s'immoler.



La machine brisée à grands coups de tonnerre
Sur le Peuple tremblant roule, & brisée à son tour;
VICTOR, seul intrépide, & las de vaincre en
Terre,
Tend le col aux bourreaux pour changer de sé-
jour,



La tête cède au fer qui du corps la détache;
L'ame vole en triomphe au-dessus du Soleil,
Et l'on voit chaînes, fûets, & meule, & croix,
& hache,
En former à l'envi le pompeux appareil



Rends-nous plus courageux, grand Saint, par
ton exemple,
Obtiens-nous des lauriers qui s'unissent aux tiens;
Et fais de tous les vœux qu'on t'offre dans ce Tem-
ple,
Des armes pour dompter l'ennemi des Chrétiens.



Gloire au Père éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin,
Gloire à leur Unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, & régnera sans fin.



T R A D U C T I O N

DE PLUSIEURS PSEAUMES.

P S E A U M E I V.

SI-tôt que j'invoquai le Dieu de ma justice,
Il exauça mes vœux, il prit pitié de moi ;
Dans mes afflictions sa main me fut propice,
Et dilata mon cœur qu'avoit ferré l'effroi.

Montrez pour moi, Seigneur, une pitié nouvelle,
Vous voyez sur mes bras de nouveaux ennemis ;
Dissipez leurs conseils, ramenez mon rébelle,
Exaucez ma prière, & me rendez mon fils.

Lâches, dont le complot en ces ennuis me plonge,
Jusqu'où porterez-vous des cœurs durs & péfans ?
Jusqu'où prendrez-vous soin d'appuyer le mensonge,
Jusqu'où d'un vain orgueil ferez-vous partisans ?

Avez-vous oublié par combien de miracles,
Dieu m'a mis dans le Thrône & soutenu son choix ?
Le croyez-vous moins fort à briser tous obstacles,
Aussi-tôt que vers lui j'élèverai ma voix ?

Prenez contre le crime une digne colere,
Connoissez votre faute, & cessez de faillir ;
Et faites dans vos lits un examen sévère
De ce que votre cœur espère en recueillir.

Qu'un juste repentir offre vos sacrifices ,
Mettez-vous en état d'espérer au Seigneur ;
Venez , & laissez dire aux esclaves des vices ,
Qu'on nous offre du bien , on aura notre cœur.

Sa lumière divine a mis sur mon visage
De ses vives clartés la sainte impression ;
Et sa parfaite joie a mis dans mon courage
De quoi me soutenir contre l'oppression.

Avant cette fureur de la guerre civile ,
A-t-on vu des sujets plus heureux que les miens ?
L'abondance du vin , du froment & de l'huile
En augmentoit le nombre en augmentant leurs biens.

Je reverrai , Seigneur , encor la même chose ,
Dès qu'il vous aura plu me redonner la paix ;
C'est sur ce doux espoir que mon cœur se repose ,
C'est à ce doux effet qu'il borne ses souhaits.

Ces graces, ô mon Dieu, passeroient les premières ,
Mais sur votre bonté j'ose m'en assurer ;
Et vous m'avez tant fait de faveurs singulières ,
Que j'espère aisément plus qu'on n'ose espérer.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.



L'œil qui d'un seul regard contemple ces bas lieux,
 Voit ta magnificence aux plus bas lieux gravée ;
 Et si-tôt qu'il s'élève aux Cieux ,
 Par dessus tous les Cieux il la voit élevée.

Ton plus parfait éloge , exprès tu l'as commis
 Aux accens imparfaits que hazarde l'enfance ,
 Pour confondre tes ennemis ,
 Et détruire l'esprit de haine & de vengeance.

Lorsque je vois des Cieux le brillant appareil,
 De ta sçavante main je ne vois que l'ouvrage,
 Et Lune, Étoiles, ni Soleil,
 N'ont aucunes splendeurs qu'elle ne leur partage.

Parmi ces grands effets qui te font admirer ,
 Seigneur, qu'est-ce que l'homme, & quel est son
 mérite ?

Et qui t'oblige à l'honorer
 D'un tendre souvenir, d'une douce visite ?

Un peu moindre que l'Ange il t'a plû le former ,
 De gloire & de grandeurs tu combles sa naissance ;
 Et ce qu'il te plut d'animer
 Fut aussi-tôt par toi soumis à sa puissance.

A peine la nature avoit rempli ta voix,
 Que ta voix sous nos pieds rangea ces nouveaux
 Êtres :

Les hôtes des champs & des bois ,
 Tout nous sert aujourd'hui, tout sert nos ancêtres.

DE PIERRE CORNEILLE. 309

Les oiseaux dans les airs , les poissons dans les
eaux ,

De ton image en nous reconnoissent l'empire ;

Et sous ces liquides tombeaux ,

Tout ce qui nage ou vit , c'est pour nous qu'il respi-
re.

Dieu, notre Souverain, tout-puissant, & tout bon,
Auteur de la nature & Maître du tonnerre ,

Que la gloire de ton saint Nom

S'est rendue admirable aux deux bouts de la Terre !

Gloire au Père éternel , gloire au Verbe incar-
né ,

Gloire à l'Esprit divin , ainsi qu'eux ineffable ;

Telle qu'avant que tout fût né ,

Telle soit-elle encor à jamais perdurable.

P S E A U M E X V I I I.

DEs célestes lambris la pompeuse étendue
Fait l'éloge du Souverain ,

Et tout le Firmament ne présente à la vûe

Que des ouvrages de sa main.

Le jour prend soin d'apprendre au jour qui lui suc-
cède

Ce que sa parole a produit ;

Et la nuit qui l'a sçu de la nuit qui lui cède .

L'enseigne à celle qui la suit.

Aux quatre coins du Monde ils parlent un langage,
 Qu'entendent toutes Nations ;
 Et des plus noirs climats l'hôte le plus sauvage
 En comprend les instructions..

Ils servent de tableaux ainsi que de trompettes,
 Ce qu'ils disent ils le font voir ;
 Et des grandeurs de Dieu s'ils sont les interprètes,
 Ils en sont aussi le miroir.

Le Soleil qui lui sert de thrône incorruptible
 Les étale aux regards de tous ,
 Et ce visible Agent d'un Monarque invisible
 En est paré comme un Epoux.

Il part tel qu'un Géant armé d'une lumière
 Ceint d'un feu qui nous enrichit :
 Et du sommet des Cieux il s'ouvre une carrière
 Dont jamais il ne s'affranchit.

Chaque jour pour finir & reprendre sa course,
 Il remonte au même sommet ,
 Et sa chaleur par-tout verse l'heureuse source
 Des biens que son Maître promet.

La Loi du même Dieu n'est pas moins salutaire,
 Elle touche, elle convertit;
 Et pour les yeux du corps que le Soleil éclaire,
 Elle éclaire ceux de l'esprit.

Sa parole est fidèle, & repand la sagesse
 Dans les cœurs les plus ravalés :
 Sa justice est exacte, & repand l'allégresse
 Dans les cœurs les plus désolés.

DE PIERRE CORNEILLE. 311

C'est la sainte frayeur de ses ordres suprêmes
Qui fait vivre à l'éternité ;
Ils sont tous en tous lieux justifiés d'eux-mêmes ;
Tous sont la même vérité :

L'or , la perle , & l'éclat des pierres précieuses
Sont beaucoup moins à souhaiter ;
Et les douceurs du miel les plus délicieuses
Sont bien moins douces à goûter.

Aussi ton Serviteur avec soin les observe,
Tu le sçais , ô Dieu , tu le vois.
O ! que grand est le prix que ta bonté réserve
Aux ames qui gardent tes loix !

Mais qui connoît , Seigneur , les péchés d'igno-
rance ?

Epure-m'en dès aujourd'hui ;
Pardonne ceux d'orgueil , de propre suffisance ,
Et défends-moi de ceux d'autrui.

Si je pouvois sur moi leur ôter tout empire ,
Si je m'en voyois bien purgé ,
Des crimes les plus grands que tout l'Enfer inspire
Je m'estimerois dégagé.

Il ne sortiroit lors aucun mot de ma bouche ,
Qui ne plût au grand Roi des Cieux ;
Je ne m'entretiendrois que de ce qui le touche ,
Je l'aurois seul devant les yeux.

Seigneur , qui de tous maux êtes le seul remède ,
Et de tout bien l'unique Auteur ,
En ces pressans besoins prodiguez-moi votre aide ,
Et soyez mon Libérateur.

312 OEUVRES DIVERSES

Gloire au Pere éternel , la première des causes ,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ,
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E X I X.

EN ces jours dont l'issuë est souvent si fatale ,
Daigne ouïr le Seigneur les vœux que tu lui fais ;
Et du Dieu de Jacob la vertu sans égale
Par sa protection répondre à tes souhaits !

Des célestes lambris de sa sainte demeure ,
Daigne son bras puissant t'envoyer du secours ,
Et du haut de Sion renverser à toute heure
Sur l'orgueil ennemi les périls que tu cours !

Puisse ton cœur soumis , puisse ton sacrifice
S'offrir à sa mémoire en tout temps , en tous lieux ;
Puisse ton holocauste offert à sa justice ,
Elever une flamme agréable à ses yeux !

Qu'un bonheur surprenant, une faveur solide
Porte plus loin ton nom que n'ose ton desir :
Que dans tous tes conseils son esprit saint préside
Et leur donne l'effet que tu voudras choisir !

De tes prospérités nous aurons pleine joie ,
Nous bénirons ce Dieu qui t'en fait l'heureux don ;
Nous vanterons par-tout son bras qui les déploie ,
Nous nous glorifions nous-mêmes en son nom.

Qu'il

DE PIERRE CORNEILLE. 313

Qu'il ne se lasse point de remplir tes demandes,
Lui qui t'a couronné pour régner sous sa loi ;
Et que par des bontés de jour en jour plus grandes
Il fasse encor mieux voir l'amour qu'il a pour toi.

Des lumineux Palais de sa demeure sainte
Il entendra tes vœux, défendra tes Etats ,
Montrera qu'il est digne & d'amour & de crainte
Et qu'il tient en sa main le sort des Potentats.

Ceux qui nous attaquoient ont mis leur confiance,
Les uns en leurs chevaux, les autres en leurs chars ;
Nous autres mieux instruits par notre expérience,
Nous l'avons mise au Dieu qui régle les hazards.

Ceux-là sont demeurez , ou morts , ou dans nos
chaînes ,

Leurs chars & leurs chevaux les ont embarrassés ;
Et ceux qui nous voyoient trébucher sous leurs haines
nes

Nous ont vûs par leur chute aussi-tôt redressés.

Sauvez notre grand Roi , bénissez-en la race
Embrasez-le , Seigneur , de vos célestes feux :
Nous demandons pour lui chaque jour votre grace,
Donnez un plein effet à de si justes vœux.

Gloire au Père éternel , la première des causes ;
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E X X I I I.

LA Terre est au Seigneur & toute son enceinte,
Il la forma lui-même en commençant le
temps ;

Et son Globe appartient à sa Majesté sainte ,
Ainsi que tous ses habitans.

Tout alentour des Mers c'est lui qui l'a posée ,
C'est lui qui l'affermir au-dessus de tant d'eaux ,
C'est lui qui des courants dont elle est arrosée
L'élève sur tous les ruisseaux.

Mais comment s'élever , & quel chemin se faire
A la sainte montagne où brille son Palais ?
Et qui s'établira dans son grand sanctuaire ,
Pour y demeurer à jamais ?

L'homme au cœur pur , & droit à l'innocente vie ,
Qui n'a point de son Dieu reçu son ame en vain ,
Qui par aucun serment , fourbe , ni calomnie ,
N'a fait injure à son prochain.

Le Seigneur , à jamais bénira sa conduite ,
Le Seigneur , dont il prend sa Gloire pour seul but :
Oui , Dieu lui fera grace , & ses bontés ensuite
L'admettront au port de salut.

C'est-là ce qu'il réserve à cette heureuse race ,
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du Ciel ;
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
De l'unique Dieu d'Israël.

Ouvrez , Princes , ouvrez vos portes éternelles ,
Portes du grand Palais , laissez-vous pénétrer :
Laissez-en l'accès libre aux Escadrons fidèles ,
Le Roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce Roi de gloire ; à quoi peut-on con-
noître

Où s'étend son empire , & ce que peut son bras ?
C'est un Roi le plus fort qu'on ai encor vû naître ,
C'est un Roi puissant aux combats.

Ouvrez , encor un coup , Princes , ouvrez vos
portes ,
Portes du grand Palais laissez-vous pénétrer :
Laissez-en l'accès libre aux fidèles cohortes ,
Le Roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin , quel est ce Roi de gloire ,
Quels peuples , quels climats sont rangés sous sa loi ?
C'est le Roi tout-puissant , le Roi de la victoire ,
C'est Dieu qui lui-même est ce Roi.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné ; gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E X X X.

J'Ai mis en vous mon espérance,
Sera-ce à ma confusion,
Seigneur ! & votre bras est-il dans l'impuissance
De me faire justice en cette occasion ?

Déployez-le , l'ennemi presse,
Prêtez l'oreille à mes clameurs :
Venez , & hâtez-vous d'appuyer ma faiblesse ,
Pour peu que vous tardiez , tout me manque & je
meurs.

Je n'ai plus ni vivres , ni places ,
Je n'ai ni troupes , ni vigueur ;
Et si votre secours n'arrête mes disgraces ,
Je succombe à la force , ou tombe de langueur.

Mais vous serez ma citadelle ,
Vous suppléerez à mes besoins ;
J'aurai pour ma conduite une grace nouvelle ,
J'aurai pour subsistance un effet de vos soins.

C'est en vain qu'on me dresse un piège ,
C'est en vain qu'on veut m'assiéger :
Vous romprez les filets , vous confondrez le siège
Un seul de vos regards sçaura me protéger.

Souffrez qu'en vos mains je remette
Une ame réduite aux abois :
O Dieu de vérité servez-moi de retraite ,
Vous qui m'avez déjà racheté tant de fois.

Gloire au Père , cause des causes ,
 Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor , maintenant & sans fin.

P S E A U M E X X X I.

H Eureux sont les mortels , dont les saints artifices

Ont lavé les péchés par des pleurs assidus ;
 Et par le rude choix de leurs justes supplices,
 Les ont si bien couverts , que Dieu ne les voit plus.

Plus heureux l'homme encor dont l'innocente
 vie

N'a rien que Dieu lui veuille imputer à forfait :
 L'homme, en qui jamais fourbe & jamais calomnie
 N'infecte ce qu'il dit , n'empêste ce qu'il fait.

Mon crime s'est long-temps caché sous le silence ,
 Mes maux en sont accrus, mon visage envieilli ;
 Et les cris que m'arrache enfin leur violence,
 Sont le fruit douloureux que j'en ai recueilli.

Mon ame en a senti ta main appésantie
 Dont le fardeau secret m'accable nuit & jour :
 Mon corps en a senti sa vigueur amortie ,
 Et l'angoisse a plus fait sur moi , que ton amour.

C'est elle qui me force à ne te plus rien taire ;
Je veux t'avouer tout , Seigneur , & hautement
Me dire un assassin , un traître , un adultère ,
En accepter la honte , aimer le châtiment.

En vain , mon ame , en vain cet aveu t'effarouche ,
Il faut servir à Dieu de témoin contre nous :
Vois que ces mots à peine ont sorti de ma bouche ,
Qu'ils m'ont rendu sa grâce , & fléchi son courroux.

C'est comme en doit user une ame qui n'aspire
Qu'à rentrer au vrai calme où met la sainteté :
Il faut qu'elle s'accuse , il faut qu'elle soupire ,
Tandis qu'elle a le temps d'implorer sa bonté.

Que la fureur des eaux par un nouveau déluge
Sur les plus hauts rochers ose encor s'élever ,
Quand l'homme t'a choisi , Seigneur pour son refuge
Ces eaux jusques à lui ne sçauroient arriver.

J'ai mis en toi le mien , contre l'affreux ravage
Des tribulations où tu m'as vû plongé ;
J'ai mis en toi ma joie , acheve & me dégage
De toutes les fureurs dont je suis assiégé.

Où , je te donnerai , me dis-tu , la prudence ,
Pour servir à tes pas de règle & de flambeau :
Je t'instruirai moi-même en ma haute science ,
Et j'aurai l'œil sur toi jusques dans le tombeau.

Vous donc , si vous vouliez éviter les tempêtes
Que son juste courroux roule à chaque moment ;
Mortels , ne soyez pas semblables à des bêtes ,
Qui manquent de raison & de discernement.

DE PIERRE CORNEILLE. 319

Domptez avec les mords , domptez avec la bride
Ces esprits durs & fiers ; ces naturels brutaux ,
Qui refusent , Seigneur , de vous prendre pour guide ,
Hommes, mais après tout, moins hommes que chevaux.

Il est mille fleaux pour le pécheur rébelle ,
Qui ne veut suivre ici que son propre vouloir ;
Mais la miséricorde est un rempart fidèle ,
Pour quiconque à vous seul attache son espoir.

Faites-en éclater une pleine allégresse ;
Justes, sans crainte aucune ou de trouble ou d'enmûi :
Et vous , cœurs purs & droits , glorifiez sans cesse
L'Auteur de votre joie , & vous-mêmes en lui.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E XXXVII.

Seigneur , quand tu voudras convaincre ma foiblesse ,
Mets à part la fureur de tes ressentimens ,
Et ne consulte point ton ire vengeresse
Sur le choix de mes châtimens.

Les flèches que sur moi ton bras a décochées
 De leurs pointes d'acier hérissent tout mon cœur,
 Et ta main enfonçant leurs atteintes cachées
 S'est affermie en sa rigueur.

Je ne vois sur ma chair que blessures mortelles,
 Qu'ulceres qu'à toute heure ouvrent de nouveaux
 traits ;
 Mes crimes ont pour moi des pointes éternelles.
 Qui de mes os chassent la paix.

Ces crimes entassés élèvent sur ma tête
 Des eaux de ta colere un fier débordement ,
 Et d'un fardeau si lourd la pésanteur m'apprête
 Un long & triste accablement.

Ma folie a long-temps négligé ma blessure,
 Elle en a vû sans soin la playe & les tumeurs ;
 Et voit honteusement tourner en pourriture
 La corruption des humeurs.

La misère m'accable & la douleur me presse ,
 J'en marche tout courbé , j'en vis tout abattu ;
 Et par-tout où je vais , l'excès de ma tristesse
 M'y traîne foible & sans vertu.

Ce n'est qu'illusion que l'éclat de ma vie,
 Qu'un vieux songe qui flatte , & qu'on rappelle en
 vain ;
 Il fait place à l'horreur de cette chair pourrie ,
 Et d'un corps qui n'a rien de sain.

Dans ces afflictions & ces gênes cruelles ,
Quand je crois ne pousser que des gémissemens ,
Je sens de nouveaux maux , & des rigueurs nou-
velles

Les tourner en rugissemens.

Seigneur , jetez les yeux sur ma douleur profon-
de ,

Vous sçavez mes desirs , vous les connoissez tous ;
Et j'ai beau déguiser ces maux à tout le monde ,
Ils n'ont rien de caché pour vous.

Mon cœur est plein de trouble , & ma vigueur
entière

M'abandonne & m'expose à des ames sans foi ;
Et celui qui servoit à mes yeux de lumière
Lui-même n'est plus avec moi.

Son exemple a séduit mes amis & mes proches ,
Ils ont vû ma misère , & s'en sont écartés ;
Et ces lâches esprits reviennent aux approches
Sous l'étendart des révoltés.

Les plus attachés même à chercher ma présente ,
M'ont regardé de loin sans m'offrir de secours ,
Et laissé sans obstacle agir la violence
Qui cherchoit à trancher mes jours.

De ceux qui m'ont haï les langues mensongères
Par des contes en l'air chaque jour m'ont noirci ;
Et leurs fourbes sans cesse ont forgé des chimères ,
Par qui mon nom fut obscurci.

J'ai fait la sourde oreille , & refusé d'entendre
 Ce que de l'imposture osoit l'indigne cours ;
 Et ma bouche muette a dédaigné de rendre
 Réponse aucune à leurs discours.

J'ai mieux aimé passer pour un homme inca-
 pable
 Et de rien écouter , & de rien démentir ;
 Ou plutôt pour un homme , ou stupide , ou coupa-
 ble ,
 Qui n'a point de quoi répartir.

Vous répondrez pour moi , Seigneur , & je l'es-
 père ,
 Moi qui n'ai jamais eu d'espérance qu'en vous :
 Vous sçauvez , & bien-tôt , exaucer la prière
 Que je vous en fais à genoux.

Vous ne permettrez point qu'une pleine victoire
 Mette au-dessus de moi ces esprits insolens ;
 Eux qui n'ont déjà pris que trop de vaine gloire ,
 D'avoir vu mes pas chancelans.

S'il faut souffrir encore un coup de fouet plus rude ,
 Je suis prêt , déployez votre sévérité :
 Ma peine est au-dessous de mon ingratitude ,
 Et mon crime a tout mérité.

Je l'avouërai tout haut pour rendre mieux connue
 L'infame énormité de tout ce que j'ai fait ,
 J'y pense nuit & jour , & n'ai devant la vue
 Que l'image de mon forfait.

Mais faut-il cependant que mes ennemis vivent
Avec tant d'avantage affermis contre moi,
Et que le nombre accru de ceux qui me poursuivent
A jamais me fasse la loi?

Vous voyez à quel point enflent leur médifance;
Ceux dont l'injuste aigreur rend le mal pour le
bien;
A quel point ma bonté réduite à l'impuissance
Les porte à né douter de rien.

Ne m'abandonnez pas à toute ma disgrâce;
Autre que vous, Seigneur, ne peut me relever:
Ne vous éloignez pas, que ce torrent ne passe,
Vous qui seul m'en pouvez sauver.

Venez, venez, mon Dieu, venez tôt à mon aide,
Contre tant des malheurs qui m'ont choisi pour but;
Vous qui de tous mes maux êtes le seul remède,
Et l'espoir seul de mon salut.

Gloire au Père éternel, la première des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E XLIV.

JE me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échaper sans moi,
Je les sens vers le Roi d'elles-mêmes guidées,
Dédions-les toutes au Roi.

Ma langue qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vite
Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre le Fils des hommes
Mêle une grace infuse à ses moindres discours;
Et Dieu qui l'a béni, sur-tous tant que nous som-
mes,
L'appuye, & l'appuyera toujours.

Grand Monarque, dont l'âme est sans cesse occu-
pée
A bien remplir ce rang où le Ciel vous a mis,
Vous n'avez qu'à paroître & ceindre votre épée,
Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,
Tant de gloire & d'amour les sçait accompagner,
Que chacun se déclare & pour eux & pour elles,
Et vous faire voir, c'est régner.

DE PIERRE CORNEILLE. 325

La justice en votre ame & la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait par-tout miracle pour vous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos flèches
Percera tous les cœurs rebelles à leur Roi;
Et voyant ruisseler leur sang par tant de brèches
Les Peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même & la même équité,
Votre règne n'aura pour borne à sa durée,
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice
Font de tous vos desseins les sacrés appareils:
Et Dieu répand sur vous une onction propice,
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtemens au jour de votre gloire,
D'ambre, aloés, & myrrhe embaumés à la fois,
Seront tirés pour vous des Cabinets d'yvoire
Par les filles des plus grands Rois.

La Reine votre épouse à votre droite assise,
Brillera d'une auguste & douce Majesté:
Ses habits feront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute & considère
Combien en sa personne éclatent de trésors:
Oublie auprès de lui la maison de ton père,
Et ce cher Peuple d'où tu sors.

Plus son amour pour toi se fera voir extrême,
 Plus tes soumissions les doivent honorer ;
 Car enfin c'est ton Roi, ton Seigneur, ton Dieu-
 même,
 Qu'on fera gloire d'adorer.

Les Princesses de Tyr te rendront leur hommage
 Avec même respect qu'on t'aura vû pour lui :
 Le riche avec ses dons briguera ton suffrage
 Et réclamera ton appui.

Maïs si l'ame au dedans n'est encor mieux ornée,
 Reine, ce sera peu que l'ornement du corps ;
 Bien que la frange d'or en fleurons contournée
 Y borde cent divers trésors.

De cent Filles d'honneur tu te verras suivie
 Quand il faudra paroître aux yeux d'un si grand
 Roi ;
 Et tes plus proches même y verront sans envie
 Qu'on les y présente après toi.

Toutes en montreront une allégresse entière,
 Toutes y borneront leurs plus ardens souhaits,
 Toutes estimeront à faveur singulière,
 Le droit d'entrer dans son Palais.

Pour récompense enfin d'avoir quitté tes pères,
 Il te naîtra des fils plus grands, plus braves
 qu'eux,
 Qui seront recevoir tes loix les plus sévères
 Aux Peuples les plus belliqueux.

DE PIERRE CORNEILLE. 327

La Terre qu'on verra trembler devant leur face
Conservera sous eux ton digne souvenir ;
Et l'on respectera ton nom de race en race,
Dans tous les siècles à venir.

Toutes les Nations en ta faveur unies
De ce nom à l'envi publieront la grandeur :
Et les temps jusqu'au bout de leurs courses finies,
En verront briller la splendeur.

Gloire au Père éternel , la première des causes ;
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E X L V.

QUE Dieu nous est propice à tous !
Il est seul notre force , il est notre refuge ,
Il est notre soutien contre le noir déluge
Des malheurs qui fondent sur nous.

La Terre aura beau se troubler ;
Quand nous verrions par-tout les roches ébranlées,
Et jusqu'au fond des mers les montagnes croulées,
Nous n'aurions point lieu de trembler.

Que les eaux roulent à grand bruit ,
Que leur fureur éclate à l'égal du tonnerre ;
Que les champs soyent noyés , les campagnes par
Terre ,
Que l'Univers en soit détruit ;

328 OEUVRES DIVERSES

Leur fière impétuosité
Qui comble tout d'horreurs , comble Sion de joie ;
Et ne fait qu'arroser , alors que tout se noie ,
Les murs de la sainte Cité.

Dieu fait sa demeure au milieu ,
Dieu lui donne un plein calme en dépit des orages ;
Et dès le point du jour , contre tous leurs ravages
Elle a le secours de son Dieu.

On a vû les Peuples troublés ,
Les trônes chancelans pancher vers leur ruine ;
Dieu n'a fait que parler , & de sa voix divine
Ils ont paru tous accablés.

Invincible Dieu des vertus ,
Que ta protection est un grand privilège !
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous
assiège ,
Nous n'en serons point abattus.

Venez , Peuples , venez bénir
Les prodiges qu'il fait sur la Terre & sur l'Onde :
La Guerre désoloit les quatre coins du Monde ,
Et ce Dieu l'en vient de bannir.

Il a brisé les arcs d'acier ,
Tous les dards , tous les traits , tous les chars des
Gendarmes ;
Et jetté dans le feu , pour finir vos alarmes ,
Et l'épée & le bouclier.

DE PIERRE CORNEILLE. 329

Calmez vos appréhensions ,
Voyez bien qu'il est Dieu , qu'il est l'unique Maître
Et que malgré l'Enfer , sa gloire va paroître
Parmi toutes les Nations.

Encore un coup , Dieu des vertus ,
Que ta protection est un grand privilège !
Quels qui soient les malheurs dont l'amas nous
assiège ,
Nous n'en serons point abattus.

Gloire aux trois dont l'Etre est divin ,
Gloire soit en tous lieux à leur unique essence ;
Et telle qu'elle étoit lorsqu'elle prit naissance ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E E.

Prenez pitié de moi , Seigneur ,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde :
Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde ,
Et désarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude ;
Jetez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infames souillures :
Vous avez commencé de guerir mes blessures ,
Hâtez-vous , Seigneur , d'achever.

Je ne me trouve en aucuns lieux,
Où d'un si noir forfait l'image ne me tuë;
Et de quelque côté que je porte la vûë,
Elle frappe aussi-tôt mes yeux.

Je n'ai péché que contre vous,
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face:
Ainsi, vous serez juste, & si vous faites grace,
Et si vous jugez en courroux.

Que puis-je après tout que pécher,
Si c'est par le péché que j'ai vû la lumière;
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mère,
Par où puis-je m'en détacher?

C'est par cette seule bonté
Qui tire du pécheur l'aveu de sa foiblesse;
Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilège:
Quand j'en serai lavé, la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égalér.

Parlez, & me faites ouïr
De si justes sujets de véritables joie,
Que jusques dans mes os mon oreille renvoie
De quoi toujours se réjoûir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,
En rendre au dernier point les taches effacées,
En purger le moindre défaut.

Ce n'est pas tout , il faut en moi
Créer un cœur si pur , qu'il tienne l'ame pure ;
Remouveller en moi cet esprit de droiture
Qui n'agit que sous votre loi.

Lorsque vous m'aurez pardonné,
Ne me rejetez pas de devant votre face ;
Et ne retirez pas l'esprit de votre grace
Après me l'avoir redonné.

Rendez-moi ce divin transport,
Où s'élevoit ma joie en votre Salutaire ;
Cet esprit tout de feu qui s'efforce à vous plaire ;
Et dont vous bénissez l'effort.

J'enseignerai ces vérités
Qui ramènent l'injuste à suivre la justice ;
Et je veux qu'à son tour mon exemple guérisse
Ceux que mon exemple a gâtés.

Sur-tout , préservez-moi , Seigneur ,
De plus faire verser le sang de l'innocence ,
Et je dirai par-tout quelle est votre clémence
A justifier un pécheur.

Ouvrez mes lèvres , ô mon Dieu ;
Que je puisse mêler ma voix aux voix des Anges ,
Et je ferai comme eux de vos saintes louanges ,
Mon plus doux objet en tout lieu.

Sur des Autels fumans pour vous ,
Si vous l'aviez voulu , j'aurois mis des victimes :
Mais l'holocauste enfin n'efface pas mes crimes ,
N'éteint pas tout votre courroux.

Le Sacrifice qui vous plaît,
 C'est un esprit touché, des yeux fondus en larmes :
 Le cœur humble & contrit vous arrache les armes,
 Vous fait révoquer votre arrêt.

Que mes crimes n'empêchent pas
 Que pour votre Sion votre bonté n'éclate ;
 Relevez-en les murs s'il faut qu'on les abatte,
 Protegez-la dans les combats.

Vous daignerez lors accepter
 Des taureaux immolés le juste sacrifice ;
 Et l'holocauste offert à votre amour propice
 Ne s'en verra point rebuter.

Gloire aux trois dont l'Etre est divin,
 Gloire soit en tous lieux à leur unique essence ;
 Et telle qu'elle étoit lorsqu'elle prit naissance,
 Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E L I I I.

SI vous ne voulez pas, Seigneur, que je périsse,
 En votre nom faites ma sûreté ;
 Montrez votre puissance à me rendre justice,
 Et déployez votre bonté.

Il m'en faut, Roi des Rois, une assistance en-
 tière,
 Daignez ouïr la voix d'un malheureux ;
 Il ose jusqu'à vous élever sa prière ;
 Ne rejettez pas d'humbles vœux.

DE PIERRE CORNEILLE. 333

D'un perfide étranger l'impitoyable envie
Me va réduire à périr en ces lieux ;
Un puissant ennemi cherche à m'ôter la vie
Sans vous avoir devant les yeux.

Mais le cœur me le dit , leur rage forcenée
Succombera sous de plus justes coups ;
Et cette ame , Seigneur , que vous m'avez donnée,
Verra son défenseur en vous.

Renversez leurs fureurs sur leurs coupables têtes,
Exterminez ces lâches ennemis ;
Ecrasez leur orgueil sous leur propres tempêtes,
Suivant que vous l'avez promis.

J'oserai vous offrir alors un sacrifice ,
Et ferai voir à tout notre avenir
Combien sert votre nom à qui lui rend service,
Et combien on le doit bénir.

Je dirai hautement : de toutes mes misères
Le Tout-puissant m'a si bien garenti ,
Que j'ai vû trébucher les haines les plus fières
De tout le contraire parti.

Gloire au Père éternel , la première des causes
Gloire à son Fils , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E L X I I.

Dieu que je reconnois pour l'Auteur de mon être,

De qui dépend mon avenir ,
Si-tôt que la lumière a commencé de naître,
Je m'éveille pour te bénir.

Pour empêcher l'ardeur qui dessèche mon ame,
Sa soif n'a de recours qu'à toi ;
Et ma chair que dévore une pareille flamme,
Se fait une pareille loi.

Dans un climat sans eaux, sans habitans, sans voie,
Devant toi je me suis offert ,
Pour mieux voir les vertus que ta bonté déploie,
Et ta gloire dans ce désert.

Cette bonté, Seigneur, vaut mieux que mille vies,
Que mille Empires à la fois :
Nous t'en devons louer, & nos ames ravies
Y vont unir toutes nos voix.

Puissai-je de mes jours n'employer ce qui reste
Qu'aux éloges d'un Dieu si bon ;
Et n'élever les mains vers la voûte céleste,
Que pour en exalter le nom !

Se puisse ainsi mon ame enivrer de ta grace,
Et s'enrichir de tes présens ,
Que ma joie à ma langue en confiera l'audace,
Jusques à la fin de mes ans.

Au milieu de la nuit dans le fond de ma couche,
J'en veux prendre un soin amoureux,
Et dès le point du jour mon esprit & ma bouche
Béniront ton secours heureux.

En l'appui de ton bras, sous l'ombre de tes aîles;
J'ai mis mon bonheur souverain;
Et mon ame attachée à tes loix éternelles
A reçu l'aide de ta main.

Mes ennemis ont vû dissiper leur poursuite;
Leur sang coulera sous l'acier;
Dans le sein de la Terre ils cacheront leur fuite;
Ainsi que Renards au terrier.

Mon thrône est raffermi, ma joie est ranimée;
Et tes humbles adorateurs
Feront gloire de voir la bouche ainsi fermée
Aux lâches calomniateurs.

P S E A U M E L X V I.

JETTE un œil de pitié sur toute notre race,
Seigneur, pour la bénir desarme ton courroux;
Laisse briller sur elle un rayon de ta face,
Et fais-nous grace à tous.

Afin que nous puissions connoître ici ta voie;
Qu'elle y puisse régler nos pas, nos actions;
Et que ton Salutaire y repande la joie
En toutes les Nations.

Que des Peuples unis l'humble reconnoissance
Fasse voir en tous lieux ton saint nom applaudi :
Du Levant au Couchant qu'aucun ne s'en dispense,
Ni du Nord au Midi.

Qu'en ces Peuples divers règne même allégresse;
Qu'à l'envi sous tes loix ils courent se ranger;
Tes droits dont l'équité les juge avec tendresse,
Et les sçait diriger.

Une seconde fois, que leur reconnoissance
Fasse éclater ta gloire en tous lieux à grand bruit,
Une Terre stérile a produit l'abondance
Et nous donne son fruit.

Qu'en tous lieux à jamais ce grand Dieu nous bé-
nisse ;
Qu'en tous lieux à jamais il nous protège en Dieu,
Qu'en tous lieux à jamais sa gloire retentisse,
Qu'on le craigne en tout lieu.

Gloire au Père éternel, la première des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E L X I X.

DEs méchans à qui tout succède,
Cherchent à me faire périr;
Seigneur, accourez à mon aide,
Hâtez-vous de me secourir.

Que

Que leur haine contre ma vie
S'épuise en efforts superflus :
Que leur rage mal assouvie
Les laisse tremblans & confus.

Que leur détestable conduite
Qui me rend le mal pour le bien ,
Cherche leur salut en leur fuite ,
Et me voie assuré du mien.

Que sans tarder ils en rougissent
Pleins d'épouvante & de douleur ;
Ces lâches qui se rejoüissent
Du noir excès de mon malheur.

Remplissez de tant d'allégresse ,
Quiconque en vous s'est confié ;
Qu'il ait lieu de dire sans cesse :
Le Seigneur , soit magnifié.

Moi , qui ne suis qu'un misérable ,
Accablé de maux & d'ennui ,
Qui sans votre main secourable
Vais trebûcher faute d'appui.

Seigneur , je succombe , & je cède ,
Mes ennemis me font périr :
Hâtez , mon Dieu , hâtez votre aide ,
Il est temps de me secourir.

Gloire au Père , cause des causes ,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
Et telle qu'avant toutes choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E L X X X I V .

IL vous a plu , Seigneur , bénir votre contrée,
Ce cher & doux climat choisi sur l'Univers ;
Et par tant de soupirs votre ame pénétrée,
A tiré Jacob de ses fers.

Vous avez répandu les bontés d'un vrai Père
Sur ce que votre Peuple a commis de péchés ;
Et pour ne les plus voir d'un regard de colere ,
Votre amour vous les a cachés.

Toute cette colere enfin s'est adoucie ,
Vous avez détourné les traits de sa fureur ,
Et de tous les excès dont nous l'avons grossie ,
Vous avez pardonné l'erreur.

Changez si bien nos cœurs qu'elle se puisse éteindre ,
Qu'elle ne trouve point de quoi se rallumer :
La plus foible étincelle est toujours trop à craindre
A qui ne veut que vous aimer.

Pourriez-vous , Dieu tout bon , pourriez-vous
sur nos têtes
Tenir le bras levé durant tout l'avenir ;
Et ne quitter jamais ces foudres toujours prêtes
A vous venger & nous punir ?

Non, non, ce vieux courroux fait place à la
clémence ;

Il s'est évanoui pour lui laisser son tour :

Vous allez rendre à tous la joie & l'assurance
De voir régner tout votre amour.

Hâtez-vous de montrer en Prince débonnaire,
Cet effet de pitié si long-temps attendu ;
Faites-nous le grand don de votre Salutaire ;
Vous l'avez promis, il est dû.

Peuples, faites silence à cette voix secrète,
Par qui le Tout-puissant s'en explique avec moi ;
Et je vais vous apprendre en fidèle interprète
Quelle paix suivra votre foi.

Ce sera cette paix dont sa bonté suprême
De ses vrais serviteurs remplit la sainteté ;
Et que possède un cœur qui rentrant en soi-même
En chasse toute vanité.

Ce divin salutaire est bien près de paroître ;
De se rendre visible aux yeux de qui le craint :
Oui, sa gloire est bien près de se faire connoître
A ce que la Terre a de saint.

La rencontres'est faite, après tant de colere,
De la miséricorde avec la vérité :
La Justice & la Paix par un baiser sincère
Marquent notre félicité.

Je vois naître déjà d'une Terre sans vice ,
 La même vérité pour qui nous soupignons ;
 Et du plus haut du Ciel cette même justice ,
 Descendre sur nos environs.

Je ne m'en dédis point, le grand Maître du Monde
 Fait briller tout l'éclat de sa bénignité :
 La Terre par lui seul , & pour lui seul féconde ,
 Va donner le fruit souhaité.

La justice en tous lieux lui servira de guide ,
 Elle lui tracera ses routes ici-bas ;
 Et mettra dans la voie où le vrai bien réside ,
 Quiconque s'attache à ses pas.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
 Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E L X X X V I.

LE Seigneur a fondé sur les saintes Montagnes ,
 Ce Temple & ce Palais qui s'élèvent aux Cieux ;
 Et tout ce qu'Israël a peuplé de campagnes ,
 N'a rien de si cher à ses yeux.

Cité du Dieu vivant , cité pleine de gloire ,
 Sion , où l'Eternel daigne dicter sa Loi ;
 Oûi , pour faire à jamais honorer ta mémoire ,
 On dit par-tout du bien de toi.

DE PIERRE CORNEILLE. 341

On y vient de Rahab , on vient de Babylone
Apprendre dans tes murs quelles sont ses bontés ;
Et les Rois quitteront les douceurs de leur Thrône
Pour mieux y voir ses vérités.

Elles y sont aussi toutes comme en leur source ,
Et des bords étrangers , & du milieu de Tyr ,
Et de l'Ethiopie où le Nil prend sa course ,
Ils y viennent se convertir.

Sion qui les voit tous s'habituer chez elle ,
Et comme nés chez elle aime à les regarder ,
Fait de son Peuple & d'eux une Cité fidèle ,
Qu'au Très-haut il plaît de fonder.

Dieu les écrira tous dans son Livre de vie ,
Ils ne mourront ici que pour revivre mieux :
Et cette heureuse Loi qu'en Terre ils ont suivie ,
Les réunira dans les Cieux.

Du Seigneur cependant attachez à la voie ,
Dans les glorieux murs de la sainte Cité
Tous marquent à l'envi par l'excès de leur joie ,
Celui de leur félicité.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E X C.

Sous l'appui du Très-haut quiconque se retire,
Et de tout se confie en lui,
Sous sa protection jusqu'au bout il respire,
Et n'a point besoin d'autre appui.

Il dira hautement : Vous êtes mon refuge,
Seigneur, vous me tendez la main;
C'est en vous que j'espère, & je n'aurai pour Juge
Que mon Protecteur souverain.

Sous un bras si puissant je suis en assurance
Contre les pièges des chasseurs;
Et le plus noir venin de l'âpre médisance,
Ne m'imprime aucunes noirceurs.

Espérez tous en lui, l'ombre de ses épaules
Vous tiendra par-tout à couvert;
Et son vol étendu jusques sous les deux Poles
Vous servira d'azile ouvert.

En cet heureux état sa vérité suprême,
Vous fait par-tout un bouclier;
Et dans l'obscurité, la frayeur elle-même
N'a point de quoi vous effrayer.

L'attentat en plein jour, les négoce infâmes
Qui ne se traitent que de nuit;
Du Démon du Midi les pestilentes flammes,
De tout cela rien ne vous nuit.

Un million de traits , un million de flèches
Tomberont à vos deux côtés ,
Sans que flèches ni traits fassent aucunes brèches
Sur ce que gardent ses bontés.

Considérez d'ailleurs comme agit sa colere
Sur qui se plaît à l'offenser ;
Vous verrez les pécheurs recevoir leur salaire ;
Et les foudres les terrasser.

Espérez tous en lui , j'aime à vous le redire ;
Et ne puis vous le dire assez ;
C'est prendre un haut refuge, & le plus vaste empire
N'a point de forts si bien placés.

L'azile que nous font sa grace & sa justice,
Est inaccessible à tous maux ;
Et sous quelque fleau que la Terre gémissé,
Vous n'en craindrez point les assauts.

Ses Anges par son ordre auront soin de vos routes,
Quelque part qu'il vous faille aller ;
Et tout autour de vous ils seront aux écoutes,
Dès qu'il vous faudra sommeiller.

Dans ces âpres sentiers qu'à peine ouvre la terre,
Ils vous porteront en leurs mains
De peur que votre pied heurtant contre la pierre ,
Ne fasse avorter vos desseins.

Des plus hideux Serpens l'affreuse barbarie,
Vous laissera marcher sur eux ;
Vous foulerez aux pieds le Lion en furie,
Le Dragon le plus monstrueux.

344 OEUVRES DIVERSES

C'est en moi qu'il a mis toute son espérance,
 Dira de vous ce Dieu tout bon,
 Et je protégerai par-tout son innocence,
 Puisqu'il a reconnu mon nom.

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai sa prière,
 Je prendrai part à ses douleurs :
 Je ferai succéder ma gloire à sa misère,
 Et mon bonheur à ses malheurs.

A la longueur du temps que je veux qu'il me serve,

Je joindrai mon grand avenir ;
 Et je lui ferai voir quel bonheur je réserve
 A ceux qui savent me bénir.

Gloire au Père éternel, la première des causes,
 Gloire au Fils, à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
 Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E XCII.

LE Seigneur pour régner s'est voulu rendre aimable,

Il s'est revêtu de beauté ;
 Il s'est armé de force en Prince redoutable,
 Ceint de gloire & de majesté.

Ses ordres sur un point ont affermi la Terre,
 Pour y répandre son pouvoir :
 Et s'il veut qu'elle tremble à l'éclat du tonnerre,
 Il lui défend de se mouvoir :

DE PIERRE CORNEILLE. 345

Il prépara pour siège à sa grandeur suprême
Dès-lors ces globes éclatans ,
D'où, comme j'avant le temps il régnoit en lui-même ,
Il voulut régner dans le temps.
Tous les Fleuves dès-lors lui rendirent hommage ,
Ils éleverent tous la voix ;
Tous les Fleuves dès-lors par un commun suffrage ,
Accepterent toutes ses loix.
Pour le voir de plus près de leurs grottes profondes
Tous sçûrent élever leurs flots ;
Tous sçûrent applaudir par le bruit de leurs ondes ,
A qui les tiroit du Chaos.
Les enflures de Mers sont autant de miracles
Qu'enfante leur sein orgueilleux ;
Et ce Maître de tout dans ses hauts Tabernacles
Se montre encor plus merveilleux.
Tes paroles , Seigneur , n'en sont que trop croyables ;
Et tant que dureront les jours ,
La sainteté doit luire en ces lieux vénérables
Où nous implorons ton secours.
Gloire au Père éternel , là première des causes ,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E X C I V.

Venez, Peuple, venez, il est honteux de taire
Les merveilles du Roi des Rois ;
Elevons avec joie & nos cœurs & nos voix
Au vrai Dieu, notre Salutaire :
Que la louange de son nom
Puisse en notre faveur préoccuper sa face ;
Nos concerts mériter sa grace ,
Nos larmes obtenir le pardon.

Il est le Dieu des Dieux , il en est le grand Maître,
Aussi fort, aussi bon que grand ;
Il ne dédaigne point l'hommage qu'on lui rend,
Il conserve ce qu'il fait naître ;
Il est de tout l'unique Auteur,
Il enferme en sa main les deux bouts de la Terre,
Des monts plus hauts que le tonnerre,
D'un coup d'œil il voit la hauteur.

Du vaste sein des Mers les eaux les plus profondes
Sont à lui, prennent loi de lui ;
Il est seul de la Terre, & l'Auteur, & l'appui,
Il la soutient contre tant d'Ondes :
Venez, pleurons à ses genoux,
Il nous a fait son Peuple, il aime ses ouvrages ;
Et dans ses heureux pâturages,
Il n'admet de troupeaux que nous.

Oyez , oyez , sa voix qui répond à vos larmes ,
Mais n'endurcissez pas vos cœurs ,
Comme alors qu'au désert contre vos Conducteurs ;
Il s'élevoit tant de vacarmes ;
- Vos Pères y voulurent voir
Jusques où s'étendoit le pouvoir d'un tel Maître ;
Et l'épreuve leur fit connoître
Par leurs yeux même ce pouvoir.

Quarante ans , vous dit-il , j'ai conduit cette
race ,
Quarante ans j'ai fondé leurs cœurs ,
Sans y voir que murmure , & qu'orgueil , & qu'er-
reurs ,
Sans y trouver pour moi que glace :
Ces vieux ingrats à tous propos
Ne vouloient plus sçavoir les chemins de me plai-
re ;
Et je jurai dans ma colere
De leur refuser mon repos.

Gloire au Père éternel , la première des causes ;
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ,
Telle encor maintenant , & telle encor sans fin
Qu'elle étoit avant toutes choses.



P S E A U M E X C V.

QU'on fasse résonner dans un nouveau Canti-
que.

Les éloges du Roi des Rois ;
Formez , Terre , à sa gloire un concert magnifique ,
Unissez-y toutes vos voix.

Exaltez son grand nom , vantez ce qu'il opère ,
Faites-le bénir hautement :
Annoncez chaque jour son digne Salutaire ,
Annoncez-le chaque moment.

Que toutes Nations apprennent de vos bou-
ches
Ses merveilles & ses grandeurs ;
Qu'il ne soit cœurs si durs , ni Peuples si farou-
ches :
Qui n'en admirent les splendeurs :

A sa juste louange aucun ne peut atteindre ,
Aucun la porter assez haut :
Par-dessus tous les Dieux , il est lui seul à crain-
dre ,
Seul tout-puissant , seul sans défaut.

Ce ne sont que Démon , que les Gentils adorent
Sous un titre usurpé de Dieux ;
Et c'est l'unique Dieu que nos besoins implorent ,
Qui d'un mot a fait tous les Cieux.

La gloire & la beauté qui suivent sa présence,
Couronnent ses perfections ;
La sainteté suprême & la magnificence,
Parent toutes ses actions.

Portez donc au Seigneur, Gentils, portez-vous
même.

Dequoi lui rendre un plein honneur ;
Exaltez son grand Nom par des respects suprêmes,
Portez-y la bouche & le cœur.

Entrez dedans son Temple, & prenez des victi-
mes.

Pour les immoler au vrai Dieu ;
Adorez avec nous de ses grandeurs sublimes
Le saint éclat en ce saint lieu.

Que la Terre s'émeuve à l'aspect de sa face ;
De l'un jusques à l'autre bout ;
Et qu'elle fasse dire à toute votre race
Que le Seigneur régne par-tout.

Le Monde qu'il corrige & remet dans la voie
N'aura plus d'instabilité ;
Et quelques jugemens que sur tous il déploie,
Ils n'auront que de l'équité.

Qu'une allégresse entière en tous lieux épan-
due,
Remplisse la Terre & les Mers ;
Que tout le Ciel l'étale en sa vaste étendue ;
Que tous les champs en soient couverts.

Des bois mêmes, des bois l'écorce & les feuillages
 Marqueront leurs raviffemens,
 Comme s'ils avoient part à ces hauts avantages
 Qui naissent de ses jugemens.

Aussi jugera-t'il les vertus & les vices
 Selon la suprême équité;
 Et pas un ne doit craindre aucunes injustices
 Des règles de sa vérité.

Gloire au Père éternel, la première des causes,
 Gloire au Fils, à l'Esprit divin;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
 Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E X C V I.

ENfin le Seigneur régne, enfin il a fait voir
 Son absolu pouvoir:
 Terre, fais voir ta joie en tes cantons fertiles;
 Et toi, Mer, en tes Isles.

Quelque nuage épais qui de sa Majesté
 Couvre l'immensité;
 L'heureux prix des vertus & la peine du vice,
 Font briller sa justice.

Le feu qui le précède & par-tout lui fait jour,
 Se répand tout autour;
 Et de ses ennemis qu'enveloppe sa flamme,
 Il brûle jusqu'à l'ame.

DE PIERRE CORNEILLE. 155

Ses foudres éclatans ont semé l'Univers
De prodiges divers :

On les vit sur la Terre , on en vit ébranlées
Montagnes & Vallées.

Les Rochers les plus hauts fondirent devant Dieux,
Comme la cire au feu ;

Et virent sous le bras qui lançoit le tonnerre
Trembler toute la Terre.

Le Ciel annonça lors à tous les Elemens
Ses justes jugemens ;
Et les Peuples voyant ce qu'ils n'auroient pu croire,
Reconnurent sa gloire.

Soient confus à jamais les vains adorateurs
Du travail des Sculpteurs ;
Et cet impie orgueil qui rend des vrais hommages
A de fausses images.

Anges , qui dans le Ciel vous vous faites d'honneur
D'adorer le Seigneur !
Sion , que de douceurs , si-tôt que ses merveilles
Frappèrent tes oreilles !

Les filles de Juda dans toutes leurs Cités
Bénirent ses bontés ;
Et tous ses jugemens à leurs ames ravies
Semblèrent d'autres vies.

352 OEUVRES DIVERSES

**Aussi, Seigneur, aussi vous êtes le Très-haut,
Et le seul sans défaut :**

**Tous les Dieux près de vous sont Dieux aussi fri-
voles,**

Que leurs froides Idoles.

**Vous, qui de son amour portez un cœur tou-
ché,**

Haïssez le péché ;

**Dieu qui haït les pécheurs garantit l'ame sainte :
De leur plus rude atteinte.**

Sa bonté pour le Juste aime à se déclarer,

Elle aime à l'éclairer ;

**Et sur l'homme au cœur droit les graces qu'il dé-
ploie**

Ne répandent que joie.

Justes, prenez en lui, prenez incessamment

Un plein ravissement ;

Et de sa sainteté consacrez la mémoire

Par des chants à sa gloire.

**Gloire au Père éternel, au Fils, à l'Esprit
Saint,**

Que tout adore & craint ;

Et telle qu'elle étoit avant l'Ange rébelle,

Telle à jamais soit-elle.



P S E A U M E X C V I I.

S Ion , encore un coup , par un nouveau Canti-
que ,

Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets ;
Fais régner dans tes murs l'allégresse publique ,
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable ,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats ;
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable ,
Qu'à la sainteté de son bras.

Son divin Salutaire a paru dans le Monde ,
Et dégagé la foi des révélations :
Lui-même a dévoilé sa justice profonde :
A la face des Nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde ,
Aux enfans d'Israël promet sa vérité :
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde ,
On voit ce qu'on a souhaité.

Oùi, tout ce qu'a de bon l'un & l'autre hémisphère ;
Ceux où régne le jour , ceux où régne la nuit ,
Tout a vû du grand Dieu le sacré Salutaire ,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, Peuples , chantez , & par toute la Terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant ;
Montrez par votre joie au Maître du tonnerre ,
L'effort d'un cœur reconnoissant.

N'épargnez point les Luts à votre Psalmodie,
 De la plus douce Harpe ajoutez-y les tons ;
 Joignez-y l'éclatante & forte mélodie
 Des Trompettes & des Clairons.

A l'aspect du Seigneur éclatez d'allégresse,
 Que la Mer en résonne en tout son vaste enclos ;
 Et que la Terre entière avec chaleur s'empresse,
 A mieux retentir que ses flots.

Les Fleuves suspendront leurs courses vagabon-
 des ,
 Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger :
 Les Montagnes suivront l'exemple de tant d'Or-
 des ,
 Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t'il les vertus & le vice
 Sur la justice même , & la même équité ;
 Sans faire soupçonner de la moindre injustice
 Sa plus haute sévérité.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
 Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E X C I X.

Terre , que ton enclos tout entier retentisse
Des louanges de ton Seigneur ;
Ne songe à lui rendre service,
Que l'hymne dans la bouche , & l'allégresse au
cœur.

Paroître en le servant chagrin devant sa face,
C'est ne le servir qu'à regret :
Entrons & que la joie efface
Ce qu'attire d'ennuis le mal le plus secret.

Vous , son Peuple , apprenez qu'il est Roi , qu'il
est Maître ,
Que tout empire est sous le sien ;
Et que sa main sans nous nous a formés de rien.

Nous sommes ses brebis à qui ses pâturages
En tous lieux sont toujours ouverts :
Portons chez lui de saints hommages ,
Et courons dans son Temple entonner nos cant-
certs.

Adorons tous son nom ; sa douceur adorée
Fait revivre à l'éternité ;
Et telle sera la durée
De sa miséricorde & de sa vérité.

356 OEUVRES DIVERSES

Gloire au Père éternel, gloire au Verbe ineffable,
Gloire à l'Esprit leur pur amour ;
Telle à tout jamais perdurable ,
Qu'elle étoit en tous trois avant le premier jour.

P S E A U M E C I.

SEigneur écoutez ma prière ,
Laissez-lui désarmer votre juste courroux ;
Et permettez aux cris que pousse ma misère ,
De pénétrer le Ciel pour aller jusqu'à vous.

Ne détournez plus votre face
Des mortelles douleurs qui m'ont percé le sein ;
Et dès le premier coup, dès leurs moindres menaces,
Panchez vers moi l'oreille , & retirez la main.

A quelque heure que ma souffrance
Implore votre appui , réclame votre nom ,
Ne regardez mes fers que pour ma délivrance ,
Ne regardez mes maux que pour leur guérison.

Mes jours ne sont que la fumée
D'un tronc que vos fureurs viennent de foudroyer ;
Ils vont s'évanouir , & ma chair consumée ,
Couvre à peine des os aussi secs qu'un foyer.

Le foin sur qui le Soleil frappe ,
A moins d'aridité que le fond de mon cœur ;
Ma languissante vie à toute heure m'échappe ,
Et faute de manger je nourris ma langueur.

En vain je pleure & me tourmente,
Ce n'est que me hâter de courir au tombeau;
A force de gémir mon supplice s'augmente,
Et mes os décharnés s'attachent à ma peau.

Le Pélican est moins sauvage
Au fond de son Désert que moi dedans ma Cour;
Et comme si le jour me faisoit un outrage;
Je suis comme un hibou les hommes & le jour.

Tel qu'un Passereau solitaire,
J'ai peine à supporter mon ombre qui me suit:
Et tout le long du jour si je ne puis me taire,
Je repose encore moins tout le long de la nuit.

Mais ce qui plus enfin me touche,
C'est que mes ennemis déclament contre moi:
Et que ceux qui n'avoient que ma gloire à la bouche,
Conspirent avec eux pour me faire la loi.

Tandis qu'ils apprêtent leurs armes,
La cendre en mes repas se mêle avec mon pain;
Et comme mon breuvage est trempé dans mes larmes,
L'amertume rebute & ma soif & ma faim.

Votre colere est légitime,
Vos bontés m'ont fait Roi, j'en ai trop abusé;
Mais ne m'éleviez-vous qu'à dessein que mon crime
Me fît choir de si haut que j'en fusse écrasé?

L'ombre , plus elle devient grande ,
 Se perd d'autant plutôt dans celle de la nuit.
 C'est-là de mes grandeurs ce qu'il faut que j'attende,
 Mon crime est leur ouvrage , & ma perte est leur
 fruit.

Vous êtes seul que rien n'efface ,
 Toute une éternité ne change rien en vous ,
 Et vous vous souviendrez , Seigneur, de race en ra-
 ce ,
 Que vous nous devez grace après tant de courroux.

Votre serment nous l'a promise ,
 Hâtez-vous par pitié de secourir Sion ;
 Seigneur , il en est temps , le mal est à sa crise ,
 Il est temps d'exercer votre compassion.

De ses murailles fracassées ,
 Le débris est si cher à vos vrais serviteurs ;
 Que sa poussière allume en leurs ames pressées
 L'ardeur d'en voir les maux tourner sur leurs au-
 teurs.

Par tous les climats de la Terre ,
 Les Peuples aussi-tôt trembleroient sous vos loix ;
 Et ce coup merveilleux serviroit de tonnerre
 A jeter l'épouvante au cœur des plus grands Rois.

Ce qu'ils ont refusé de croire ,
 Ils le verroient alors , & diroient hautement :
 Le Seigneur dans Sion a rétabli sa gloire ,
 Et rebâti ses murs jusqu'à leur fondement.

Nous leur dirions pour repartie :

C'est ainsi que de l'humble il écoute les cris ;
Et que jettant les yeux sur l'ame convertie ,
Il en reçoit l'hommage & les vœux sans mépris.

Qu'à toute la race future

On laisse par écrit qu'il est , & juste & bon ;
Les Peuples qu'après nous produira la nature ,
Feront dès le berceau l'éloge de son nom.

Sur-tout que l'Histoire leur marque ,
Comme assis dans son thrône il voit de toutes parts ;
Et que du haut du Ciel ce tout-puissant Monarque ,
Daigne jusques sur Terre abaisser ses regards.

C'est de-là qu'il entend la plainte ,
Que des tristes captifs il descend au secours ,
Pour retirer des fers la race heureuse & sainte ,
De ceux qui pour sa gloire ont prodigué leurs jours.

Il veut qu'après leur esclavage ,
Ils courent annoncer cette gloire en tous lieux ;
Et qu'en Jerusalem un plus entier hommage ;
Le respecte , l'exalte , & le connoisse mieux.

Leurs ames de ses biens comblées ,
A de sacrés transports se laisseront ravir ;
Les Peuples en son nom , feront des assemblées ;
Et les Rois s'uniront exprès pour le servir.

Mais cependant que je m'emporte
A prévoir les chemins que tiendra sa vertu ,
Dis-moi ce qui me reste à vivre de la sorte ;
Et combien doit languir mon esprit abattu ?

Ne borne point si-tôt ma course,
 Recule encor un peu le dernier de mes jours :
 Les tiens ont de la vie une immortelle source ;
 Tu peux m'en faire part sans qu'ils en soient plus
 courts.

Au moment que tout prit naissance,
 Tu préparas la Terre en faveur des humains ;
 Et ces vastes miroirs de ta toute-puissance ,
 Les Cieux , furent , Seigneur , l'ouvrage de tes
 mains.

Tandis que tu vivras sans cesse ,
 Ils céderont au feu qui les doit embraser ;
 Comme ce qui respire ils auront leur vieillesse ,
 Et comme un vêtement on les verra s'user.

Cette brillante couverture ,
 N'attend que ton vouloir à perdre son éclat :
 Toi seul n'est point sujet à changer de nature ,
 Et tout le cours des ans te voit en même état.

Mais dans notre peu de durée ,
 Du moins tes serviteurs revivent en leurs fils ;
 Ils habitent par eux la Terre désirée ,
 Et passent dans leur race aux siècles infinis.

Gloire au Père , cause des causes ,
 Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

PSEAUME

P S E A U M E C I X.

LE Seigneur vient de dire à son Verbe ineffable ,

Qui n'est pas moins que lui mon souverain Seigneur ;

Viens te seoir à ma dextre , & rends-toi redoutable ,

Par ce dernier comble d'honneur.

Cependant mon courroux aura soin de descendre
Sur ceux qui t'accabloient de leurs inimitiés ;

J'en confondrai l'audace , & je sçaurai les rendre

Tel qu'un escabeau sous tes pieds.

Je ferai de Sion partir l'éclat suprême
Du Sceptre universel qu'à tes mains j'ai promis :

Comme je régne au Ciel , tu régneras de même

Au milieu de tes ennemis.

Au jour de ta vertu tu leur feras connoître ;

Par les saintes splendeurs de tes droits éclatans ,

Que mes regards féconds de mon sein t'ont fait naître

Avant la naissance des temps.

Je te l'ai trop juré pour m'en vouloir dédire ;

Selon Melchisédec tu seras Prêtre & Roi ;

Et je joindrai moi-même un éternel empire

Au sacrifice offert par toi.

Q

Où, Seigneur, où, grand Dieu, ce divin Sal-
lutaire

Qui se fied à ta dextre & nous donne tes loix,
Viendra briser lui-même au jour de sa colere
Les plus fermes Thrônes des Rois.

Parmi les Nations ces loix autorisées,
Feront tant de ruine, & de tels châtimens,
Qu'en mille & mille lieux les têtes écrasées,
Publiront ses ressentimens.

L'eau trouble du torrent lui servit de breuva-
ge,
Tant qu'il lui plut traîner son exil ici-bas;
Et sa gloire en reçoit d'autant plus d'avantage,
Que rudes furent ses combats.

Gloire au Père éternel, la première des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E CX.

J'Aurai, Seigneur, toute ma vie
Votre éloge à la bouche, & votre amour au
cœur;

Et les plus gens de bien auront l'ame ravie
D'unir à mes efforts leur plus sainte vigueur.

Dans la grandeur de vos ouvrages ,
Je vois l'impression de toutes vos bontés ;
Et dans ce qu'ont d'éclat leurs plus hauts avantages ,
Le prompt & plein effet qu'ont eu vos volontés.

La gloire & la magnificence
Sont des trésors brillans qu'un mot seul a produits ;
Et de votre justice on verra l'abondance ,
Tant qu'on verra les jours fuir & suivre les nuits.

Le souvenir de vos merveilles
S'affermit à jamais par cet illustre don
Que fit votre pitié , de viandes sans pareilles ,
A ce Peuple choisi pour craindre votre nom.

Cette mémoire invariable
Du grand pacte qu'ont fait vos bontés avec nous ,
Vous fera déployer votre bras secourable ,
Et pour un si cher Peuple en montrer les grands coups.

Par eux vous le rendrez le maître
Des plus riches terroirs de tant de Nations ;
Et tous vos jugemens lui feront reconnoître ,
Ce qu'ont de sainteté toutes vos actions.

Vous avez des ordres fidèles ,
De qui la fermeté jamais ne se dément :
Ils ont tous pour appui des règles éternelles ,
Et la vérité même en est le fondement.

Peuple adore son bras propice ,
 Qui nous envoie à tous de quoi nous racheter ;
 Mais sçache qu'en revanche il veut que sa ju-
 stice

A toute éternité se fasse respecter.

Son nom est saint , il est terrible ;
 S'il le faut adorer , il le faut craindre aussi ;
 Et des routes du Ciel la sçience infailible ,
 Ne sçauroit commencer que par sa crainte ici.

Leur plus parfaite intelligence
 N'est utile qu'autant qu'on observe ses loix ;
 Et la louange dûë à sa magnificence
 Durant tout l'avenir doit occuper nos voix.

Gloire au Père , cause des causes ,
 Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E CXI.

HEureux qui dans son ame a fortement gravée
 La crainte du Seigneur ;
 Sa Loi sans chagrin observée ,
 Tourne en plaisirs pour lui ce qu'elle a de rigueur.
 De sa postérité , tant qu'elle suit ses traces ,
 Le nom devient puissant ;
 Et tout ce qu'il obtient de graces ,
 Passe de père en fils en son sang innocent.

Il voit en sa maison la gloire & la richesse

★ Fondre de toutes parts ;

Et sa justice fait sans cesse

Un amas de trésors au-dessus des hazards.

Il voit pour les cœurs droits une vive lumière

Naître en l'obscurité ;

Et de Dieu la faveur entière,

A sa miséricorde enchaîner l'équité.

Il prend à son exemple une ame pitoyable,

Prête au pauvre, & s'y plaît,

Se prépare au jour effroyable,

Et se juge trop bien pour craindre un dur arrêt.

La mémoire du Juste éclatante & bénie,

Percera l'avenir,

Sans que jamais la calomnie

Dans sa plus noire audace ait de quoi la ternir.

Son cœur est prêt à tout, en Dieu seul il espère

Dans ses calamités ;

Et se tient ferme en sa misère

Jusqu'à ce qu'il ait vû ses ennemis domptés.

Aux pauvres cependant il départ, il prodigue

Son bien sans s'émouvoir ;

Et le Ciel que par eux il brigue,

Le comble à tout jamais de gloire & de pouvoir.

Le pécheur le verra dans ce haut avantage,

Et séchera d'ennui ;

Son cœur en frémira de rage,

Et ses desirs jaloux périront avec lui.

Gloire à ton Fils & toi , Père , cause des causes ,
 Gloire à l'Esprit divin ;
 Telle qu'avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E CXII.

ENfans , de qui les voix à peine encor formées ,
 Ne font que bégayer ,
 C'est à louer le nom du Seigneur des Armées
 Qu'il les faut essayer.

Que ce nom soit béni dans toute l'étendue
 Que les siècles auront :
 Que la gloire en soit même au-delà répandue ,
 De ce qu'ils dureront.

De climat en climat , ainsi que d'âge en âge ,
 Il est à respecter ;
 Et du Nord au Midi , de l'Inde jusqu'au Tage ,
 Il le faut exalter.

Sa gloire qui s'élève au-dessus des Monarques ,
 Est seule sans défaut :
 Et bien qu'on voie au Ciel en briller mille marques ,
 Elle est encor plus haut.

Quel Roi fait sa demeure au-dessus du tonnerre ,
 Comme ce Dieu des Dieux ,
 Qui voit du haut en bas , & tout ce qu'a la Terre ,
 Et tout ce qu'ont les Cieux ?

D E P I E R R E C O R N E I L L E . 367.

Il dégage le pauvre , & la pauvreté même ,

Du plus épais borbier ;

Et tire le plus vil par son pouvoir suprême ,

Du plus sale fumier.

Il les place lui-même à côté de leurs Princes ,

Parmi les Potentats ;

Il leur donne lui-même à régir leurs Provinces ,

Et régler leurs Etats.

Il fait plus , il répand sur la femme stérile

La joie & le bonheur ,

Et faisant de sa couche une Terre fertile ,

Il la met en honneur.

Gloire à ton Fils & toi , Père , cause des causes ,

Gloire à l'Esprit divin ;

Telle encor maintenant qu'avant toutes les choses ,

Soit-telle encor sans fin.

P S E A U M E C X I I I .

DU fidèle Abraham race heureuse & chérie ;
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garan-
tit ,

Que du fond de l'Egypte & de sa barbarie ,

La maison de Jacob fortit :

Il voulut en Judée étaler l'abondance

De sa miséricorde & de sa sainteté ;

Et choisit Israël pour siège à sa puissance ,

Et pour objet à sa bonté,

Q iiii

De ce Peuple fuyant , loin d'arrêter sa course ,
 La Mer fuit devant lui si-tôt qu'elle le vit ;
 Et les eaux du Jourdain rebrouffant vers leur source ,
 Lui céderent leur propre lit.

Soudain les plus hauts monts de joie en tressaillirent ,
 Comme un troupeau sur l'herbe au son des chalumeaux ;
 Soudain tout à l'entour les collines bondirent
 Comme bondissent les agneaux.

O Mer , qui t'obligeoit de prendre ainsi la fuite ;
 Indomptable élément , quel bras t'a déplacé ?
 Par quel ordre , Jourdain , & sous quelle conduite
 Tes eaux ont-elles rebrouffé ?

Qui vous fit tressaillir , orgueilleuses montagnes ,
 Comme au son du pipeau tressaillent les troupeaux ;
 Collines , qui servez de ceinture aux campagnes ,
 Qui vous fit bondir comme agneaux.

Qui l'eût pû , que ce Dieu qui fait trembler la
 Terre ,
 Qui n'a qu'à le vouloir , & tout change de lieu ;
 Qui nous gouverne en paix , qui nous couronne en
 guerre ,
 Qui de Jacob est le seul Dieu ?

C'est lui qui convertit les rochers en fontaines ,
 Qui de leurs flancs pierreux tire des torrens d'eaux ;
 Qui des vastes déserts en arrose les plaines ,
 Qui les y sépare en ruisseaux .

DE PIERRE CORNEILLE. 369

Ce n'est point aux mortels à prendre aucune gloire,
re,

Le cœur qu'elle surprend la doit desavouer :

C'est ton nom, qui fait seul plus qu'on n'eût osé croire,
re,

C'est lui, Seigneur, qu'il faut louer.

Fais de tes vérités briller si bien l'empire,

Et rends de ta pitié le pouvoir si connu,

Qu'entre les Nations on ne puisse nous dire;

Votre Dieu, qu'est-il devenu ?

Aveugles mal guidés qui courez vers la chute,

Sçachez que pour séjour, c'est le Ciel qui lui plaît;

Que son moindre vouloir hautement s'exécute,

Que tout est par lui ce qu'il est.

Vos Dieux n'ont point de bras à lancer le tonnerre,

Gentils, ils ne sont tous que simulacres vains :

C'est de l'or, de l'argent, du bois & de la pierre

Qui tient sa forme de vos mains.

Vous leur faites des yeux, vous leur faites des bouches,

Qui ne sçavent ce que c'est de voir, ni de parler :

Et leurs plus vifs regards sont bénins, ou farouches,

Comme il vous plaît les ciseler.

Les oreilles chez eux sont de si peu d'usage,

Qu'autour d'elles le son frappe inutilement;

Et le nez que votre art plante sur leur visage,

Ne leur y sert que d'ornement.

Q

Enfin ils n'ont des mains que pour faire figure,
 Leurs pieds, s'il faut marcher, n'y sçauroient com-
 sentir,
 Et s'ils ont un gosier, il n'a point d'ouverture
 Par où leur voix daigne sortir.

Deviennent tous pareils à ces vaines idoles,
 Ceux qui leur donnent l'être, & les font adorer;
 Devienne tout semblable à tous ces Dieux frivoles,
 Quiconque en eux veut espérer.

La maison d'Israël a mis son espérance
 Aux suprêmes bontés du souverain Auteur;
 Et son bras tout-puissant l'a mise en assurance,
 Il s'en est fait le Protecteur.

La famille d'Aaron y met son espérance,
 Elle n'attend secours ni faveur que de lui;
 Et son bras tout-puissant la met en assurance,
 Il lui sert d'invincible appui.

Tous ceux qui craignent Dieu mettent leur espé-
 rance
 Au suprême pouvoir de son bras souverain;
 Et ce Dieu juste & bon les met en assurance,
 Et pour appui leur tend la main.

Il nous tient à tel point gravés dans sa mémoire,
 Qu'il ne peut oublier nos bonnes actions;
 Et nous comble ici-bas, en attendant sa gloire,
 De mille bénédictions.

DE PIERRE CORNEILLE. 371

Aux enfans d'Israël il prodigue ses graces ,
Il entend leur prière , il bénit leurs ferveurs ;
Et sur les fils d'Aaron qui marchent sur ses traces ,
Il verse les mêmes faveurs .

Il en est libéral par toutes nos Provinces
A ceux dont l'ame sainte exalte & craint son nom ;
Aux petits comme aux grands , aux Bergers , comme
me aux Princes ,
Il départ ce précieux don .

Puisse de jour en jour sa bonté souveraine
Qui vous attache à lui par des liens si doux ,
Et redoubler , ce don , & l'épandre à main pleine
Sur vos fils ainsi que sur vous .

Entre les Nations dont il peuple le Monde ,
Il lui plut vous bénir comme ses bien-aimés ;
Et quand il a formé le Ciel , la Terre , & l'Onde ,
C'est pour vous qu'il les a formés .

Ce Créateur de tout , ce Maître du tonnerre ,
S'est réservé là haut le Ciel pour habiter :
Mais se le réservant , il vous donne la Terre ,
C'est de là qu'il y faut monter .

Cependant chez les morts il n'est aucune flamme
Qui ranime , Seigneur , ton sacré souvenir ;
Et sous un froid tombeau qui couvre un corps sans
ame ,
On n'apprend point à te bénir .

C'est à nous qui vivons à te rendre un hommage
De louange & de gloire aussi-bien que d'encens :
C'est à ceux qui vivront à t'offrir d'âge en âge
Un Tribut de vœux innocens.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E C X V I.

N Ations qui peuplez le reste de la Terre ,
Bénissez toutes le Seigneur :
Peuples , que la Judée en ses cantons resserre ,
Louiez comme elles sa grandeur.

Vous voyez , Nations , sa grace descendue ,
Et vous , Peuples , sa vérité :
Toutes deux sont pour nous d'une égale étendue ,
Et durent à l'éternité.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.



P S E A U M E C X I X.

DAns les ennuïs qui m'ont pressé,
J'ai toujours au Seigneur élevé ma prière ;
Et n'ai point réclamé son aide en ma misère,
Qu'il ne m'ait exaucé.

De lâches calomniateurs
Font que tout de nouveau, Seigneur, je la réclame ;
Daigne m'en garantir & délivre mon ame
Des perfides flatteurs.

Il n'est point de contre-poisons
Contre le noir venin des langues médisantes ;
Et ce sont tout autant de blessures cuisantes,
Que toutes leurs raisons.

Les traits que lance un bras puissant
Portent bien moins de morts que ceux de leur pa-
role ;
Et les pointes d'un feu qui ravage & désole ,
N'ont rien de si perçant.

Que mon exil me fait d'horreur !
Fy vis comme en Cédar je vivrois sous des tentes ;
Et ne vois que brutaux , dont les mœurs insolentes
N'étaient que fureur.

Plus j'ose leur parler de paix,
 Plus j'aigris contre moi leur haine & leur colere;
 Et la vaine douceur de nuire & de mal faire
 Forme tous leurs souhaits.

Gloire aux trois, dont l'Etre est divin,
 Gloire soit en tous lieux à leur unique essence;
 Telle, comme elle étoit lorsque tout prit naissance,
 Soit-elle enkor sans fin.

P S E A U M E C X X.

P Rès d'être accablé de misère,
 Jusqu'au plus haut des Cieux j'ai levé mes regards;
 Et recherché de toutes parts,
 D'où pourroit me venir le secours nécessaire.

Mais dans une si rude guerre,
 Je n'ai vu que mon Dieu qui pût me secourir:
 C'est à lui qu'il faut recourir,
 A ce Dieu qui de rien fit le Ciel & la Terre.

Ne craignons ni faux pas, ni chute;
 Puisque ce Dieu des Dieux s'abaisse à nous garder:
 C'est un crime d'apprehender,
 Qu'un œil si vigilant se ferme, ou se rebute.

Il veille, Israël, il te veille;
 Il voit tous les périls qui s'ouvrent sous tes pas;
 Marche sans trouble, & ne crains pas
 Que jamais il s'endorme, ou même qu'il sommeille;

Il est ta garde en tes allarmes ,
Il te guide & protège en ta calamité ;
Et puisqu'il marche à ton côté ,
Ta main pour te couvrir n'a point à chercher d'ar-
mes.

Le Soleil qui commence à luire
Ne te brûlera point dans la chaleur du jour ;
Et quand la Lune aura son tour ,
Ses rais les plus malins ne pourront plus te nuire.

Contre le fer, contre la flamme ,
Contre tous les affauts du malheur qui te suit ,
Il te gardera jour & nuit ;
Il fera plus encore , il gardera ton ame.

Daigne en la mort comme en la vie
L'excès de sa bonté répondre à tes souhaits ;
Et de tes desseins à jamais ,
Favoriser l'entrée , & bénir la sortie.

Gloire au Père cause des causes ,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin ;
Telle maintenant & sans fin ,
Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choses.



P S E A U M E C X X I.

O L'heureuse nouvelle !
Le grand mot qu'on m'a dit ! Nous irons, Peuple armé ,

Nous entrerons , troupe fidèle ,
Dans la Maison du Dieu qui seul a tout formé.

Nous reverrons encore
Les murs , les murs sacrés de la sainte Sion ,
Où le Dieu qu'Israël adore ,
Fait briller tant d'effets de sa protection.

Cette Reine des Villes ,
Qu'il doit faire durer même au-delà des temps ,
Ne craint point de guerres civiles ,
Tant l'union est forte entre ses habitans.

Ces nombreuses lignées ,
Qui du sang d'Israël portent si haut l'honneur ,
Des Terres les plus éloignées
Y viennent rendre hommage au grand nom du
Seigneur.

Dans ses tours les plus fortes
La pudeur , l'équité , le saint amour revit ;
Et la justice entre ses portes ,
Tient le haut Tribunal des enfans de David.

Montrez-lui votre zèle ,
Peuple , à vœux redoublés, souhaitez-lui la paix :
Ce que vous obtiendrez pour elle ,
Entretiendra chez vous l'abondance à jamais.

Qu'à jamais ta puissance ,
Sion , à cette paix force tes ennemis ;
Et qu'à jamais cette abondance
Du sommet de tes tours coule chez tes amis.

J'ai chez toi tant de frères ,
Mes proches avec toi m'ont fait de si doux nœuds ,
Que tant de liaisons si chères
Pour ce bienheureux calme unissent tous mes vœux.

Ce Temple où Dieu lui-même
Fait éclater souvent toute sa Majesté ,
Sur-tout oblige un cœur qui t'aime ,
A des vœux assidus pour ta prospérité.

Père , causes des causes ,
Gloire à ton Fils & toi , gloire à l'Esprit divin ;
Telle qu'avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E C X X I I.

Auteur de l'Univers , qui choisis pour demeure
Les immenses Palais des Cieux ;
A toute rencontre , à toute heure ,
Jusques-là , jusqu'à toi j'ose élever mes yeux.

Ainsi le serviteur sur la main de son Maître,
 A tous momens porte les siens,
 Lorsqu'il tremble, & veut reconnoître
 Ce qu'il doit en attendre ou de maux ou de biens.

La servante inquiète aux mains de sa maîtresse
 N'attache pas mieux ses regards,
 Que ma douloureuse tendresse
 Ramène à toi, Seigneur, les miens de toutes parts.

Jette un œil de pitié sur mon ame accablée
 Et d'opprobres & de mépris:
 La honte dont elle est comblée
 De ses plus durs travaux chaque jour est le prix.

Le riche me dédaigne, & l'orgueilleux m'affronte,
 Mais enfin jette ce coup d'œil;
 Le riche recevra la honte,
 Et tu renverferas l'opprobre sur l'orgueil.

Gloire au Pere éternel, la première des causes,
 Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
 Et telle qu'avant toutes choses,
 Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.



P S E A U M E CXXIII.

SI le Dieu d'Israël ne m'avoit garanti,
De l'insolente audace, & de la perfidie:
Qu'Israël lui-même le die,
Si le Seigneur n'eût pris notre parti.

Des ennemis couverts les pièges décevants,
Des ennemis connus les bras faits au carnage,
Auroient si bien uni leur rage,
Qu'elle nous eût engloutis tous vivans.

Le barbare complot de tant de conjurés,
Qui s'enyvrent de sang, & se gorgent de crimes,
Nous eût plongés en des abîmes,
Où leur fureur nous auroit dévorés.

De leurs plus fiers torrens les orgueilleux ruif-
seaux,
N'ont fait en dépit d'eux que bondir sur nos têtes,
Où, sans lui, mille autres tempêtes
Auroient roulé d'insupportables eaux.

Béni soit le Seigneur, béni soit le secours
Que sa faveur départ, que sa bonté déploie:
Il leur vient d'arracher leur proie,
Et de leurs dents il a sauvé nos jours.

Ils nous avoient poussé sur les bords du tombeau,
Ils y tenoient déjà notre ame enveloppée;
Mais elle s'en est échappée,
A l'Oïseleur comme échappe un oiseau.

380 OEUVRES DIVERSES

On a brisé les lacs qu'ils nous avoient tendus ,
De notre liberté nous recouvrons l'usage ;
Et nous triomphons de leur rage
Dans le moment qu'on nous croyoit perdus.

Peuple, n'en doute point, c'est le Seigneur, c'est
lui,
Dont le bras invincible a pris notre défense ;
Et son adorable puissance
A qui le sert aime à servir d'appui.

Gloire au Père éternel , gloire au Verbe incarné,
Gloire à l'Esprit divin, ainsi qu'eux adorable :
Telle à tout jamais perdurable ,
Qu'elle éclatoit avant que tout fût né.

P S E A U M E C X X I V.

QUiconque met en Dieu toute sa confiance
A même fermeté que le mont de Sion :
Rien ne peut l'ébranler, & dans sa patience
Il est assez armé contre l'oppression.

Si pour Jerusalem l'enceinte des montagnes
Forme des bastions qu'on a peine à forcer ;
Ce Dieu qui d'un coup d'œil les réduit en campa-
gnes,
Sert aux siens d'un rempart qu'on ne peut renver-
ser.

Non, il ne souffre point aux méchans un empire,
Sous qui l'homme de bien soit long-temps abattu;
De peur qu'à cette amorce une ame qui soupire
Ne prenne goût au crime, & quitte la vertu.

Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de répandre;
Sur qui s'attache à vous quelques prospérités:
Versez-y des faveurs qui nous fassent comprendre
Quels biens suivent un cœur qui suit vos vérités.

Quant à ceux qui ne sont que détours & que ruses,
Rangez-les avec ceux qui ne sont que forfaits;
Ne faites point de grace à leurs folles excuses,
Et par-là d'Israël établissez la paix.

Gloire au Père éternel, la première des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

P S E A U M E C X X V.

D'Es qu'il plût au Seigneur mettre fin à nos
peines,
Si-tôt qu'il eût brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe & de chimères vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein ravissement, de tout notre visage
 Bannit les marques du passé ;
 Et jusqu'au souvenir d'un si dur esclavage,
 Tout cessa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyoient notre joie,
 Se disoient d'un air sourcilleux :
 Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
 Soit bien grand & bien merveilleux !

Oùi, leur répondions-nous, c'est le Dieu des
 merveilles ,
 C'est lui qui nous tire d'ici ;
 Et comme les bontés font pour nous sans pareil-
 les,
 Notre allégresse l'est aussi.

Favorisez, Seigneur, des mêmes privilèges ;
 Ces restes pour qui nous tremblons ;
 Comme vent du Midi, faites fondre les neiges
 Qui fertilisent leurs sablons.

Ils ont semé leurs bleds, mais sous des loix sé-
 vères
 Que leur imposoient leurs malheurs ;
 Leur douleur égaloit l'excès de leurs misères,
 Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont semés avec pleine tristesse,
 Accablez d'ennuis & de maux :
 Ils reviendront, Seigneur, avec pleine allégresse ;
 Chargez du fruit de leurs travaux.

DE PIERRE CORNEILLE. 383

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E C X X V I .

Q Ue sert tout le pouvoir humain ,
A bâtir un Palais qu'en sert tout l'artifice ?

Hommes, vous travaillez en vain ,
A moins que le Seigneur avec vous le bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour & nuit à garder une Ville ,
Si Dieu ne la garde avec eux ,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que pour amasser ,
Un avare inquiet se leve avant l'Aurore ,
Il ne fait que se harasser ,
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfans chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance ;
Pour siens il adopte leurs fils ,
Et leurs moindres travaux portent leur récompense.

Tels que des Guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime ,
Ces fils , qu'il donne aux moins heureux ,
Soutiennent puissamment un Père qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
 Qui trouve en leur secours un assuré refuge ;
 Il n'a jamais lieu de rougir
 Quand il lui faut répondre au Tribunal d'un Juge.

Gloire au Père , au Verbe incarné,
 Gloire à l'Esprit divin , ainsi qu'eux adorable ;
 Telle qu'avant que tout fût né ,
 Telle soit-elle encore à jamais perdurable.

P S E A U M E CXXVII.

O Que votre bonheur vous doit remplir de
 joie ,

Vous tous qui craignez le Seigneur,
 Qui ne marchez que dans sa voie
 Et lui donnez tous votre cœur.

Des travaux de vos mains il fait la nourriture
 Nécessaire à votre soutien ;
 Point pour vous de bien qui ne dure ,
 Point de mal qui ne tourne en bien.

Vos femmes , tout ainsi que ces fécondes vignes
 Qui des maisons parent le tour ,
 Vous rendront les fruits les plus dignes
 Que promette un parfait amour.

Vos fils se rangeront autour de votre table ,
 Comme des jeunes oliviers ;
 Et leur concorde inviolable
 Suivra vos plus heureux sentiers.

Voilà

DE PIERRE CORNEILLE. 385

Voilà comme ce Dieu bénira par avance

Un cœur pour lui vraiment atteint ;

Et ce qu'aura pour récompense

Dès ici l'homme qui le craint.

Que du haut de Sion ses bontés vous bénif-
sent,

Et n'étaient dans la cité,

Jusqu'à ce que vos jours finissent,

A vos yeux que félicité.

Qu'elles vous fassent voir prospérer votre race

Dans les enfans de vos enfans ;

Israël toujours sans disgrâce,

Et tous ses Peuples triomphans.

Gloire au Père éternel, la première des cau-
ses,

Gloire au Fils, à l'Esprit divin,

Et telle qu'avant toutes choses,

Telle soit-elle encor sans fin.

P S E A U M E CXXVIII.

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans
cesse.

Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse :

Jacob qu'ils ont poussé long-temps si vivement,

A droit de dire hautement.

R

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans
cesse

Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse :
Ils ont voulu me perdre & me faire la loi ,
Mais ils n'ont rien pu contre moi.

Ces méchants ont forgé sur mon dos plus de cri-
mes ,

Qu'au désert tous les ans n'en portent nos victimes ;
Et n'ont fait , pour tout fruit de leur méchanceté ,
Qu'augmenter leur iniquité.

Le Seigneur a sur eux renversé leurs tempêtes ;
Son bras juste vengeur a foudroyé leurs têtes :
Ainsi soient terrassés à leur confusion
Tous les ennemis de Sion.

Qu'ils deviennent pareils à ce soin inutile
Qui sur le haut des toits pousse un tuyau débile ;
Et ne se montre aux yeux que pour le voir sécher ,
Avant qu'on l'en puisse arracher.

Qu'ils deviennent pareils à ces méchantes her-
bes ,
Dont jamais moissonneur n'a ramassé de gerbes ,
Que tient le glaneur même indigne de sa main
Et n'en daigne remplir son sein.

Les passans qui sçauront quelle est leur injusti-
ce ,
Ne leur diront jamais : Le Seigneur vous bénisse ;
Le Seigneur vous appuye , ainsi que notre cœur
Vous bénit au nom du Seigneur.

P S E A U M E C X X I X.

DEs abîmes profonds où mon péché me plonge
Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris :

Tu vois mon repentir, & l'ennui qui me ronge ;
Seigneur ne reçois pas mes vœux avec mépris.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive ;
Qui n'entend point sans secourir ;
Jette sur les élans d'une douleur si vive ,
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens , je le dis à
ma honte,

Seigneur , je les ai mérités :

Mais qui subsistera si tu demandes compte
De tout l'emportement de nos iniquités ?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi ;
Elle est inépuisable, & c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole ;

Dans ce que je n'ai sçu parer :

Un Dieu n'afflige point, qu'ensuite il ne console ;
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espère ainsi que moi , Peuple de la Judée ;

Fils de Jacob , espérez tous :

Et du matin au soir gardez la sainte idée

D'espérer en sa grace en craignant son courroux

A sa miséricorde il n'est point de limites,
 Il en a des trésors cachés ;
 Et prépare lui-même un excès de mérites,
 A racheter bientôt l'excès de nos péchés.

Attends donc , Israël , attends avec courage
 L'effet de ce qu'il a promis :
 Il payera ta rançon , rompra ton esclavage ,
 Et brisera les fers où ton péché t'a mis.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
 Gloire au Fils , à l'Esprit divin ;
 Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
 Telle soit-elle encor , maintenant & sans fin.

P S E A U M E CXXX.

JE n'ai point soupiré pour cette indépendance
 Où veut monter l'orgueil par des droits usurpés ;
 Vers elle aucuns regards ne me sont échapés ,
 Non pas même par imprudence.

Vous le sçavez , Seigneur , ma plus vaste pensée
 Ne m'a jamais enflé d'aucune ambition ,
 Ni recherché l'éclat d'une illustre action
 Pour voir ma fortune haussée.

Si j'ai manqué d'avoir ce mépris de moi-même ;
 Cet humble sentiment que vous m'avez prescrit ;
 Si j'ai jamais laissé surprendre mon esprit
 A la splendeur du Diadème.

Puisse votre rebut se rendre aussi sévère,
Aussi rude à mon cœur mortellement navré,
Qu'est sensible à l'enfant nouvellement sevré
Le refus du lait de sa mère.

Porte, porte au Seigneur ta pleine confiance,
Israël, Peuple élu qu'il a daigné bénir,
Et depuis ce moment jusqu'à tout l'avenir,
Dédaigne toute autre espérance.

Gloire au Père éternel, la première des causes ;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin :
Telle encor maintenant, & telle encor sans fin.
Qu'elle étoit avant toutes les choses,

P S E A U M E C X X X I I I .

Ministres du Seigneur, bénissez à l'envi
Sa main toute-puissante :

Qu'aucun ne s'en exempte,
Montrez tous ce grand cœur dont vous l'avez servi

C'est vous qui demeurez dans la sainte maison,
Que ce devoir regarde ;
Vous qui l'avez en garde,
Et qui pour tout le Peuple offrez votre oraison.

Quand ce Peuple accablé de travaux & d'ennui
Paiblement sommeille,
Qu'autre que vous ne veille ;
Levant les mains au Ciel bénissez-le pour lui.

Dites sur Israël, que le grand Dieu des Dieux
 Par sa bonté propice
 A jamais vous bénisse,
 Lui qui créa d'un mot & la Terre & les Cieux.
 Gloire au Père éternel, à son Verbe incarné,
 A l'Esprit adorable ;
 Telle à jamais durable
 Qu'elle étoit en tous trois avant que tout fût né.

P S E A U M E C X L I I.

EXauce-moi, Seigneur, suivant ta vérité,
 Il est temps que ta fureur cesse :
 Exerce ta justice à remplir ta promesse,
 Où ta justice aura trop de sévérité.

Ne demande point compte, ou souffre à ta pitié
 Que ce soit elle qui l'entende :
 S'il faut qu'à la rigueur chacun de nous le rende,
 Qui pourra devant toi se voir justifié ?

Ne te suffit-il point qu'un ennemi cruel
 Persécute ma triste vie ;
 Que l'opprobre en tous lieux me suive & m'humilie,
 Que je sois du mépris l'objet continuel ?

Cette obscure demeure où je me tiens caché,
 Comme si j'étois mort au Monde ;
 Ma noire inquiétude, & ma douleur profonde,
 Mes troubles, mes sanglots, ne t'ont-ils point tou-
 ché ?

Je rappelle en mon cœur le souvenir des jours
Où tu faisois tant de merveilles ;
Je rappelle à mes yeux tant d'œuvres sans pa-
reilles ,
Tant de soins amoureux , & tant de prompts se-
cours.

J'éleve à tous momens mes foibles mains vers
toi ,
Et jamais la campagne aride
Ne fut des eaux du Ciel si justement avide ,
Que l'est tout mon esprit des bontés de mon Roi.

Hâtez-vous , ô mon Dieu , hâtez-vous Roi des
Rois ,
Je suis sur le bord de la tombe :
Pour peu que vous tardiez , c'en est fait , je suc-
combe ,
Et l'haleine me manque aussi-bien que la voix.

De mes jours presque éteints rallumez le flam-
beau ,
Chassez la mort qui les menace :
En l'état où je suis , détourner votre face ,
C'est achever ma perte , & m'ouvrir le tombeau.

Montrez dès ce moment comme votre courroux
Cède à votre miséricorde :
Montrez comme au besoin votre bonté l'accorde
Aux ames dont l'espoir ne s'attache qu'à vous.

322 OEUVRES DIVERSES

Daignez faire encor plus, montrez-moi le sentier,

Qu'à me rétablir je dois suivre :

C'est de vous que j'attends la force de revivre,
Moi qui dans tout mon corps ne voit plus rien d'entier.

Arrachez-moi des mains qui m'ont persécuté ;

J'ai mis en vous tout mon refuge :

Vous êtes mon Dieu seul, & serez mon seul Juge;
Réglez mes actions sur votre volonté.

Vous porterez plus loin vos célestes faveurs ;

Votre esprit saint sera mon guide ;

Et me rendant ce thrône où votre nom préside ;

Vous y ranimerez mes premières ferveurs.

Vous passerez l'effet que je me suis promis ;

Et m'ayant tiré de misère

Vous la renverserez sur le parti contraire ;

Et vos bontés pour moi perdront mes ennemis.

Oùi, vous disperserez tous mes persécuteurs,

Vous vous en montrerez le Maître ;

Et leur ferez à tous hautement reconnoître

A quel point votre bras soutient vos serviteurs.

Gloire au Père éternel, à son Verbe incarné,

A l'Esprit comme eux adorable :

Telle encor maintenant à jamais perdurable,

Qu'elle étoit en tous trois avant que tout fût né.

P S E A U M E CXLVII.

L Oüez , Jérusalem , loüez votre Seigneur ;
Montagne de Sion , exaltez votre Maître ;
Honorez-le de bouche , adorez-le de cœur ,
C'est de lui que vous tenez l'être.

De vos portes c'est lui qui soutient les verroux ;
C'est lui qui dans vos murs tient tout en assurance ;
Il y bénit vos fils , il les y comble tous
De richesse & d'abondance.

Par lui de tant de vœux la paix est le doux fruit ;
Par lui de vos confins elle s'est ressaisie :
D'abord le mieux nourri que la Terre ait produit
C'est lui seul qui vous rassasie.

Pour se faire obéir dans les plus grands Etats ,
Il n'a du haut des Cieux qu'à dire une parole ;
Ses ordres sont portés aux plus lointains climats
Plus vite qu'un oiseau ne vole.

C'est lui seul qui répand la neige à pleines mains
Comme flocons de laine il l'oblige à descendre :
La bruine à son choix s'épart sur les humains ,
Comme s'épartiroit la cendre.

En perles de crystal que lui-même endurent ,
Il fème la froidure , & laisse choir la glace ,
Et quand cette froidure une fois s'épaissit ,
Qui peut tenir devant sa face ?

D'un seul mot qu'il prononce il l'a résout en eaux,
 A peine il a parlé qu'elle devient liquide ;
 Et d'un souffle il la fait couler à gros ruisseaux
 A travers la campagne humide.

Il choisit Israël pour lui donner sa Loi,
 Il lui daigne lui-même annoncer ses justices :
 C'est de lui qu'il se plaît à se dire le Roi,
 Et recevoir les sacrifices.

Il n'en fait pas de même à toutes Nations,
 Non, ce n'est pas ainsi qu'avec tous il en use ;
 Et de ses jugemens les saintes notions
 Sont des grâces qu'il leur refuse.

Gloire au Père, à son Verbe, à l'Esprit tout di-
 vin,
 Gloire soit en tous lieux, à leur unique essence,
 Telle soit maintenant, & telle encor sans fin,
 Qu'avant que tout eût pris naissance.

P S E A U M E CXLVIII.

LOüez, pures intelligences,
 Le Dieu qui vous commet à gouverner les Cieux ;
 Et du plus haut séjour de ses magnificences
 Donnez l'exemple à ces bas lieux.

Loüez-le tous , esprits célestes ,
Ministres éternels de ses commandemens ;
Puissances , qui rendez ses vertus manifestes ;
N'y refusez aucuns momens.

Soleil à toi seul comparable ,
Lune à qui chaque nuit fait changer de splendeur ;
Astres étincelans , lumière inépuisable ,
Loüez à l'envi sa grandeur.

Vastes Cieux , prisons éclatantes ,
Qui renfermez les airs , & la terre & les eaux ;
Réservoirs suspendus , Mers sur le Ciel flottantes ;
Imitez ces brillans flambeaux.

Quand il lui plut vous donner l'être ,
Le rien fut sa matière , & l'Ouvrier sa voix :
Il ne fit que parler , & ce grand tout , pour naître ,
N'en attendit point d'autre loix.

Il égala votre durée
A celle que dès-lors il choisit pour le temps :
Il prescrivit à tous une borne assurée ,
Il vous fit des ordres constants.

Loüez-le du fond de la Terre ,
Abîmes dans son centre à jamais enfoncés ;
Exaltez ainsi qu'eux ce Maître du tonnerre ,
Fiers Dragons , & le bénissez.

Bénissez-le , foudres , orages ,
Primats , neiges , glaçons , grêles , vents indomptés ,
Qui ne mutinez l'air , & n'ouvrez les nuages ,
Que pour faire ses volontés.

Vous , montagnes inaccessibles ,
 Vous , gracieux côteaùx qui parez les valons ;
 Arbres qui portez fruit , Cédres incorruptibles ,
 Qui bravez tous les aquilons.

Vous , Monstres , vous , bêtes sauvages ;
 Serpens qui vous cachez aux lieux les plus couverts ;
 Animaux qui peuplez nos champs & nos bocages ,
 Volages habitans des airs.

Peuples & Rois , Soldats & Princes ,
 Citadins , Gouverneurs , Souverains , & Sujets ;
 Juges qui maintenez les Loix dans vos Provinces ,
 Louëz Dieu dans tous sès projets.

Louëz tous sêxes & tous âges ,
 Louëz ce Dieu vivant , reclamez son appui ;
 Et sçachez qu'aucun Dieu ne mérite d'hommages ;
 Ni des vœux ni d'encens que lui.

Supplëez aux bouches muettes ;
 L'Air , la Terre , les Eaux , les Cieux même en
 sont pleins ;
 Soyez , fils de Jacob , foyez les interprètes
 De tant d'ouvrages de sès mains.

Il vous a donné la victoire ,
 Vos tyrans sont défaits & vos malheurs finis ;
 Il a pris soin de vous , prenez soin de sa gloire ;
 Vous qu'a sa gloire il tient unis.



P S E A U M E CXLIX

A Mes des dons du Ciel comblées,
Par un nouveau Cantique exaltez le Seigneur :
Que de son Peuple aimé les saintes assemblées,
Y portent la voix & le cœur.

Que tous les cœurs s'épanouissent,
Qu'au Dieu qui les a faits ils fassent d'humbles vœux;
Que les fils de Sion en lui se réjouissent
Du Roi qu'il a choisi pour eux.

Que le plein cœur de leur Musique
Exalte son grand nom, adore son secours;
Et marie aux accords de ce nouveau Cantique,
Ceux des Harpes & des Tambours.

Sur le penchant de la ruine
Il aime à relever son Peuple favori:
Plus il le voit soumis, plus sa bonté divine
Protège ce qu'il a chéri.

Elle appuye, elle glorifie
Ceux qui font pour sa gloire un ferme & saint pro-
pos ;
Quel qu'il soit, jour ou nuit, l'homme qui s'y con-
fie,
Veille en joie, ou dort en repos.

Ses Saints n'ont que lui dans la bouche ;
 Sa louange est l'objet qui remplit tous leurs chants ;
 Et leurs mains , pour dompter l'orgueil le plus fa-
 rousse ,

Auront un glaive à deux tranchans.

C'est ainsi qu'ils prendront vengeance
 De tant de Nations qui les ont opprimés ;
 Et leur reprocheront la barbare insolence ,
 Dont les Peuples se sont armés.

Nous verrons leurs Rois dans nos chaî-
 nes ,
 Ces Rois dont la fureur étoumoit l'Univers ;
 Et tout ce qui sous eux servit le mieux leurs hâ-
 nes ,

Tombera comme eux dans nos fers.

Telle est l'éclatante justice
 Qu'a résolu ce Dieu d'en faire par nos mains ;
 Et le triomphe heureux que sa bonté propice
 Dès ici prépare à ses Saints.

P S E A U M E C L.

LOüez l'inconcevable essence,
 La majesté d'un Maître admirable en ses Saints ;
 Louiez l'auguste éclat de sa magnificence ,
 Louiez-le dans tous ses desseins.

Loüez-le de tant de merveilles
Qu'en faveur des mortels prodigue sa bonté :
Loüez incessamment ses grandeurs sans pareilles ,
Loüez leur vaste immensité.

N'épargnez Hautbois , ni Trompettes ,
Pour lui faire à l'envi des concerts plus charmans :
Employez-y Clairons , Harpes , Luths , Epinettes ,
N'oubliez aucuns Instrumens.

Unissez en votre Musique
La Flute à la Viole , & la Lyre aux Tambours :
Que l'Orgue à tant de sons mêle un son magnifique ,
Prête un harmonieux secours.

Joignez-y celui des Cymbales ,
Et de ces tons divers formez un tel accord ,
Que pour vanter son nom leurs forces inégales
Ne semblent qu'un égal effort.

Gloire au Père , causes des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ,
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor sans fin.



CANTIQUE DES TROIS ENFANS.

OUvrages du Très-haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps de l'un à l'autre Pole,
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entière,
Bénissez le Seigneur;
Cieux qu'il a peints d'azur & revêt de lumière,
Exaltez sa grandeur.

Eaux sur le Firmament par sa main suspendues;
Bénissez le Seigneur;
Vertus par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil qui fais le jour, Lune qui perces l'ombre;
Bénissez le Seigneur;
Étoiles dont Mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchemens de pluie & de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la Nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre & pare la Terre;
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage & resserre,
Exaltez sa grandeur.

DE PIERRE CORNEILLE. 401

Incommodes brouillards , importunes bruines ,
Bénissez le Seigneur ;

Frimats , triste gelée , effroyables ravines ,
Exaltez sa grandeur.

Admirable trésors de neiges & de glaces ,
Bénissez le Seigneur ;

Jour , qui fais la couleur , & toi nuit , qui l'effaces ,
Exaltez sa grandeur.

Ténébres & clarté , leurs éternels partages ,
Bénissez le Seigneur ;

Armes de la colere , éclairs , foudres , orages ,
Exaltez sa grandeur.

Terre , que son vouloir enrichit ou désolé ,
Bénissez le Seigneur ;

Et jusqu'au bout des temps , de l'un à l'autre Pôle ,
Exaltez sa grandeur.

Monts fourcilleux & fiers , agréables collines ,
Bénissez le Seigneur ;

Doux présens de la terre , herbes , fruits , & racines ,
Exaltez sa grandeur.

Delicieux ruisseaux , inépuisables sources ,
Bénissez le Seigneur ;

Fleuves , & vastes Mers qui terminés leurs courses ,
Exaltez sa grandeur.

Poissons , qui sillonnez la campagne liquide ,
Bénissez le Seigneur ;

Hôtes vagues des airs qui découpés leur vuide ,
Exaltez sa grandeur.

402 OEUVRES DIVERSES

Animaux, que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur ;
Hommes , qu'il a fait Rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël , qu'il ehoisit pour unique héritage ,
Bénissez le Seigneur ;
Et d'un climat à l'autre , ainsi que d'âge en âge ,
Exaltez sa grandeur.

Prêtres , de ses secrets sacrés Dépositaires ,
Bénissez le Seigneur ;
Du Monarque éternel serviteurs exemplaires ,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes , esprits en qui la grace abonde ;
Bénissez le Seigneur ;
Humbles, qu'un saint orgueil fait dédaigner le Mon-
de ,
Exaltez sa grandeur.

Mais sur tous , Misaël , Ananie , Azarie ,
Bénissez le Seigneur ;
Et tant qu'il lui plaira vous conserver la vie ,
Exaltez sa grandeur.

Bénéfisons tous le Père , & le Fils ineffable ,
Avec l'Esprit divin ;
Rendons honneur & gloire à leur Etre immuable ,
Exaltons-les sans fin.

On te bénit au Ciel , Dieu qui nous fis l'image
De ton Etre divin ;
On te doit en tous lieux louange , gloire, hommage ,
On te les doit sans fin.

CANTIQUE DE LA S^TE VIERGE.

Après un si haut privilège
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois toute entière à le magnifier,
Et mon silence ingrat seroit un sacrilège.

Quand même je voudrois me taire,
Un doux emportement parleroit malgré moi ;
Et cet excès d'honneur m'est une forte loi,
D'épanouïr mon âme en Dieu mon Salutaire.

Il a regardé ma bassesse,
Il a du haut des Cieux daigné s'en souvenir ;
Et depuis ce moment tout le siècle à venir
Publiera mon bonheur par des chants d'allégresse.

La merveille tant attendue,
De son pouvoir en moi fait voir l'immensité ;
Et je dois de son nom bénir la sainteté,
Dont la vive splendeur sur moi s'est répandue.

De sa miséricorde sainte
L'effort de race en race enfin tombe sur nous ;
Il en fait part à ceux qui craignent son cour-
roux,
Et je porte le prix d'une si digne crainte.

Son bras a montré sa puissance ;
 Les projets les plus vains , il les a dispersés ;
 Les desseins les plus fiers , il les a renversés ,
 Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles Monarques
 Se sont vûs par sa main de leur Thrône arrachés ;
 Et ceux que la poussière avoit tenus cachés ,
 Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Par des faveurs vraiment solides
 Il a rempli de biens ceux que pressoit la faim ;
 Et ceux qui puisoient l'or chez eux à pleine main ,
 Sa juste défaveur les a renvoyés vuides.

C'est ce qui nous donne assurance
 Qu'il a pris Israël en sa protection ,
 Et n'a point oublié la grace dont Sion
 Avoit droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse ,
 'Abraham & ses fils en eurent son serment :
 Tout ce qu'il leur jura paroît en ce moment ,
 Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Père , cause des causes ,
 Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ,
 Telle soit maintenant , & telle encor sans fin ,
 Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choses.



CANTIQUE DE ZACHARIE.

QU'à jamais soit béni le Maître du tonnerre,
Le Souverain des Rois, le grand Dieu de Sion,
Qui pour nous visiter descend du Ciel en Terre,
Et commence à nos yeux notre rédemption.

Pour relever nos cœurs d'une chute mortelle,
Avec notre bassesse il unit sa hauteur;
Et du sang de David son serviteur fidèle,
Du salut tant promis il a formé l'Auteur.

Ainsi l'avoient prédit les célestes Oracles,
Qu'on vit de siècle en siècle illuminer les temps;
Il en vient dégager la foi par ses miracles,
Et changer la promesse en effets éclatants.

Ils nous ont de sa part laissé pleine assurance,
Que tous nos ennemis par lui seroient domptés;
Qu'il réduiroit pour nous leur haine à l'impuissance,
Et guériroit les coups qu'ils nous auroient portés.

Ils avoient répondu de sa grace à nos Pères,
Qu'il en seroit prodigue, & pour eux & pour nous;
Et qu'il se souviendrait au fort de nos misères,
Du pacte qu'il posa pour borne à son courroux.

Tout ce qu'ils en ont dit, il l'a juré lui-même,
 Abraham en reçut un solennel serment,
 Que la haute faveur de sa bonté suprême,
 Pour descendre sur nous choisiroit son moment.

Il promet de nous mettre au-dessus de l'atteinte
 De la fureur jalouse, & des fers ennemis;
 De nous mettre en état de le servir sans crainte,
 Et vient de nous donner ce qu'il avoit promis.

Nous lui rendrons hommage avec cette justice;
 Avec la sainteté qui le sçait épurer;
 Et nous ferons durer ce zèle à son service,
 Autant qu'auront nos jours ici bas à durer.

Et toi, qu'ont vû nos yeux en tressaillir de joie;
 Enfant, qui l'as connu du ventre maternel:
 Tu seras son Prophète à préparer sa voie,
 Et l'annoncer à tous pour Monarque éternel.

Son Peuple aura par toi l'heureuse connoissance
 Qu'il lui vient applanir les routes du salut,
 Remettre ses péchés, & rendre l'espérance
 A ceux qui choisiront sa gloire pour seul but.

C'est par cette pitié qui régne en ses entrailles
 Que va le Saint des Saints sanctifier ces lieux:
 C'est avec ces bontés que le Dieu des batailles
 Pour nous rendre visite est descendu des Cieux.

Ceux qu'arrête la mort dans ses fatales ombres
Se verront par lui-même éclairés à jamais ;
Leurs pas démèleront les détours les plus sombres ,
Et l'auront pour leur guide aux sentiers de la paix.

Gloire au Père éternel , la première des causes ,
Gloire au Verbe incarné , gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses ,
Telle soit-elle encor , maintenant & sans fin.

CANTIQUE DE SIMEON.

ENfin suivant votre parole
Vous me laissez aller en paix ,
Seigneur , & mon ame s'envole
Au sein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné satisfaire
De mes yeux le plus doux souci ;
Ils ont vu votre Salutaire
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'est le Salutaire suprême ,
Que vos saintes prénotions
Vous ont fait préparer vous-même
Devant toutes les Nations.

Par cette lumière adorable
Les Gentils seront éclairés ,
Et d'une gloire incomparable
Vos Peuples seront honorés.

Gloire au Pere , cause des causes,
Gloire au Fils , à l'Esprit divin,
Et telle qu'avant toutes choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

A R G U M E N T

D E

C L I T A N D R E.

Rosidor , favori du Roi , étoit si passionnément aimé des deux filles de la Reine , Caliste , & Dorise , que celle-ci en dédaignoit Pymante , & celle-là Clitandre. Ses affections n'étoient que pour la première , de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce Cavalier étoit le mignon du Prince , fils unique du Roi , qui pouvoit tout sur la Reine sa mère , dont cette fille dépendoit ; & de-là procédoient les refus de la Reine toutes les fois que Rosidor la supplioit d'agréer son mariage. Ces deux Demoiselles bien que rivales ne laissoient pas d'être amies , d'autant que Dorise feignoit que son amour n'étoit que par galanterie , & comme pour avoir dequoi répondre aux importunités de Pymante. De cette façon elle entroit dans la confiance de Caliste , & se tenant toujours assidue auprès d'elle , elle se donnoit plus de moyen de voir Rosidor qui ne s'en éloignoit que le moins qu'il lui étoit possible. Cependant la

jalousie la rongeoit au-dedans , & excitoit en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne, qu'elle lui rendoit de feints témoignages d'amitié. Un jour que le Roi avec toute sa Cour s'étoit retiré en un Château de plaisance proche d'une forêt, cette fille entretenant en ces bois ses pensées mélancholiques, rencontra par hazard une épée : c'étoit celle d'un Cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avoit été tué en duel , disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse dans sa profonde rêverie devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit , & dit à son retour à Caliste que Rosidor la trompe ; qu'elle a découvert une secrète affection entre Hyppolite & lui , & enfin qu'ils avoient rendez-vous dans le bois le lendemain au lever du Soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre , éveille la curiosité de cet esprit facile , qui lui promet de se dérober , & se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire les yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté Pymante résolu de se défaire de Rosidor , comme du seul qui l'empêchoit d'être aimé de Dorise , & ne l'osant attaquer ouvertement à cause de sa faveur auprès du Roi dont il n'eût pu rapprocher, suborne Geronte, Ecuyer de Glitandre , & Lycaste ,

Page du même. Cet Ecuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avoient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par son Page, & eux trois le vont attendre masqués & déguisés en Payfans. L'heure étoit la même que Dorise avoit donnée à Caliste, à cause que l'un & l'autre vouloit être assez tôt de retour pour se trouver au lever du Roi & de la Reine après le coup exécuté. Les lieux même n'étoient pas fort éloignés, de sorte que Rosidor poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles, comme Dorise avoit l'épée à la main prête de l'enfoncer dans l'estomach de Caliste. Il pare & blesse toujours en reculant, & tuë enfin ce Page; mais si malheureusement que retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoître la lui arrache, & passe tout d'un temps le tronçon de la sienne en la main gauche à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante & Geronte, tuë encore ce dernier, & met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi se voyant desarmée par Rosidor, & Caliste, si-tôt qu'elle l'a reconnu se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, & fulmine contre Clitandre qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques, & qu'il étoit venu dans ce

bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce mouvement il voit Caliste pâmée, & la croit morte : ses regrets avec ses playes le font tomber en foiblesse, Caliste revient de pâmoison, & s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un Payfan, où elle lui bande ses blessures. Dorise désespérée, & n'osant retourner à la Cour, trouve les vrais habits de ces assassins, & s'accommode de celui de Geronte pour se mieux cacher. Pymante qui alloit rechercher les siens, & cependant afin de mieux passer pour villageois avoit jetté son masque & son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune Gentil-homme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la Cour, & le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échapatoire, mais s'étant aperçu à ses discours qu'elle avoit vû son crime, & d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, & la mène en cette caverne; résolu si c'étoit elle de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait en ce lieu où il étoit assuré de retrouver son épée. Sur le chemin au moyen d'un poinçon qui lui étoit demeuré dans les cheveux, il la reconnoît, & se fait reconnoître à elle : ses offres de service font aussi mal reçues que par le passé; elle persiste toujours à ne vouloir

cherir que Rosidor ; Pymante l'assûre qu'il la tuë , elle entre en furie , qui n'empêche pas ce Payfan déguisé de l'enlever dans cette caverne , où sachant d'user de force , cette courageuse fille lui creve un œil de son poinçon ; & comme la douleur lui fait y porter les deux mains , elle s'échappe de lui , dont l'amour tournée en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne , à dessein & de venger cette injure par sa mort , & d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avoit pû se dérober si secrettement qu'il ne fût suivi de son Ecuyer Lyfarque , à qui par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui , le quitte pour aller engager l'Ecuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution il rencontre un Gentil-homme son particulier ami nommé Cléon , dont il apprend que Clitandre venoit de monter à cheval avec le Prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude , & ne sçachant tous deux que juger de ce mécompte , ils vont en compagnie en avertir le Roi. Le Roi qui ne vouloit pas perdre ces Cavaliers, envoie en même-temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse , & Lyfarque avec une troupe d'Archers au lieu de l'assignation , afin que si Clitandre s'étoit échappé d'auprès du Prince pour aller joindre son rival , il fût assez fort pour les

séparer. Lyfarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre qu'il renvoie au Roi par la moitié de ses Archers , cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor & Caliste s'étoient retirés. La vûe de ces corps fait soupçonner au Roi quelque supercherie de la part de Clitandre , & l'aigrit tellement contre lui , qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison , sans qu'on lui en dît même le sujet. Cette colere s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé , qui après le récit de ses aventures , présente au Roi le cartel de Clitandre , signé de sa main , (contrefaite toutefois) & rendu par son Page , si bien que le Roi ne doutant plus de son crime le fait venir en son Conseil , où quelque protestation qu'il peut faire de son innocence , il le condamne à perdre la tête dans le jour même , de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils , s'il attendoit son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle , & redoutant que le Prince ne se prît à lui de la perte de ce Cavalier qu'il affectionnoit , il le va chercher encore une fois à la chasse , pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe , une tempête surprend le Prince à la chasse ; ses gens effrayés de la violence des foudres & des orages qui çà qui là cherchent où se cacher , si bien que demeuré seul un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La

tempête finie , il voit un jeune Gentilhomme qu'un Payfan pourſuivoit l'épée à la main , c'étoit Pymante & Dorife. Il étoit déjà terraffé , & prêt de recevoir le coup de la mort , mais le Prince ne pouvant ſouffrir une action ſi méchante , tache d'empêcher cet affaſſinat. Pymante tenant Dorife d'une main le combat de l'autre , ne croyant pas de ſûreté pour ſoi après avoir été vû en cet équipage , que par ſa mort. Dorife reconnoît le Prince , & s'entrelaſſe tellement dans les jambes de ſon raviſſeur , qu'elle le fait trébucher. Le Prince ſaute auſſi-tôt ſur lui , & le deſarme ; l'ayant deſarmé , il crie ſes gens , & enfin deux Veneurs paroiffent chargés des vrais habits de Pymante , Dorife & Lycaste. Ils les lui préſentent comme un effet extraordinaire du foudre , qui avoit conſumé trois corps , à ce qu'ils ſ'imaginoient , ſans toucher à leurs habits. C'eſt de-là que Dorife prend occaſion de ſe faire connoître au Prince , & de lui déclarer tout ce qui ſ'eſt paſſé dans ce bois. Le Prince étonné commande à ſes Veneurs de garoter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même-temps Cléon arrive , qui fait le récit au Prince du péril de Clitandre , & du ſujet qui l'avoit réduit en l'extrémité où il étoit. Cela lui fait connoître Pymante pour l'auteur de ces perfidies , & l'ayant baillé à ſes Veneurs à ramener , il pique à toute bride vers le Château , arrache Clitandre aux bourreaux , & le va pré-

fenter au Roi avec les criminels Pymante & Dorise , arrivés quelque temps après lui. Le Roi venoit de conclure avec la Reine le mariage de Rosidor & de Caliste , si-tôt qu'il seroit guéri , dont Caliste étoit allée porter la nouvelle au blessé ; & après que le Prince lui eut fait connoître l'innocence de Clitandre , le reçoit à bras ouverts , & lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avoit pensé faire. De-là il envoie Pymante à son Conseil , pour être puni , voulant voir par-là de quelle façon ses Sujets vengeroient un attentat fait sur leur Prince. Le Prince obtient un pardon pour Dorise , qui lui avoit assuré la vie , & la voulant désormais favoriser , en propose le mariage à Clitandre , qui s'en excuse modestement. Rosidor & Caliste viennent remercier le Roi , qui les reconcilie avec Clitandre & Dorise , & invite ces derniers , voire même leur commande de s'entr'aimer , puisque lui & le Prince le desiroient , leur donnant jusques à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme ,

Afin de voir alors cueillir en même jour
 A deux couples d'Amants les fruits de leur amour.



A R G U M E N T

DE LA VEUVE,

C O M E D I E.

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre, & maîtresse de Philiste son particulier ami, de peur qu'il ne s'en apperçût, feint d'aimer sa sœur Dorise, qui ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange que sa mère lui propose. Ce faux ami sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Celidan à enlever Clarice en sa faveur, & la mènent ensemble à un Château de Celidan. Philiste abusé des faux ressentimens de son ami, fait rompre le mariage de Florange; surquoi Celidan conjure Alcidon de reprendre Doris, & rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, & fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice qui avoit toujours eu une intelligence avec Alcidon, & lui avoit même facilité l'enlèvement de sa maîtresse, ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide, de sorte que ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en recompense sa sœur Doris.

*ABREGÉ DU MARTYRE
de saint Polyeucte, écrit par Simeon
Metaphraste, & rapporté par Su-
rius.*

L'Ingénieuse tiffure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la Poësie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des Esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussi-tôt qu'ils ont remarqué quelques événemens véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître, & des circonstances qui les accompagnent: les autres mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connoissance, si bien que quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entière à l'effort de notre imagination, & la prennent pour une aventure de Roman.

L'un & l'autre de ces effets seroit dangereux en cette rencontre: il y va de la gloire de Dieu qui se plaît dans celle de ses Saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre Théâtre par sa représentation, nous y profanerions

La sainteté de leurs souffrances , si nous permettions que la crédulité des uns , & la défiance des autres également abusées par ce mélange , se méprissent également en la vénération qui leur est dûë , & que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas , pendant que les autres la dénieront à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un Martyr , dont , s'il m'est permis de parler ainsi , beaucoup ont plutôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Eglise. Le Martyrologe Romain en fait mention sur le 13. de Février , mais en deux mots , suivant sa coutume ; Baronius dans ses Annales n'en écrit qu'une ligne ; le seul Surrius , ou plutôt Mosander qui l'a augmenté dans les dernières impressions , en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de Janvier , & j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable , afin que le plaisir pût en insinuer plus doucement l'utilité & lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'ame du Peuple : il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornemens , & lui faire reconnoître ce qui lui doit imprimer du respect comme Saint , & ce qui le doit seulement divertir , comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte & Néarque étoient deux Cava-

liers étroitement liés ensemble d'amitié : ils vivoient en l'an 250. sous l'Empire de Decius, leur demeure étoit dans Mélitene, Capitale d'Arménie, leur Religion différente. Néarque étant Chrétien, & Polyeucte suivoit encore la secte des Gentils ; mais ayant toutes les qualités dignes d'un Chrétien, & une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un Edit très-rigoureux contre les Chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non par la crainte des supplices dont il étoit menacé ; mais pour l'apprehension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou refroidissement par cet Edit, vû les peines qui y étoient proposées à ceux de sa Religion, & les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut, & l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de-là occasion de lui ouvrir son cœur. Ne craignez point, lui dit-il, que l'Edit de l'Empereur nous desunisse, j'ai vû cette nuit le Christ que vous adorez, il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, & m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre. Cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a long-temps que je médite ; le seul nom de Chrétien me manque, & vous-même toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai tou-

jours écouté avec respect ; & quand vous m'avez lû sa vie & ses enseignemens , j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions & de ses discours. O Néarque , si je ne me croyois point indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères , & avoir reçu la grace de ses Sacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire & le soutien de ses éternelles vérités. Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il étoit , par l'exemple du bon Larron qui en un moment mérita le Ciel , bien qu'il n'eût pas reçu le Baptême , aussi-tôt notre Martyr plein d'une sainte ferveur ; prend l'Edit de l'Empereur , crache dessus , & le déchire en morceaux qu'il jette au vent , & voyant des Idoles , que le Peuple portoit sur les Autels pour les adorer , il les arrache à ceux qui les portoient , les brise contre terre , & les foule aux pieds , étonnant tout le monde , & son ami même , par la chaleur de ce zèle qu'il n'avoit pas espéré.

Son Beupere Felix , qui avoit la commission de l'Empereur pour persécuter les Chrétiens , ayant vû lui-même ce qu'avoit fait son gendre , saisi de douleur de voir l'espoir & l'appui de sa famille perdus , tache d'ébranler sa constance , premièrement par de belles paroles , ensuite par des menaces , enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage ; mais n'en ayant pu venir à bout , pour dernier effort il lui en-

voye sa fille Pauline , afin de voir si ses larmes n'auroient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari , que n'avoient eu ses artifices & ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par-là , au contraire voyant que sa fermeté convertissoit beaucoup de Païens , il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure , & le S. Martyr sans autre Baptême que de son sang , s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceroient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius ; le songe de Pauline , l'amour de Sévere , le Baptême effectif de Polyeucte , le sacrifice pour la victoire de l'Empereur , la dignité de Felix que je fais Gouverneur d'Arménie , la mort de Néarque , la conversion de Felix & de Pauline , sont des inventions & des embellissemens de Théâtre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'Histoire , & sans chercher d'autres Auteurs , elle est rapportée par M. Coëffeteau dans son Histoire Romaine , mais il ne dit pas , ni qu'il leur imposa tribut , ni qu'il envoya faire des sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidens & ces particularités selon l'Art, ou non, les Scavans en jugeront ; mon but ici n'est pas de les justifier , mais seulement d'avertir le Lecteur de ce qu'il en peut croire.

A R G U M E N T.

DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN

Au Livre des Guerres de Syrie sur la fin.

DEmétrius, surnommé Nicanor, Roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, & étant devenu leur prisonnier, vécut dans la Cour de leur Roi Phraate, dont il épousa la sœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des Rois précédens, s'empara du Thrône de Syrie, & y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme son Tuteur : il se défit de ce malheureux Pupille, & eut l'insolence de prendre lui-même la Couronne, sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du Roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité, & les troubles qui l'avoient suivie, revint dans le Pays, où ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir : de-là il porta ses armes contre Phraate, lui redemandant son frère, &

vaincu dans une bataille il se tua lui-même. Démétrius retourné en son Royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches, en haine de cette seconde femme Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçue une telle indignation, que pour s'en venger elle avoit épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avoit eu deux fils de Démétrius, l'un nommé Seleucus, & l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de flèche sitôt qu'il eut pris le Diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère de boire le poison qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle fut enfin punie.

Voilà ce que m'a prêté l'Histoire où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que celui de Démétrius, à cause que le Vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les Spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'Histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopâtre pour elle, la proposi-

tion sanglante qu'elle fait à ses fils , celle que cette Princesse est obligée de leur faire pour se garantir , l'inclination qu'elle a pour Antiochus , & la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils , qu'à se voir sujete de sa Rivale , ne sont que des embellissemens de l'invention, & des acheminemens vrai-semblables à l'effet dénaturé que me présentait l'Histoire , & que les loix du Poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus , que j'avois fait trop honnête-homme dans le reste de l'Ouvrage , pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner soi-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette Tragédie le nom de Rodogune , plutôt que celui de Cléopatre sur qui tombe toute l'action Tragique , & même on pourra douter si la liberté de la Poësie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables , comme j'ai fait ici , où depuis la narration du premier Acte qui sert de fondement au reste , jusques aux effets qui paroissent dans le cinquième , il n'y a rien que l'histoire avouée.

Pour le premier , je confesse ingénument que ce Poëme devoit plutôt porter le nom de Cléopatre , que de Rodogune : mais ce qui m'a fait en user ainsi , a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le Peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse & dernière

Reine d'Egypte , & ne confondît cette Reine de Syrie avec elle , s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes Vers , n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la Reine ; & je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens Maîtres , qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs Poëmes le nom des Héros qu'ils y faisoient paroître , & leur ont souvent fait porter celui des Chœurs , qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages Episodiques comme Rodogune , témoin les Trachiniennes de Sophocle , que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le second point , je le tiens un peu plus difficile à résoudre , & n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne ; j'ai cru que pourvû que nous conservassions les effets de l'Histoire , toutes les circonstances , où comme je viens de les nommer , les achevemens étoient en notre pouvoir ; au moins je ne pense point avoir vû de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette Tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans Herachus que je viens de mettre sur le Théâtre , ce sera en le donnant au Public que je tâcherai de la justifier. si je vois que les Sçavans s'en offensent ,

ou que le Peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque scrupule , m'obligeront de considérer les deux Electres de Sophocle & d'Euripide , qui conservant le même effet , y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout-à-fait de l'invention de son Auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphigénie in Tauris* , que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite Tragédie , & qui a bien la mine d'être toute de même nature, vû qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, & supposa une Biche en sa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'*Helene* d'Euripide , où la principale action & les Episodes , le nœud & le dénouement sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste , si quelqu'un a la curiosité de voir cette Histoire plus au long , qu'il prenne la peine de lire Justin qui la commence au trente-sixième Livre , & l'ayant quittée la reprend sur la fin du trente-huitième , & l'acheve au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement , & ne dit pas que Cléopatre tua son mari ; mais qu'elle l'abandonna , & qu'il fut tué par le commandement d'un des Capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon & son Pupille qu'il nomme Antiochus , & ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se

passa entre la mère & les deux fils.

Le premier Livre des Macchabées , aux chapitres 11. 13. 14. & 15. parle de ces guerres de Tryphon , & de la prison de Démétrius chez les Parthes ; mais il nomme ce Pupille Antiochus ainsi que Justin , & attribue la défaite de Tryphon à Antiochus fils de Démétrius , & non pas à son frère , comme fait Appian que j'ai suivi , & ne dit rien du reste.

Joseph au treizième Livre des Antiquités Judaïques , nomme encore ce Pupille de Tryphon , Antiochus , fait marier Cléopâtre à Antiochus frère de Démétrius , durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes , lui attribue la défaite & la mort de Tryphon , s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius abandonné & non pas tué par sa femme , & ne parle point de ce qu'Appian & lui rapportent d'elle & de ses deux fils , dont j'ai fait cette Tragédie.

A U L E C T E U R.

SUR LA TRAGÉDIE D'HERACLIUS.

VOici une hardie entreprise sur l'Histoire , dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette Tragédie , que l'ordre de la succession des Empereurs Tibère , Maurice , Phocas & Heraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur , & pour lui en donner une plus illustre , le faisant fils de l'Empereur Maurice , bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'Empire de son Prédécesseur de douze années & lui ai donné un fils , quoique l'Histoire n'en parle point , mais seulement d'une fille nommée Domitia , qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'Impératrice Constantine : comme j'ai fait régner ce Tyran vingt ans au lieu de huit , je n'ai fait mourir cette Princesse que dans la 15. année de sa tyrannie , quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès le cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise , l'événement l'a assez justifiée , & les exemples des Anciens que j'ai rapportés sur Rodogune , semblent l'autoriser suffisamment.

ment : mais à parler sans fard , je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hazarder , & l'on n'est pas toujours heureux ; & dans un dessein de cette nature , ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse ; un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'Empereur Maurice & de celle de ses fils que Phocas faisoit immoler à sa vûë , rapporte une circonstance très-rare , dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette Tragédie , à qui elle sert de fondement. Cette Nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux Prince , qu'elle exposa son propre fils au supplice , au lieu d'un des siens , qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange , & l'empêcha par une considération pieuse , que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu , auquel il n'eût pas cru satisfaire , s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère , elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince , & l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire ; j'ai fait de cette Nourrice une Gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet ; & de cet enfant sauvé par la supposition d'un

autre , j'en ai fait Heraclius , le Successeur de Phocas. Bien plus , j'ai feint que cette Léontine ne pouvoit cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité , vû la recherche exacte que Phocas en faisoit faire , & se voyant même déjà soupçonnée & prête à être découverte , se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce Tyran , en lui allant offrir ce petit Prince dont il étoit en peine , au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné , qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise , d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jettée , à ce qu'il croyoit , dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice , qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Heraclius qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce , avec Martian que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce Tyran , que j'arrête trois ans , sans revenir , à la guerre contre les Perses ; & à son retour je fais qu'elle lui donne Heraclius pour fils , qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian , pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle , & le nourrit sous le nom de son Léonce , qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux Princes sont grands , & que Phocas

abusé par ce dernier échange, presse Heraclius d'épouser Pulchérie fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'Empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère & de la sœur, avertit Heraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidens d'un Poëme si embarrassé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Heraclius passe pour Martian fils de Phocas, & Martian pour Léonce fils de Léontine, & qu'Heraclius sçait qui il est, & qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas ni Pulchérie n'en sçavent rien, non plus que le reste des Acteurs, hormis Léontine & sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vrai-semblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en présenter un autre; à quoi j'ai deux réponses à faire. La première, que notre unique Docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison & l'apparence, pourvû que ce soit hors de l'action, ou pour me servir des termes Latins de ses Interprètes *extra Fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfans, & nous donne pour exemple,
Oedipe

Oedipe qui ayant tué un Roi de Thèbes l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vrai-semblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la Poësie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, & la vrai-semblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, & non pas au choix du sujet, ni des incidens qui sont appuyés de l'Histoire. Tout ce qui entre dans le Poëme doit être croyable, & il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vrai-semblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre, & quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe; je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle Tragédie doit n'être pas vrai-semblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tuë son ennemi, parce que bien que cela soit fort vrai-semblable, il n'excite dans l'ame des Spectateurs ni pitié, ni crainte, qui sont les deux passions de la Tragédie; mais il nous renvoie la chercher dans les événemens extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tuë son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui n'étant jamais vrai-semblable, doit avoir

l'autorité de l'Histoire ou de l'opinion commune pour être cru; si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les Anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils desordres, qui font les belles & puissantes oppositions du devoir & de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière, j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon Ouvrage, puisqu'elle va à en sapper le fondement, & non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des Scavans. Aussi ne donnai-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent, mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

ARGUMENT

DE L'ANDROMEDE,

*Tiré du quatrième & cinquième Livre
des Métamorphoses d'Ovide.*

CAssiope , femme de Cephée , Roi d'E-
gypte , fut si vaine de sa beauté , qu'elle
osa la disputer à celle des Nereïdes , dont ces
Nymphes irritées firent sortir de la Mer un
Monstre , qui fit de si étranges ravages sur
les terres de l'obéissance du Roi son mari , que
les forces humaines ne pouvant donner au-
cun remède à des misères si grandes , on re-
courut à l'Oracle de Jupiter Ammon. La
réponse qu'en reçurent ces malheureux Prin-
ces fut un commandement d'exposer à ce
Monstre Andromède leur fille unique , pour
en être dévorée. Il fallut exécuter ce tri-
ste arrêt , & cette illustre victime fut atta-
chée à un rocher , où elle n'attendoit que la
mort , lorsque Persée , fils de Jupiter & de
Danaë passant par hazard , jeta les yeux sur
elle. Il revenoit de la conquête glorieuse
de la tête de Meduse qu'il portoit sous son
bouclier , & voloit au milieu de l'air au
moyen des aîles qu'il avoit attachées aux
deux pieds , de la façon qu'on nous peint

Mercuré. Ce fut de cette infortunée Princesse même qu'il apprit la cause de sa disgrâce , & l'amour que ses premiers regards lui donnerent , lui fit en même-temps former le dessein de combattre ce Monstre qui la devoit dévorer , pour conserver des jours qui lui étoient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat il eut le loisir de tirer parole de ses parens , que les fruits en seroient pour lui , & reçut les effets de cette promesse si-tôt qu'il eut tué le Monstre.

Le Roi & la Reine donnerent avec grande joie leur fille à son Libérateur. Mais la magnificence des nôces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée , frère du Roi & oncle de la Princesse , à qui elle avoit été promise avant son malheur. Il se jetta dans le Palais Royal avec une troupe de gens armés ; & Persée s'en défendit quelque temps sans autre secours que celui de sa valeur & de quelques amis généreux : mais se voyant près de succomber sous le nombre , il se servit enfin de cette horrible tête de Meduse , qu'il tira de dessous son bouclier , & l'exposant aux yeux de Phinée & des assassins qui le suivoient , cette fatale vûë les convertit en des statues de pierre , qui servirent d'ornement au même Palais qu'ils vouloient teindre du sang de ce Héros. Voilà comme Ovide raconte cette Fable , où j'ai changé beaucoup de

choses , tant par la liberté de l'Art que par la nécessité des ordres du Théâtre , & pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu , j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille , que de la sienne propre , d'autant qu'il est extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée , ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement ; & qu'il n'est pas vrai-semblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même ; eût attendu si tard à éclater , vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite & le jugement moins formé , l'une & l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature , & non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour , & que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite j'ai supposé que l'Oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le Monstre , mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille , qu'on tireroit au sort pour voir celle qui lui devoit être livrée , & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois , on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un Chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la Cour de Céphée , & non pas comme se ren-

contrant par hazard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce Prince n'ose découvrir, parce qu'elle étoit promise à Phinée; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir parce qu'il voit leur mariage différé jusques à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette Princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouserait si-tôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi avec beaucoup de sagesse la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du Roi, dont Ovide le nomme frère. Le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos manières de vivre, que celui de l'oncle & de la nièce, qui eût pû sembler un peu plus étrange à nos Auditeurs.

Les Peintres qui cherchent à faire paroître leur Art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pegase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le Monstre, quoi qu'Ovide ne lui donne que des aîles aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuse, & empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils

ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vû que le même Ovide rapporte que si-tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Meduse, Pegase tout ailé sortit de cette Gorgone : & que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos Globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le Ciel sur la fin de la Pièce, pour y faire les nœces de ces Amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la Ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La Topographie moderne de ces Contrées-là n'est pas fort connue, & celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque Païs Maritime, que sa Ville capitale fût sur le bord de la Mer, & que ses Peuples fussent blancs, quoi qu'Ethiopiens. Ce n'est pas que les Mores les plus noirs n'ayent leurs beautés à leur mode : mais il n'est pas vrai-semblable que Persée qui étoit Grec & né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement des Peintres, & sur-tout l'autorité du grand Heliodore qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée, que

sur un tableau d'Andromède. Ma Scène fera donc , s'il vous plaît , dans la Ville capitale de Céphée proche de la Mer ; pour le nom , vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du Théâtre , que chaque Acte aussi-bien que le Prologue a sa décoration particulière , & du moins une machine volante , avec un concert de Musique que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des Spectateurs ; tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine , ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les Acteurs , comme fait le combat de Persée contre le Monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la Pièce , parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des Auditeurs , pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble ; elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'Ouvrage , si elles avoient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines qui ne sont pas dans cette Tragédie , comme les agrémens détachés , elles en font le nœud & le dénouement , & y sont si nécessaires que vous n'en sçauriez retrancher aucune , que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les in-

venter ; & à leur donner place dans la tiffure
 de ce Poëme ; mais auffi faut-il que j'avouë
 que le Sieur Torelli s'est surmonté lui-même
 à en exécuter les deffeins , & qu'il a eu des
 inventions admirables pour les faire agir à pro-
 pos ; de forte que s'il m'est dû quelque gloire
 pour avoir introduit cette Venus dans le
 premier acte qui fait le nœud de cette Tragé-
 die par l'Oracle ingénieux qu'elle prononce ,
 il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait
 venir de fi loin & descendre au milieu de l'air
 dans cette magnifique Etoile , avec tant d'art
 & de pompe , qu'elle remplit tout le monde
 d'étonnement & d'admiration. Il en faut dire
 autant des autres que j'ai introduitès , & dont
 il a inventé l'exécution , qui en a rendu le
 fpectacle fi merveilleux , qu'il fera mal aisé
 d'en faire un plus beau de cette nature. Pour
 moi , je confesse ingénûment que quelque ef-
 fort d'imagination que j'aye fait depuis , je
 n'ai pû découvrir encore un fujet capable de
 tant d'ornemens extérieurs , & où les machi-
 nes puffent être distribuées avec tant de ju-
 fteffe : je n'en défefpère pas toutefois , & peut-
 être que le temps en fera éclater quelqu'un
 affez brillant & affez heureux pour me faire
 dédire de ce que j'avance. En attendant , rece-
 vez celui-ci comme le plus achevé qui ait en-
 core paru fur nos Théâtres , & fouffrez que la
 beauté de la représentation fupplée au manque
 des beaux Vers que vous n'y trouverez pas en fi

grande quantité, que dans Cinna, ou dans Rodogune , parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vûë par l'éclat & la diversité du spectacle , & non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement , ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occasions ; mais il s'en est rencontré si peu , que j'aime mieux avouer que cette Pièce n'est que pour les yeux.

A R G U M E N T

DE D. SANCHE D'ARRAGON.

DOn Fernand , Roi d'Arragon , chassé de ses Etats par la révolte de Don Garcie d'Ayala , Comte de Fuensalida , n'avoit plus sous son obéissance que la Ville de Catalaïud , & le territoire des environs , lorsque la Reine D. Léonor sa femme accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable Prince craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rébelle , le fit aussi-tôt enlever par D. Raymond de Moncade son confident, afin de le faire nourrir secretement. Ce Cavalier trouvant dans le village de Bubberça la femme d'un Pécheur nouvellement accouchée d'un enfant mort , lui donne celui-ci à nourrir , sans lui dire qui il étoit , mais

seulement qu'un jour le Roi & la Reine d'Arragon le feroient Grand ; lorsqu'elle lui feroit présenter par lui un petit écrain qu'en même-temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre , si bien que revenant au bout d'un an , il prit aisément cet enfant pour sien , & l'éleva comme s'il en eût été le père. La Reine ne put jamais sçavoir du Roi où il avoit fait porter son fils , & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prières , ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrain, où il auroit mis leurs deux portraits avec un billet de sa main, & quelques autres pièces de remarque : mais voyant qu'elle continuoît toujours à en vouloir sçavoir davantage , il arrêta sa curiosité tout d'un coup , & lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans , ayant toujours quelque nouveau désavantage , & mourut enfin de déplaisir & de fatigue , laissant ses affaires desespérées , & la Reine grosse à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Arragon , & se réfugier en Castille. Elle exécuta ses ordres , & y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune Prince D. Sanche qui se croyoit fils d'un Pécheur , dès qu'il eut atteint seize , se dérobe de ses parens , & se jette dans les armées du Roi de Castille , qui avoit de grandes guerres contre les Mau-

res, & de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, & prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du Roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais comme ce Monarque étoit prêt de le récompenser, il est surpris de la mort, & ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la Reine D. Isabelle sa sœur, & son héritière, & de la jeune Princesse d'Arragon D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les Grands de Castille ne voyant point de Rois voisins qui pussent épouser leur Reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, & étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet; les Etats du Royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoyotent devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendans, & leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque in-

clination , elle l'épousera. Ils obéissent , & lui nomment D. Manrique de Lare , D. Lope de Gusman , & D. Alvar de Luna , qui , bien que passionné pour la Princesse D. Elvire , eût cru faire une lâcheté , & offenser sa Reine , s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté les Arragonois ennuyés de la tyrannie de D. Garcie & de D. Ramire son fils , les chassent de Saragosse , & les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca , envoient des Députés à leurs Princesses réfugiées en Castille , pour les prier de revenir prendre possession d'un Royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ , ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca ; D. Raimond qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans , apprend à ces Peuples que D. Sanche leur Prince étoit vivant , & part aussitôt pour le chercher à Rubierça , où il apprend que le Pêcheur qui le croyoit son fils , l'avoit perdu depuis huit ans , & l'étoit allé chercher en Castille , sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures : il pousse aussitôt de ce côté-là , & joint les Députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le Prince D. Sanche ; après quoi la Reine D. Isabelle se donne à lui , du consentement même des trois que ses Etats lui avoient nommés , & D. Alvar en obtient la Princesse D. Elvire , qui par cette reconnoissance se trouve être sa sœur.

A U L E C T E U R.

SUR PERTHARITE.

LA mauvaife réception que le Public a faite à cet Ouvrage , m'avertit qu'il est temps que je fomme la retraite , & que des préceptes de mon Horace , je ne fonge plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescientem maturè fanius equum , ne

Peccet ad extremum ridendus. & ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même , que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; & il est juſte qu'après vingt années de travail je commence à m'appercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette ſatisfaction , que je laiffe le Théâtre François en meilleur état que je ne l'ai trouvé , & du côté de l'art , & du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon temps , y ont beaucoup contribué , & je me flatte juſqu'à penſer que mes ſoins n'y ont pas nui. Il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à ſa perfection , & qui acheveront de l'épurer. Je le ſouhaite de tout mon cœur ; cependant agréez que je joigne ce malheureux Poème aux vingt-un qui les ont précédé avec

plus d'éclat. Ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature : non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre ; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la justification de Pertharite : ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du Public ; mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement ; afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai , & les embellissemens de nos feintes d'avec la pureté de l'Histoire. Celui qui l'a écrite le premier a été Paul Diacre , à la fin de son quatrième Livre , & au commencement du cinquième des Gestes des Lombards ; & pour n'y mêler rien du mien , je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses diverses leçons. J'y ajoûte un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent ; & je le laisse en Latin ; de peur de corrompre la beauté de son langage par la foiblesse de mes expressions. Flavius Blondus dans son Histoire de la Décadence de l'Empire Romain , parle encore de Pertharite : mais comme il le fait chasser de son Royaume étant encore enfant , sans nommer Rodolinde , je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous nommer un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

ANTOINE DU VERDIER.

Livre 4. de ses diverses leçons, Chapitre 12.

Pertharite fut fils d'Aripert, Roi des Lombards, lequel après la mort du père régna à Milan, & Gondebert son frère à Pavie : & étant survenuë quelque noise & querelle entre les deux frères, Gondebert envoya Garibalde, Duc de Turin pardevers Grimoald, Comte de Bénévent, Capitaine généreux ; le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesses de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde usant de trahison envers son Seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le Royaume, qui par la discorde des frères étoit en fort mauvais état & prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa Comté de Bénévent de laquelle il fit Comte son fils, & avec le plus de forces qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie : & par toutes les Cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le Royaume. Etant arrivé à Pavie, & parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence & le moyen de Garibalde, & occupa le Royaume. Pertharite entendant ces nouvelles abandonna Rodelinde sa

femme & un sien petit fils , lesquels Grimoald confina à Bénévent , & s'enfuit , & retira vers Cacan , Roi des Avariens ou Huns. Grimoald ayant confirmé & établi son Royaume à Pavie , entendant que Pertharite s'étoit sauvé vers Cacan , lui envoya des Ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en son Royaume , il ne jouïroit plus de la paix qu'il avoit eüe avec les Lombards , & qu'il auroit un Roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade le Roi des Avariens appella en secret Pertharite , lui disant , qu'il allât la part où il voudroit , afin que par lui les Avariens ne tombassent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu Pertharite , s'en retourna en Italie , vint trouver Grimoald se fiant en sa clémence , & comme il fut près de la Ville de Lodi , il envoya devant un sien Gentil-homme nommé Unulphe , auquel il se fioit grandement , pour avertir Grimoald de sa venue. Unulphe se présentant au nouveau Roi , lui donna avis comme Pertharite avoit recours à sa bonté , à laquelle il se venoit librement soumettre , s'il lui plaisoit l'accepter. Quoi entendant Grimoald , lui promit & jura de ne faire aucun déplaisir à son Maître , lequel pouvoit venir sûrement quand il voudroit sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son Seigneur Pertharite ; celui-ci vint se présenter à Grimoald & se prosterner à ses pieds , lequel le reçut gracieusement & le baïsa. Quoi

fait , Pertharite lui dit , je vous fais Serviteur , & ſçachant que vous êtes très-Chretien & ami de piété , bien que je pûſſe vivre entre les Payens , néanmoins me confiant en votre douceur & débonnaireté , me ſuis venu rendre à vos pieds. Lors Grimoald uſant de ſes ſermens accouûtumés lui promit , diſant , par celui qui m'a fait naître , puis-que vous avez recours à ma foi , vous ne ſouffrirez mal aucun en choſe qui ſoit , & donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre. Ce dit , lui ayant fait donner un bon logis , commanda qu'il fût entretenu ſelon ſa qualité , & que toutes choſes à lui néceſſaires lui fuſſent abondamment baillées. Or comme Pertharite eut pris congé du Roi , & ſe fut retiré en ſon logis , advint que ſoudain les Citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir & le ſaluer comme l'ayant auparavant connu & honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaiſe langue. Quelques Flatteurs malins ayant pris garde aux caresses faites par le Peuple à Pertharite , vinrent trouver Grimoald , & lui firent entendre que ſi bien-tôt il ne faiſoit tuer Pertharite , il étoit en branle de perdre le Royaume & la vie , lui aſſûrant qu'à cette fin tous ceux de la Ville lui faiſoient la cour. Grimoald , homme facile à croire & bien ſouvent trop de leger , s'étonna aucunement & atteint de défiance , ayant mis en oubli ſa promeſſe , s'enflamma ſubitement de co-

lere , & dès-lors jura la mort de l'innocent Pertharite , commençant à prendre avis en soi par quel moyen & en quelle sorte il lui pourroit le lendemain ôter la vie , pour ce que lors étoit trop tard ; & à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes & vins des plus friands en grande abondance pour le faire enyvrer , afin que par trop boire & manger , & étant enfeveli en vin & à dormir , il ne pût penser aucunement à son salut. Mais un Gentil-homme qui avoit jadis été serviteur du père de Pertharite , qui lui portoit de la viande de la part du Roi , baissant la tête sous la table comme s'il lui eût voulu faire la révérence , & embrasser le genouil , lui fit sçavoir secrètement que Grimoald avoit délibéré de le faire mourir. Dont Pertharite commanda à l'instant à son Echançon qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas , qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les Courtisans qui lui présentoient les viandes de diverses sortes , de faire brindes & ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du Roi ; lui pour l'honneur & révérence de Grimoald promettoit de la vuidier du tout , & toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les Gentils-hommes & Serviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite haussait le gobelet , buvoit à sa bonne grace démesurément. Dequoi se réjoissant Grimoald , dit en riant , cet yvro-

gne boive son fadul seulement , car demain il rendra le vin mêlé avec son sang. Le soir même il envoya ses Gardes entourrer la maison de Pertharite , afin qu'il ne s'en pût fuir. Lequel après qu'il eût soupé , & que tous furent sortis de la chambre , lui demeuré seul avec Unulphe & le Page qui avoit accoutumé le vêtir , & lesquels étoient tous les deux plus fidèles Serviteurs qu'il eût , leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier , Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit , une coudre & une peau d'Ours qui lui couvroit le dos & le visage. Et comme si c'eût été quelque rustique ou faquin , commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre , & à lui faire plusieurs outrages & vilainies ; tellement que chassé & ainsi battu il se laissoit choir souvent en terre. Ce que voyant les Gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison , demandant à Unulphe que c'étoit : c'est , répondit-il , un maraut de valet que j'ai , qui , outre mon commandement , m'avoit dressé mon lit en la chambre de ce yvrogne Pertharite , lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme mort , & partant je le frappe. Eux entendant ces paroles , les croyant véritables se réjouirent tous , & pensant que Pertharite fût ce valet , lui firent place & à Unulphe , & les laisserent aller. La

même nuit Pertharite arriva en la Ville d'Ast, & de-là passa les monts & vint en France. Or comme il fut sorti, & Unulphe après, le fidèle Page avoit diligemment fermé la porte après lui, & demeuré seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du Roi vinrent pour mener Pertharite au Palais, & ayant frappé à l'huis, le Page prioit d'attendre, disant, pour Dieu, ayez pitié de lui, & laissez-le achever de dormir : car étant encore lassé du chemin il dort de profond sommeil. Ce que lui ayant accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, & commanda que quoique ce fût, on y retournât, & qu'ils l'amenaissent. Auquel commandement les soldats revindrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, & le Page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu : mais ils crioient & tempestoient de tant plus, disant, n'aura meshuy dormi assez cet yvrogne ? Et en un même-temps rompirent à coups de pied la porte, & entrés dedans chercherent Pertharite dans le lit, mais ne le trouvant point, demanderent au Page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prirent le Page par les cheveux & le menerent en grande furie au Palais, & comme ils furent devant le Roi, dirent que Pertharite avoit fait vie, à quoi le Page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Pertharite

rite s'étoit sauvé , & le Page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald connoissant la fidélité de ce jeune homme , voulut qu'il fût un de ses Pages , l'exhortant à garder cette foi qu'il avoit à Pertharite , lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui , auquel il pardonna de même , lui recommandant sa foi & sa prudence. Quelques jours après il lui demanda s'il ne vouloit pas être bien-tôt avec Pertharite , à quoi Unulphe avec serment répondit , que plutôt il auroit voulu mourir avec Pertharite , que vivre en tout autre lieu en tout plaisir & délices. Le Roi fit pareille demande au Page , à sçavoir s'il trouvoit meilleur de demeurer avec soi au Palais , que de vivre avec Pertharite en exil : mais le Page lui ayant répondu comme Unulphe avoit fait ; le Roi prenant en bonne part leurs paroles , & loüant la foi de tous deux , commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudroit de sa maison , & qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licentia & donna congé de même au Page , lequel avec Unulphe partans avec eux par la courtoisie & libéralité du Roi , ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage , s'en allerent en France trouver leur désiré Seigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS.

Historiæ Barbaricæ , Libro 2. no. XV.

JAm tragico nuncio obstupefactus Pertharitus , ampliùsque tyrannum , quàm fratrem timens , fugam ad Cacanum Hunnorum Regem arripuit. Rodelindâ uxore & filio Caniperto Mediolani relictis. Sed jam magnâ sui parte miser , & in carissimis pignoribus captus , cùm à Rege hospite rejiceretur , ad hostem redire statuit , & ejus savitiam timuerat , clementiam experiri. Quid votis obesset ? Non Regnum sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus , quasi pati jam fortune contumeliam posset , fratre occiso , supplex esse sustinuit : & quia ampliùs putavit Grimoaldus , reddere vitam , quàm Regnum eripere , facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur : ut ne socurus esset , qui parere voluit ; nec liber à discrimine , quia salutem dumtaxat pactus erat. Atque interea Rex novus destinatis nuptiis potentiam firmaturus , desponsam sibi Virginem , tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti , Regium permanere nomen videbatur : quippe post filios gener Diadema sumpserat. Venit igitur Ficinum Pertharitus , & sua oblitus appellationis , so-

rorem Reginam salutavit. Plenus mutue benevolentia hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quod non imperaret. Domus & familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid sit? Visendi & salutandi causâ cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres: humanitatis Regem poenituit. Sic officia nocere: & quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A Populo coli, & regnum moliri, juxta habitum. Itaque ut Rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidia, nihil percussores immissi potuere: elapsus est. Amicâ & ingeniosa Unulfi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum & obsessum ursinâ pelle circumtegens, & tanquam pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: & quia nox erat, falli Satellites potuere. Facinus quemadmodum Regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.



A R G U M E N T

*DE LATOISON D'OR, TRAGÉDIE
représentée par la Troupe Royale du Marests,
chez M. le Marquis du Sourdeac, en son
Château de Neufbourg, pour réjouissance pu-
blique du Mariage du Roi, & de la Paix
avec l'Espagne, & ensuite sur le Théâtre
Royal du Marests.*

L'Antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les Historiens qui en ont voulu démêler la vérité dans la Fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, & que les Poètes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai crû que pour faciliter au Spectateur, l'intelligence entière de ce sujet, il étoit à propos de l'avertir de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un Poème Epique en Latin.

Phryxus étoit fils d'Athamas, Roi de Thèbes, & de Nephelè, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune Prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit

d'or , que sa mere lui donna après l'avoir reçu de Mercure. Il le sacrifia à Mars , si-tôt qu'il fut abordé à Colchos , & lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aætes , fils du Soleil , & Roi de cette Province , lui donna pour femme Chalciope sa fille aînée , dont il eut quatre fils , & mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce Monarque & lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette Toison , qu'en même-temps qu'il la perdrait, il perdrait aussi son Royaume , & qu'il étoit résolu dans le Ciel, que Médée son autre fille , auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aætes , pour conserver cette Toison qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation , voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur , & de Médée sa fille. Ces deux sçavantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître , qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu , & leur avoit fait labourer le champ de Mars , où ensuite il falloit semer des dents de serpents , dont naissoient aussi-tôt autant de Gensdarmes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hazardoit à une si dangereuse entreprise : & pour dernier péril , il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais , & qui étoit le plus fidèle & le plus redoutable gardien de ce

trésor. D'autre côté les Rois voisins , jaloux de la grandeur d'Aëtes , s'armèrent pour cette conquête , & entr'autres Perses son frère , Roi de la Chersonèse Taurique , & fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes , Aëtes emprunta celui de Styrys , Roi d'Albanie , à qui il promit Médée , pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du Ciel par cette ombre de Phrixus. Ils donnoient bataille , & la victoire pantoit du côté de Perses , lorsque Jason suivi de ses Argonautes , dont la valeur la fit tourner du parti contraire , & en moins d'un mois ces Héros firent remporter tant d'avantages au Roi de Colchos sur ses ennemis , qu'ils furent contraints de prendre la fuite , & d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la Pièce : mais avant que d'en venir au détail , il faut dire un mot de Jason , & du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Aeson , Roi de Thessalie , sur qui Pelias son frère avoit usurpé le Royaume. Ce Tyran étoit fils de Neptune & de Tyro , fille de Salmonée , qui épousa ensuite Cretheus père d'Aeson , que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte , lui rendit suspect le courage de Jason son neveu , & légitime héritier de ce Royaume. Un Oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons , si bien que pour l'éloigner , ou plutôt pour le

perdre , il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or , dans la croyance que ce Prince y périroit , & le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'Etat , dont il s'étoit emparé. Jason par le conseil de Pallas fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo , où s'embarquerent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre , avec Zethès , & Calais , fils du vent Borée & d'Orithye , Princesse de Thrace , qui étoient nés avec des ailes comme leur père , & qui par ce moyen délivrèrent en passant Phinée , des Harpyes qui fondoient sur ses viandes , si-tôt que la table étoit servie , & leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces Héros durant leur voyage reçurent beaucoup de faveur de Junon & de Pallas , & prirent terre à Lemnos , dont étoit Reine Hypsipyle , & où ils tarderent deux ans , pendant lesquels Jason fit l'amour à cette Reine , & lui donna parole de l'épouser à son retour ; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée , & de lui faire les mêmes protestations si-tôt qu'il fut arrivé à Colchos , & qu'il eut vû le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement , qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls , & enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardoit , & qu'elle assoupit. Un Auteur que cite le Mythologiste Noël le Comte , & qu'il appelle Denys le Milesien , dit qu'elle

lui porta la Toison jusques dans son navire ;
 & c'est sur son rapport que je me suis autorisé
 à changer la fin ordinaire de cette Fable , pour
 la rendre surprenante , & plus merveilleuse.
 Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne
 la Poësie en de pareilles rencontres , mais j'ai
 crû en avoir plus de droit en marchant sur
 les pas d'un autre , que si j'avois inventé ce
 changement.

F I N.

De l'Imprimerie de G I S S E Y.

V iij

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume:

P Réface.	Page <i>ii</i>
Défense du grand Corneille.	xxv
Remercement au Roi.	i
Au Roi, sur son Retour de Flandre.	6
Poëme sur les Victoires du Roi.	ii
Regi Epinicion, Autore Carolo Rufo S. J.	27
Traduction & Imitation de l'Epigramme Latine de M. de Montmor.	38
Au Roi, sur la Conquête de la Franche-Comté.	39
Idem Latine.	40
Traduction des mêmes Vers François en Vers Latins, par le P. de la Ruë.	41
Autre Traduction, par M. Santeuil.	42
In Junctionem utriusque Maris, Epigraphe, Autore J. Parisot, in Senatu Tolosano, causarum Pa- trono.	43
Sur le Canal de Languedoc pour la Jonction des deux Mers, Imitation.	ibid.
Traduction des Vers précédens en Vers Latins, par le P. Cleric, Jesuite.	44
Sur le Départ du Roi pour la Hollande.	45
Traduction de ces Vers, par M. Santeuil.	ibid.
Regi pro restituta apud Batavos Catholicâ Fide.	46
Au Roi, sur le rétablissement de la Foi Catholique en ses Conquêtes de Hollande.	47
Les Victoires du Roi sur les Etats de Hollande, en l'an- née 1672.	49
Ludovico Magno post expeditionem Batavicam, Epinicium, Autore Carolo Rufo, S. J.	67
Sonnet sur la prise de Mastricht.	81
Au Roi, sur sa libéralité envers les Marchands de Paris.	82
Regi, pro sua erga Urbis Mercatores amplioris	

T A B L E

ordinis magnificentia , Encomium , Autore Santolio.	87
<i>Au Roi , sur son départ pour l'Armée , en 1676.</i>	92
Regi ad exercitum ineunte vere proficiscenti , Autore P. Lucas , S. J.	94
<i>Vers présentés au Roi sur sa Campagne de 1676.</i>	97
<i>Au Roi , sur Cinna , Pompée , Horace , Sertorius , Oedipe , Rodogune , qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles , en Octobre 1676.</i>	100
<i>Placet au Roi.</i>	102
<i>Sur les Victoires du Roi , en l'année 1677.</i>	103
<i>Au Roi , sur la Paix de 1678.</i>	106
<i>A Monseigneur , sur son Mariage.</i>	110
<i>Mélanges Poétiques à M. D. L. T.</i>	115
<i>Ode sur un prompt amour.</i>	119
<i>A Monseigneur le Cardinal de Richelieu , Sonnet.</i>	121
<i>Sonnet pour M. D. V. envoyant un Galand à M. L. C. D. L.</i>	122
<i>Madrigal pour un Masque donnant une boîte de Cérises confites à une Demoiselle.</i>	123
<i>Epitaphe de Didon , traduite du Latin d'Aufone.</i>	124
<i>Mascarade des Enfans gâtés.</i>	ibid.
<i>Recit pour le Ballet du Château de Biffière.</i>	128
<i>Pour M. L. C. D. F. représentant un Diable au même Ballet , Epigramme.</i>	129
<i>Stances sur une absence en temps de pluie.</i>	ibid.
<i>Sonnet.</i>	130
<i>Madrigal.</i>	131
<i>Dialogue.</i>	132
<i>Chanson.</i>	134
<i>Autre.</i>	136
<i>Petri Cornelii Rothomagensis , ad Illustrissimi Francisci Harlæi , Archiepiscopi Normaniz Primatis invitationem , quâ Gloriosissimum Regem , Eminentissimo Cardinalem Ducem versibus celebrare jussus est.</i>	138
<i>Excuse à Ariste.</i>	142
<i>Rondeau.</i>	146
<i>A Monseigneur de Guise , Sonnet.</i>	148

T A B L E.

<i>Vers sur le Cardinal de Richelieu.</i>	148
<i>A la Reine , Sonnet.</i>	149
<i>A Maître Adam Billaut , Menuisier-de Nevers , sur ses Chevilles , Sonnet.</i>	150
<i>Remercement à M. le Cardinal Mazarin.</i>	151
<i>Gratiarum Actio, Eminentiſſimo Julio Mazarino. Ex Gallico Cornelii.</i>	156
<i>Lettre de Pierre Corneille à M. d'Argenson , Conſeiller du Roi en ſon Parlement de Normandie , & Intendant de ſa Juſtice en Xaintonge.</i>	160
<i>A M. de Boifrobert , Abbé de Châtillon , ſur ſes Epitres.</i>	164
<i>Discours de Corneille , lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoisè à la place de M. Maynard.</i>	165
<i>Vers mis au-deſſous des Eſtampes qui repréſentent les glorieuſes actions de Louis XIII.</i>	170
<i>Epitaphe ſur la mort d'Elizabeth Ranquet.</i>	177
<i>Vers préſentés à Monſeigneur le Procureur-Général Fouquet , Surintendant des Finances.</i>	178
<i>La Poëſie & la Peinture en faveur des Peintres illuſtres.</i>	182
<i>Sur la conteſtation entre le Sonnet d'Uranie & celui de Job , Sonnet.</i>	186
<i>Autre , ſur le même ſujet.</i>	187
<i>Autre ſur le même ſujet.</i>	188
<i>Epigramme ſur le même ſujet.</i>	ibid.
<i>La Tulippe , Madrigal , au Soleil.</i>	189
<i>La Fleur d'Orange , Madrigal.</i>	ibid.
<i>L'Immortelle blanche , Madrigal.</i>	191
<i>Jalouſie.</i>	ibid.
<i>Sur le départ de Madame la Marquiſe de B. H. T.</i>	194
<i>Pour une Dame qui repréſentoit la Nuit en la Comédie d'Endymion.</i>	198
<i>Elegie.</i>	ibid.
<i>Sonnet.</i>	204
<i>Autre.</i>	ibid.
<i>Stances.</i>	205
<i>Sonnet.</i>	207
<i>Sonnet perdu au Penſ.</i>	208

T A B L E.

<i>Madrigal à Mademoiselle Serment.</i>	ibid.
<i>Réponse de Mademoiselle Serment.</i>	209
<i>Lettre de Pierre Corneille à M. de Saint-Evremond , pour le remercier des loüanges qu'il lui avoit don- nées dans la dissertation sur l'Alexandre de Racine.</i>	210
<i>Réponse de M. de Saint-Evremond.</i>	213
<i>Ode au Reverend Père Delidel , de la Compagnie de Jesus , sur son Traité de la Theologie des Saints.</i>	216
<i>Billet à M. Pellisson.</i>	219
<i>Clarissimo viro D. Pellissonio , Regi Christianissi- mo à Secretioribus Consiliis , Supplicum Libel- lorum Magistro.</i>	220
<i>Traduction de l'Ode à M. Pellisson.</i>	223
<i>Inscription Latine de M. Santeuil pour l'Arcenal de Brest.</i>	227
<i>Traduction.</i>	ibid.
<i>Ad P. Bellevræum , pro defensione Fabularum , Au- tore Santolio.</i>	228
<i>Défense des Fables dans la Poësie , imitation du La- tin.</i>	231
<i>Les Fontaines de Paris pour la Pompe du Pont Notre- Dame.</i>	235
<i>Imitation des Vers Latins.</i>	ibid.
<i>Pour la Fontaine des Quatre Nations , vis-à-vis le Louvre.</i>	236
<i>Imitation.</i>	ibid.
<i>Loüanges de la sainte Vierge , composées en Rimes par saint Bonaventure , & mises en Vers François par Corneille.</i>	237
<i>Traductions de plusieurs Pseaumes.</i>	304
<i>Argumens & Préfaces de quelques Pièces de Thêa- tre.</i>	409

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
un Manuscrit qui a pour titre , *Oeuvres diver-*
ses de Pierre Corneille. A Paris ce 25. Octobre 1737.

J O L L Y.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France
& de Navarre : A nos amez & féaux Conseil-
lers , les Gens tenans nos Cours de Parlement ,
Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ,
Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs Séné-
chaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien
amé le Sieur Nous ayant fait remontrer
qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au
Public : *Oeuvres diverses de Pierre Corneille* , re-
cueillies par ledit Sieur S'il nous plaisoit
lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce né-
cessaires ; offrant pour cet effet de les faire im-
primer en bon papier & beaux caractères , suivant
la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le
contre-scel des Présentes : A ces causes voulant
traiter favorablement ledit exposant; Nous lui avons
permis & permettons par ces Présentes de faire im-
primer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié , en un
ou plusieurs Volumes , conjointement , ou séparé-
ment , & autant de fois que bon lui semblera , sur
papier & caractères conformes à ladite feuille impri-
mée & attachée sous notre Contre-scel , & de le
vendre , faire vendre & débiter par-tout notre
Royaume pendant le tems de six années consécu-
tives, à compter du jour de la date desdites Presen-

tes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer faire imprimer vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant & de tous dépens dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sr. d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des-

dites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires , ſoit ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier not. e Huiffier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & néceſſaires , ſans demander autre permission & nonobſtant Clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt no re plaſir. Donné à Verſailles le treizième jour du mois de Decembre , l'an de grace mil ſept cent trente-ſept , & de notre Règne le vingt-trois Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 559. fol. 522. conformément au Règlement de 1723. qui fait déſenſes article IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient , autres que les Libraires & Imprimeurs , de vendre , débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit Exemplaires preſcrits par l'article 108. du même Règlement. A Paris le 14. Decembre 1737.

LANGLOIS, Syndica

E R R A T A.

Page 100. ligne 6. Sinna , liſez , Cinna.

Page 138. ligne 10. mſula , liſez , infula.

Page 216. ligne 4. ſaintes , liſez , des ſaints.

574290

